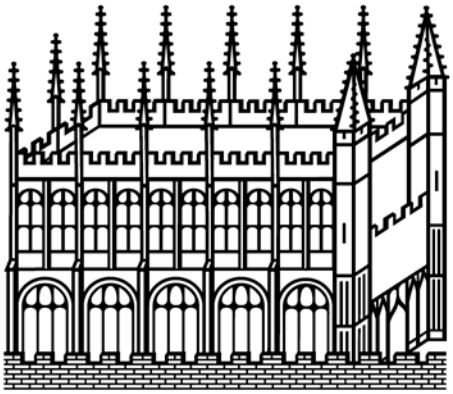


Bodleian Libraries

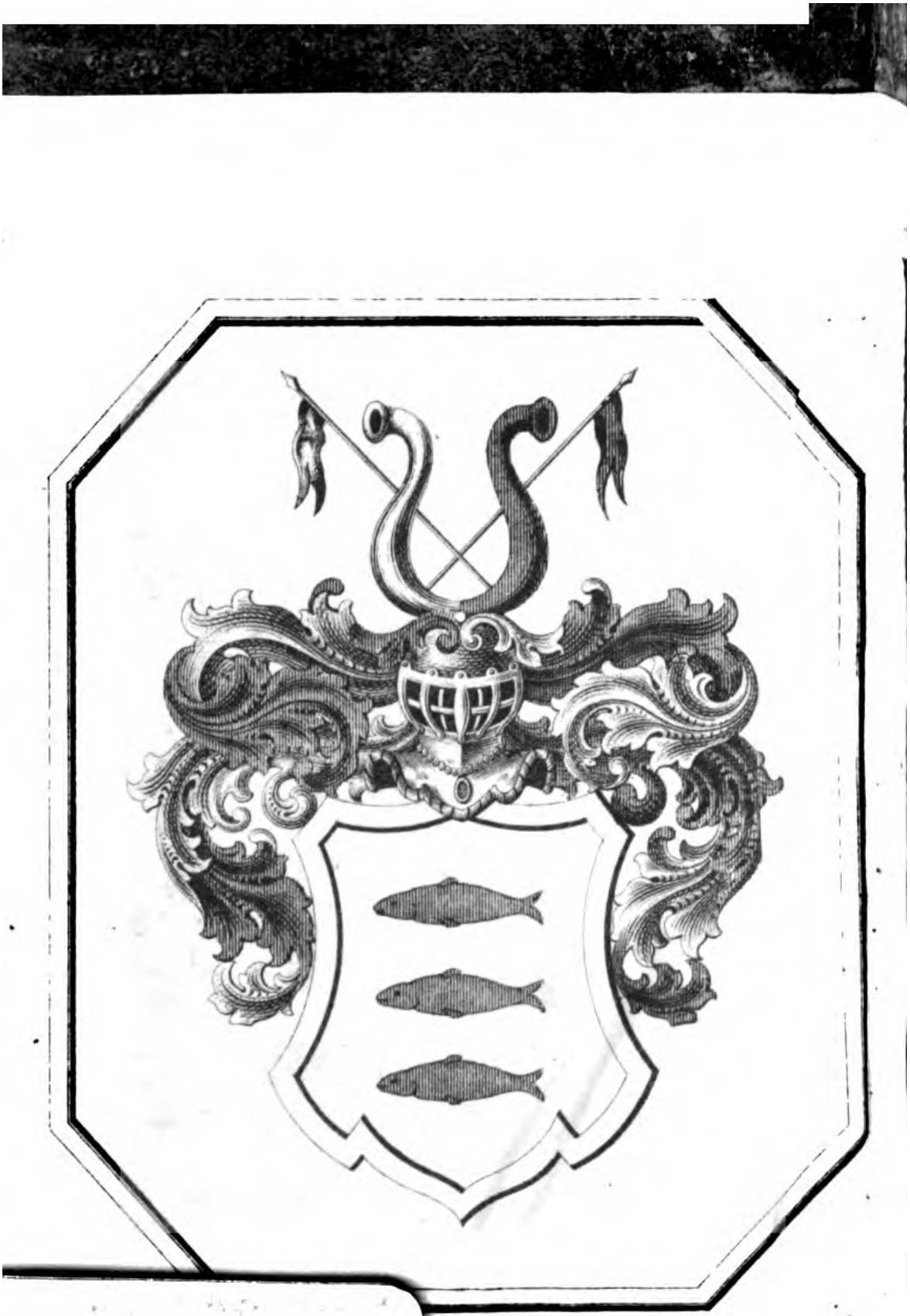
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

Pater pinxit
V. Folkema Sculp.

OEUVRES
DE MONSIEUR
SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de quantité de Pièces omiſes dans les Editions précédentes.

TOME SECOND,

Qui contient

LE ROMAN COMIQUE.

A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCXXXVII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

A U

COADJUTEUR,

C'EST TOUT DIRE.

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom ſeul porte avec ſoi tous les Titres & tous les Eloges que l'on peut donner aux perſonnes les plus illuſtres de notre Siecle. Il fera paſſer mon Livre pour bon, quelque méchant qu'il

puiſſe

puiſſe être ; & ceux même qui trouveront que je le pouvois mieux faire, ſeront contraints d'avouer que je ne le pouvois mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous m'avez témoigné par tant de bontez & tant de viſites, ne porteroit pas mon inclination à rechercher ſoigneuſement les moyens de vous plaire, elle s'y porteroit d'elle-même. Auſſi vous ai je deſtiné mon Roman, dès le tems que j'eus l'honneur de vous en lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'eſt ce qui m'a donné courage de l'achever plus que toute autre choſe, & ce qui m'empêche de rougir en vous faiſant un ſi mauvais préſent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut, ou ſi la moindre partie vous en plait, je ne me changerois pas au plus diſpos homme de France. Mais, MON-

EPITRE.

SEIGNEUR, je n'oſerois eſperer que vous le liſiez, ce ſeroit trop de tems perdu à une perſonne *qui* l'employe ſi utilement que vous faites, & qui a bien d'autres choſes à faire. Je ſerai aſſez récompenſé de mon Livre, ſi vous daignez ſeulement le recevoir, & ſi vous croyez ſur ma parole, (*puiſque* c'eſt tout ce qui me *reſte*) que je ſuis de toute mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéïſſant, & très-obligé Serviteur,

SCARRON.

AU LECTEUR,

Scandaliſé des fautes d'Impreſſion qui ſont dans mon Livre.

JE ne te donne point d'autre *Errata* de mon Livre, que mon Livre même, qui eſt tout plein de fautes. L'Imprimeur y a moins failli que moi, qui ai la mauvaiſe coutume de ne faire bien ſouvent ce que je donne à imprimer, que la veille du jour que l'on l'imprime: tellement qu'ayant encore dans la tête, ce qu'il y a ſi peu de tems que j'ai compoſé, je relis les feuilles que l'on m'apporte à corriger, à peu près de la même façon que je récitois au College la leçon que je n'avois pas eu le tems d'apprendre: je veux dire, parcourant des yeux quelques lignes, & paſſant par-deſſus ce que je n'avois pas encore oublié. Si tu ès en peine de ſavoir pourquoi je me preſſe tant, c'eſt ce que je ne te veux

veux pas dire; & ſi tu ne te ſoucies pas de le ſavoir, je me ſoucie encore moins de te l'apprendre. Ceux qui ſavent diſcerner le bon & le mauvais de ce qu'ils liſent, reconnoitront bien-tôt les fautes, que je n'aurai pas été capable de faire; & ceux qui n'entendent pas ce qu'ils liſent, ne remarqueront pas que j'aurai failli. Voilà, Lecteur Benevole, ou Malevole, tout ce que j'ai à te dire: ſi mon Livre te plaît aſſez pour te faire ſouhaiter de le voir plus correct, achetes-en aſſez pour le faire imprimer une ſeconde fois; & je te promets que tu le verras revu, augmenté & corrigé.

TABLE
DES CHAPITRES,
DU
ROMAN COMIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *UNe Troupe de Comediens arrive dans la Ville du Mans.* Pag. 1

CHAP. II. *Quel homme étoit le Sieur de la Rappiniere.* 5

CHAP. III. *Le déplorable ſuccès qu'eut la Comedie.* 9

CHAP. IV. *Dans lequel on continue à parler du Sieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en ſa maiſon.* 14

CHAP. V. *Qui ne contient pas grand'choſe.* 18

CHAP. VI. *L'avanture du Pot de chambre. La mauvaiſe nuit que la Rancune donna à l'Hôtellerie. L'arrivée d'une partie de la Troupe. Mort de Doguin, & autres choſes memorables.* 24

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *L'avanture des Brancards.* 32

CHAP. VIII. *Dans lequel on verra plusieurs choſes neceſſaires à ſavoir pour l'intelligence du preſent Livre.* 36

CHAP. IX. *Hiſtoire de l'Amante inviſible.* 41

CHAP. X. *Comme Ragotin eut un coup de Buſc ſur les doigts.* 70

CHAP. XI. *Qui contient ce que vous verrez, ſi vous prenez la peine de le lire.* 77

CHAP. XII. *Combat de nuit.* 85

CHAP. XIII. *Plus long que le précédent. Hiſtoire de Deſtin, & de Mademoiſelle de l'Etoile.* 95

CHAP. XIV. *Enlevement du Curé de Domfront.* 125

CHAP. XV. *Arrivée d'un Operateur dans l'Hôtellerie. Suite de l'Hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile. Serenade.* 133

CHAP. XVI. *L'ouverture du Théatre, & autres choſes qui ne ſont pas de moindre conſequence.* 178

CHAP. XVII. *Suite de l'Hiſtoire de Deſtin.* 184

CHAP. XVIII. *Le mauvais ſuccès qu'eut la civilité de Ragotin.* 188

CHAP. XIX. *Quelques réflexions qui ne ſont pas hors de propos. Nouvelle diſgrace de Ragotin, & autres choſes que vous livez, s'il vous plait.* 206

CHAP.

CHAP. XX. *Le plus court du préſent Livre. Suite du trébuchement de Ragotin, & quelque choſe de ſemblable qui arriva à Roquebrune.* 215

CHAP. XXI. *Qui peut-être ne ſera pas trouvé fort divertiſſant.* 218

CHAP. XXII. *A trompeur, trompeur & demi.* 223

CHAP. XXIII. *Malheur imprévû, qui fut cauſe qu'on ne joua point la Comedie.* 257

Fin de la Table des Chapitres de la Premiere Partie.

LE ROMAN COMIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Une Troupe de Comediens arrive dans la Ville du Mans.

LE Soleil avoit achevé plus de la moitié de ſa courſe, & ſon char ayant attrappé le penchant du monde, rouloit plus vîte qu'il ne vouloit. Si ſes chevaux euſſent voulu profiter de la pente du chemin, ils euſſent achevé ce qui reſtoit du jour en moins d'un demi quart d'heu-

d'heure ; mais au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amuſoient qu'à faire des courbettes, reſpirant un air marin qui les faiſoit hennir, & les avertiſſoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur Maître ſe couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement & plus intelligiblement, il étoit entre cinq & ſix, quand une charrette entra dans les Halles du Mans. Cette charrette étoit attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une Jument pouliniere, dont le poulain alloit & venoit à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres, de malles, & de gros paquets de toiles peintes, qui faiſoient comme une pyramide, au haut de laquelle paroiſſoit une Damoiſelle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, auſſi pauvre d'habits que riche de mine, marchoit à côté de la charrette. Il avoit un grand emplâtre ſur le viſage qui lui couvroit un œil & la moitié de la joüe, & portoit un grand fuſil ſur ſon épaule, dont il avoit aſſaſſiné pluſieurs Pies, Geais & Corneilles, qui faiſoient comme une bandouillere, au bas de laquelle pendoient par les pieds une poule & un oiſon, qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau il n'avoit qu'un bonnet de nuit, entor-

tortillé de jarretieres de differentes couleurs; & cet habillement de tête étoit une maniere de Turban qui n'étoit encore qu'ébauché, & auquel on n'avoit pas encore donné la derniere main. Son pourpoint étoit une caſaque de griſette, ceinte avec une courroye, laquelle lui ſervoit auſſi à ſoutenir une épée, qui étoit ſi longue, qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement ſans fourchette. Il portoit des chauſſes trouſſées à bas d'attache, comme celles des Comediens, quand ils repreſentent un Heros de l'antiquité; & il avoit au lieu de ſouliers des brodequins à l'antique, que les bouës avoient gâtez juſqu'à la cheville du pied. Un Vieillard vêtu plus régulierement, quoique très-mal, marchoit à côté de lui. Il portoit ſur ſes épaules une baſſe de viole, & parce qu'il ſe courboit un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une groſſe Tortuë, qui marchoit ſur les jambes de derriere. Quelque Critique murmurera de la comparaiſon, à cauſe du peu de proportion qu'il y a d'une Tortuë à un homme; mais j'entens parler des grandes Tortuës qui ſe trouvent dans les Indes, & de plus je m'en ſers de ma ſeule autorité. Retournons à notre Caravanne. Elle paſſa devant le Tripot de la Biche, à la porte duquel étoient aſſemblez quantité des plus gros Bourgeois de la

Ville. La nouveauté de l'attirail, & le bruit de la canaille qui s'étoit aſſemblée à l'entour de la charrette, furent cauſe que tous ces honorables Bourgueme-ſtres jetterent les yeux ſur nos inconnus. Un Lieutenant de Prevôt entr'autres, nommé la Rappiniere, les vint accoſter, & leur demanda avec une autorité de Magiſtrat, quelles gens ils étoient. Le jeune homme dont je vous viens de parler, prit la parole, & ſans mettre les mains au Turban, parce que de l'une il tenoit ſon fuſil, & de l'autre la garde de ſon épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit, qu'ils étoient François de naiſſance, Comediens de profeſſion; que ſon nom de Théâtre étoit le Deſtin, celui de ſon vieil camarade, la Rancune, celui de la Damoiſelle qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; ſur quoi le jeune Comedien ajoûta que le nom de Caverne ne devoit pas ſembler plus étrange à des hommes d'eſprit, que ceux de la Montagne, la Valée, la Roſe, ou l'Epine. La converſation finit par quelques coups de poing & juremens de Dieu, que l'on entendoit au-devant de la charrette. C'étoit le Valet du Tripot, qui avoit battu le Charretier ſans dire gare, parce que ſes bœufs & ſa ju-

jument uſoient trop librement d'un amas de foin qui étoit devant la porte. On appaiſa la noiſe, & la Maîtreſſe du Tripot qui aimoit la Comedie plus que le Sermon ni Vêpres, par une généroſité inouïe en une Maîtreſſe de Tripot, permit au Charretier de faire manger ſes bêtes tout leur ſaoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit; & cependant que ſes bêtes mangerent, l'Auteur ſe repoſa quelque tems, & ſe mit à ſonger à ce qu'il diroit dans le ſecond Chapitre.

CHAPITRE II.

Quel homme étoit le Sieur de la Rappiniere.

LE Sieur de la Rappiniere étoit alors le Rieur de la Ville du Mans. Il n'y a point de petite Ville qui n'ait ſon Rieur. La Ville de Paris n'en a pas pour un; elle en a dans chaque quartier; & moi-même qui vous parle, je l'aurois été du mien, ſi j'avois voulu; mais il y a long-temps, comme tout le monde ſçait, que j'ai renoncé à toutes les vanitez du Monde. Pour revenir au Sieur de la Rappiniere, il renoua bien-

bien-tôt la converſation que les coups de poing avoient interrompuë, & demanda au jeune Comedien ſi leur troupe n'étoit compoſée que de Mademoiſelle de la Caverne, de Monſieur de la Rancune, & de lui. Notre troupe eſt auſſi complette que celle du Prince d'Orange, ou de ſon Alteſſe d'Eſpernon, lui répondit-il; mais par une diſgrace qui nous eſt arrivée à Tours, où notre étourdi de Portier a tué un des Fuſiliers de l'Intendant de la Province, nous avons été contraints de nous ſauver un pied chauſſé & l'autre nud, en l'équipage que vous nous voyez. Ces Fuſiliers de Monſieur l'Intendant en ont fait autant à la Fléche, dit la Rappiniere. Que le feu ſaint-Antoine les arde, dit la Tripotiere, ils ſont cauſe que nous n'aurons pas la Comedie. Il ne tiendroit pas à nous, répondit le vieil Comedien, ſi nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits, & nous divertirions quatre ou cinq jours Meſſieurs de la ville, devant que de gagner Alençon, où le reſte de la Troupe a le rendez-vous. La réponſe du Comedien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robbe de ſa femme à la Caverne, & la Tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage, à Deſtin, & à la Rancune. Mais, ajoûta quelqu'un

de

de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une piece moi ſeul, dit la Rancune, & j'ai fait en même tems le Roi, la Reine, & l'Ambaſſadeur. Je parlois en fauſſet quand je faiſois la Reine; je parlois du nez pour l'Ambaſſadeur, & me tournois vers ma Couronne que je poſois ſur une chaiſe; & pour le Roi, je reprenois mon ſiege, ma Couronne, & ma gravité, & groſſiſſois un peu ma voix: & qu'ainſi ne ſoit, ſi vous voulez contenter notre Charretier, & payer notre dépenſe en l'hôtellerie, fourniſſez vos habits, & nous jouërons devant que la nuit vienne; ou bien nous irons boire avec votre permiſſion, & nous repoſer, car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie, & le diable de la Rappiniere qui s'aviſoit toûjours de quelque malice, dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux des deux jeunes hommes de la ville, qui jouoient une partie dans le Tripot, & que Mademoiſelle de la Caverne en ſon habit d'ordinaire, pourroit paſſer pour tout ce que l'on voudroit en une Comedie. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait; en moins d'un demi-quart d'heure les Comediens eurent bû chacun deux ou trois coups, furent traveſtis; & l'aſſemblée qui s'étoit groſſie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derriere un drap

ſale que l'on leva, le Comedien Deſtin couché ſur un matelas, un corbillon dans la tête qui lui ſervoit de couronne, ſe frottant un peu les yeux, comme un homme qui s'éveille, & récitant du ton de Mondori le rôle d'Herode, qui commence par

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du viſage, ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent Comedien. Mademoiſelle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Mariane & de Salome; la Rancune ſatisfit tout le monde dans les autres rôles de la piece; & elle s'en alloit être conduite à bonne fin, quand le diable qui ne dort jamais, s'en mêla, & fit finir la Tragedie, non pas par la mort de Mariane, & par les deſeſpoirs d'Herode, mais par mille coups de poing, autant de ſoufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des juremens qui ne ſe peuvent compter, & enſuite une belle information que fit faire le Sieur de la Rappiniere, le plus expert de tous les hommes en pareille matiere.

CHAPITRE III.

Le déplorable ſuccès qu'eut la Comedie.

DAns toutes les villes ſubalternes du Royaume, il y a d'ordinaire un Tripot où s'aſſemblent tous les jours les Faineans de la ville; les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent: C'eſt là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, & que les abſens ſont aſſaſſinez à coups de langue. On n'y fait quartier à perſonne, tout le monde y vit de Turc à Maure, & chacun y eſt reçu pour railler ſelon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'eſt en un de ces Tripots-là, ſi je m'en ſouviens, que j'ai laiſſé trois perſonnes comiques, récitant la Mariane, devant une honorable compagnie, à laquelle préſidoit le Sieur de la Rappiniere. Au même tems qu'Herode & Mariane s'entrediſoient leurs veritez, les deux jeunes hommes de qui l'on avoit pris ſi librement les habits, entrerent dans la chambre en caleçons, & chacun ſa raquette en ſa main. Ils avoient négligé de ſe faire

frotter pour venir entendre la Comedie. Leurs habits que portoient Herode & Pherore, leur ayant d'abord frappé la vûë, le plus colere des deux s'adreſſant au valet du Tripot : Fils de chienne ! lui dit-il, pourquoi as tu donné mon habit à ce Bâteleur ? Ce valet qui le connoiſſoit pour un grand brutal, lui dit en toute humilité, que ce n'étoit pas lui : Et qui donc, barbe de cocu ? ajoûta-t-il. Le pauvre valet n'oſoit en accuſer la Rappiniere en ſa préſence ; mais lui qui étoit le plus inſolent de tous les hommes, lui dit en ſe levant de ſa chaiſe, c'eſt moi, qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un ſot, repartit l'autre, en lui déchargeant un démeſuré coup de ſa raquette ſur les oreilles. La Rappiniere fut ſi ſurpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avoit accoûtumé d'en uſer ainſi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'étoit pas encore aſſez en colere, & qu'il lui en falloit beaucoup pour ſe réſoudre à ſe battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : & peut-être que la choſe en fût demeurée-là, ſi ſon valet qui avoit plus de colere que lui, ne ſe fût jetté ſur l'aggreſſeur, en lui donnant dans le beau milieu du viſage un coup de poing avec toutes ſes circonſtances, & enſuite une grande quantité d'autres, où ils pûrent aller.

La

La Rappiniere le prit en queuë, & ſe mit à travailler ſur lui en coups de poings, comme un homme qui a été offenſé le premier: un parent de ſon adverſaire, prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut inveſti par un ami de la Rappiniere pour faire diverſion; cettui-ci le fut d'un autre, & celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit, l'autre injurioit, tous s'entrebattoient. La Tripotiere qui voyoit rompre ſes meubles, empliſſoit l'air de cris pitoyables. Vraiſemblablement ils devoient tous périr par coups d'eſcabeaux, de pieds, & de poings, ſi quelques-uns des Magiſtrats de la Ville qui ſe promenoient ſous les Halles, avec le Sénéchal du Maine, ne fuſſent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jetter deux ou trois ſeaux d'eau ſur les combattans, & le remede eût peut-être réuſſi; mais ils ſe ſéparerent de laſſitude; outre que deux Peres Capucins, qui ſe jetterent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattans, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trèves, pendant leſquelles on pût negocier, ſans préjudice des informations qui ſe firent de part & d'autre. Le Comedien Deſtin fit des proueſſes à coups de poing, dont

l'on parle encore dans la Ville du Mans, ſuivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux auteurs de la querelle, avec leſquels il eut particulierement affaire, & qu'il penſa rouer de coups; outre quantité d'autres du parti contraire, qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit ſon emplâtre durant la mêlée; & l'on remarqua qu'il avoit le viſage auſſi beau, que la taille riche. Les muſeaux ſanglans furent lavez d'eau fraîche, les colets déchirez furent changez, on appliqua quelques cataplaſmes, & même l'on fit quelques points d'aiguille, & les meubles furent auſſi remis en leur place, non pas du tout ſi entiers qu'alors qu'on les deſarrangea. Enfin un moment après, il ne reſta plus rien du combat, que beaucoup d'animoſité qui paroiſſoit ſur le viſage des uns & des autres. Les pauvres Comediens ſortirent avec la Rappiniere, qui verbaliſa le dernier. Comme ils paſſoient du Tripot ſous les Halles, ils furent inveſtis par ſept ou huit Braves l'épée à la main. La Rappiniere, ſelon ſa coûtume, eut grande peur, & penſa bien avoir quelque choſe de pis, ſi Deſtin ne ſe fût généreuſement jetté au-devant d'un coup d'épée, qui lui alloit paſſer au travers du corps; il ne put pourtant ſi bien le parer, qu'il ne reçût une legere bleſſure

dans

dans le bras. Il mit l'épée à la main en même tems, & en moins de rien, fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups ſur les oreilles, & déconfit ſi bien Meſſieurs de l'embuſcade, que tous les aſſiſtans avouerent qu'ils n'avoient jamais vû un ſi vaillant homme. Cette partie ainſi avortée, avoit été dreſſée à la Rappiniere par deux petits Nobles, dont l'un avoit épouſé la ſœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette: & vraiſemblablement la Rappiniere étoit gâté, ſans le vaillant défenſeur que Dieu lui ſuſcita en notre vaillant Comedien. Le bien-fait trouva place en ſon cœur de roche, & ſans vouloir permettre que ces pauvres reſtes d'une troupe délabrée allaſſent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique, & s'en retourna en ſon village.

CHAPITRE IV.

Dans lequel on continuë à parler du Sieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en ſa maiſon.

MAdemoiſelle de la Rappiniere reçut la compagnie avec force complimens, comme elle étoit la femme du monde qui ſe plaiſoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide, quoique ſi maigre & ſi ſéche, qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ſes doigts, que le feu n'y prît: J'en pourrois dire cent choſes rares, que je laiſſe de peur d'être trop long. En moins de rien les deux Dames furent ſi grandes camarades, qu'elles s'entr'appellerent ma chere, & ma fidelle. La Rappiniere qui avoit de la mauvaiſe gloire autant que Barbier de la Ville, dit en entrant, qu'on allât à la cuiſine, & à l'office, faire hâter le ſouper. C'étoit une pure rodomontade: outre ſon vieil valet qui panſoit même les chevaux, il n'y avoit dans le logis qu'une jeune ſervante, & une autre vieille boiteuſe, & qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie

nie par une grande confuſion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret, aux dépens des ſots, & ſa femme & ſon train ſi reglé, étoient réduits au potage aux choux, ſelon la coûtume du païs. Voulant paroître devant ſes hôtes & les régaler, il penſa couler par derriere ſon dos quelque monnoye à ſon valet pour aller querir de quoi ſouper: Par la faute du valet, ou du maître, l'argent tomba ſur la chaiſe où il étoit aſſis, & de la chaiſe en bas. La Rappiniere en devint tout violet, ſa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en ſoûrit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, & pour Deſtin, je n'ai pas bien ſçû l'effet que cela fit ſur ſon eſprit. L'argent fut ramaſſé, & en attendant le ſouper, on fit converſation. La Rappiniere demanda au Deſtin pourquoi il ſe déguiſoit le viſage d'un emplâtre: il lui dit qu'il en avoit ſujet; & que ſe voyant traveſti par accident, il avoit voulu ôter auſſi la connoiſſance de ſon viſage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin le ſouper vint bon ou mauvais: la Rappiniere but tant qu'il s'enyvra, & la Rancune s'en donna auſſi juſques aux gardes. Le Deſtin ſoupa fort ſobrement en honnête homme, la Caverne en Comedienne affamée, & Mademoiſelle de la Rappiniere en femme qui veut

profiter

profiter de l'occaſion, c'eſt-à-dire, tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent, & que l'on dreſſa les lits, la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Deſtin coucha ſeul en une petite chambre; la Caverne avec la fille de chambre, dans un cabinet, & la Rancune avec le valet, je ne ſai où. Ils avoient tous envie de dormir; les uns de laſſitude, les autres d'avoir trop ſoupé; & cependant ils ne dormirent gueres, tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier ſommeil, Mademoiſelle de la Rappiniere eut envie d'aller où les Rois ne peuvent aller qu'en perſonne: ſon mari ſe réveilla bien-tôt après; & quoiqu'il fût bien ſaoul, il ſentit bien qu'il étoit ſeul. Il appella ſa femme, & on ne lui répondit point. Avoir quelque ſoupçon, ſe mettre en colere, ſe lever de furie, ce ne fut qu'une même choſe. A la ſortie de la chambre, il entendit marcher devant lui; il ſuivit quelque tems le bruit qu'il entendoit; & au milieu d'une petite gallerie qui conduiſoit à la chambre de Deſtin, il ſe trouva ſi près de ce qu'il ſuivoit, qu'il crut lui marcher ſur les talons. Il penſa ſe jetter ſur ſa femme, & la ſaiſir en criant, ah, putain! Ses mains ne trouverent rien; & ſes pieds rencontrant

contrant quelque choſe, il donna du nez en terre, & ſe ſentit enfoncer dans l'eſtomach quelque choſe de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, & on m'a poignardé, ſans quitter ſa femme, qu'il penſoit tenir par les cheveux, & qui ſe débattoit ſous lui. A ſes cris, ſes injures, & ſes juremens, toute la maiſon fut en rumeur, & tout le monde vint à ſon aide; en même tems la ſervante avec une chandelle; la Rancune, & le valet, en chemiſes ſales; la Caverne, en jupe fort méchante; le Deſtin, l'épée à la main, & Mademoiſelle de la Rappiniere vint la derniere, & fut bien étonnée, auſſi bien que les autres, de trouver ſon mari tout furieux, lutant contre une chevre, qui allaitoit dans la maiſon les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme qui ſe douta bien de la penſée qu'il avoit euë, lui demanda s'il étoit fou. Il répondit ſans ſavoir quaſi ce qu'il diſoit, qu'il avoit pris la chevre pour un voleur: le Deſtin devina ce qu'il en étoit; chacun regagna ſon lit, & crut ce qu'il voulut de l'avanture, & la chevre fut renfermée avec ſes petits chiens.

CHAPITRE V.

Qui ne contient pas grand'choſe.

LE Comedien la Rancune, un des principaux Heros de notre Roman; car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci: & puiſqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un Heros de livre, demi-douzaine de Heros, ou ſoi diſans tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un ſeul qui ſeroit peut-être celui dont on parleroit le moins, comme il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces Miſantropes qui haïſſent tout le monde, & qui ne s'aiment pas eux-mêmes; & j'ai ſçu de beaucoup de perſonnes, qu'on ne l'avoit jamais vû rire. Il avoit aſſez d'eſprit, & faiſoit aſſez bien de méchans Vers: d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieil ſinge, & envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de la profeſſion. Belleroze étoit trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, & ainſi des autres; & je croi qu'il eût aiſément laiſſé conclure, qu'il avoit été le ſeul Comedien ſans

défaut

défaut; & cependant il n'étoit plus ſouffert dans la troupe, qu'à cauſe qu'il avoit vieilli dans le métier. Au tems qu'on étoit réduit aux pieces de *Hardi*, il jouoit en fauſſet, & ſous les maſques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la Comedie, il étoit le ſurveillant du portier, jouoit les rôles de Confidens, Ambaſſadeurs & Recors, quand il falloit accompagner un Roi, prendre ou aſſaſſiner quelqu'un, ou donner bataille: il chantoit une méchante taille aux Triots, du tems qu'on en chantoit, & ſe farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là, il avoit fondé une vanité inſuportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle, une médiſance qui ne s'épuiſoit point, & une humeur querelleuſe qui étoit pourtant ſoûtenuë par quelque valeur. Tout cela le faiſoit craindre à ſes compagnons: avec le ſeul Deſtin, il étoit doux comme un agneau, & ſe montroit devant lui raiſonnable, autant que ſon naturel le pouvoit permettre. On a voulu dire qu'il en avoit été battu; mais ce bruit-là n'a pas duré long-tems, non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui, juſqu'à s'en ſaiſir furtivement: avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me ſemble, qu'il coucha avec

vec le valet de la Rappiniere, qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il coucha, ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il ſe leva dès le point du jour, auſſi-bien que Doguin qui fut appellé par ſon Maître; & paſſant devant la chambre de la Rappiniere, lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut ſon compliment avec un faſte de Prevôt provincial, & ne lui rendit pas la dixiéme partie des civilitez qu'il en reçut; mais comme les Comediens jouent toutes ſortes de perſonnages, il ne s'en émut gueres. La Rappiniere lui fit cent queſtions ſur la Comedie, & de fil en éguille (il me ſemble que ce proverbe eſt ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avoient le Deſtin dans leur troupe, & ajoûta qu'il étoit excellent Comedien. Ce qui reluit n'eſt pas or, repartit la Rancune: du temps que je jouois les premiers rôles, il n'eût joué que les pages, comment ſauroit-il un métier qu'il n'a jamais appris? Il y a fort peu de tems qu'il eſt dans la Comedie: on ne devient pas Comedien comme un champignon; parce qu'il eſt jeune, il plaît; ſi vous le connoiſſiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reſte, il fait l'entendu,

comme

comme s'il étoit ſorti de la côte de ſaint Louïs; & cependant il ne découvre point qui il eſt, ni d'où il eſt, non plus qu'une belle Cloris, qui l'accompagne, qu'il appelle ſa ſœur, & Dieu veuille qu'elle le ſoit. Tel que je ſuis, je lui ai ſauvé la vie dans Paris aux dépens de deux bons coups d'épée; & il en a été ſi méconnoiſſant, qu'au lieu de me ſuivre, quand on me porta à quatre chez un Chirurgien, il paſſa la nuit à chercher dans les bouës je ne ſai quel bijou de diamans, qui n'étoient peut-être que d'Alençon, & qu'il diſoit que ceux qui nous attaquerent, lui avoient pris. La Rappiniere demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui étoit arrivé: Ce fut le jour des Rois ſur le Pont neuf, répondit la Rancune. Ces dernieres paroles troublerent extrêmement la Rappiniere, & ſon valet Doguin; ils pâlirent & rougirent l'un & l'autre; & la Rappiniere changea de diſcours ſi vîte, & avec un ſi grand deſordre d'eſprit, que la Rancune s'en étonna. Le Bourreau de la ville, & quelques Archers qui entrerent dans la chambre, rompirent la converſation, & firent grand plaiſir à la Rancune, qui ſentoit bien que ce qu'il avoit dit, avoit frappé la Rappiniere en quelque endroit bien tendre, ſans pouvoir deviner la

part

part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Deſtin qui avoit été ſi bien ſur le tapis, étoit bien en peine: la Rancune le trouva avec Mademoiſelle de la Caverne, bien empêchée à faire avouer à un vieil Tailleur, qu'il avoit mal ouï, & encore plus mal travaillé. Le ſujet de leur differend étoit, qu'en déchargeant le bagage Comique, le Deſtin avoit trouvé deux pourpoints, & un haut-de-chauſſes fort uſez; qu'il les avoit donnez à ce vieil Tailleur, pour en tirer une maniere d'habit plus à la mode que les chauſſes de Page qu'il portoit; & que le Tailleur au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre, & le haut-de-chauſſes auſſi, par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccommodé de vieilles hardes toute ſa vie, avoit rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut de-chauſſes; tellement que le pauvre Deſtin avec tant de pourpoints & ſi peu de haut-de-chauſſes, ſe trouvoit réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfans après lui, comme il avoit fait déja avec ſon habit Comique. La liberalité de la Rappiniere répara la faute du Tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillez, & le Deſtin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le Bourreau qui

qui s'y trouva préſent, & qui avoit laiſſé cet habit en garde à la ſervante de la Rappiniere, dit fort inſolemment, que l'habit étoit à lui; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre ſa charge. L'habit ſe trouva aſſez juſte pour le Deſtin, qui ſortit avec la Rappiniere & la Rancune. Ils dînerent en un cabaret aux dépens d'un Bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiſelle de la Caverne s'amuſa à ſavonner ſon colet ſale, & tint compagnie à ſon hôteſſe. Le même jour Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battu le jour de devant dans le Tripot, & revint au logis, avec deux bons coups d'épée, & force coups de bâton; & à cauſe qu'il étoit bien bleſſé, la Rancune après avoir ſoupé, alla coucher dans une hôtellerie voiſine, fort laſſé d'avoir couru toute la Ville, accompagnant avec ſon camarade le Deſtin, le Sieur *de la* Rappiniere, qui vouloit avoir raiſon de ſon valet aſſaſſiné.

CHAPITRE VI.

L'avanture du pot de chambre ; la mauvaiſe nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin, & autres choſes memorables.

LA Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-yvre. La ſervante de la Rappiniere qui le conduiſoit, dit à l'hôteſſe qu'on lui dreſſât un lit. Voici le reſte de notre écu, dit l'hôteſſe ; ſi nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage ſeroit mal payé. Taiſez-vous, ſotte, dit ſon mari, Monſieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur ; que l'on dreſſe un lit à ce Gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'hôteſſe : Il ne m'en reſtoit qu'un que je viens de donner à un Marchand du Bas-Maine. Le Marchand entra là-deſſus, & ayant appris le ſujet de la conteſtation, offrit la moitié de ſon lit à la Rancune, ſoit qu'il eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligeant de ſon naturel. La Rancune l'en remercia, autant que ſa ſeche-

chereſſe de civilité le put permettre. Le Marchand ſoupa, l'hôte lui tint compagnie, & la Rancune ne ſe fit pas prier deux fois pour faire le troiſiéme, & ſe mit à boire ſur nouveaux frais. Ils parlerent des impôts, peſterent contre les Maltôtiers, règlerent l'Etat, & ſe règlerent ſi peu eux-mêmes, & l'hôte tout le premier, qu'il tira ſa bourſe de ſa pochette, & demanda à compter, ne ſe ſouvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & ſa ſervante l'entraînerent par les épaules dans ſa chambre, & le mirent ſur un lit tout habillé. La Rancune dit au Marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder: à quoi le Marchand lui répondit, qu'une nuit étoit bien-tôt paſſée. Le lit n'avoit point de ruelle, & joignoit la muraille; la Rancune s'y jetta le premier, & le Marchand s'y étant mis après en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire, dit le Marchand? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le Marchand lui répondit qu'il le lui donneroit, quand il en auroit affaire, & la Rancune n'y conſentit qu'à peine, lui proteſtant qu'il étoit au deſeſpoir de l'incommoder. Le Marchand s'endormit ſans lui répondre; & à peine com-

mença-t-il à dormir de toute ſa force, que le malicieux Comedien, qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre Marchand par le bras, en lui criant: Monſieur, ho Monſieur? Le Marchand tout endormi, lui demanda en baaillant, que vous plaît-il? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre Marchand ſe pancha hors du lit, & prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune, qui ſe mit en devoir de piſſer; & après avoir fait cent efforts, ou fait ſemblant de les faire, juré cent fois entre ſes dents, & s'être bien plaint de ſon mal, il rendit le pot de chambre au Marchand, ſans avoir piſſé une ſeule goutte. Le Marchand le remit à terre, & dit ouvrant la bouche auſſi grande qu'un four, à force de baailler: Vraiment, Monſieur, je vous plains bien, & ſe rendormit tout auſſitôt. La Rancune le laiſſa embarquer bien avant dans le ſommeil, & quand il l'ouït ronfler, comme s'il n'eût fait autre choſe toute ſa vie, le perfide l'éveilla encore, & lui demanda le pot de chambre auſſi méchamment que la premiere fois. Le Marchand le lui remit entre les mains auſſi bonnement qu'il avoit déja fait, & la Rancune le porta à l'endroit par où l'on piſſe, avec auſſi peu d'envie de piſſer, que de laiſſer dormir le Marchand. Il cria en-

encore plus fort qu'il n'avoit fait, & fut deux fois plus long-tems à ne point piſſer, conjurant le Marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, & ajoûtant que ce n'étoit pas la raiſon, & qu'il le prendroit bien. Le pauvre Marchand qui eût lors donné tout ſon bien pour dormir ſon ſaoul, lui répondit toûjours en baaillant, qu'il en uſât comme il lui plairoit, & remit le pot de chambre en ſa place. Ils ſe donnerent le bon ſoir fort civilement; & le pauvre Marchand eût parié tout ſon bien, qu'il alloit faire le plus beau ſomme qu'il eût fait de ſa vie. La Rancune qui ſavoit bien ce qui en devoit arriver, le laiſſa dormir de plus belle; & ſans faire conſcience d'éveiller un homme qui dormoit ſi bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'eſtomach, l'accablant de tout ſon corps, & avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amaſſer quelque choſe qui eſt à terre. Le malheureux Marchand ſe ſentant étouffer & écraſer la poitrine, s'éveilla en ſurſaut, criant horriblement: Hé, morbleu, Monſieur, vous me tuez. La Rancune, d'une voix auſſi douce & poſée, que celle du Marchand avoit été véhémente, lui répondit: Je vous demande pardon, je voulois prendre le

pot de chambre : Ha vertubleu, s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner, & ne dormir de toute la nuit: vous m'avez fait un mal dont je me ſentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, & ſe mit à piſſer ſi largement, & ſi roide, que le bruit ſeul du pot de chambre eût pû réveiller le Marchand. Il emplit le pot de chambre, béniſſant le Seigneur avec une hypocriſie de ſcélérat. Le pauvre Marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de ſa copieuſe éjaculation d'urine, qui lui faiſoit eſperer un ſommeil qui ne ſeroit plus interrompu ; quand le maudit la Rancune, faiſant ſemblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laiſſa tomber, & le pot de chambre, & tout ce qui étoit dedans, ſur le viſage, ſur la barbe, & ſur l'eſtomach, en criant en hypocrite : Hé, Monſieur, je vous demande pardon! Le Marchand ne répondit rien à ſa civilité ; car auſſi-tôt qu'il ſe ſentit noyer de piſſat, il ſe leva heurlant comme un homme furieux, & demandant de la chandelle. La Rancune avec une froideur capable de faire renier un Theatin, lui diſoit: Voilà un grand malheur! Le Marchand continua ſes cris ; l'hôte, l'hôteſſe, les ſervantes, & les valets y vinrent. Le Marchand leur dit, qu'on l'avoit fait coucher avec un Diable, & pria

pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit : il ne répondit rien, tant il étoit en colere, prit ſes habits & ſes hardes, & s'en alla ſecher dans la cuiſine, où il paſſa le reſte de la nuit ſur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait ; il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne ſai de quoi il ſe peut plaindre. Il s'eſt éveillé, & m'a réveillé criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais ſonge, ou qu'il ſoit fou : & de plus, il a piſſé au lit. L'hôteſſe y porta la main, & dit qu'il étoit vrai, que ſon matelas étoit tout percé, & jura ſon grand Dieu qu'il le payeroit. Ils donnerent le bon ſoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit auſſi paiſiblement qu'auroit fait un homme de bien, & ſe récompenſa de celle qu'il avoit mal paſſée chez la Rappiniere. Il ſe leva pourtant plus matin qu'il ne penſoit, parce que la ſervante de la Rappiniere le vint querir à la hâte, pour venir voir Doguin qui ſe mouroit, & qui demandoit à le voir devant que de mourir. Il courut, bien en peine de ſavoir ce que lui vouloit un homme qui ſe mouroit, & qui ne le connoiſſoit que du jour précedent. Mais la ſervante s'étoit trompée : ayant ouï demander le Comedien au pauvre moribond, elle avoit

pris la Rancune pour le Deſtin, qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin, quand la Rancune arriva, & qui s'y étoit enfermé, ayant appris du Prêtre qui l'avoit confeſſé, que le bleſſé avoit quelque choſe à lui dire, qu'il lui importoit de ſavoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure, que la Rappiniere revint de la ville, où il étoit allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant, que ſon valet ſe mouroit, qu'on ne lui pouvoit arrêter le ſang, parce qu'il avoit un gros vaiſſeau coupé, & qu'il avoit demandé à voir le Comedien Deſtin devant que de mourir. Et l'a-t-il vû, demanda tout émû la Rappiniere? On lui répondit qu'ils étoient enfermez enſemble. Il fut frappé de ces paroles, comme d'un coup de maſſuë, & s'en courut tout tranſporté, frapper à la porte de la chambre où Doguin ſe mouroit, au même tems que le Deſtin l'ouvroit, pour avertir que l'on vînt ſecourir le malade qui venoit de tomber en foibleſſe. La Rappiniere lui demanda tout troublé ce que lui vouloit ſon fou de valet. Je croi qu'il rêve, répondit froidement le Deſtin, car il m'a demandé cent fois pardon, & je ne penſe pas qu'il m'ait jamais offenſé; mais qu'on prenne garde à lui, car il ſe meurt. On s'approcha

cha du lit de Doguin, ſur le point qu'il rendoit le dernier ſoupir, dont la Rappiniere parut plus gai que triſte. Ceux qui le connoiſſoient, crurent que c'étoit à cauſe qu'il devoit les gages à ſon valet. Le ſeul Deſtin ſavoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-deſſus, deux hommes entrerent dans le logis, qui furent reconnus par notre Comedien, pour être de ſes camarades, deſquels nous parlerons plus amplement au ſuivant Chapitre.

CHAPITRE VII.

L'avanture des Brancards.

LE plus jeune des Comediens qui entrerent chez la Rappiniere, étoit valet de Deſtin. Il apprit de lui, que le reſte de la troupe étoit arrivé, à la reſerve de Mademoiſelle de l'Etoile, qui s'étoit démis un pied à trois lieuës du Mans. Qui vous a fait venir ici, & qui vous a dit que nous y étions, lui demanda le Deſtin? La peſte qui étoit à Alençon nous a empêchez d'y aller, & nous a arrêtez à Bonneſtable, répondit l'autre Comedien, qui s'appelloit l'Olive; & quelques habitans de cet-

cette Ville que nous avons trouvez, nous ont dit que vous aviez joué ici, que vous vous étiez battus, & que vous aviez été bleſſé: Mademoiſelle de l'Etoile en eſt fort en peine, & vous prie de lui envoyer un Brancard. Le maître de l'hôtellerie voiſine, qui étoit venu là, au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il y avoit un Brancard chez lui, & pourvû qu'on le payât bien, qu'il ſeroit en état de partir ſur le midi, porté par deux bons chevaux. Les Comediens arrêterent le Brancard à un écu, & des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe Comique. La Rappiniere ſe chargea d'obtenir du Lieutenant-Général permiſſion de jouer; & ſur le midi, le Deſtin & ſes camarades prirent le chemin de Bonneſtable. Il faiſoit un grand chaud; la Rancune dormoit dans le Brancard; l'Olive étoit monté ſur le cheval de derriere, & un valet de l'hôte conduiſoit celui de devant. Le Deſtin alloit de ſon pied, un fuſil ſur l'épaule, & ſon valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le Château du Loir, juſqu'au village auprès de Bonneſtable, où Mademoiſelle de l'Etoile s'étoit démis un pied, en deſcendant de cheval; quand deux hommes bien montez, & qui ſe cacherent le nez de leur manteau en paſſant auprès de Deſtin, s'approcherent du Brancard du

côté

côté qu'il étoit découvert; & n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit, le mieux monté de ces deux Inconnus, dit à l'autre: Je croi que tous les Diables ſont aujourd'hui déchaînez contre moi, & ſe ſont déguiſez en Brancard pour me faire enrager. Cela dit, il pouſſa ſon cheval à travers les champs, & ſon camarade le ſuivit. L'Olive appella le Deſtin, qui étoit un peu éloigné, & lui conta l'avanture, en laquelle il ne put rien comprendre, & dont il ne ſe mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieuë de là, le conducteur du Brancard que l'ardeur du Soleil avoit aſſoupi, alla planter le Brancard dans un bourbier, où la Rancune penſa ſe répandre: les chevaux y briſerent leurs harnois, & il les en fallut tirer par le cou & par la queuë, après qu'on les eut détellez. Ils ramaſſerent les débris du naufrage, & gagnerent le prochain village du mieux qu'ils pûrent. L'équipage du Brancard avoit grand beſoin de réparation: tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive, & le valet de Deſtin, burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui ſe trouva dans le village. Là-deſſus il arriva un autre Brancard, conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta auſſi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre, qui venoit cent pas

après, du même côté. Je croi que tous les Brancards de la Province ſe ſont ici donnez rendez-vous, pour une affaire d'importance, ou pour un Chapitre général, dit la Rancune, & je ſuis d'avis qu'ils commencent leur conference, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas ſa part, dit l'hôteſſe: & en effet, ils en virent un quatriéme qui venoit du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous ai déja dit. Le dernier Brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de Brancards enſemble. Si les chercheurs de Brancards que nous avons trouvé tantôt, étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé auſſi, dit le ſecond. Celui des Comediens dit la même choſe, & le dernier venu ajoûta qu'il en avoit penſé être battu. Et pourquoi, lui demanda le Deſtin? A cauſe, lui répondit-il, qu'ils en vouloient à une Damoiſelle qui s'étoit démis un pied, & que nous avons menée au Mans: Je n'ai jamais vû de gens ſi coleres; ils ſe prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouvé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux Comediens; & en deux ou trois interrogations qu'ils firent au

Bran-

Brancardier, ils ſurent que la femme du Seigneur du village où Mademoiſelle de l'Etoile s'étoit bleſſée, lui avoit rendu viſite, & l'avoit fait conduire au Mans avec grand ſoin. La converſation dura encore quelque tems avec les Brancards, & ils ſûrent les uns des autres, qu'ils avoient été reconnus en chemin, par les mêmes hommes que les Comediens avoient vûs. Le premier Brancard portoit le Curé de Domfront, qui venoit des eaux de Bellême, & paſſoit au Mans pour faire faire une conſultation de Medecins ſur ſa maladie. Le ſecond portoit un Gentilhomme bleſſé qui revenoit de l'Armée. Les Brancards ſe ſéparerent; celui des Comediens, & celui du Curé de Domfront, retournerent au Mans de compagnie, & les autres où ils avoient à aller. Le Curé malade deſcendit en la même hôtellerie des Comediens, qui étoit la ſienne. Nous le laiſſerons repoſer dans ſa chambre, & verrons dans le ſuivant chapitre, ce qui ſe paſſoit en celle des Comediens.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on verra pluſieurs choſes néceſſaires à ſavoir pour l'intelligence du préſent Livre.

LA troupe Comique étoit compoſée de Deſtin, de l'Olive, & de la Rancune, qui avoient chacun un valet, prétendant à devenir un jour Comedien en chef. Parmi ces valets il y en avoit quelques-uns qui récitoient déja ſans rougir, & ſans ſe défaire : celui de Deſtin entr'autres faiſoit aſſez bien, entendoit aſſez ce qu'il diſoit, & avoit de l'eſprit. Mademoiſelle de l'Etoile, & la fille de Mademoiſelle de la Caverne récitoient les premiers rôles. La Caverne repreſentoit les Reines, & les Meres, & jouoit à la farce. Ils avoient de plus un Poëte, ou plutôt un Auteur, car toutes les boutiques d'Epiciers du Royaume, étoient pleines de ſes Oeuvres, tant en vers, qu'en proſe. Ce bel-eſprit s'étoit donné à la Troupe, quaſi malgré elle; & parce qu'il ne partageoit point, & mangeoit quelque argent avec les Comediens, on lui donnoit les derniers rôles, dont il s'acquit-

quittoit très-mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux Comediennes ; mais il étoit ſi diſcret, quoi qu'un peu fou, qu'on n'avoit pû découvrir encore laquelle des deux il devoit ſuborner, ſous eſperance de l'immortalité. Il menaçoit les Comediens de quantité de Pieces ; mais il leur avoit fait grace juſqu'alors. On ſavoit ſeulement par conjecture, qu'il en faiſoit une intitulée : *Martin Luther*, dont on avoit trouvé un cahier, qu'il avoit pourtant deſavoué, quoiqu'il fût de ſon écriture. Quand nos Comediens arriverent, la chambre des Comediennes étoit déja pleine des plus échauffez godelureaux de la Ville, dont quelques-uns étoient déja refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous enſemble de la Comedie, des bons Vers, des Auteurs, & des Romans : jamais on n'ouït plus de bruit en une chambre, à moins que d'y quereller. Le Poëte ſur tous les autres, environné de deux ou trois qui devoient être les beaux eſprits de la Ville, ſe tuoit de leur dire qu'il avoit vû Corneille, qu'il avoit fait la débauche avec Saint-Amant & Beys, & qu'il avoit perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiſelle de la Caverne & Mademoiſelle Angelique ſa fille, arrangeoient leurs hardes avec une auſſi

grande tranquillité que s'il n'y eût eu perſonne dans la chambre. Les mains d'Angelique étoient quelquefois ſerrées, ou baiſées, car les Provinciaux ſont fort endemenez & patineurs; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un ſoufflet, ou un coup de dent, ſelon qu'il étoit à propos, la délivroient bientôt de ces galans à toute outrance. Ce n'eſt pas qu'elle fût dévergondée, mais ſon humeur enjouée & libre l'empêchoit d'obſerver beaucoup de cérémonies: d'ailleurs elle avoit de l'eſprit, & étoit très-honnête fille. Mademoiſelle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire; il n'y avoit pas au monde une fille plus modeſte, & d'une humeur plus douce; & elle fut lors ſi complaiſante, qu'elle n'eut pas la force de chaſſer tous ces gracieuſeux hors de ſa chambre, quoiqu'elle ſouffrît beaucoup au pied qu'elle s'étoit démis, & qu'elle eût grand beſoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée ſur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques, qu'on apelle Pointes dans les Provinces, & ſoûriant bien ſouvent à des choſes qui ne lui plaiſoient gueres. Mais c'eſt une des grandes incommoditez du métier, laquelle iointe à celle d'être obligée de pleurer & de rire, lorſque l'on a envie de faire tou-

te

te autre choſe, diminuë beaucoup le plaiſir qu'ont les Comediens, d'être quelquefois Empereurs & Imperatrices, & être appellez beaux comme le jour, quand il s'en faut plus de la moitié, & jeune beauté, bien qu'ils ayent vieilli ſur le Théâtre, & que leurs cheveux & leurs dents faſſent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet, mais il faut les ménager, & les placer en divers endroits de mon Livre pour diverſifier. Revenons à la pauvre Mademoiſelle de l'Etoile, obſedée de Provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-impertinens, & entre leſquels il s'en trouvoit de nouvellement ſortis du College. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf, Avocat de profeſſion, qui avoit une petite charge dans une petite Juriſdiction voiſine. Depuis la mort de ſa petite femme, il avoit menacé les femmes de la Ville de ſe remarier, & le Clergé de la Province de ſe faire Prêtre, & même de ſe faire Prélat à beaux Sermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute ſa vie; & quoique l'étude aille à la connoiſſance de la vérité, il étoit menteur comme un valet, préſomptueux & opiniâtre comme un pédant, &

& aſſez mauvais Poëte pour être étouffé, s'il y avoit de la police dans le Royaume. Quand le Deſtin & ſes compagnons entrerent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, une piece de ſa façon, intitulée : *Les faits & geſtes de Charlemagne, en vingt-quatre journées.* Cela fit dreſſer les cheveux en la tête à tous les aſſiſtans ; & le Deſtin qui conſerva un peu de jugement, dans l'épouvante générale où la propoſition avoit mis la compagnie, lui dit en ſoûriant, qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience devant le ſouper. Et bien, ce dit-il, je m'en vai vous conter une Hiſtoire tirée d'un Livre Eſpagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une Piece dans les règles. On changea de diſcours deux ou trois fois, pour ſe garantir d'une Hiſtoire que l'on croyoit devoir être une imitation de Peau d'Ane : mais le petit homme ne ſe rebuta point, & à force de recommencer ſon Hiſtoire, autant de fois que l'on l'interrompoit, il ſe fit donner audience, dont on ne ſe repentit point, parce que l'Hiſtoire ſe trouva aſſez bonne, & démentit la mauvaiſe opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin ; c'étoit le nom du godenot. Vous allez voir cette Hiſtoire dans le ſuivant Chapitre, non.

non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter, d'après un des auditeurs qui me l'a appriſe. Ce n'eſt donc pas Ragotin qui parle, c'eſt moi.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de l'Amante Inviſible.

DOm-Carlos d'Arragon étoit un jeune Gentilhomme de la maiſon dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de ſa perſonne dans les ſpectacles publics que le Viceroi de Naples donna au peuple, aux nôces de Philippe ſecond, troiſiéme, ou quatrieme, car je ne ſai pas lequel. Le lendemain d'une courſe de bague, dont il avoit remporté l'honneur, le Viceroi permit aux Dames d'aller par la Ville, déguiſées, & de porter des maſques à la Françoiſe, pour la commodité des étrangeres, que ces réjouïſſances avoient attirées dans la Ville. Ce jour-là Dom-Carlos s'habilla le mieux qu'il put, & ſe trouva avec quantité d'autres Tirans des cœurs, dans l'Egliſe de la galanterie. On profane les Egliſes en ces païs-là auſſi-bien qu'au nôtre, & le

le Temple de Dieu ſert de rendez-vous aux godelureaux, & aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs Egliſes, & de s'ôter la pratique les uns aux autres: on y devroit donner ordre, & établir des chaſſe-godelureaux, & des chaſſe-coquettes dans les Egliſes, comme des chaſſe-chiens & des chaſſe-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle; vraiment, on en verra bien d'autres. Sache le ſot qui s'en ſcandaliſe, que tout homme eſt ſot en ce bas monde, auſſi-bien que menteur; les uns plus, les autres moins; & moi qui vous parle, peut-être plus ſot que les autres, quoique j'aye plus de franchiſe à l'avouer, & que mon Livre n'étant qu'un ramas de ſotiſes, j'eſpere que chaque ſot y trouvera un petit caractere de ce qu'il eſt, s'il n'eſt trop aveuglé de l'amour-propre. Dom-Carlos donc, pour reprendre mon conte, étoit dans une Egliſe avec quantité d'autres Gentilshommes Italiens & Eſpagnols, qui ſe miroient dans leurs belles plumes, comme des Paons, lorſque trois Dames maſquées l'accoſterent au milieu de tous ces Cupidons déchaînez, l'une deſquelles lui dit ceci, ou quelque choſe qui en approche: Seigneur Dom-Carlos, il y a une Dame en cette Ville, à qui vous êtes bien obligé:

obligé ; dans tous les combats de barriere, & toutes les courſes de bague, elle vous a ſouhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit Dom-Carlos, c'eſt que je l'apprends de vous, qui paroiſſez une Dame de mérite ; & je vous avoue que ſi j'euſſe eſperé que quelque Dame ſe fût déclarée pour moi, j'aurois apporté plus de ſoin que je n'ai fait à mériter ſon approbation. La Dame inconnuë lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde; mais qu'il avoit fait voir par ſes livrées de noir & de blanc, qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien ſû ce que ſignifioient les couleurs, répondit Dom-Carlos; mais je ſai bien, que c'eſt moins par inſenſibilité que je n'aime point, que par la connoiſſance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils ſe dirent encore cent belles choſes, que je ne vous dirai point, parce que je ne les ſai pas, & que je n'ai garde de vous en compoſer d'autres, de peur de faire tort à Dom-Carlos, & à la Dame inconnue, qui avoient bien plus d'eſprit que je n'en ai, comme j'ai ſû depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un & l'autre. Tant y a que

a que la Dame maſquée déclara à Dom-Carlos, que c'étoit elle qui avoit eu inclination pour lui. Il demanda à la voir: elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore-là, qu'elle en chercheroit les occaſions, & que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de ſe trouver avec lui ſeul à ſeule, elle lui donnoit un gage. En diſant cela, elle découvrit à l'Eſpagnol la plus belle main du monde, & lui préſenta une bague, qu'il reçut, ſi ſurpris de l'avanture, qu'il oublia quaſi à lui faire la reverence, lors qu'elle le quitta. Les autres Gentilshommes qui s'étoient éloignez de lui par diſcretion, s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, & leur montra la bague qui étoit d'un prix aſſez conſiderable. Chacun dit là-deſſus ce qu'il en croyoit, & Dom-Carlos demeura auſſi piqué de la Dame inconnue, que s'il l'eût vûe au viſage; tant l'eſprit a de pouvoir ſur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours ſans avoir de nouvelles de la Dame; & je n'ai jamais ſû s'il s'en inquieta bien fort. Cependant il alloit tous les jours ſe divertir chez un Capitaine d'Infanterie, où pluſieurs hommes de condition s'aſſembloient ſouvent pour jouer. Un ſoir, qu'il n'avoit point joué, & qu'il ſe retiroit de meilleure heure qu'il

n'avoit

n'avoit accoûtumé, il fut appellé par ſon nom, d'une chambre baſſe d'une grande maiſon. Il s'approcha de la fenêtre, qui étoit grillée, & reconnut à la voix que c'étoit ſon Amante inviſible, qui lui dit d'abord: Approchez-vous, Dom-Carlos, je vous attends ici pour vuider le differend que nous avions enſemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit Dom-Carlos; vous défiez avec inſolence, & vous vous cachez huit jours, pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en ſera tems, lui dit-elle: ce n'eſt point faute de cœur, que j'ai differé de me trouver avec vous: J'ai voulu vous connoître, devant que de me laiſſer voir. Vous ſavez que dans les combats aſſignez, il ſe faut battre avec des armes pereilles: ſi votre cœur n'étoit pas auſſi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage; & c'eſt pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi? lui dit Dom-Carlos. Que nous ſommes aſſez l'un pour l'autre, répondit la Dame Inviſible. Dom-Carlos lui dit que la choſe n'étoit pas égale: car, ajoûta-t-il, vous me voyez, & ſavez qui je ſuis; moi je ne vous vois point, & ne ſai qui vous êtes. Quel jugement penſez-vous que je puiſſe faire

faire du ſoin que vous apportez à vous cacher? On ne ſe cache guere quand on n'a que de bons deſſeins, & on peut aiſément tromper une perſonne qui ne ſe tient pas ſur ſes gardes: mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous ſervez de moi pour donner de la jalouſie à un autre, je vous avertis que je n'y ſuis pas propre, & que vous ne devez pas vous ſervir de moi à autre choſe qu'à vous aimer. Avez-vous aſſez fait de jugemens téméraires, lui dit l'Inviſible? Ils ne ſont pas ſans apparence, répondit Dom-Carlos. Sachez, lui dit-elle, que je ſuis très-véritable, que vous me reconnoîtrez telle dans tous les procedez que nous aurons enſemble, & que je veux que vous le ſoyez auſſi. Cela eſt juſte, lui dit Dom-Carlos: mais il eſt juſte auſſi que je vous voye, & que je ſache qui vous êtes. Vous le ſaurez bien-tôt, lui dit l'Inviſible, & cependant eſperez ſans impatience; c'eſt par-là, que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous aſſure (afin que votre galanterie ne ſoit pas ſans fondement, & ſans eſpoir de récompenſe) que je vous égale en condition; & que j'ai aſſez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand Prince du Royaume; que je ſuis jeune

ne, que je ſuis plus belle que laide; & pour de l'eſprit, vous en avez trop, pour n'avoir pas découvert ſi j'en ai ou non. Elle ſe retira en achevant ces paroles, laiſſant Dom-Carlos la bouche ouverte, & prêt à répondre, ſi ſurpris de ſa bruſque déclaration, ſi amoureux d'une perſonne qu'il ne voyoit point, & ſi embarraſſé de ce procedé étrange, qui pouvoit aller à quelque tromperie, que ſans ſortir d'une place, il fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens ſur une avanture ſi extraordinaire. Il ſavoit bien qu'il y avoit pluſieurs Princeſſes & Dames de condition dans Naples: mais il ſavoit bien auſſi qu'il y avoit force Courtiſanes affamées, fort âpres après les étrangers, grandes friponnes, & d'autant plus dangereuſes, qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit ſoupé, & s'il ſe coucha ſans manger, comme font quelques faiſeurs de Romans, qui règlent toutes les heures du jour de leur Héros; les font lever de bon matin, conter leur Hiſtoire juſqu'à l'heure du dîner; dîner fort legerement, & après dîner reprendre leur Hiſtoire, ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout ſeuls, ſi ce n'eſt quand ils ont quelque choſe à dire aux arbres & aux rochers; à

l'heure de ſouper, ſe trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils ſoupirent, & rêvent au lieu de manger ; & puis s'en vont faire des Châteaux en Eſpagne ſur quelque terraſſe qui regarde la mer, tandis qu'un Ecuyer revele que ſon Maître eſt un tel, fils d'un Roi tel, & qu'il n'y a pas un meilleur Prince au monde; & qu'encore qu'il ſoit pour-lors le plus beau des mortels, qu'il étoit encore tout autre choſe, devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon Hiſtoire: Dom-Carlos ſe trouva le lendemain à ſon poſte. L'Inviſible étoit déja au ſien. Elle lui demanda, s'il n'avoit pas été bien embarraſſé de la converſation paſſée, & s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Dom-Carlos, ſans répondre à ſa demande, la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne ſe montrer point, puiſque les choſes étoient égales de part & d'autre, & que leur galanterie ne ſe propoſoit qu'une fin qui ſeroit approuvée de tout le monde. Le danger y eſt tout entier, comme vous le ſaurez avec le tems, lui dit l'Inviſible; contentez-vous, encore un coup, que je ſuis véritable, & que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très-modeſte. Dom-Carlos ne la preſſa

preſſa pas davantage. Leur converſation dura encore quelque tems; ils s'entredonnerent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait, & ſe ſéparerent avec promeſſe de part & d'autre, de ſe trouver tous les jours à l'aſſignation. Le jour d'après, il y eut un grand bal chez le Viceroi. Dom-Carlos eſpera d'y reconnoître ſon Inviſible; & tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maiſon, où l'on lui donnoit de ſi favorables audiences. Il apprit des voiſins, que la maiſon étoit à une vieille Dame, fort retirée, veuve d'un Capitaine Eſpagnol, & qu'elle n'avoit ni filles ni niéces. Il demanda à la voir: elle lui fit dire que depuis la mort de ſon mari elle ne voyoit perſonne: ce qui l'embarraſſa encore davantage. Dom-Carlos ſe trouva le ſoir chez le Viceroi, où vous pouvez penſer que l'aſſemblée fut fort belle. Il obſerva exactement entre toutes les Dames de l'aſſemblée qui pouvoit être ſon inconnue. Il fit converſation avec celles qu'il put joindre, & n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il ſe tint à la fille d'un Marquis, de je ne ſai quel Marquiſat; car c'eſt la choſe du monde dont je voudrois le moins jurer, en un tems où tout le monde ſe marquiſe de ſoi-même, je veux dire de ſon chef. Elle étoit jeune & belle, & avoit bien

quelque choſe du ton de voix de celle qu'il cherchoit; mais à la longue, il trouva ſi peu de rapport entre ſon eſprit, & celui de ſon Inviſible, qu'il ſe repentit d'avoir en ſi peu de tems aſſez avancé ſes affaires auprès de cette belle perſonne, pour pouvoir croire ſans ſe flater, qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils danſerent ſouvent enſemble, & le bal étant fini avec peu de ſatisfaction de Dom-Carlos, il ſe ſépara de ſa captive, qu'il laiſſa toute glorieuſe, d'avoir occupé ſeule, & en une ſi belle aſſemblée, un Cavalier qui étoit envié de tous les hommes, & eſtimé de toutes les femmes. A la ſortie du bal, il s'en alla à la hâte en ſon logis, prendre des armes, & de ſon logis, à ſa fatale grille, qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Sa Dame qui y étoit déja, lui demanda des nouvelles du bal, encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénuement qu'il avoit danſé pluſieurs fois avec une fort belle perſonne, & qu'il l'avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-deſſus pluſieurs queſtions, qui découvrirent aſſez qu'elle étoit jalouſe. Dom-Carlos de ſon côté, lui fit connoître qu'il avoit quelque ſcrupule, de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au bal, & que cela le faiſoit douter de ſa condition: Elle s'en apperçut, & pour

lui

lui remettre l'eſprit en repos, jamais elle ne fut ſi charmante, & elle le favoriſa autant que l'on le peut, en une converſation qui ſe fait au travers d'une grille, juſqu'à lui promettre qu'elle lui ſeroit bientôt viſible. Ils ſe ſéparerent là deſſus, lui fort en doute s'il la devoit croire, & elle un peu jalouſe de la belle perſonne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain, Dom-Carlos étant allé ouïr la Meſſe, en je ne ſai quelle Egliſe, préſenta de l'eau-benite à deux Dames maſquées, qui en vouloient prendre en même tems que lui. La mieux vêtue de ces deux Dames lui dit, qu'elle ne recevoit point de civilité d'une perſonne à qui elle vouloit faire un éclairciſſement. Si vous n'êtes point trop preſſée, lui dit Dom-Carlos, vous pouvez vous ſatisfaire tout à l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine Chapelle, lui répondit la Dame inconnue. Elle s'y en alla la premiere, & Dom-Carlos la ſuivit, fort en doute ſi c'étoit ſa Dame, quoiqu'il la vît de même taille; parce qu'il trouvoit quelque difference en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la Chapelle: Toute la Ville de Naples, Seigneur Dom-Carlos, eſt pleine de la haute réputation que vous y avez ac-

quiſe, depuis le peu de tems que vous y êtes; & vous y paſſez pour un des plus honnêtes hommes du monde: on trouve ſeulement étrange, que vous ne vous ſoyez point apperçu qu'il y a en cette Ville des Dames de condition & de mérite qui ont pour vous une eſtime particuliere. Elles vous l'ont témoigné autant que la bienſéance le peut permettre; & bien qu'elles ſouhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par inſenſibilité, que ſi vous le diſſimuliez par indifference. Il y en a une entr'autres de ma connoiſſance, qui vous eſtime aſſez, pour vous avertir au péril de tout ce qu'on en pourra dire: Que vos avantures de nuit ſont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoiſſez point; & puiſque votre Maîtreſſe ſe cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas aſſez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation, n'ait pour objet une Dame de grande qualité, & de beaucoup d'eſprit, & qu'il ne ſe ſoit figuré une Maîtreſſe toute adorable; mais, Seigneur Dom-Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement, défiez-vous d'une perſonne qui ſe cache, & ne vous engagez pas

plus avant dans ces converſations nocturnes. Mais pourquoi me déguiſer davantage? C'eſt moi qui ſuis jalouſe de votre Fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; &, puiſque je me ſuis déclarée, qui vai ſi bien lui rompre tous ſes deſſeins, que j'emporterai ſur elle une victoire que j'ai droit de lui diſputer, puiſque je ne lui ſuis point inferieure, ni en beauté, ni en richeſſes, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une perſonne aimable: profitez de l'avis, ſi vous êtes ſage. Elle s'en alla en diſant ces dernieres paroles, ſans donner le tems à Dom-Carlos de lui répondre. Il la voulut ſuivre; mais il trouva à la porte de l'Egliſe un homme de condition, qui l'engagea en une converſation qui dura aſſez long-tems, & dont il ne ſe put défendre. Il rêva le reſte du jour à cette avanture, & ſoupçonna d'abord la Damoiſelle du bal, d'être la derniere Dame maſquée qui lui étoit apparue: Mais ſongeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'eſprit, & ſe ſouvenant que l'autre n'en avoit guere, il ne ſut plus ce qu'il en devoit croire, & ſouhaita quaſi de n'être point engagé avec ſon obſcure Maîtreſſe, pour ſe donner tout entier à celle qui venoit de le quitter; mais enfin venant à conſiderer qu'elle ne lui étoit pas plus

connue que ſon Inviſible, de qui l'eſprit l'avoit charmé dans les converſations qu'il avoit euës avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre, & ne ſe mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites, n'étant pas homme à être pouſſé par-là. Ce jour-là même, il ne manqua pas de ſe trouver à ſa grille, à l'heure accoûtumée, & il ne manqua pas auſſi, au fort de la converſation qu'il eut avec ſon Inviſible, d'être ſaiſi par quatre hommes maſquez aſſez forts pour le deſarmer, & le porter quaſi à force de bras dans un caroſſe qui les attendoit au bout de la rue. Je laiſſe à penſer au Lecteur les injures qu'il leur dit, & les reproches qu'il leur fit, de l'avoir pris à leur avantage. Il eſſaya même de les gagner par promeſſes: mais au lieu de les perſuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, & à lui ôter tout-à-fait l'eſperance de pouvoir s'aider de ſon courage & de ſa force. Cependant le caroſſe alloit toujours au grand trot de quatre chevaux: Il ſortit de la Ville, & au bout d'une heure, il entra dans une ſuperbe maiſon, dont l'on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre maſcarades deſcendirent du caroſſe avec Dom-Carlos, le tenant par-deſſous les bras, comme un Ambaſſa-

deur

deur introduit à ſaluer le Grand-Seigneur. On le monta juſqu'au premier étage avec la même cérémonie, & là deux Damoiſelles maſquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande ſalle, chacune un flambeau à la main. Les hommes maſquez le laiſſerent en liberté, & ſe retirerent après lui avoir fait une profonde reverence. Il y a apparence qu'ils ne lui laiſſerent ni piſtolet, ni épée, & qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient priſe à le bien garder. Ce n'eſt pas qu'il ne fût fort civil; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme ſurpris. Je ne vous dirai point ſi les flambeaux que tenoient les Damoiſelles étoient d'argent; c'eſt pour le moins: ils étoient plûtôt de vermeil doré cizelé, & la ſalle étoit la plus magnifique du monde; & ſi vous voulez, auſſi bien meublée, que quelques appartemens de nos Romans, comme le vaiſſeau de Zelmandre dans le Polexandre, le Palais d'Hibrahim dans l'Illuſtre Baſſa, ou la chambre où le Roi d'Aſſyrie reçut Mandane, dans le Cyrus, qui eſt ſans doute, auſſi-bien que les autres que j'ai nommez, le livre du monde le mieux meublé. Repréſentez-vous donc, ſi notre Eſpagnol ne fut pas bien étonné de ſe voir dans ce ſuperbe appartement, avec deux Damoiſelles maſquées qui

ne parloient point, & qui le conduiſirent dans une chambre voiſine, encore mieux meublée que la ſalle, où elles le laiſſerent tout ſeul. S'il eût été de l'humeur de Dom-Quixote, il eût trouvé là de quoi s'en donner juſqu'aux gardes, & il ſe fût crû pour le moins Eſplandian ou Amadis: mais notre Eſpagnol ne s'en émut non plus, que s'il eût été en ſon hôtellerie, ou auberge: il eſt vrai qu'il regretta beaucoup ſon Inviſible, & que ſongeant continuellement en elle, il trouva cette belle chambre plus triſte qu'une priſon, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où l'on l'avoit ſi bien logé, & ne douta point que la Dame qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'Egliſe, ne fût la Magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, & combien tôt elles exécutent leurs réſolutions; & il ſe réſolut auſſi de ſon côté, à attendre patiemment la fin de l'avanture, & de garder fidélité à ſa Maîtreſſe de la grille, quelques promeſſes, & quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque tems de là des Officiers maſquez, & fort bien vêtus, vinrent mettre le couvert, & l'on ſervit enſuite le ſoupé. Tout en fût magnifique; la Muſique

&

& les caſſolettes n'y furent pas oubliées, & notre Dom-Carlos, outre le ſens de l'Odorat, & de l'Ouïe, contenta auſſi celui du Goût, plus que je n'aurois penſé, en l'état où il étoit; je veux dire, qu'il ſoupa fort bien: mais que ne peut un grand courage? J'oubliois à vous dire, que je croi qu'il ſe lava la bouche; car j'ai ſû qu'il avoit grand ſoin de ſes dents. La Muſique dura encore quelque tems après le ſoupé, & tout le monde s'étant retiré, Dom Carlos ſe promena longtems, rêvant à tous ces enchantemens, ou à autre choſe. Deux Damoiſelles maſquées, & un Nain maſqué, après avoir dreſſé une ſuperbe Toilette, le vinrent deshabilier, ſans ſavoir de lui s'il avoit envie de ſe coucher. Il ſe ſoûmit à tout ce que l'on voulut; les Damoiſelles firent la couverture, & ſe retirerent; le Nain le déchauſſa ou débotta, & puis le deshabilla. Dom Carlos ſe mit au lit, & tout cela, ſans que l'on proferât la moindre parole de part & d'autre. Il dormit aſſez bien pour un amoureux; les oiſeaux d'une voliere le réveillerent au point du jour; le Nain maſqué ſe préſenta pour le ſervir, & lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi, & le plus parfumé. Ne diſons point, ſi vous voulez, ce qu'il fit juſqu'au dîner, qui vint

lut bien le ſouper; & allons juſqu'à la rupture du ſilence que l'on avoit gardé juſqu'alors. Ce fut une Damoiſelle maſquée qui le rompit, en lui demandant s'il auroit agréable de voir la Maîtreſſe du Palais enchanté. Il dit qu'elle ſeroit la bien-venue. Elle entra bientôt après, ſuivie de quatre Damoiſelles fort richement vêtues.

Telle n'eſt point la Citherée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conquête d'un Amant.

Jamais notre Eſpagnol n'avoit vû une perſonne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut ſi ravi, & ſi étonné en mêmetems, que toutes les révérences & les pas qu'il fit, en lui donnant la main juſqu'à une chambre prochaine, où elle le fit entrer, furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avoit vû de beau dans la ſalle & dans la chambre, dont je vous ai déja parlé, n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'il trouva en celle-ci, & tout cela recevoit encore du luſtre de la Dame maſquée. Ils paſſerent ſur la plus riche eſtrade que l'on ait jamais vûe, depuis qu'il y a des eſtrades au monde. L'Eſpagnol y fut mis en un fauteuil.

œuil, en dépit qu'il en eût : & la Dame s'étant aſſiſe ſur je ne ſai combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix auſſi douce qu'un claveſſin, en lui diſant à peu près ce que je vai vous dire : Je ne doute point, Seigneur Dom-Carlos, que vous ne ſoyez fort ſurpris de tout ce qui vous eſt arrivé depuis hier en ma maiſon ; & ſi cela n'a pas fait grand effet ſur vous, au moins aurez-vous vû par-là, que je ſai tenir ma parole ; & par ce que j'ai déja fait, vous aurez pû juger de tout ce que je ſuis capable de faire. Peut-être que ma Rivale, par ſes artifices, & par le bonheur de vous avoir attaqué la premiere, s'eſt déja rendue maîtreſſe abſolue de la place que je lui diſpute en votre cœur ; mais une femme ne ſe rebute pas du premier coup ; & ſi ma fortune qui n'eſt pas à mépriſer, & tout ce que l'on peut poſſeder avec moi, ne vous peuvent perſuader de m'aimer, j'aurai la ſatisfaction de ne m'être point cachée par honte, ou par fineſſe, & d'avoir mieux aimé me faire mépriſer par mes défauts, que me faire aimer par mes artifices. En diſant ces dernieres paroles, elle ſe démaſqua, & fit voir à Dom-Carlos les Cieux ouverts, ou ſi vous voulez, le

Ciel en petit, la plus belle tête du monde, ſoûtenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée : Enfin, tout cela joint enſemble, une perſonne toute divine. A la fraîcheur de ſon viſage, on ne lui eût pas donné plus de ſeize ans ; mais à je ne ſai quel air galand, & majeſtueux tout enſemble, que les jeunes perſonnes n'ont pas encore, on connoiſſoit qu'elle pouvoit être en ſa vingtiéme année. Dom-Carlos fut quelque tems ſans lui répondre, ſe fâchant quaſi contre ſa Dame Inviſible, qui l'empêchoit de ſe donner tout entier à la plus belle perſonne qu'il eût jamais vûe, & héſitant en ce qu'il devoit dire, & en ce qu'il devoit faire. Enfin, après un combat interieur, qui dura aſſez long-tems pour mettre en peine la Dame du Palais enchanté, il prit une forte réſolution de ne lui point cacher ce qu'il avoit dans l'ame ; & ce fut ſans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponſe qu'il lui fit, que pluſieurs perſonnes ont trouvée bien crue : Je ne vous puis nier, Madame, que je ne fuſſe trop heureux de vous plaire, ſi je le pouvois être aſſez pour vous pouvoir aimer. Je voi bien que je quitte la plus belle perſonne du monde, pour une autre, qui

qui ne l'eſt peut-être que par mon imagination : Mais, Madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre affection, ſi vous m'aviez crû capable d'être infidele ? Et pourrois-je être fidele, ſi je vous pouvois aimer ? Plaignez-moi donc, Madame, ſans me blâmer, ou plûtôt plaignons-nous enſemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous deſirez, & moi de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air ſi triſte, que la Dame put aiſément remarquer qu'il parloit ſelon ſes véritables ſentimens. Elle n'oublia rien de ce qui le pouvoit perſuader; il fut ſourd à ſes prieres, & ne fut point touché de ſes larmes. Elle revint à la charge pluſieurs fois; à bien attaqué bien défendu. Enfin, elle en vint aux injures & aux reproches, & lui dit

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

Et le laiſſa là, non pas pour reverdir, mais pour maudire cent fois ſon malheur, qui ne lui venoit que de trop de bonnes fortunes. Une Damoiſelle lui vint dire un peu après, qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traverſa tous ces beaux appartemens ſans trouver perſonne, juſ-

qu'à l'eſcalier, au bas duquel il vit dix hommes maſquez, qui gardoient la porte, armez de pertuiſannes & de carabines. Comme il traverſoit la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui étoit auſſi beau que le reſte de la maiſon, un de ces Archers de la garde paſſa à côté de lui, ſans le regarder, & lui dit comme ayant peur d'être ouï: Qu'un vieil Gentilhomme l'avoit chargé d'une Lettre pour lui, & qu'il avoit promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allât de ſa vie, s'il étoit découvert; mais qu'un préſent de vingt piſtoles, & la promeſſe d'autant, lui avoit fait tout hazarder. Dom-Carlos lui promit d'être ſecret, & entra vîtement dans le jardin pour lire cette Lettre.

DEpuis que je vous ai perdu, vous avez pû juger de la peine où je ſuis, par celle où vous devez être, ſi vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve un peu conſolée depuis que j'ai découvert le lieu où vous êtes. C'eſt la Princeſſe Porcia qui vous a enlevé. Elle ne conſidere rien quand il y va de ſe contenter, & vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuſe Armide: mais je romprai tous ſes enchantemens, & vous tirerai bientôt d'entre ſes bras, pour vous donner entre les miens ce que vous

vous méritez, ſi vous êtes auſſi conſtant que je le ſouhaite.

La Dame Inviſible.

Dom-Carlos fut ſi ravi d'apprendre des nouvelles de ſa Dame, dont il étoit véritablement amoureux, qu'il baiſa cent fois la Lettre, & revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée, pour le recompenſer d'un diamant qu'il avoit au doigt. Il ſe promena encore quelque tems dans le jardin, ne ſe pouvant aſſez étonner de cette Princeſſe Porcia, dont il avoit ſouvent ouï parler, comme d'une jeune Dame fort riche, & pour être de l'une des meilleures maiſons du Royaume: & comme il étoit fort vertueux, il conçut une telle averſion pour elle, qu'il réſolut au péril de ſa vie de faire tout ce qu'il pourroit pour ſe tirer hors de ſa priſon. Au ſortir du jardin, il trouva une Damoiſelle démaſquée (car on ne ſe maſquoit plus dans le Palais) qui lui venoit demander s'il auroit agréable que ſa Maîtreſſe mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laiſſe à penſer, s'il dit qu'elle ſeroit la bien venuë. On ſervit quelque tems après pour ſouper, ou pour dîner; car je ne me ſouviens plus lequel ce doit être. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit, que la Citherée; il n'y a point d'in-

d'inconvénient de dire ici, pour diverſifier, plus belle que le jour, ou que l'aurore. Elle fut toute charmante, tandis qu'ils furent à table, & fit paroître tant d'eſprit à l'Eſpagnol, qu'il eut un ſecret déplaiſir, de voir en une Dame de ſi grande condition, tant d'excellentes qualitez ſi mal employées. Il ſe contraignit le mieux qu'il put pour paroître de belle humeur, quoiqu'il ſongeât continuellement en ſon Inconnuë, & qu'il brûlât d'un violent deſir de ſe revoir à ſa grille. Auſſi-tôt que l'on eut deſſervi, on les laiſſa ſeuls; & Dom Carlos ne parlant point, ou par reſpect, ou pour obliger la Dame de parler la premiere, elle rompit le ſilence en ces termes: Je ne ſai ſi je dois eſperer quelque choſe de la gayeté que je penſe avoir remarquée ſur votre viſage, & ſi le mien que je vous ai fait voir, ne vous a point ſemblé aſſez beau, pour vous faire douter ſi celui que l'on vous cache, eſt plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguiſé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous vous puſſiez repentir de l'avoir reçû: & quoi qu'une perſonne accoûtumée à recevoir des prieres, ſe puiſſe aiſément offenſer d'un refus, je n'aurai aucun reſſentiment de celui que j'ai déja reçu de vous, pour vû

vû que vous le repariez, en me donnant ce que je croi mieux mériter que votre Inviſible. Faites-moi donc ſavoir votre derniere réſolution, afin que ſi elle n'eſt pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raiſons aſſez fortes pour combattre celles que je penſe avoir euës de vous aimer. Dom-Carlos attendit quelque tems qu'elle reprît la parole; & voyant qu'elle ne parloit plus, & que les yeux baiſſez contre terre, elle attendoit l'Arrêt qu'il alloit prononcer, il ſuivit la réſolution qu'il avoit déja priſe de lui parler franchement, & de lui ôter toute ſorte d'eſperance, qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit: Madame, devant que de répondre à ce que vous voulez ſavoir de moi, il faut qu'avec la même franchiſe que vous voulez que je parle, vous me découvriez ſincerement vos ſentimens ſur ce que je vai vous dire. Si vous aviez obligé une perſonne à vous aimer, ajoûta-t-il, & que par toutes les faveurs que peut accorder une Dame, ſans faire tort à ſa vertu, vous l'euſſiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendriez-vous pas pour le plus lâche & le plus traître de tous les hommes, s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis? Et ne ſerois-je pas ce lâche & ce traître, ſi je quittois pour vous

vous une perſonne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme, pour la convaincre: mais elle ne lui en donna pas le tems; elle ſe leva bruſquement, en lui diſant: Qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſa conſtance, quoiqu'elle fût ſi contraire à ſon repos; qu'elle le remettoit en liberté; & que s'il la vouloit obliger, il attendroit que la nuit fût venuë, pour s'en retourner de la même façon qu'il étoit venu. Elle tint ſon mouchoir devant ſes yeux, tandis qu'elle parla, comme pour cacher ſes larmes, & laiſſa l'Eſpagnol un peu interdit, & pourtant ſi ravi de joye de ſe voir en liberté, qu'il n'eût pû la cacher, quand il eût été le plus grand hypocrite du monde; & je croi que ſi la Dame y eût pris garde, elle n'eût pû s'empêcher de le quereller. Je ne ſai ſi la nuit fut longue à venir; car, comme je vous ai déja dit, je ne prens plus la peine de remarquer ni le tems ni les heures: vous ſaurez ſeulement qu'elle vint, & qu'il ſe mit en un carroſſe fermé, qui le laiſſa en ſon logis, après un aſſez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde, ſes Valets penſerent mourir de joye quand ils le virent, & l'étoufferent à force de l'embraſſer: mais ils n'en jouï-

rent

rent pas long-tems. Il prit des armes, & accompagné de deux des ſiens, qui n'étoient pas gens à ſe laiſſer battre, il alla vîte à ſa grille, & ſi vîte, que ceux qui l'accompagnoient, eurent bien de la peine à le ſuivre. Il n'eut pas plûtôt fait le ſignal accoûtumé, que ſa Déïté Inviſible ſe communiqua à lui. Ils ſe dirent mille choſes ſi tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y penſe. Enfin, l'Inviſible lui dit, qu'elle venoit de recevoir un déplaiſir ſenſible dans la maiſon où elle étoit, qu'elle avoit envoyé querir un caroſſe pour en ſortir; & parce qu'il ſeroit long-tems à venir, & que le ſien pourroit être plûtôt prêt, qu'elle le prioit de l'envoyer querir pour la mener en un lieu où elle ne lui cacheroit plus ſon viſage. L'Eſpagnol ne ſe fit pas dire la choſe deux fois; il courut comme un fou à ſes gens, qu'il avoit laiſſez au bout de la ruë, & envoya querir ſon caroſſe. Le caroſſe venu, l'Inviſible tint ſa parole, & ſe mit dedans avec lui. Elle conduiſit le caroſſe elle-même, enſeignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre, & le fit arrêter auprès d'une grande maiſon, dans laquelle il entra à la lueur de pluſieurs flambeaux, qui furent allumez à leur arrivée. Le Cavalier monta avec la Dame par un grand eſcalier dans une

ſalle haute, où il ne fut pas ſans inquiétude, voyant qu'elle ne ſe démaſquoit point encore. Enfin, pluſieurs Demoiſelles richement parées les étant venus recevoir chacune un flambeau à la main, l'Inviſible ne le fut plus; & ôtant ſon maſque, fit voir à Dom-Carlos, que la Dame de la grille, & la Princeſſe Porcia, n'étoient qu'une même perſonne. Je ne vous repréſenterai point l'agréable ſurpriſe de Dom-Carlos. La belle Napolitaine lui dit, qu'elle l'avoit enlevé une ſeconde fois, pour ſavoir ſa derniere réſolution; que la Dame de la grille lui avoit cedé les prétentions qu'elle avoit ſur lui; & ajoûta enſuite cent choſes auſſi galantes que ſpirituelles. Dom-Carlos ſe jetta à ſes pieds, embraſſa ſes genoux, & lui penſa manger les mains à force de les baiſer, s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences, que l'on dit quand on eſt trop aiſe. Après que ces premiers tranſports furent paſſez, il ſe ſervit de tout ſon eſprit, & de toute ſa cajolerie, pour exagerer l'agréable caprice de ſa Maîtreſſe, & s'en acquitta en des façons de parler ſi avantageuſes pour elle, qu'elle en fut encore plus aſſûrée de ne s'être point trompée en ſon choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre perſonne qu'à elle-même, d'une cho-

choſe, ſans laquelle elle n'eût jamais pû l'aimer, & qu'elle ne ſe fût jamais donnée à un homme moins conſtant que lui. Là-deſſus, les parens de la Princeſſe Porcia, ayant été avertis de ſon deſſein, arriverent. Comme ils étoient des Principaux du Royaume, & Dom-Carlos homme de condition, on n'avoit pas eu grande peine à avoir diſpenſe de l'Archevêque pour leur mariage. Ils furent mariez la même nuit par le Curé de la Paroiſſe, qui étoit un bon Prêtre, & grand Prédicateur; & cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils ſe leverent bien tard le lendemain; ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le Viceroi, qui étoit proche parent de Dom-Carlos, fut ſi aiſe, que les réjouïſſances publiques recommencerent dans Naples, où l'on parle encore de Dom-Carlos d'Arragon, & de ſon Amante Inviſible.

CHAPITRE X.

Comment Ragotin eut un coup de buſc ſur les doigts.

L'Hiſtoire de Ragotin fut ſuivie de l'applaudiſſement de tout le monde; il en devint auſſi fier, que ſi elle eût été de ſon invention: & cela ajoûté à ſon orgueil naturel, il commença à traiter les Comediens de haut en bas; & s'approchant des Comediennes, leur prit les mains ſans leur conſentement, & voulut un peu patiner: galanterie Provinciale, qui tient plus du Satyre que de l'honnête homme. Mademoiſelle de l'Etoile ſe contenta de retirer ſes mains blanches, d'entre les ſiennes craſſeuſes & veluës; & ſa compagne Mademoiſelle Angelique lui déchargea un grand coup de buſc ſur les doigts. Il les quitta ſans rien dire, tout rouge de dépit & de honte, & rejoignit la compagnie, où chacun parloit de toute ſa force, ſans entendre ce que diſoient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il hauſſa ſa voix, pour leur demander ce qu'ils diſoient de ſon Hiſtoire. Un jeune homme, dont

dont j'ai oublié le nom, lui répondit, qu'elle n'étoit pas à lui, plûtôt qu'à un autre, puiſqu'il l'avoit priſe dans un Livre; & en diſant cela, il en fit voir un qui ſortoit à demi hors de la pochette de Ragotin, & s'en ſaiſit bruſquement. Ragotin lui égratigna toutes les mains pour le ravoir; mais malgré Ragotin, il le mit entre les mains d'un autre, que Ragotin ſaiſit auſſi vainement que le premier, le Livre ayant déja convolé en troiſiéme main. Il paſſa de la même façon en cinq ou ſix mains differentes, leſquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou ſix fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes, & égratigné autant de mains, & le Livre ſe promenant toujours dans la moyenne région de la chambre; le pauvre Ragotin qui vit que tout le monde s'éclatoit de rire à ſes dépens, ſe jetta tout furieux ſur le premier auteur de ſa confuſion, & lui donna quelques coups de poing dans le ventre, & dans les cuiſſes, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avoient l'avantage du lieu, tomberent à plomb cinq ou ſix fois ſur le haut de ſa tête, & ſi peſamment, qu'elle entra dans ſon chapeau juſqu'au menton, dont le pauvre petit homme

eut

eut le ſiege de la raiſon ſi ébranlé, qu'il ne ſavoit plus où il en étoit. Pour dernier accablement, ſon adverſaire en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir ſur le cul, aux pieds des Comediennes, après une retrogradation fort précipitée. Repréſentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui ſeul que tous les Barbiers du Royaume, en un tems où il ſe faiſoit tout blanc de ſon épée, c'eſt-à-dire, de ſon Hiſtoire, & devant des Comediennes, dont il vouloit devenir amoureux ; car, comme vous verrez tantôt, il ignoroit encore, laquelle lui touchoit le plus au cœur. En vérité ſon petit corps, tombé ſur le cul, témoigna ſi bien la fureur de ſon ame, par les divers mouvemens de ſes bras & de ſes jambes, qu'encore que l'on ne pût voir ſon viſage, à cauſe que ſa tête étoit emboitée dans ſon chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à propos de ſe joindre enſemble, & de faire comme une barriere entre Ragotin, & celui qui l'avoit offenſé, que l'on fit ſauver, tandis que les charitables Comediennes releverent le petit homme, qui hurloit cependant comme un Taureau dans ſon chapeau, parce qu'il lui bouchoit les yeux & la bouche, & lui empêchoit la reſpiration.

La

La difficulté fut de le lui ôter. Il étoit en forme de pot de beurre ; & l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu ſait ſi une tête qui y étoit entrée de force, & dont le nez étoit très-grand, en pouvoit ſortir comme elle y étoit entrée. Ce malheur-là fut cauſe d'un grand bien ; car vrai-ſemblablement il étoit au plus haut point de ſa colere, qui eût ſans doute produit un effet digne d'elle, ſi ſon chapeau qui le ſuffoquoit, ne l'eût fait ſonger à ſa conſervation, plûtôt qu'à la deſtruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le ſecourût, car il ne pouvoit parler : mais quand on vit qu'il portoit vainement ſes mains tremblantes à ſa tête, pour ſe la mettre en liberté, & qu'il frappoit des pieds contre le plancher, de rage qu'il avoit de ſe rompre inutilement les ongles, on ne ſongea plus qu'à le ſecourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoëffer, furent ſi violens, qu'il crut qu'on lui vouloit arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit ſigne avec les doigts, que l'on coupât ſon habillement de tête avec des ciſeaux. Mademoiſelle de la Caverne détacha ceux de ſa ceinture ; & la Rancune qui fut Operateur de cette belle cure, après avoit fait ſemblant de faire l'inciſion vis-à-vis du viſage, (ce qui ne lui fit pas une petite

tite peur) fendit le feutre par derriere la tête, depuis le bas juſqu'en haut. Auſſi-tôt que l'on eut donné l'air à ſon viſage, toute la compagnie s'éclata de rire de le voir auſſi bouffi, que s'il eût été prêt à crever, pour la quantité d'eſprits qui lui étoient montez au viſage; & de plus, de ce qu'il avoit le nez écorché. La choſe en fût pourtant demeurée-là, ſi un méchant railleur ne lui eût dit qu'il lui falloit faire rentraire ſon chapeau. Cet avis hors de ſaiſon, ralluma ſi bien ſa colere, qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte, qu'il ſaiſit un des chenets de la cheminée; & faiſant ſemblant de le jetter au travers de toute la troupe, cauſa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet: tellement qu'ils ſe preſſerent ſi fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put ſortir, encore fût-ce en tombant, ſes jambes éperonnées s'étant embaraſſées dans celles des autres. Ragotin ſe mit à rire à ſon tour; ce qui raſſura tout le monde: on lui rendit ſon Livre, & les Comediens lui prêterent un vieil chapeau. Il s'emporta furieuſement contre celui qui l'avoit ſi maltraité: mais comme il étoit plus vain que vindicatif, il dit aux Comediens, comme s'il leur eût promis quelque choſe de rare,

qu'il

qu'il vouloit faire une Comedie de ſon Hiſtoire, & que de la façon qu'il la traiteroit, il étoit aſſuré d'aller d'un ſeul ſaut, où les autres Poëtes n'étoient parvenus que par degrez. Le Deſtin lui dit que l'Hiſtoire qu'il avoit contée, étoit fort agréable; mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le Théâtre. Je croi que vous me l'apprendrez, dit Ragotin; ma mere étoit filleule du Poëte Garnier; & moi, qui vous parle, j'ai encore chez moi ſon écritoire. Le Deſtin lui dit que le Poëte Garnier lui-même n'en viendroit pas à ſon honneur. Et qu'y trouvez-vous de ſi difficile, lui demanda Ragotin? Que l'on n'en peut faire une Comedie dans les règles, ſans beaucoup de fautes contre la bienſéance, & contre le jugement, répondit le Deſtin. Un homme comme moi peut faire des règles quand il voudra, dit Ragotin. Conſiderez, je vous prie, ajoûta-t-il, ſi ce ne ſeroit pas une choſe nouvelle & magnifique tout enſemble, de voir un grand portail d'Egliſe au milieu d'un Théâtre, devant lequel une vingtaine de Cavaliers, tant plus que moins, avec autant de Damoiſelles, feroient mille galanteries: cela raviroit tout le monde. Je ſuis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienſéance, ou les bonnes mœurs; & c'eſt pour ce-

la, que je ne voudrois pas faire parler mes Acteurs au-dedans de l'Egliſe. Le Deſtin l'interrompit, pour lui demander, où ils pourroient trouver tant de Cavaliers & tant de Dames. Et comment fait-on dans les Colleges, où l'on fait des batailles, dit Ragotin? J'ai joué à la Fléche la déroute du Pont de Cé, ajoûta-t-il; plus de cent Soldats du parti de la Reine Mere parurent ſur le Théâtre, ſans ceux de l'Armée du Roi, qui étoient encore en plus grand nombre: & il me ſouvient qu'à cauſe d'une grande pluye qui troubla la fête, on diſoit que toutes les plumes de la Nobleſſe du païs que l'on avoit empruntées, n'en releveroient jamais. Deſtin, qui prenoit plaiſir à lui faire dire des choſes ſi judicieuſes, lui repartit que les Colleges avoient aſſez d'écoliers pour cela; & pour eux qu'ils n'étoient que ſept ou huit, quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien, comme vous ſavez, ſe mit du côté de Ragotin, pour aider à le jouer, & dit à ſon camarade, qu'il n'étoit pas de ſon avis; qu'il étoit plus vieux Comedien que lui; qu'un portail d'Egliſe ſeroit la plus belle décoration de Théâtre que l'on eût jamais vûë; & pour la quantité néceſſaire de Cavaliers & de Dames, qu'on en loueroit une partie, & l'autre ſeroit faite

de carton. Ce bel expedient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie ; Ragotin en rit auſſi, & jura qu'il le ſavoit bien, mais qu'il ne l'avoit pas voulu dire. Et le carroſſe, ajouta-t-il, quelle nouveauté ſeroit-ce en une Comedie? J'ai fait autrefois le chien de Tobie; & je le fis ſi bien, que toute l'aſſiſtance en fut ravie : & pour moi, continua-t-il, ſi l'on doit juger des choſes par l'effet qu'elles font dans l'eſprit, toutes les fois que j'ai vû jouer Pirame & Thisbé, je n'ai pas tant été touché de la mort de Pirame, qu'effrayé du Lion. La Rancune appuya les raiſons de Ragotin par d'autres auſſi ridicules, & ſe mit par-là ſi bien en ſon eſprit, que Ragotin l'emmena ſouper avec lui. Tous les autres importans laiſſerent auſſi les Comediens en liberté, qui avoient plus envie de ſouper, que d'entretenir les Fainéans de la Ville.

CHAPITRE XI.

Qui contient ce que vous verrez, ſi vous prenez la peine de le lire.

RAgotin mena la Rancune dans un cabaret, où il ſe fit donner tout ce

qu'il y avoit de meilleur. On a crû qu'il ne le mena pas chez lui, à cauſe que ſon ordinaire n'étoit pas trop bon: mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires; & je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, & que j'ai des choſes à écrire qui ſont bien d'une autre conſequence. La Rancune qui étoit homme de grand diſcernement, & qui connoiſſoit d'abord ſon monde, ne vit pas plûtôt ſervir deux perdrix & un chapon pour deux perſonnes, qu'il ſe douta que Ragotin ne le traitoit pas ſi bien pour ſon ſeul mérite, ou pour le payer de la complaiſance qu'il avoit euë pour lui, en ſoûtenant que ſon Hiſtoire étoit un beau ſujet de Théâtre, mais qu'il avoit quelqu'autre deſſein. Il ſe prépara donc à ouïr quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame, & continua à parler de ſon Hiſtoire. Il récita force Vers ſatyriques, qu'il avoit faits contre la plûpart de ſes voiſins, contre des Cocus qu'il ne nommoit point, & contre des femmes. Il chanta des chanſons à boire, & lui montra quantité d'Anagrammes: car d'ordinaire les Rimailleurs par de ſemblables productions de leur eſprit malfait, commencent à incommoder les honnêtes gens.

La

La Rancune acheva de le gâter; il exagera tout ce qu'il ouït en levant les yeux au Ciel; il jura comme un homme qui perd, qu'il n'avoit jamais rien vû de plus beau, & fit même ſemblant de s'arracher les cheveux, tant il étoit tranſporté. Il lui diſoit de tems en tems; Vous êtes bien malheureux & nous auſſi, que vous ne vous donnez tout entier au Théâtre : dans deux ans on ne parleroit non plus de Corneille, que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne ſai ce que c'eſt que de flater, ajoûta-t-il; mais pour vous donner courage, il faut que je vous avouë, qu'en vous voyant, j'ai bien connu que vous étiez un grand Poëte, & vous pouvez ſavoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe gueres, je ſens un Poëte de demi-lieuë loin; auſſi d'abord que je vous ai vû, vous ai-je connu comme ſi je vous avois nourri. Ragotin avaloit cela doux comme du lait, conjointement avec pluſieurs verres de vin, qui l'enyvroient encore plus que les louanges de la Rancune, qui de ſon côté mangeoit & buvoit d'une grande force, s'écriant de tems en tems: Au nom de Dieu, Monſieur Ragotin, faites profiter le talent; encore un coup, vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas, & nous auſſi. Je brouille un peu de papier auſſi bien

que les autres ; mais ſi je faiſois des Vers auſſi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire, je ne ſerois pas réduit à tirer le diable par la queuë, & je vivrois de mes rentes auſſi-bien que Mondori. Travaillez donc, Monſieur Ragotin, travaillez ; & ſi dès cet hyver nous ne jettons de la poudre aux yeux de Meſſieurs de l'Hôtel de Bourgogne & du Marets, je veux ne monter jamais ſur le Théâtre, que je ne me rompe un bras ou une jambe : après cela, je n'ai plus rien à dire, & buvons. Il tint ſa parole ; & ayant donné double charge à un verre, il porta la ſanté de Monſieur Ragotin, à Monſieur Ragotin même, qui lui fit raiſon ; & renvia de la ſanté des Comediennes, qu'il but tête nuë, & avec un ſi grand tranſport, qu'en remettant ſon verre ſur la table, il en rompit la patte ſans s'en aviſer : tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redreſſer, penſant l'avoir mis lui-même ſur le côté. Enfin, il le jetta par-deſſus ſa tête, & tira la Rancune par le bras, afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir caſſé un verre. Il fut un peu attriſté de ce que la Rancune n'en rit point ; mais comme je vous ai déja dit, il étoit plûtôt animal envieux, qu'animal riſible. La Rancune lui demanda

ce qu'il diſoit de leurs Comediennes: le petit homme rougit ſans lui répondre; & la Rancune lui demandant encore la même choſe; enfin bégayant, rougiſſant, & s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune, qu'une des Comediennes lui plaiſoit infiniment. Et laquelle, lui dit la Rancune? Le petit homme étoit ſi troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit, je ne ſai. Ni moi auſſi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, & lui fit ajoûter tout interdit, c'eſt.... c'eſt.... Il répeta quatre ou cinq fois le même mot, dont le Comedien s'impatientant, lui dit: Vous avez raiſon, c'eſt une fort belle fille; cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, & peut-être qu'il n'en ſavoit rien encore, & qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant Mademoiſelle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux: & pour moi je croi que s'il lui eût nommé Angelique, ou ſa mere la Caverne, qu'il eût oublié le coup de buſc de l'une, & l'âge de l'autre, & ſe ſeroit donné corps & ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le Bouquin avoit la conſcience troublée. Le Comedien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit paſſer une partie de ſa confuſion, & en but un autre

de ſon côté ; après lequel il lui dit, parlant bas par myſtere, & regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût perſonne : Vous n'êtes pas bleſſé à mort, & vous vous êtes adreſſé à un homme qui vous peut guerir, pourvû que vous le puiſſiez croire, & que vous ſoyez ſecret. Ce n'eſt pas que vous n'entrepreniez une choſe bien difficile ; Mademoiſelle de l'Etoile eſt une tygreſſe, & ſon frere Deſtin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous reſſemblent, & je ſai bien ce que je ſai faire : achevons notre vin, & demain il ſera jour. Un verre de vin bû de part & d'autre, interrompit quelque temps leur converſation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ſes perfections & ſes richeſſes, dit à la Rancune, qu'il avoit un neveu Commis d'un Financier, que ce neveu avoit fait une grande amitié avec le Partiſan la Raillerie, durant le tems qu'il avoit été au Mans pour établir une Maltôte ; & voulut faire eſperer à la Rancune de lui faire donner une penſion pareille à celle des Comediens du Roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore, que s'il avoit des parens qui euſſent des enfans, il leur feroit donner des bénéfices, parce que ſa niéce avoit épouſé le frere d'une femme, qui étoit

toit entretenuë du Maître d'Hôtel d'un Abbé de la Province, qui avoit de bons bénéfices à ſa collation. Tandis que Ragotin contoit ſes proueſſes, la Rancune qui s'étoit alteré à force de boire, ne faiſoit autre choſe qu'emplir les deux verres, qui étoient vuidez en même tems; Ragotin n'oſant rien refuſer de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils s'emplirent. La Rancune n'en fut que plus ſérieux, ſelon ſa coûtume; & Ragotin en fut ſi hébêté, & ſi peſant, qu'il ſe pancha ſur la table, & s'y endormit. La Rancune appella une ſervante pour ſe faire dreſſer un lit, parce qu'on étoit couché à ſon hôtellerie. La ſervante lui dit, qu'il n'y auroit point de danger d'en dreſſer deux, & qu'en l'état où étoit Monſieur Ragotin, il n'avoit pas beſoin d'être veillé. Il ne veilloit pas cependant, & jamais on n'a mieux dormi, ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étoient dans la chambre, ſans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la ſervante, & menaça de la battre quand elle l'avertit que ſon lit étoit prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans ſa chaiſe devers le feu que l'on avoit allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, & ſe laiſſa deshabiller ſans rien dire. On le monta ſur ſon lit le

mieux que l'on put, & la Rancune ſe mit dans le ſien, après avoir fermé la porte. A une heure de-là, Ragotin ſe leva, & ſortit hors de ſon lit : je n'ai pas bien ſu pourquoi. Il s'égara ſi bien dans la chambre, qu'après en avoir renverſé tous les meubles, & s'être renverſé lui-même pluſieurs fois, ſans pouvoir trouver ſon lit; enfin il trouva celui de la Rancune, & l'éveilla, en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche mon lit, dit Ragotin. Il eſt à la main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit yvrogne prit à la droite, & s'alla fourrer entre la couverture & la paillaſſe du troiſiéme, qui n'avoit ni matelas, ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paiſiblement. La Rancune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit yvrogne ſi c'étoit par mortification qu'il avoit quitté ſon lit pour dormir ſur une paillaſſe: Ragotin ſoûtint qu'il ne s'étoit point levé, & qu'aſſurément il revenoit des Eſprits dans la chambre. Il eut querelle avec le Cabaretier qui prit le parti de ſa maiſon, & le menaça de le mettre en Juſtice, pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop long-tems que je vous ennuye de la débauche de Ragotin, retournons à l'hôtellerie des Comediens.

CHA-

CHAPITRE XII.

Combat de nuit.

JE ſuis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le Lecteur Benevole, que s'il eſt ſcandaliſé de toutes les badineries qu'il a vûës juſques ici dans le préſent Livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage : car en conſcience, il n'y verra pas d'autre choſe, quand le Livre ſeroit auſſi gros que le Cyrus : & ſi par ce qu'il a déja vû, il a de la peine à ſe douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en ſuis logé là auſſi bien que lui ; qu'un Chapitre attire l'autre ; & que je fais dans mon Livre comme ceux qui mettent la bride ſur le col de leurs chevaux, & les laiſſent aller ſur leur bonne foi. Peut-être auſſi que j'ai un deſſein arrêté ; & que ſans emplir mon Livre d'exemples à imiter, par des peintures d'actions, & de choſes tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'inſtruirai en divertiſſant de la même façon qu'un yvrogne donne de l'averſion pour ſon vice, & peut quelquefois donner du plaiſir par les impertinences que lui

fait faire ſon yvrognerie. Finiſſons la moralité, & reprenons nos Comediens, que nous avons laiſſez dans l'hôtellerie. Auſſitôt que leur chambre fut débarraſſée, & que Ragotin eût emmené la Rancune, le Portier qu'ils avoient laiſſé à Tours, entra dans l'hôtellerie, conduiſant un cheval chargé de bagage. Il ſe mit à table avec eux; & par ſa relation, & par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on ſut de quelle façon l'Intendant de la Province ne leur avoit pû faire de mal, ayant lui-même bien eu de la peine à ſe retirer des mains du peuple, lui & ſes Fuſiliers. Le Deſtin conta à ſes camarades de quelle façon il s'étoit ſauvé avec ſon habit à la Turque, dont il penſoit repréſenter le Soliman de Mairet; & qu'ayant appris que la peſte étoit à Alençon, il étoit venu au Mans avec la Caverne & la Rancune, en l'équipage que l'on a pû voir dans le commencement de ces très-veritables, & très-peu héroïques avantures. Mademoiſelle de l'Etoile leur apprit auſſi les aſſiſtances qu'elle avoit reçuës d'une Dame de Tours, dont le nom n'eſt pas venu à ma connoiſſance; & comme par ſon moyen elle avoit été conduite juſqu'à un Village proche de Bonneſtable, où elle s'étoit démis un pied, en tombant de

cheval. Elle ajoûta, qu'ayant appris que la Troupe étoit au Mans, elle s'y étoit fait porter dans la litiere de la Dame du Village, qui la lui avoit liberalement prêtée. Après le ſouper, le Deſtin ſeul demeura dans la chambre des Dames. La Caverne l'aimoit comme ſon propre fils; Mademoiſelle de l'Etoile ne lui étoit pas moins chere; & Angelique ſa fille & ſon unique héritiere, aimoit le Deſtin & l'Etoile comme ſon frere & ſa ſœur. Elle ne ſavoit pas encore au vrai ce qu'ils étoient, & pourquoi ils faiſoient la Comedie: mais elle avoit bien reconnu, quoiqu'ils s'appellaſſent mon frere & ma ſœur, qu'ils étoient plus grands amis que proches parens; que le Deſtin vivoit avec l'Etoile dans le plus grand reſpect du monde: qu'elle étoit fort ſage; & que ſi le Deſtin avoit bien de l'eſprit, & faiſoit voir qu'il avoit été bien élevé, Mademoiſelle de l'Etoile paroiſſoit plûtôt fille de condition, qu'une Comedienne de campagne. Si le Deſtin & l'Etoile étoient aimez de la Caverne & de ſa fille, ils s'en rendoient dignes par une amitié réciproque qu'ils avoient pour elles; & ils n'y avoient pas beaucoup de peine, puiſqu'elles méritoient d'être aimées autant que Comediennes de France, quoique par malheur, plûtôt

tôt que faute de mérite, elles n'euſſent jamais eu l'honneur de monter ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, ou du Marets, qui ſont & l'un & l'autre le *Non plus ultra* des Comediens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots Latins, (à qui je n'ai pû refuſer place ici, tant ils ſe ſont préſentez à propos) ſe les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digreſſion, le Deſtin & l'Etoile ne ſe cacherent point des deux Comediennes, pour ſe careſſer après une longue abſence. Ils s'exprimerent le mieux qu'ils pûrent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Le Deſtin apprit à Mademoiſelle de l'Etoile, qu'il croyoit avoir vû la derniere fois qu'ils avoient repréſenté à Tours, leur ancien perſécuteur; qu'il l'avoit diſcerné dans la foule de leurs Auditeurs, quoiqu'il ſe cachât le viſage de ſon manteau, & que pour cette raiſon-là, il s'étoit mis un emplâtre ſur le viſage à la ſortie de Tours, pour ſe rendre méconnoiſſable à ſon ennemi, ne ſe trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en étoit attaqué, la force à la main. Il lui apprit enſuite le grand nombre de brancards qu'ils avoient trouvez en allant au-devant d'elle, & qu'il ſe trompoit fort, ſi leur même ennemi n'étoit un homme inconnu qui avoit exactement viſi-

té

té les brancards, comme l'on a pû voir dans le ſeptiéme Chapitre. Tandis que le Deſtin parloit, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes : Deſtin en fut extrêmement touché ; & après l'avoir conſolée le mieux qu'il put, il ajouta que ſi elle vouloit lui permettre d'apporter autant de ſoin à chercher leur ennemi commun, qu'il en avoit eu juſques alors à l'éviter, elle ſe verroit bientôt délivrée de ſes perſécutions, ou qu'il y perdroit la vie. Ces dernieres paroles l'affligerent encore davantage ; le Deſtin n'eut pas l'eſprit aſſez fort pour ne s'affliger pas auſſi ; & la Caverne & ſa fille, très-pitoyables de leur naturel, s'affligerent par complaiſance, ou par contagion ; & je croi même qu'elles en pleurerent. Je ne ſai ſi le Deſtin pleura : mais je ſai bien que les Comediennes & lui furent aſſez long-tems à ne ſe rien dire ; & cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pauſe que les larmes avoient fait faire, & reprocha à Deſtin, & à l'Etoile, que depuis le tems qu'ils étoient enſemble, ils avoient pû reconnoître juſqu'à quel point elle étoit de leurs amies ; & toutefois qu'ils avoient eu ſi peu de confiance en elle, & en ſa fille, qu'elles ignoroient encore leur véritable condition. Et elle ajoûta,

joûta, qu'elle avoit été aſſez perſécutée en ſa vie, pour conſeiller des malheureux, tels qu'ils paroiſſoient être. A quoi le Deſtin répondit, que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore découverts à elle; mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit, & quand elle auroit quelque tems à perdre. La Caverne ne differa pas davantage de ſatisfaire ſa curioſité: & ſa fille qui ſouhaitoit ardemment la même choſe, s'étant aſſiſe auprès d'elle ſur le lit de l'Etoile, le Deſtin alloit commencer ſon Hiſtoire, quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voiſine. Deſtin prêta l'oreille quelque tems; mais le bruit & la noiſe au lieu de ceſſer, augmenterent, & même l'on cria, au meurtre, à l'aide, on m'aſſaſſine. Le Deſtin en trois ſauts fut hors de la chambre, aux dépens de ſon pourpoint, que lui déchirerent la Caverne & ſa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur, où il ne vit goute, & où les coups de poing, les ſoufflets, & pluſieurs voix confuſes d'hommes & de femmes qui s'entre-battoient, mêlées au bruit ſourd de pluſieurs pieds nuds qui trépignoient dans la chambre,

faiſoient

faiſoient une rumeur épouvantable. *Il* s'alla mêler parmi les combattans imprudemment, & reçut d'abord un coup de poing d'un côté, & un ſoufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de ſéparer ces Lutins, en un violent deſir de ſe vanger: il ſe mit à jouer des mains, & fit un moulinet de ſes deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ſes mains ſanglantes. La mêlée dura encore aſſez long-tems pour lui faire recevoir une vingtaine de coups & en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il ſe ſentit mordre au gras de la jambe: il y porta ſes mains; & rencontrant quelque choſe de pelu, il crut être mordu d'un chien: mais la Caverne & ſa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumiere, comme le feu Saint-Elme après une tempête, virent Deſtin, & lui firent voir qu'il étoit au milieu de ſept perſonnes en chemiſes, qui ſe défaiſoient l'une l'autre très-cruellement, & qui ſe décramponnerent d'elles-mêmes, auſſitôt que la lumiere parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte qui étoit un de ces ſept Pénitens blancs, ſe reprit avec le Poëte; l'Olive qui en étoit auſſi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre Pénitent. Le Deſtin les voulut ſéparer: mais l'hôteſſe qui

étoit la bête qui l'avoit mordu, & qu'il avoit priſe pour un chien, à cauſe qu'elle avoit la tête nue, & les cheveux courts, lui ſauta aux yeux, aſſiſtée de deux ſervantes, auſſi nues, & auſſi décoiffées qu'elle. Les cris recommencerent; les ſoufflets, & les coups de poing ſonnerent de plus belle, & la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit fait. Enfin, pluſieurs perſonnes qui s'étoient éveillées à ce bruit, entrerent dans le champ de bataille, déprirent les combattans les uns d'avec les autres, & furent cauſe de la ſeconde ſuſpenſion d'armes. Il fut queſtion de ſavoir la cauſe de la querelle, & quel étoit le differend, qui avoit aſſemblé ſept perſonnes nues en une même chambre. L'Olive qui paroiſſoit le moins ému, dit que le Poëte étoit ſorti de la chambre, & qu'il l'avoit vû revenir plus vîte que le pas, ſuivi de l'hôte qui le vouloit battre; que la femme de l'hôte avoit ſuivi ſon mari, & s'étoit jettée ſur le Poëte: que les ayant voulu ſéparer, un valet & deux ſervantes s'étoient jettez ſur lui; & que la lumiere qui s'étoit éteinte là-deſſus, étoit cauſe que l'on s'étoit battu plus long-tems que l'on n'eût fait. Ce fut au Poëte à plaider ſa cauſe. Il dit qu'il avoit fait les deux plus belles Stances que l'on eût jamais ouïes depuis que l'on

l'on en fait; & que de peur de les perdre, il avoit été demander de la chandelle aux ſervantes de l'hôtellerie, qui s'étoient moquées de lui; que l'hôte l'avoit appellé Danſeur de corde; & que pour ne pas demeurer ſans répartie, il l'avoit appellé Cocu. Il n'eut pas plûtôt lâché le mot, que l'hôte qui étoit en meſure, lui appliqua un ſoufflet. On eût dit qu'ils s'étoient concertez enſemble: car tout auſſi-tôt que le ſoufflet fut donné, la femme de l'hôte, ſon valet & ſes ſervantes, ſe jetterent ſur les Comediens, qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette derniere rencontre fut plus rude, & dura plus long-tems que les autres. Le Deſtin s'étant acharné ſur une groſſe ſervante qu'il avoit trouſſée, lui donna plus de cent claques ſur les feſſes: l'Olive qui vit que cela faiſoit rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le Poëte; & l'hôteſſe qui étoit la plus furieuſe, avoit été ſaiſie par quelques-uns des ſpectateurs, dont elle ſe mit en ſi grande colere, qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillerent la Rappiniere, qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes; & ne croyant pas ſelon le bruit qu'il avoit entendu, qu'il n'y eût pour le moins ſept ou huit perſonnes ſur le carreau, il fit ceſſer

les coups au nom du Roi: & ayant appris la cauſe de tout le deſordre, il exhorta le Poëte de ne faire plus de Vers la nuit; & penſa battre l'hôte & l'hôteſſe, parce qu'ils chanterent cent injures aux pauvres Comediens, les appellant Bâteleurs, & Baladins, & jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappiniere à qui l'hôte devoit de l'argent, le menaça de le faire exécuter, & par cette menace lui ferma la bouche. La Rappiniere s'en retourna chez lui; les autres s'en retournerent dans leurs chambres, & Deſtin dans celle des Comediennes, où la Caverne le pria de ne differer pas davantage de lui apprendre ſes avantures, & celles de ſa ſœur. Il leur dit qu'il ne demandoit pas mieux, & commença ſon Hiſtoire de la façon que vous allez voir dans le ſuivant Chapitre.

CHAPITRE XIII.

Plus long que le précedent.

Hiſtoire de Deſtin & de Mademoiſelle de l'Etoile.

JE ſuis né dans un Village auprès de Paris: je vous ferois bien croire, ſi je voulois, que je ſuis d'une maiſon très-illuſtre, comme il eſt fort aiſé à ceux que l'on ne connoît point; mais j'ai trop de ſincerité pour nier la baſſeſſe de ma naiſſance. Mon pere étoit des premiers, & des plus accommodez de ſon Village. Je lui ai ouï dire, qu'il étoit né pauvre Gentilhomme, & qu'il avoit été à la guerre en ſa jeuneſſe, où n'ayant gagné que des coups, il s'étoit fait Ecuyer ou Meneur d'une Dame de Paris aſſez riche; & qu'ayant amaſſé quelque choſe avec elle, parce qu'il étoit auſſi Maître d'Hôtel, & faiſoit la dépenſe, c'eſt-à-dire, ferroit peut-être la mule, il s'étoit marié avec une vieille Demoiſelle de la maiſon, qui étoit morte quelque tems après, & l'avoit fait ſon héritier. Il ſe laſſa bien-tôt d'être veuf; & n'étant guere moins

las

las de ſervir, il épouſa en ſecondes nôces une femme des champs, qui fourniſſoit de pain la maiſon de ſa Maîtreſſe, & c'eſt de ce dernier mariage que je ſuis ſorti. Mon pere s'appelloit Garigues; je n'ai jamais ſu de quel païs il étoit: & pour le nom de ma mere, il ne fait rien à mon Hiſtoire. Il ſuffit qu'elle étoit plus avare que mon pere, & mon pere plus avare qu'elle, & l'un & l'autre de conſcience aſſez large. Mon pere a l'honneur d'avoir le premier retenu ſon haleine, en ſe faiſant prendre la meſure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrois bien apprendre cent autres traits de lézine, qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'eſprit, & d'invention: mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire, & néanmoins très-véritables. Il avoit ramaſſé quantité de bled, pour le vendre bien cher durant une année mauvaiſe. L'abondance ayant été univerſelle, & le bled étant amendé, il fut ſi poſſedé de deſeſpoir, & ſi abandonné de Dieu, qu'il ſe voulut pendre. Une de ſes voiſines qui ſe trouva dans la chambre, quand il y entra pour ce noble deſſein, & qui s'étoit cachée de peur d'être vûe, je ne ſai pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le

vit

vit pendu à un chevron de ſa chambre. Elle courut à lui criant au ſecours, coupa la corde; & à l'aide de ma mere qui arriva là-deſſus, la lui ôta du col. Elles ſe repentirent peut-être d'avoir fait une ſi bonne action; car il les battit l'une & l'autre comme plâtre, & fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avoit coupée, en lui retenant quelque argent qu'il lui devoit. L'autre proueſſe n'eſt pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut ſi grande, que les vieilles gens du Village ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir vû une plus grande, il avoit regret à tout ce qu'il mangeoit; & ſa femme étant accouchée d'un garçon, il ſe mit en la tête, qu'elle avoit aſſez de lait pour nourrir ſon fils, & pour le nourrir lui-même auſſi; & eſpera que tettant ſa femme, il épargneroit du pain, & ſe nourriroit d'un aliment aiſé à digerer. Ma mere avoit moins d'eſprit que lui, & n'avoit pas moins d'avarice: tellement qu'elle n'inventoit pas les choſes comme mon pere, mais les ayant une fois conçûes, elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de ſon lait ſon fils & ſon mari en même tems, & hazarda auſſi de s'en nourrir ſoi-même, avec tant d'opiniâtreté, que le petit innocent mourut martyr de pure

faim; & mon pere & ma mere furent ſi affoiblis, & enſuite ſi affamez, qu'ils mangerent trop, & eurent chacun une longue maladie. Ma mere devint groſſe de moi quelque tems après; & ayant accouché heureuſement, d'une très-malheureuſe créature, mon pere alla à Paris, pour prier ſa Maîtreſſe de tenir ſon fils avec un honnête Eccléſiaſtique, qui ſe tenoit dans ſon Village, où il avoit un Bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour, & qu'il paſſoit par une grande rue du faubourg, dont la plûpart des maiſons ſe bâtiſſoient encore, il apperçut de loin aux rayons de la Lune, quelque choſe de brillant, qui traverſoit la rue. Il ne ſe mit pas beaucoup en peine de ce que c'étoit: mais ayant entendu quelques gémiſſemens, comme d'une perſonne qui ſouffre, au même lieu où ce qu'il avoit vû de loin, s'étoit dérobé à ſa vûe, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'étoit pas encore achevé, où il trouva une femme aſſiſe contre terre. Le lieu où elle étoit, recevoit aſſez de clarté de la Lune, pour faire diſcerner à mon pere qu'elle étoit fort jeune, & fort bien vêtue; & c'étoit ce qui avoit brillé de loin à ſes yeux, ſon habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point

douter

douter que mon pere qui étoit aſſez hardi de ſon naturel, ne fût moins ſurpris que cette jeune Demoiſelle; mais elle étoit en un état, où il ne lui pouvoit rien arriver de pis que ce qu'elle avoit. C'eſt ce qui la rendit aſſez hardie pour parler la premiere, & pour dire à mon pere, que s'il étoit Chrétien, il eût pitié d'elle; qu'elle étoit prête d'accoucher; que ſe ſentant preſſée de ſon mal, & ne voyant point revenir une ſervante qui lui étoit allé querir une Sage-femme affidée, elle s'étoit ſauvée heureuſement de ſa maiſon, ſans avoir éveillé perſonne, ſa ſervante ayant laiſſé la porte ouverte, pour pouvoir rentrer ſans faire de bruit. A peine achevoit-elle ſa courte relation, qu'elle accoucha heureuſement d'un enfant, que mon pere reçut dans ſon manteau. Il fit la Sage-femme le mieux qu'il put; & cette jeune fille le conjura d'emporter vîtement la petite créature, d'en avoir ſoin, & de ne manquer pas à deux jours de-là, d'aller voir un vieil homme d'Egliſe, qu'elle lui nomma, qui lui donneroit de l'argent, & tous les ordres néceſſaires pour la nourriture de ſon enfant. A ce mot d'argent, mon pere qui avoit l'ame avare, voulut déployer ſon éloquence d'Ecuyer; mais elle ne lui en donna pas le tems. Elle lui mit entre

les mains une bague pour ſervir d'enſeigne au Prêtre qu'il devoit aller trouver de ſa part, lui fit enveloper ſon enfant dans ſon mouchoir de cou, & le fit partir avec grande précipitation, quelque réſiſtance qu'il fît, pour ne l'abandonner pas en l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner ſon logis: pour mon pere, il s'en retourna à ſon Village, mit l'enfant entre les mains de ſa femme, & ne manqua pas deux jours après, d'aller trouver le vieil Prêtre, & de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mere de l'enfant étoit une fille de fort bonne maiſon, & fort riche; qu'elle l'avoit eu d'un Seigneur Ecoſſois qui étoit allé en Irlande lever des troupes pour le ſervice du Roi; & que ce Seigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce Prêtre lui dit de plus, qu'à cauſe de ſon accouchement précipité, elle s'étoit trouvée malade, juſqu'à faire douter de ſa vie; & qu'en cette extrêmité, elle avoit tout déclaré à ſon pere, & à ſa mere, qui l'avoient conſolée, au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle étoit leur fille unique; que la choſe étoit ignorée dans le logis: & enſuite il aſſura mon pere, que pourvû qu'il eût ſoin de l'enfant, & qu'il fût ſecret, ſa fortune étoit faite. Là-deſſus, il lui donna cinquante

quante écus, & un petit paquet de toutes les hardes néceſſaires à un enfant. Mon pere s'en retourna en ſon Village, après avoir bien dîné avec le Prêtre. Je fus mis en nourrice, & l'étranger fut mis en la place du fils de la maiſon. A un mois de-là, le Seigneur Ecoſſois revint; & ayant trouvé ſa Maîtreſſe en un ſi mauvais état, qu'elle n'avoit plus guere à vivre, il l'épouſa un jour devant qu'elle mourût; & ainſi fut auſſitôt veuf, que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre Village, avec le pere & la mere de ſa femme. Les pleurs recommencerent, & on penſa étouffer l'enfant à force de le baiſer. Mon pere eut ſujet de ſe louer de la liberalité du Seigneur Ecoſſois, & les parens de l'enfant ne l'oublierent pas. Ils s'en retournerent à Paris fort ſatisfaits du ſoin que mon pere & ma mere avoient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore, parce que le mariage étoit tenu ſecret, pour des raiſons que je n'ai pas ſûes. Auſſitôt que je pûs marcher, mon pere me retira en ſa maiſon, pour tenir compagnie au petit Comte de Glaris; (c'eſt ainſi que l'on l'appella du nom de ſon pere.) L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob & Eſaü dès le ventre de leur mere, ne peut avoir été plus

grande que celle qui ſe trouva entre le jeune Comte & moi. Mon pere & ma mere l'aimoient tendrement, & avoient de l'averſion pour moi, quoique je donnaſſe autant d'eſperance d'être un jour honnête homme, que Glaris en donnoit peu. Il n'y avoit rien que de très-commun en lui : pour moi, je paroiſſois être ce que je n'étois pas, & bien moins le fils de Garigues, que celui d'un Comte. Et ſi je ne me trouve enfin qu'un malheureux Comedien, c'eſt ſans doute que la fortune s'eſt voulu vanger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque choſe de moi ſans ſon conſentement ; ou ſi vous voulez, que la Nature prend quelquefois plaiſir à favoriſer ceux que la fortune a pris en averſion. Je paſſerai toute l'enfance des deux petits l'aïſans : car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi : & auſſi-bien, nos plus belles avantures ne furent que force coups de poing. En toutes les querelles que nous avions enſemble, j'avois de l'avantage, ſi ce n'eſt lorſque mon pere & ma mere ſe mettoient de la partie : ce qu'ils faiſoient ſi ſouvent, & avec tant de paſſion, que mon Parrain, qui s'appelloit Monſieur de Saint Sauveur, s'en ſcandaliſa, & me demanda à mon pere. Il lui fit un don de moi avec grand' joye, & ma mere eut

encore

encore moins de regret que lui à me perdre de vûë. Me voilà donc chez mon Parrain bien vêtu, bien nourri, fort careſſé, & point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire & à écrire: & ſi-tôt que je fus aſſez avancé pour apprendre le Latin, il obtint du Seigneur du Village, qui étoit un fort honnête Gentilhomme, & fort riche, que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit, ſous un homme ſavant qu'il avoit fait venir de Paris, & à qui il donnoit de bons gages. Ce Gentilhomme, qui s'appelloit le Baron d'Arques, faiſoit élever ſes enfans avec grand ſoin. L'aîné avoit nom Saint-Far, aſſez bien fait de ſa perſonne, mais brutal ſans remede, s'il y en eut jamais au monde: & le cadet en recompenſe, outre qu'il étoit mieux fait que ſon frere, avoit la vivacité de l'eſprit, & la grandeur de l'ame, égales à la beauté du corps. Enfin, je ne croi pas que l'on puiſſe voir un garçon, donner de plus grandes eſperances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnoit en ce tems-là ce jeune Gentilhomme, qui s'appelloit Verville. Il m'honora de ſon amitié, & moi je l'aimai comme un frere, & le reſpectai toûjours comme un Maître. Pour Saint-Far, il n'étoit capable que de paſſions mauvaiſes; & je ne puis mieux vous exprimer les

ſentimens qu'il avoit dans l'ame pour ſon frere, & pour moi, qu'en vous diſant, qu'il n'aimoit pas ſon frere plus que moi, qui lui étoit fort indifferent, & qu'il ne me haïſſoit pas plus que ſon frere, qu'il n'aimoit guere. Ses divertiſſemens étoient differens des nôtres. Il n'aimoit que la chaſſe, & haïſſoit fort l'étude; Verville n'alloit que rarement à la chaſſe, & prenoit grand plaiſir à étudier: en quoi nous avions enſemble une conformité merveilleuſe, auſſi-bien qu'en toute autre choſe. Et je puis dire, que pour m'accommoder à ſon humeur, je n'avois pas beſoin de beaucoup de complaiſance, & n'avois qu'à ſuivre mon inclination. Le Baron d'Arques avoit une Bibliotheque de Romans fort ample. Notre Précepteur qui n'en avoit jamais lû dans le Païs Latin, qui nous en avoit d'abord défendu la lecture, & qui les avoit cent fois blâmez devant le Baron d'Arques, pour les lui rendre auſſi odieux, qu'il les trouvoit divertiſſans, en devint lui-même ſi feru, qu'après avoir dévoré les vieux, & les modernes, il avoua que la lecture des bons Romans inſtruiſoit en divertiſſant, & qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux ſentimens aux jeunes gens, que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire, autant qu'il nous en avoit détournez;

&

& nous propoſa d'abord, de lire les modernes; mais ils n'étoient pas encore ſelon notre goût, & juſqu'à l'âge de quinze ans, nous nous plaiſions bien plus à lire les Amadis de Gaule, que les Aſtrées, & les autres beaux Romans, que l'on a fait depuis, par leſquels les François ont fait voir auſſi-bien que par mille autres choſes, que s'ils n'inventent pas tant que les autres Nations, ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des Romans, la plus grande partie du tems que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelloit les Liſeurs, & s'en alloit à la chaſſe, ou battre les Païſans; à quoi il réuſſiſſoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire, m'acquit la bienveillance du Baron d'Arques; & il m'aima autant que ſi j'euſſe été ſon proche parent. Il ne voulut point que je quittaſſe ſes enfans, quand il les envoya à l'Academie: & ainſi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade, que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices: on nous en tira au bout de deux ans; & à la ſortie de l'Académie, un homme de condition, parent du Baron d'Arques, faiſant des troupes pour les Venitiens, Saint-Far & Verville perſuaderent ſi bien leur pere, qu'il les laiſſa aller à Veniſe avec ſon parent.

Le bon Gentilhomme voulut que je les accompagnaſſe encore, & Monſieur de Saint-Sauveur mon Parrain, qui m'aimoit extrêmement, me donna liberalement une lettre de change aſſez conſiderable, pour m'en ſervir ſi j'en avois beſoin, & pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin, pour voir Rome, & les autres belles Villes d'Italie, dans chacune deſquelles nous fîmes quelque ſéjour, hormis dans celles dont les Eſpagnols ſont les maîtres. Dans Rome, je tombai malade, & les deux freres pourſuivirent leur voyage; celui qui les menoit, ne pouvant laiſſer échapper l'occaſion des Galeres du Pape, qui alloient joindre l'Armée des Venitiens, au paſſage des Dardanelles, où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, & moi je penſai me deſeſperer d'être ſéparé de lui, en un tems où j'aurois pû par mes ſervices, me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit. Pour Saint-Far, je croi qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vû, & je ne ſongeai en lui qu'à cauſe qu'il étoit frere de Verville, qui me laiſſa en ſe ſéparant de moi, le plus d'argent qu'il put; je ne ſai pas ſi ce fut du conſentement de ſon frere. Me voilà donc malade dans Rome, ſans aucune connoiſſance

noiſſance que celle de mon hôte, qui étoit un Apoticaire Flamand, & de qui je reçus toutes les aſſiſtances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit pas ignorant de la Medecine, (& autant que je ſuis capable d'en juger) je l'y trouvois plus entendu que le Medecin Italien qui me venoit voir. Enfin je guéris, & repris aſſez de forces, pour viſiter les lieux remarquables de Rome, où les Etrangers trouvent amplement dequoi ſatisfaire à leur curioſité. Je me plaiſois extrêmement à viſiter les vignes; (c'eſt ainſi que l'on appelle *pluſieurs* jardins plus beaux que Luxembourg, ou les Tuilleries. Les Cardinaux, & autres perſonnes de condition les font entretenir avec grand ſoin, plûtôt par vanité, que par le plaiſir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement.) Un jour que je me promenois dans une des plus belles, je vis au détour d'une allée, deux femmes aſſez bien vétues, que deux jeunes François avoient arrêtées, & ne vouloient pas laiſſer paſſer outre, que la plus jeune ne levât un voile, qui lui couvroit le viſage. Un de ces François, qui paroiſſoit être le maître de l'autre, fut même aſſez inſolent pour lui découvrir le viſage par force, cependant que celle qui n'étoit point voilée, étoit retenue par ſon valet.

let. Je ne conſultai point ce que j'avois à faire : Je dis d'abord à ces incivils, que je ne ſouffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils ſe trouverent aſſez étonnez, & l'un & l'autre, me voyant parler avec aſſez de réſolution pour les embarraſſer, quand ils auroient eu leurs épées, comme j'avois la mienne. Les deux femmes ſe rangerent auprès de moi, & ce jeune François préferant le déplaiſir d'un affront, à celui de ſe faire battre, me dit, en ſe ſéparant : Monſieur le Brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne ſeront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherois pas ; ſon valet le ſuivit, & je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée, paroiſſoit avoir quelque trente-cinq ans. Elle me remercia en François, qui ne tenoit rien de l'Italien, & me dit entr'autres choſes, que ſi tous ceux de ma Nation me reſſembloient, les femmes Italiennes ne feroient point de difficulté de vivre à la Françoiſe. Après cela, comme pour me recompenſer du ſervice que je lui avois rendu, elle ajoûta qu'ayant empêché que l'on ne vît ſa fille, malgré elle, il étoit juſte que je la viſſe de ſon bon gré. Levez donc votre voile, Leonore, afin que Monſieur ſache que nous ne ſommes pas tout à fait indignes

dignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous proteger. Elle n'eut pas plûtôt achevé de parler, que ſa fille leva ſon voile, ou plûtôt m'éblouït. Je n'ai jamais rien vû de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux ſur moi comme à la dérobée, & rencontrant toujours les miens, il lui monta au viſage un rouge qui la fit plus belle qu'un Ange. Je vis bien que la mere l'aimoit extrêmement: car elle me parut participer au plaiſir que je prenois à regarder ſa fille. Comme je n'étois pas accoûtumé à de pareilles rencontres, & que les jeunes gens ſe défont aiſément en compagnie, je ne leur fis que de fort mauvais complimens, quand elles s'en allerent, & je leur donnai peut-être mauvaiſe opinion de mon eſprit. Je me voulus mal, de ne leur avoir pas demandé leur demeure, & de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avoit plus d'apparence de courir après. Je voulus m'enquerir du Concierge s'il les connoiſſoit. Nous fûmes long-tems ſans nous entendre, parce qu'il ne ſavoit pas mieux le François, que moi l'Italien. Enfin plûtôt par ſignes qu'autrement, il me fit ſavoir qu'elles lui étoient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connoiſſoit. Je m'en retournai chez mon Apoticaire Flamand, tout autre

que je n'en étois ſorti, c'eſt-à dire, fort amoureux, & fort en peine de ſavoir ſi cette belle Leonore étoit Courtiſane, ou honnête fille, & ſi elle avoit autant d'eſprit que ſa mere m'avoit témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, & me flattai de mille belles eſperances, qui me divertirent un peu de tems, & m'inquieterent beaucoup après que j'en eus conſideré l'impoſſibilité. Après avoir fait mille deſſeins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles puſſent être long-temps inviſibles, en une ville ſi peu peuplée que Rome, & à un homme ſi amoureux que moi. Dès le même jour, je cherchai par-tout où je crus les pouvoir trouver, & m'en revins au logis plus las & plus chagrin que je n'en étois ſorti. Le lendemain, je cherchai encore avec plus de ſoin, & je ne fis que me laſſer, & m'inquieter davantage. De la façon que j'obſervois les jalouſies & les fenêtres, & de l'impetuoſité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Leonore, on me prit cent fois dans les rues & dans les Egliſes, pour le plus fou de tous les François qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur Nation. Je ne ſai comment je pus reprendre mes forces en un tems où j'étois une

vraye

vraye ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon eſprit demeura malade, & ſi partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie, & l'amour qui me retenoit à Rome, que je doutai quelquefois ſi j'obéirois aux lettres que je recevois ſouvent de Verville, qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver, ſans ſe ſervir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportaſſe, je payai mon hôte, & préparai mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le Seigneur Stephano Vanbergue, (c'eſt ainſi que s'appelloit mon hôte) me dit qu'il me vouloit donner à dîner chez une de ſes amies; & me faire avouer qu'il ne l'avoit pas mal choiſie pour un Flamand, ajoûtant qu'il ne m'y avoit pas voulu mener qu'à la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaiſance, plûtôt qu'autrement, & nous y allâmes à l'heure de dîner. Le logis où nous entrâmes, n'avoit ni la mine, ni les meubles de celui de la Maîtreſſe d'un Apoticaire. Nous traverſâmes une ſalle bien meublée, au ſortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où

je

je fus reçu par Leonore & par ſa mere. Vous pouvez vous imaginer combien cette ſurpriſe me fut agréable. La mere de cette belle fille ſe préſenta à moi pour être ſaluée à la Françoiſe ; & je vous avouë qu'elle me baiſa plutôt que je ne la baiſai. J'étois ſi interdit, que je ne voyois goutte, & que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'eſprit & la vûë me revinrent, & je vis Leonore plus belle & plus charmante que je ne l'avois encore vûë : mais je n'eus pas l'aſſurance de la ſaluer. Je reconnus ma faute auſſitôt que je l'eus faite, & ſans ſonger à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon viſage, que la pudeur avoit fait monter d'incarnat en celui de Leonore. Sa mere me dit, que devant que je partiſſe, elle avoit voulu me remercier du ſoin que j'avois eu de chercher ſa demeure, & ce qu'elle me dit, augmenta encore davantage ma confuſion. Elle me traîna dans une ruelle, parée à la Françoiſe, où ſa fille ne nous accompagna point, me trouvant ſans doute trop ſot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le Seigneur Stephano, tandis que je faiſois auprès de ſa mere mon vrai perſonnage, c'eſt-à-dire, le païſan. Elle eut la bonté de fournir à la converſation toute ſeule, & s'en acquitta avec beau-

beaucoup d'eſprit, quoiqu'il n'y ait rien de ſi difficile que d'en faire paroître avec une perſonne qui n'en a point. Pour moi je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre, & ſi elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'eſt jamais ennuyée avec perſonne. Elle me dit après pluſieurs choſes, auxquelles à peine répondis-je, oui & non, qu'elle étoit Françoiſe de naiſſance, & que je ſaurois du Seigneur Stephano les raiſons qui la retenoient dans Rome. Il fallut aller dîner, & me traîner encore dans la ſalle, comme on avoit fait dans la ruelle: car j'étois ſi troublé que je ne ſavois pas marcher. Je fus toujours le même ſtupide devant & après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec aſſurance que regarder inceſſamment Leonore. Je croi qu'elle en fut importunée, & que pour me punir, elle eut toujours les yeux baiſſez. Si la mere n'eût toujours parlé, le dîner ſe fût paſſé à la Chartreuſe: mais elle diſcourut avec le Seigneur Stephano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine: car je ne donnai pas aſſez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on ſortit de table pour le ſoulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empirois à vûë d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent cho-

choſes obligeantes, à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des Lettres. Ce que je fis en ſortant de plus que je n'avois fait en arrivant, c'eſt que je baiſai Leonore, & que je m'achevai de perdre. Stephano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi, en tout le tems que nous mîmes à retourner en ſon logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai ſur mon lit, ſans quitter mon manteau, ni mon épée. Là, je fis réflexion ſur tout ce qui m'étoit arrivé. Leonore ſe préſenta à mon imagination, plus belle qu'elle n'avoit fait à ma vûë. Je me reſſouvins du peu d'eſprit que j'avois témoigné devant la mere & la fille, & toutes les fois que cela me venoit dans l'eſprit, la honte me mettoit le viſage tout en feu. Je ſouhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma baſſe naiſſance; je me forgeai cent belles avantures avantageuſes à ma fortune, & à mon amour. Enfin ne ſongeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, & n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus aſſez deſeſperé pour ſouhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déja que trop diſpoſé. Je lui voulus écrire: mais tout ce que j'écrivis, ne me ſatisfit point, & je remis dans mes poches le commencement

ment d'une Lettre que je n'aurois peut-être oſé envoyer quand je l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que ſonger à Leonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la premiere fois, pour m'abandonner tout entier à ma paſſion, & je fis auſſi deſſein de repaſſer encore devant ſon logis. Ce jardin étoit en un lieu des plus écartez de la ville, au milieu de pluſieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je paſſois en rêvant ſous les ruïnes d'un Portique, j'entendis marcher derriere moi, & en même tems je me ſentis donner un coup d'épée au-deſſous des reins. Je me tournai bruſquement mettant l'épée à la main, & me trouvant en tête le valet du jeune François dont je vous ai tantôt parlé, je penſois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahiſon: mais comme je le pouſſois aſſez loin, ſans le pouvoir joindre, parce qu'il lâchoit le pied en parant, ſon maître ſortit d'entre les ruïnes du Portique, & m'attaquant par derriere, me donna un grand coup ſur la tête, & un autre dans la cuiſſe qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparence que j'échappaſſe de leurs mains, ayant été ſurpris de la ſorte; mais comme en une mauvaiſe action, on ne conſerve

pas

pas toujours beaucoup de jugement, le valet bleſſa le maître à la main droite, & en même tems deux Peres Minimes de la Trinité du Mont, qui paſſoient auprès de là, & qui virent de loin qu'on m'aſſaſſinoit, étant accourus à mon ſecours, mes aſſaſſins ſe ſauverent, & me laiſſerent bleſſé de trois coups d'épée. Ces bons Religieux étoient François pour mon grand bonheur; car en lieu ſi écarté, un Italien qui m'auroit vû en ſi mauvais état, ſe ſeroit éloigné de moi, plutôt que de me ſecourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne le ſoupçonnât d'être lui-même mon aſſaſſin. Tandis que l'un de ces deux charitables Religieux me confeſſa, l'autre courut en mon logis avertir mon hôte de ma diſgrace. Il vint auſſi-tôt à moi, & me fit porter demi-mort dans mon lit: avec tant de bleſſures & tant d'amour, je ne fus pas long-tems ſans avoir une fiévre très-violente. On deſeſpera de ma vie, & je n'en eſperai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Leonore ne me quittoit point; au contraire, il augmentoit toujours, à meſure que mes forces diminuerent. Ne pouvant donc plus ſupporter un fardeau ſi peſant, ſans m'en décharger, ni me réſoudre à mourir, ſans faire ſavoir à Leonore que je n'aurois voulu vivre

que

que pour elle, je demandai une plume & de l'encre. On crut que je rêvois; mais je le fis avec une ſi grande inſtance, & je proteſtai ſi bien que l'on me mettroit au deſeſpoir, ſi l'on me refuſoit ce que je demandois, que le Seigneur Stephano, qui avoit bien reconnu ma paſſion, & qui étoit aſſez clairvoyant pour ſe douter à peu près de mon deſſein, me fit donner tout ce qu'il me falloit pour écrire; & comme s'il eût ſu mon intention, il demeura ſeul dans ma chambre. Je relûs les papiers que j'avois écrit un peu auparavant, pour me ſervir des penſées que j'avois déja euës ſur le même ſujet. Enfin voici ce que j'écrivis à Leonore.

Auſſitôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raiſon ne s'y oppoſa point; elle me dit auſſi-bien que mes yeux que vous étiez la plus aimable perſonne du monde, au lieu de me repréſenter que je n'étois pas digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait qu'irriter mon mal par des remedes inutiles, & après m'avoir fait faire quelque réſiſtance, il auroit toujours fallu ceder à la néceſſité de vous aimer, que vous impoſez à tous ceux qui vous voyeut. Je vous ai donc aimée, belle Leonore, & d'un amour ſi reſpectueux, que vous ne m'en devez pas haïr, bien que j'aye la hardieſſe

de

de vous le découvrir. Mais le moyen de mourir pour vous, & de ne s'en glorifier pas? & quelle peine pouvez-vous avoir à me pardonner un crime que vous aurez ſi peu de tems à me reprocher? Il eſt vrai que vous avoir pour la cauſe de ſa mort, eſt une récompenſe qui ne ſe peut mériter que par un grand nombre de ſervices, & vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là, ſans y penſer. Ne me le plaignez point, aimable Leonore, puiſque vous ne me le pouvez plus faire perdre, & que c'eſt la ſeule faveur que j'aye jamais reçuë de la fortune, laquelle ne pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à votre mérite, qu'en vous donnant des adorateurs, autant au-deſſus de moi, que toutes les beautez du monde ſont au-deſſous de la vôtre. Je ne ſuis donc pas aſſez vain pour eſperer que le moindre ſentiment de pitié...

Je ne pûs achever ma Lettre; tout d'un coup les forces me manquerent, & la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant ſuivre mon eſprit qui alloit ſi vîte. Sans cela, ce long commencement de Lettre que je viens de vous réciter, n'auroit été que la moindre partie de la mienne, tant la fiévre & l'amour m'avoient échauffé l'imagination. Je demeurai long-tems évanouï, ſans donner aucun ſigne de vie. Le Sei-

Seigneur Stephano qui s'en apperçut, ouvrit la porte de la chambre, pour envoyer querir un Prêtre. Au même tems, Leonore & ſa mere me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été aſſaſſiné; & parce qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu ſervir, & ainſi qu'elles étoient la cauſe innocente de ma mort, elles n'avoient point fait difficulté de me venir voir en l'état où j'étois. Mon évanouïſſement dura ſi long-tems, qu'elles s'en allerent devant que je fuſſe revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger, & dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lûrent ce que j'avois écrit; & la mere plus curieuſe que la fille, lut auſſi les papiers que j'avois laiſſez ſur mon lit, entre leſquels il y avoit une Lettre de mon pere Garigues. Je fus long-tems entre la mort & la vie; mais enfin la jeuneſſe fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, & au bout de cinq ou ſix ſemaines, je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me diſoit ſouvent des nouvelles de Leonore: il m'apprit la charitable viſite que ſa mere & elle m'avoient renduë, dont j'eus une extrême joye; & ſi je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lû la Lettre de mon pere, je fus d'ailleurs fort ſatisfait de ce que la mienne avoit été

été lûë auſſi. Je ne pouvois parler d'autre choſe, que de Leonore, toutes les fois que je me trouvois ſeul avec Stephano. Un jour me ſouvenant que la mere de Leonore m'avoit dit, qu'il me pourroit apprendre qui elle étoit, & ce qui la retenoit dans Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en ſavoit. Il me dit qu'elle s'appelloit Mademoiſelle de la Boiſſiere; qu'elle étoit venuë à Rome avec la femme de l'Ambaſſadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'Ambaſſadeur, étoit devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avoit pas haï, & que d'un mariage clandeſtin, il en avoit eu cette belle Leonore. Il m'apprit de plus, que ce Seigneur en avoit été brouillé avec toute la maiſon de l'Ambaſſadeur; que cela l'avoit obligé de quitter Rome, & d'aller demeurer quelque tems à Veniſe avec cette Mademoiſelle de la Boiſſiere, pour laiſſer paſſer le tems de l'Ambaſſade. Que l'ayant ramenée dans Rome, il lui avoit meublé une maiſon, & donné tous les ordres néceſſaires pour la faire vivre en perſonne de condition, tandis qu'il ſeroit en France, où ſon pere le faiſoit revenir, & où il n'avoit oſé mener ſa maîtreſſe, ou ſi vous voulez, ſa femme, ſachant bien que ſon mariage ne ſeroit approuvé de perſonne. Je vous avouë que

je

je ne pûs m'empêcher de ſouhaiter quelquefois que ma Leonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de ſa naiſſance eût plus de rapport avec la baſſeſſe de la mienne. Mais je me repentois bientôt d'une penſée ſi criminelle, & lui ſouhaitois une fortune auſſi avantageuſe qu'elle la méritoit, quoique cette derniere penſée me cauſât un deſeſpoir étrange; car l'aimant plus que ma vie, je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux, ſans la poſſeder, ni la poſſeder ſans la rendre malheureuſe. Lorſque j'achevois de me guérir, & que d'un ſi grand mal il ne me reſtoit que beaucoup de pâleur ſur le viſage, cauſée par la grande quantité de ſang que j'avois perdu, mes jeunes Maîtres revinrent de l'Armée des Venitiens, la peſte qui infectoit tout le Levant, ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-temps leur courage. Verville m'aimoit encore, comme il m'a toujours aimé, & Saint-Far ne me témoignoit point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, à la reſerve de l'amour que j'avois pour Leonore. Ils témoignerent une extrême envie de la connoître, & je la leur augmentai, en leur exagerant le mérite de la mere & de la fille. Il ne faut jamais louër

la perſonne que l'on aime, devant ceux qui peuvent l'aimer auſſi, puiſque l'amour entre dans l'ame, auſſi-bien par les oreilles, que par les yeux. C'eſt un emportement qui a ſouvent bien fait du mal à ceux qui s'y ſont laiſſez aller. Vous allez voir ſi j'en puis parler par experience. Saint-Far me demandoit tous les jours quand je le menerois chez Mademoiſelle de la Boiſſiere. Un jour qu'il me preſſoit plus qu'il n'avoit jamais fait, je lui dis que je ne ſavois pas ſi elle l'auroit agréable, parce qu'elle vivoit fort retirée. Je voi bien que vous êtes amoureux de ſa fille, me repartit-il; & ajoûtant qu'il iroit bien la voir ſans moi, il me rompit ſi rudement en viſiere, & je parus ſi étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne ſoupçonnoit pas encore. Il me fit enſuite cent mauvaiſes railleries, & me mit en un tel deſordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, & me mena au Cours, où je fus extrêmement triſte, quelque peine que prît Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une perſonne de ſon âge, & d'une condition ſi éloignée de la mienne. Cependant ſon brutal de frere travailloit à ſa ſatisfaction, ou plutôt à ma ruïne. Il s'en alla chez Mademoiſelle de la Boiſſiere, où l'on le prit d'abord

pour

pour moi, parce qu'il avoit avec lui le valet de mon hôte, qui m'y avoit accompagné pluſieurs fois : & je croi que ſans cela on ne l'y auroit pas reçu. Mademoiſelle de la Boiſſiere fut fort ſurpriſe de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far, que ne le connoiſſant point, elle ne ſavoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faiſoit de la viſiter. Saint-Far lui dit ſans marchander, qu'il étoit le maître d'un jeune garçon, qui avoit été aſſez heureux pour avoir été bleſſé en lui rendant un petit ſervice. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mere, ni à la fille, comme j'ai ſu depuis, & ces deux ſpirituelles perſonnes ne ſe ſouciant pas beaucoup de haſarder la réputation de leur eſprit, avec un homme, qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guere; le brutal ſe divertit fort peu avec elles, & elles s'ennuyerent beaucoup avec lui. Ce qui le penſa faire enrager, c'eſt qu'il n'eut pas ſeulement la ſatisfaction de voir Leonore au viſage, quelque inſtante priere qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne ſont pas encore mariées. Enfin, ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de ſa fâcheuſe viſite, & s'en retourna chez le Seigneur Stephano, rem-

portant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avoit rendu. Depuis ce tems-là, comme les brutaux ſont fort portez à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris ſi inſupportables, me deſobligea ſi ſouvent, que j'euſſe cent fois perdu le reſpect que je devois à ſa condition, ſi Verville par des bontez continuelles, ne m'eût aidé à ſouffrir les brutalitez de ſon frere. Je ne ſavois point encore le mal qu'il m'avoit fait, quoique j'en reſſentiſſe ſouvent les effets. Je trouvois bien Mademoiſelle de la Boiſſiere plus froide qu'elle n'étoit au commencement de notre connoiſſance, mais étant également civile, je ne remarquois point que je lui fuſſe à charge. Pour Leonore, elle me paroiſſoit fort rêveuſe devant ſa mere; & quand elle n'en étoit pas obſervée, il me ſembloit qu'elle en avoit le viſage moins triſte, & que j'en recevois des regards plus favorables. Le Deſtin contoit ainſi ſon Hiſtoire, & les Comediennes l'écoutoient attentivement, ſans témoigner qu'elles euſſent envie de dormir, lorſque deux heures après minuit ſonnerent. Mademoiſelle de la Caverne fit ſouvenir le Deſtin, qu'il devoit le lendemain tenir compagnie à la Rappiniere, juſqu'à une maiſon qu'il avoit à deux ou trois lieuës de la Ville, où il avoit

voit promis de leur donner le plaiſir de la chaſſe. Le Deſtin prit donc congé des Comediennes, & ſe retira dans ſa chambre, où il y a apparence qu'il ſe coucha. Les Comediennes firent la même choſe ; & ce qui reſtoit de la nuit ſe paſſa fort paiſiblement dans l'hôtellerie, le Poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles Stances.

CHAPITRE XIV.

Enlevement du Curé de Dom-Front.

CEux qui auront eu aſſez de tems à perdre, pour l'avoir employé à lire les chapitres précedens, doivent ſavoir, s'ils ne l'ont oublié, que le Curé de Dom-Front étoit dans l'un des Brancards, qui ſe trouverent quatre de compagnie dans un petit Village, par une rencontre qui ne s'étoit peut-être jamais faite : mais, comme tout le monde ſait, quatre Brancards ſe peuvent plutôt rencontrer enſemble, que quatre Montagnes. Ce Curé donc, qui s'étoit logé dans la même hôtellerie de nos Comediens, fit conſulter ſa gravelle par les Medecins du

Mans, qui lui dirent en Latin fort élégant, qu'il avoit la gravelle : (ce que le pauvre homme ne ſavoit que trop) & ayant auſſi achevé d'autres affaires qui ne ſont pas venuës à ma connoiſſance, il partit de l'hôtellerie ſur les neuf heures du matin, pour retourner à la conduite de ſes ouailles. Une jeune Niéce qu'il avoit habillée en Demoiſelle, ſoit qu'elle le fût ou non, ſe mit au-devant du Brancard, aux pieds du Bon-homme, qui étoit gros & court. Un païſan nommé Guillaume, conduiſoit par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du Curé, de peur que ce cheval ne mît le pied en faute : & le valet du Curé nommé Julien, avoit ſoin de faire aller le cheval de derriere, qui étoit ſi rétif, que Julien étoit ſouvent contraint de le pouſſer par le cul. Le pot de chambre du Curé, qui étoit de cuivre jaune reluiſant comme de l'or, parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie, étoit attaché au côté droit du Brancard ; ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche, qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le Curé avoit retiré du Meſſager de Paris, pour un Gentilhomme de ſes amis, qui avoit ſa maiſon auprès de Dom-Front. A une lieuë & demie de la Ville, comme le Brancard

card alloit ſon petit train, dans un chemin creux, revêtu de hayes plus fortes que des murailles, trois Cavaliers ſoûtenus de deux Fantaſſins, arrêterent le venerable Brancard. L'un d'eux qui paroiſſoit être le chef de ces coureurs de grands chemins, dit d'une voix effroyable: Par la mort, le premier qui ſoufflera, je le tuë; & preſenta la bouche de ſon piſtolet à deux doigts près des yeux du Païſan Guillaume qui conduiſoit le Brancard. Un autre en fit autant à Julien; & un des hommes de pied coucha en joüe la Niéce du Curé, qui cependant dormoit dans ſon Brancard fort paiſiblement, & ainſi fut exempté de l'effroyable peur qui ſaiſit ſon petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le Brancard plus vîte, que les méchans chevaux qui le portoient n'en avoient envie. Jamais le ſilence n'a été mieux obſervé dans une action ſi violente. La Niéce du Curé étoit plus morte que vive; Guillaume & Julien pleuroient ſans oſer ouvrir la bouche, à cauſe de l'effroyable viſion des armes à feu; & le Curé dormoit toujours, comme je vous ai déja dit. Un des Cavaliers ſe détacha du gros au galop, & prit le devant. Cependant le Brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant qui mouroit peut-être de peur

auſſi-bien que celui qui le menoit, ou par belle malice, ou parce que l'on le faiſoit aller plus vîte qu'il ne lui étoit permis par ſa nature peſante & endormie; ce pauvre cheval donc mit le pied dans une orniere, & broncha ſi rudement, que Monſieur le Curé s'en éveilla, & ſa Niéce tomba du Brancard ſur la maigre croupe de la haridelle. Le bon homme appella Julien, qui n'oſa lui répondre; il appella ſa Niéce, qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche; le païſan eut le cœur auſſi dur que les autres, & le Curé ſe mit en colere tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu: mais je ne puis croire cela d'un Curé du Bas Maine. La Niéce du Curé s'étoit relevée de deſſus la croupe du cheval, & avoit repris ſa place, ſans oſer regarder ſon Oncle; & le cheval s'étant relevé vigoureuſement, marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait, nonobſtant le bruit du Curé, qui crioit de ſa voix de lutin: Arrête, arrête. Ses cris redoublez excitoient le cheval, & le faiſoient aller encore plus vîte, & cela faiſoit crier le Curé encore plus fort. Il appelloit tantôt Julien, tantôt Guillaume, & plus ſouvent que les autres ſa Niéce, au nom de laquelle il joignoit ſouvent l'épithete de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé, ſi elle eût voulu; car celui qui lui faiſoit

ſoit garder le ſilence ſi exactement, étoit allé joindre les gens de cheval, qui avoient pris le devant, & qui étoient éloignez du Brancard de quarante ou cinquante pas : mais la peur de la Carabine la rendoit inſenſible aux injures de ſon Oncle, qui ſe mit enfin à hurler, & à crier à l'aide, & au meurtre, voyant qu'on lui deſobéiſſoit ſi opiniâtrement. Là-deſſus, les deux Cavaliers qui avoient pris le devant, & que le Fantaſſin avoit fait revenir ſur leurs pas, rejoignirent le Brancard, & le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume, Qui eſt le fou qui crie là-dedans? Helas, Monſieur! vous le ſavez mieux que moi, répondit le pauvre Guillaume. Le Cavalier lui donna du bout de ſon piſtolet dans les dents, & le préſenta à la Niéce, lui commanda de ſe démaſquer, & de lui dire qui elle étoit. Le Curé qui voyoit de ſon Brancard tout ce qui ſe paſſoit, & qui avoit un procès avec un Gentilhomme de ſes voiſins nommé de Laune, crut que c'étoit lui qui le vouloit aſſaſſiner. Il ſe mit donc à crier: Monſieur de Laune, ſi vous me tuez, je vous cite devant Dieu; je ſuis ſacré Prêtre indigne, & vous ſerez excommunié comme un Loupgarou. Cependant ſa pauvre Niéce ſe démaſquoit, & faiſoit voir au Cavalier un viſage effrayé:

frayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet, à quoi l'on ne s'attendoit point. Cet homme colere lâcha ſon piſtolet dans le ventre du cheval, qui portoit le devant du Brancard, & d'un autre piſtolet qu'il avoit à l'arçon de ſa ſelle, donna droit dans la tête d'un de ſes hommes de pied, en diſant: Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la frayeur redoubla au Curé & à ſon train. Il demanda Confeſſion; Julien & Guillaume ſe mirent à genoux, & la Niéce du Curé ſe rangea auprès de ſon Oncle. Mais ceux qui leur faiſoient tant de peur, les avoient déja quittez, & s'étoient éloignez d'eux, autant que leurs chevaux avoient pû courir, leur laiſſant en dépôt celui qui avoit été tué d'un coup de piſtolet. Julien & Guillaume ſe leverent en tremblant, & dirent au Curé & à ſa Niéce, que les Gendarmes s'en étoient allez. Il fallut dételer le cheval de derriere, afin que le Brancard ne penchât pas tant ſur le devant, & Guillaume fut envoyé en un Bourg prochain, pour trouver un autre cheval. Le Curé ne ſavoit que penſer de ce qui lui étoit arrivé: il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé, pourquoi on l'avoit quitté ſans le voler, & pourquoi ce Cavalier avoit tué un des ſiens même, dont le Curé n'étoit

toit pas ſi ſcandaliſé, que de ſon propre cheval tué, qui vraiſemblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toûjours, que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu aſſaſſiner, & qu'il en auroit raiſon. Sa Niéce lui ſoûtenoit, que ce n'étoit point de Laune, qu'elle le connoiſſoit bien; mais le Curé vouloit que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, ſe fiant peut-être aux témoins à gages, qu'il eſperoit de trouver à Goron, où il avoit des parens. Comme ils conteſtoient là-deſſus, Julien qui vit paroître de loin quelque Cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La Niéce du Curé qui vit fuir Julien, crut qu'il en avoit du ſujet, & s'enfuit auſſi: ce qui fit perdre au Curé la tramontane, ne ſachant plus ce qu'il devoit penſer de tant d'évenemens extraordinaires. Enfin, il vit auſſi la Cavalerie que Julien avoit vûë; & qui pis eſt, il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit compoſée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avoit un homme lié & garoté ſur un méchant cheval, & défait comme ceux qu'on mene pendre. Le Curé ſe mit à prier Dieu, & ſe recommanda de bon cœur à ſa toute-bonté, ſans oublier le cheval qui lui reſtoit: mais il fut bien étonné & raſſuré tout enſemble, quand

il reconnut la Rappiniere, & quelques-uns de ſes Archers. La Rappiniere lui demanda ce qu'il faiſoit-là, & ſi c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort auprès du corps d'un cheval. Le Curé lui conta ce qui lui étoit arrivé, & conclut encore que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu aſſaſſiner; dequoi la Rappiniere verbaliſa amplement. Un des Archers courut au prochain Village pour faire enlever le corps mort, & revint avec la Niéce du Curé & Julien, qui s'étoient raſſurez, & qui avoient rencontré Guillaume remenant un cheval pour le Brancard. Le Curé s'en retourna à Dom-Front ſans aucune mauvaiſe rencontre, où tant qu'il vivra, il contera ſon enlevement. Le cheval mort fut mangé des loups, ou des mâtins; le corps de celui qui avoit été tué, fut enterré je ne ſai où; & la Rappiniere, le Deſtin, la Rancune & l'Olive, les Archers & le Priſonnier, s'en retournerent au Mans. Et voilà le ſuccès de la chaſſe de la Rappiniere & des Comediens, qui prirent un homme au lieu de prendre un liévre.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'un Operateur dans l'Hôtellerie. Suite de l'Hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile.

SERENADE.

IL vous ſouviendra, s'il vous plaît, que dans le précedent Chapitre, l'un de ceux qui avoient enlevé le Curé de Dom-Front, avoit quitté ſes compagnons, & s'en étoit allé au galop je ne ſai où. Comme il preſſoit extrêmement ſon cheval dans un chemin fort creux & fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui. Il voulut retourner ſur ſes pas pour les éviter, & tourna ſon cheval ſi court, & avec tant de précipitation, qu'il ſe cabra, & ſe renverſa ſur ſon maître. La Rappiniere & ſa troupe (car c'étoient ceux qu'il avoit vûs) trouverent fort étrange qu'un homme qui venoit à eux ſi vîte, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque ſoupçon à la Rappiniere, qui de ſon naturel en étoit fort ſuſceptible, outre que ſa

charge l'obligeoit à croire plutôt le mal que le bien. Son ſoupçon s'augmenta beaucoup, quand étant auprès de cet homme qui avoit une jambe ſous ſon cheval, il vit qu'il ne paroiſſoit pas tant effrayé de ſa chûte, que de ce qu'il en avoit des témoins. Comme il ne hazardoit rien en augmentant ſa peur, & qu'il ſavoit faire ſa charge mieux que Prevôt du Royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien? ah! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas ſi lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avoit fait ſa chûte ; & la Rappiniere & les ſiens remarquerent ſur ſon viſage de ſi grandes marques d'une conſcience bourelée, que tout autre moins entreprenant que lui, n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ſes Archers de lui aider à ſe relever, & le fit lier & garotter ſur ſon cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du Curé de Dom-Front dans le deſordre que vous avez vû auprès d'un homme mort, & d'un cheval tué d'un coup de piſtolet, lui aſſurerent qu'il ne s'étoit pas mépris : à quoi contribua beaucoup la frayeur du Priſonnier, qui augmenta viſiblement à ſon arrivée. Le Deſtin le regardoit plus attentivement que

les

les autres, penſant le reconnoître, & ne pouvant ſe remettre en mémoire où il l'avoit vû. Il travailla en vain ſa reminiſcence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin, ils arriverent au Mans, où la Rappiniere fit empriſonner le prétendu criminel; & les Comediens qui devoient commencer le lendemain à repréſenter, ſe retirerent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Ils ſe reconcilierent avec l'hôte; le Poëte qui étoit liberal comme un Poëte, voulut payer le ſouper. Ragotin qui ſe trouva dans l'hôtellerie, & qui ne s'en pouvoit éloigner, depuis qu'il étoit amoureux de l'Etoile, en fut convié par le Poëte, qui fut aſſez fou pour y convier auſſi tous ceux qui avoient été ſpectateurs de la bataille qui s'étoit donnée la nuit précedente en chemiſe, entre les Comediens & la famille de l'Hôte. Un peu devant le ſouper la bonne compagnie qui étoit déja dans l'hôtellerie, augmenta d'un Operateur & de ſon train, qui étoit compoſé de ſa femme, d'une vieille ſervante More, d'un ſinge, & de deux valets. La Rancune le connoiſſoit il y avoit longtems; ils ſe firent force careſſes; & le Poëte qui faiſoit aiſément connoiſſance, ne quitta point l'Operateur & ſa femme, qu'à force de complimens pom-

peux,

peux, & qui ne diſoient pourtant pas grand' choſe, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de ſouper avec lui. On ſoupa; il ne s'y paſſa rien de remarquable; on y but beaucoup, & on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ſes yeux du viſage de l'Etoile; ce qui l'enyvra autant que le vin qu'il avala, & parla fort peu durant le ſouper, quoique le Poëte lui donnât une belle matiere à conteſter, blâmant tout net les vers de Theophile, dont Ragotin étoit grand admirateur. Les Comediennes firent quelque tems converſation avec la femme de l'Operateur, qui étoit Eſpagnole, & n'étoit pas deſagreable. Elles ſe retirerent enſuite dans leur chambre, où le Deſtin les conduiſit pour achever ſon Hiſtoire, que la Caverne & ſa fille mouroient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant ſe mit à étudier ſon rôle; & le Deſtin ayant pris une chaiſe auprès d'un lit, où la Caverne & ſa fille s'aſſirent, reprit ſon Hiſtoire en cette ſorte.

Vous m'avez vû juſqu'ici fort amoureux, & bien en peine de l'effet que ma lettre auroit fait dans l'eſprit de Leonore, & de ſa mere; vous m'allez voir encore plus amoureux, & le plus deſeſperé de tous les hommes. J'allois voir tous les jours Mademoiſelle de la

Boiſſiere & ſa fille, ſi aveuglé de ma paſſion, que je ne remarquois point la froideur que l'on avoit pour moi; & conſiderois encore moins que mes trop fréquentes viſites pouvoient leur être à la fin incommodes. Mademoiſelle de la Boiſſiere s'en trouvoit fort importunée, depuis que Saint-Far lui avoit appris qui j'étois : mais elle ne pouvoit civilement me défendre ſa maiſon, après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour ſa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faiſois pitié, & elle ne ſuivoit pas en cela les ſentimens de ſa mere, qui ne la perdoit jamais de vûë, afin que je ne pûſſe me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que ſa mere, elle n'eût oſé l'entreprendre devant elle. Ainſi je ſouffrois comme une ame damnée, & mes fréquentes viſites ne me ſervoient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulois plaire. Un jour que Mademoiſelle de la Boiſſiere reçut des Lettres de France, qui l'obligeoient à ſortir, auſſitôt qu'elle les eut lûës, elle envoya louer un caroſſe, & chercher le Seigneur Stephano pour s'en faire accompagner, n'oſant pas aller ſeule, depuis la fâcheuſe rencontre où je l'avois ſervie. J'étois plus prêt, & plus pro-

propre à lui ſervir d'Ecuyer, que celui qu'elle envoyoit chercher: mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre ſervice d'une perſonne, dont elle ſe vouloit défaire. Par bonheur Stephano ne ſe trouva point, & elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle étoit, de n'avoir perſonne pour la mener, afin que je m'y offriſſe: ce que je fis avec autant de joye, qu'elle avoit de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un Cardinal, qui étoit lors Protecteur de France, & qui lui donna heureuſement audience auſſitôt qu'elle la lui eut fait demander. Il falloit que ſon affaire fût d'importance, & qu'elle ne fût pas ſans difficulté; car elle fut long-tems à lui parler en particulier dans une eſpece de grotte, ou plutôt une fontaine couverte, qui étoit au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avoient ſuivi ce Cardinal, ſe promenoient dans les endroits du jardin qui leur plaiſoient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, ſeul avec la belle Leonore, comme j'avois tant ſouhaité de fois, & pourtant encore moins hardi que je n'avois jamais été. Je ne ſai ſi elle s'en apperçut, & ſi ce fut par bonté qu'elle parla la premiere. Ma mere, me dit elle, aura bien du ſujet de quereller le Seigneur Stephano de

nous

nous avoir aujourd'hui manqué, & d'être cauſe que nous vous donnons tant de peine. Et moi, je lui ſerai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, ſans y penſer, la plus grande félicité dont je jouïrai jamais. Je vous ai aſſez d'obligation, repartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous eſt avantageux : dites-moi-donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, ſi c'eſt une choſe qu'une fille puiſſe ſavoir, afin que je m'en réjouïſſe. J'aurois peur, lui dis-je, que vous ne la fiſſiez ceſſer. Moi! reprit-elle, je ne fus jamais envieuſe ; & quand je le ſerois pour tout autre, je ne le ſerois jamais pour une perſonne qui a mis ſa vie au hazard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. Et par-quel autre motif m'oppoſerois-je à votre félicité, reprit elle ? Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, ſi vous ne m'apprenez ce que je mépriſerois, & de quelle façon le mépris que je ferois de quelque choſe, vous la rendroit moins agréable. Il m'eſt bien aiſé de m'expliquer, lui répondis-je ; mais je ne ſai ſi vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle : car quand on doute ſi on voudra bien entendre une choſe, c'eſt ſigne qu'elle n'eſt pas intelligible, ou qu'elle peut déplai-

déplaire. Je vous avoue que je me ſuis étonné cent fois comment je lui pouvois répondre, ſongeant bien moins à ce qu'elle me diſoit, qu'à ſa mere qui pouvoit revenir, & me faire perdre l'occaſion de lui parler de mon amour. Enfin, je m'enhardis; & ſans employer plus de tems en une converſation qui ne me conduiſoit pas aſſez vîte où je voulois aller, je lui dis, ſans répondre à ſes dernieres paroles: Qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occaſion de lui parler, pour lui confirmer ce que j'avois pris la hardieſſe de lui écrire; & que je ne me ſerois jamais hazardé à cela, ſi je n'avois ſu qu'elle avoit lû ma lettre. Je lui redis enſuite une grande partie de ce que je lui avois écrit; & ajoutai, qu'étant prêt de partir pour la guerre que le Pape faiſoit à quelques Princes d'Italie, & étant réſolu d'y mourir, puiſque je n'étois pas digne de vivre pour elle, je la priois de m'apprendre les ſentimens qu'elle auroit eus pour moi, ſi ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardieſſe que j'avois eue de l'aimer. Elle m'avoua en rougiſſant, que ma mort ne lui ſeroit pas indifferente: & ſi vous êtes homme à faire quelque choſe pour vos amis, ajouta-t-elle, conſervez-nous-en un qui nous a été ſi utile; ou du moins ſi vous êtes ſi preſ-

ſé

ſé de mourir, pour une raiſon plus forte que celle que vous me venez de dire, differez votre mort juſques à tant que nous nous ſoyons revûs en France, où je dois bientôt retourner avec ma mere. Je la preſſai de me dire plus clairement les ſentimens qu'elle avoit pour moi; mais ſa mere ſe trouva lors ſi près de nous, qu'elle n'eût pu me répondre, quand elle l'eût voulu. Mademoiſelle de la Boiſſiere me fit une mine aſſez froide, à cauſe, peut être, que j'avois eu le tems d'entretenir Leonore en particulier; & cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cauſe que je n'oſai être que fort peu de tems chez elles. Je les quittai le plus content du monde, & tirant des conſequences fort avantageuſes à mon amour de la réponſe de Leonore. Le lendemain je ne manquai pas de les aller voir, ſuivant ma coûtume: on me dit qu'elles étoient ſorties; & on me dit la même choſe trois jours de ſuite que j'y retournai ſans me rebuter. Enfin, le Seigneur Stephano me conſeilla de n'y aller plus, parce que Mademoiſelle de la Boiſſiere ne permettroit pas que je viſſe ſa fille; ajoûtant qu'il me croyoit trop raiſonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cauſe de ma diſgrace. La mere de Leonore l'avoit trouvée

vée, qui m'écrivoit une lettre; & après l'avoir fort maltraitée, elle avoit donné ordre à ſes gens de me dire qu'elles n'y étoient pas toutes les fois que je les viendrois voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avoit rendu Saint-Far, & que depuis ce tems-là mes viſites avoient fort importuné la mere. Pour la fille, Stephano m'aſſura de ſa part, que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, ſi ſa mere eût été auſſi peu intereſſée qu'elle. Je ne vous dirai point le deſeſpoir où me mirent ces fâcheuſes nouvelles: je m'affligeai autant que ſi on m'eût refuſé Leonore injuſtement, quoique je n'euſſe jamais eſperé de la poſſeder; je m'emportai contre Saint-Far, & je ſongeai même à me battre contre lui: mais enfin, me remettant devant les yeux ce que je devois à ſon pere, & à ſon frere, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, & je m'ennuyai par-tout où je ne fus pas ſeul. Il fallut partir ſans voir Leonore. Nous fîmes une campagne dans l'Armée du Pape, où je fis tout ce que je pûs pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle avoit toujours été en autres choſes. Je ne pûs trouver la mort que je cherchois, & j'acquis quelque réputation que je ne cherchois point,

& qui m'auroit ſatisfait en un autre tems: mais pour-lors, rien ne me pouvoit ſatisfaire, que le ſouvenir de Leonore. Verville & Saint-Far furent obligez de retourner en France, où le Baron d'Arques les reçut en pere idolâtre de ſes enfans. Ma mere me reçut froidement. Pour mon pere, il ſe tenoit à Paris chez le Comte de Glaris, qui l'avoit choiſi pour être le Gouverneur de ſon fils. Le Baron d'Arques, qui avoit ſû ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie, où même j'avois ſauvé la vie à Verville, voulut que je fuſſe à lui, en qualité de Gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon pere à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avoit fait ſa femme. Un autre homme de ſa condition, qui eût eu un fils auſſi-bien fait que moi, l'eût préſenté au Comte Ecoſſois: mais mon pere me tira hors de ſon logis avec empreſſement, comme s'il eût eu peur que je l'euſſe deshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes enſemble, que j'étois trop brave; que j'avois la mine d'être glorieux; & que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier, que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penſer que ces diſcours-là n'étoient guere agreables à un jeune homme, qui avoit été bien élevé; qui s'étoit mis en quelque réputation à la guerre; & enfin,

qui

qui avoit oſé aimer une fort belle fille, & même lui découvrir ſa paſſion. Je vous avoue que les ſentimens de reſpect & d'amitié que l'on doit avoir pour un pere, n'empêcherent point que je ne le regardaſſe comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me careſſant de la ſorte que je vous viens de dire; & puis me quitta tout d'un coup, me défendant expreſſément de le revenir voir. Je n'eus pas grand' peine à me réſoudre de lui obéir. Je le quittai, & m'en allai voir Monſieur de Saint-Sauveur, qui me reçut en pere. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, & me promit de ne me point abandonner. Le Baron d'Arques eut des affaires qui l'obligerent d'aller demeurer à Paris. Il ſe logea à l'extrêmité du Faubourg Saint Germain, en une fort belle maiſon que l'on avoit bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres, qui ont rendu ce Faubourg-là auſſi beau que la Ville. Saint-Far & Verville faiſoient leur Cour, alloient au Cours, ou en viſite, & faiſoient tout ce que font les jeunes gens de leur condition, en cette grande Ville, qui fait paſſer pour campagnars les habitans des autres Villes du Royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnois point, je m'allois exercer dans toutes les ſalles des tireurs d'armes, ou bien

bien j'allois à la Comedie : ce qui eſt cauſe, peut être, de ce que je ſuis paſſable Comedien. Un jour Verville me tira en particulier, & me découvrit qu'il étoit devenu fort amoureux d'une Demoiſelle qui demeuroit dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avoit un frere nommé Saldagne, qui étoit auſſi jaloux d'elle, & d'une autre ſœur qu'elle avoit, que s'il eût été leur mari: & il me dit de plus, qu'il avoit fait aſſez de progrès auprès d'elle, pour l'avoir perſuadée de lui donner la nuit ſuivante entrée dans ſon jardin, qui répondoit par une porte de derriere à la campagne, comme celui du Baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner & de faire tout ce que je pourrois, pour me mettre aux bonnes graces de la fille qu'elle devoit avoir avec elle. Je ne pouvois refuſer à l'amitié que m'avoit toûjours témoigné Verville, de faire tout ce qu'il vouloit. Nous ſortîmes par la porte de derriere de notre jardin, ſur les dix heures du ſoir, & fûmes reçûs dans celui où l'on nous attendoit, par la Maîtreſſe & la Suivante. La pauvre Mademoiſelle de Saldagne trembloit comme la feuille, & n'oſoit parler; Verville n'étoit guere plus aſſuré; la Suivante ne diſoit mot: & moi qui n'étois-là,

tois-là, que pour accompagner Verville, je ne parlois point, & n'en avois pas envie. Enfin, Verville s'évertua, & mena ſa Maîtreſſe dans une allée couverte, après avoir bien recommandé à la Suivante & à moi, de faire bon guet: ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes aſſez long-tems, ſans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes Amans. Verville me demanda aſſez haut, ſi j'avois bien entretenu Madame Madelon: Je lui répondis, que je ne croyois pas qu'elle eût ſujet de s'en plaindre. Non aſſurément, dit auſſi-tôt la Soubrette, car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire, & aſſura cette Madelon que je valois bien la peine que l'on fît converſation avec moi, quoique je fuſſe fort mélancolique. Mademoiſelle de Saldagne prit la parole, & dit que ſa femme de chambre n'étoit pas auſſi une fille à mépriſer; & là-deſſus ces Amans bienheureux nous quitterent, nous recommandant de bien prendre garde que l'on ne les ſurprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une ſervante, qui m'alloit demander, ſans doute, combien je gagnois de gages; quelles ſervantes je connoiſſois dans le quartier; ſi je ſavois

des

des chanſons nouvelles; & ſi j'avois bien des profits avec mon maître. Je m'attendois après cela, d'apprendre tous les ſecrets de la maiſon de Saldagne, & tous les défauts tant de lui, que de ſes ſœurs: car peu de Suivants ſe rencontrent enſemble, ſans ſe dire tout ce qu'ils ſavent de leurs maîtres, & ſans trouver à redire au peu de ſoin qu'ils ont de faire leur fortune, & celle de leurs gens: mais je fus bien étonné de me voir en converſation avec une ſervante, qui me dit d'abord: Je te conjure, Eſprit muet, de me confeſſer ſi tu ès valet; & ſi tu ès valet, par quelle vertu admirable tu t'ès empêché juſqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles ſi extraordinaires en la bouche d'une femme de chambre, me ſurprirent: je lui demandai de quelle autorité elle ſe mêloit de m'exorcizer. Je vois bien, me dit-elle, que tu ès un Eſprit opiniâtre, & qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, Eſprit rebelle, par la puiſſance que Dieu m'a donnée ſur les valets ſuffiſans & glorieux, dis moi qui tu ès? Je ſuis un pauvre garçon, lui répondis-je, qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connoître; au moins ai-je déja découvert, que tu n'ès gueres galant: Car, ajouta-t'elle, ne me

devois-tu pas parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois ſoufflets, autant de coups de pieds, te faire bien égratigner: enfin, t'en retourner chez toi, comme un homme à bonne fortune? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je ſerois ravi de porter les marques: mais il y en a auſſi, que je ne voudrois pas ſeulement enviſager, de peur d'avoir de mauvais ſonges. Tu veux dire, reprit-elle, que je ſuis peut-être laide: hé, Monſieur le difficile, ne ſais-tu pas bien que la nuit tous les chats ſont gris? Je ne veux rien faire la nuit, lui repliquai-je, dont je me puiſſe repentir le jour. Et ſi je ſuis belle, me dit-elle? Je ne vous aurois pas porté aſſez de reſpect, lui dis-je; outre qu'avec l'eſprit que vous me faites paroître, vous mériteriez d'être ſervie & galantiſée dans les formes. Et ſervirois-tu bien une fille de mérite dans les formes, me demanda-t'elle? Mieux qu'homme du monde, lui dis-je, pourvû que je l'aimaſſe. Que t'importe, ajouta-t'elle, pourvû que tu en fuſſes aimé? Il faut que l'un & l'autre ſe rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerois, lui repartis-je. Vraiment, dit-elle, ſi je dois juger du maître par le valet, ma maîtreſſe a bien choiſi en Monſieur de Verville; &

la ſervante pour qui tu te radoucirois, auroit grand ſujet de faire l'importante. Ce n'eſt pas aſſez de m'ouïr parler, lui dis-je, il faut auſſi me voir. Je croi, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre converſation ne put durer davantage; car Monſieur de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la ruë, que l'on ne ſe hâtoit point d'ouvrir par l'ordre de ſa ſœur, qui vouloit avoir le tems de regagner ſa chambre. La Damoiſelle, & la femme de chambre ſe retirerent ſi troublées, & avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu, en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnaſſe en ſa chambre, auſſi-tôt que nous fûmes arrivez au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux, & plus ſatisfait. Il m'exaggera l'eſprit de ſa Maîtreſſe, & me dit qu'il n'auroit point l'eſprit content, que je ne l'euſſe vûë. Enfin, il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choſes, & je ne pûs m'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paroître. Pour moi, j'étois fort étonné d'avoir trouvé une ſervante de ſi bonne converſation, & je vous avouë que j'eus quelque envie de ſavoir ſi elle étoit belle, quoique le ſouvenir de ma Leonore me donnât une extrême indiffe-

rence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes Verville & moi juſqu'à midi. Il écrivit auſſi-tôt qu'il fut éveillé à Mademoiſelle de Saldagne, & envoya ſa lettre par ſon valet, qui en avoit déja porté d'autres, & qui avoit correſpondance avec ſa femme de chambre. Ce valet étoit Bas-Breton, d'une figure fort deſagréable, & d'un eſprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en l'eſprit, quand je le vis partir, que ſi la fille que j'avois entretenue, le voyoit vilain comme il étoit, & parloit un moment à lui, qu'aſſurément elle ne le ſoupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros ſot s'acquitta aſſez bien de ſa commiſſion pour un ſot: il trouva Mademoiſelle de Saldagne avec ſa ſœur aînée, qui s'appelloit Mademoiſelle de Lery, à qui elle avoit fait confidence de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit ſa réponſe, Monſieur de Saldagne fut ouï chanter ſur le degré. Il venoit à la chambre de ſes ſœurs, qui cacherent à la hâte notre Breton dans une Garde-robbe. Le frere ne fut pas long-tems avec ſes ſœurs, & le Breton fut tiré de ſa cachette. Mademoiſelle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet, pour faire réponſe à Verville; & Mademoiſelle

de

de Lery fit converſation avec le Breton, qui ſans doute ne la divertit guere. Sa ſœur qui avoit achevé ſa lettre, la délivra de notre lourdaut, le renvoyant à ſon maître avec un billet, par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure, dans le même jardin. Auſſi-tôt que la nuit fut venue, vous pouvez penſer que Verville ſe tint prêt pour aller à l'aſſignation qu'on lui avoit donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, & je me vis en tête la même perſonne que j'avois entretenue, & que j'avois trouvée ſi ſpirituelle. Elle me la parut encore plus qu'elle n'avoit fait; & je vous avoue que le ſon de ſa voix, & la façon dont elle diſoit les choſes, me firent ſouhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fuſſe le Bas-Breton qu'elle avoit vû, ni comprendre pourquoi j'avois plus d'eſprit la nuit que le jour: car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ſes ſœurs lui avoit fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette ſpirituelle ſervante, en lui proteſtant que je n'avois pas tant eu de peur pour moi, que pour Mademoiſelle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fuſſe pas le valet de Verville, & je remarquai que depuis cela, elle commença à me tenir de

vrais diſcours de ſervante. Elle m'apprit que ce Monſieur de Saldagne étoit un terrible homme; & que s'étant trouvé fort jeune ſans pere ni mere avec beaucoup de bien, & peu de parens, il exerçoit une grande tyrannie ſur ſes ſœurs, pour les obliger à ſe faire Religieuſes, les traitant non pas ſeulement en pere injuſte, mais en mari jaloux & inſupportable. Je lui allois parler à mon tour du Baron d'Arques, & de ſes enfans, quand la porte du jardin que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; & nous vîmes entrer Monſieur de Saldagne, ſuivi de deux Laquais, dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue, dans la même ligne du ſien, & du nôtre, où l'on jouoit tous les jours, & où Saint-Far alloit ſouvent ſe divertir. Ils y avoient joué ce jour là l'un & l'autre; & Saldagne ayant perdu ſon argent de bonne heure, étoit rentré dans ſon logis par la porte de derriere contre ſa coûtume; & l'ayant trouvée ouverte, nous avoit ſurpris, comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte: ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vûe de Saldagne, & de ſes gens. La Demoiſelle demeura dans le jardin, ſous prétexte de prendre le frais; & pour rendre la choſe

plus

plus vrai-ſemblable, elle ſe mit à chanter ſans en avoir grande envie, comme vous pouvez penſer. Cependant Verville ayant eſcaladé la muraille par une treille, s'étoit jetté de l'autre côté, mais un troiſiéme Laquais de Saldagne, qui n'étoit pas encore entré, le vit ſauter, & ne manqua pas de venir dire à ſon Maître, qu'il venoit de voir ſauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même tems on m'ouït tomber dans le jardin fort rudement; la même treille par laquelle s'étoit ſauvé Verville s'étant malheureuſement rompue ſous moi. Le bruit de ma chûte, joint au rapport du Laquais, émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu, ſuivi de ſes trois Laquais: & voyant un homme l'épée à la main, (car auſſi-tôt que je fus relevé, je m'étois mis en état de me défendre, il m'attaqua à la tête des ſiens. Je lui fis bientôt voir que je n'étois pas aiſé à battre. Le Laquais qui portoit le flambeau, s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au viſage, que je reconnus pour le même François, qui m'avoit voulu autrefois aſſaſſiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Leonore, comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut auſſi; & ne

doutant point que je ne fuſſe venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ſes efforts, & alors je me trouvai fort preſſé, outre que je m'étois quaſi rompu une jambe en tombant. Je gagnai en lâchant le pied un cabinet, dans lequel j'avois vû entrer la Maîtreſſe de Verville fort éplorée. Elle ne ſortit point de ce cabinet, quoique je m'y retiraſſe, ſoit qu'elle n'en eût pas le tems, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me ſentis augmenter le courage, quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet qui étoit aſſez étroite. Je bleſſai Saldagne à une main, & le plus opiniâtré de ſes Laquais en un bras: ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'eſperois pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de piſtolets, quand je leur aurois bien donné de la peine à coups d'épées: Mais Verville vint à mon ſecours. Il ne s'étoit point voulu retirer dans ſon logis ſans moi; & ayant ouï la rumeur & le bruit des épées, il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis, ou le partager avec moi. Saldagne avec qui il avoit déja fait connoiſſance, crut qu'il le venoit ſecourir comme ſon ami & ſon voiſin; il s'en tint fort obligé, & lui dit en l'abor-

l'abordant: Vous voyez, Monſieur, comme je ſuis aſſaſſiné dans mon logis. Verville, qui connut ſa penſée, lui répondit ſans héſiter: Qu'il étoit ſon ſerviteur contre tout autre; mais qu'il n'étoit là, qu'en l'intention de me ſervir contre qui que ce fût. Saldagne enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendroit bien à bout lui ſeul de deux traîtres, & en même tems chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureuſement. Je ſortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami, & ſurprenant le Laquais qui portoit le flambeau, je ne le voulus pas tuer; je me contentai de lui donner un eſtramaçon ſur la tête, qui l'effraya ſi fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres Laquais s'enfuirent auſſi. Pour ce qui eſt de Saldagne, au même tems que la lumiere du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une paliſſade, ſoit que Verville l'eût bleſſé, ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer bien vîte. La ſœur de Saldagne que j'avois vûe dans le cabinet, & qui ſavoit bien que ſon frere étoit homme à lui faire de grandes violences, en ſortit alors, & vint nous prier, parlant bas, & fondant toute en lar-

mes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir ſa Maîtreſſe en ſa puiſſance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laiſſée, & nous ne la fermâmes point, pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir, ſi nous étions obligez de ſortir. Il y avoit dans notre jardin une ſalle baſſe peinte, & fort enjolivée, où l'on mangeoit en Eté, & qui étoit détachée du reſte de la maiſon. Mes jeunes Maîtres & moi y faiſions quelquefois des armes; & comme c'étoit le lieu le plus agréable de la maiſon, le Baron d'Arques, ſes enfans & moi, en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entraſſent point, & que les livres & les meubles qui y étoient fuſſent en ſûreté. Ce fut là où nous mîmes notre Demoiſelle, qui ne pouvoit ſe conſoler. Je lui dis que nous allions ſonger à ſa ſûreté & à la nôtre, & que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart d'heure à reveiller ſon valet Breton, qui avoit fait la débauche. Auſſi tôt qu'il nous eut allumé de la chandelle, nous ſongeâmes quelque tems à ce que nous ferions de la ſœur de Saldagne: enfin, nous réſolûmes de la mettre dans ma chambre, qui étoit au haut du logis, & qui n'étoit fréquentée que de mon valet & de moi. Nous retournâmes à

la ſalle du jardin avec de la lumiere. Verville fit un grand cri en y entrant: ce qui me ſurprit fort. Je n'eus pas le tems de lui demander ce qu'il avoit; car j'ouïs parler à la porte de la ſalle que quelqu'un ouvrit à l'inſtant que j'éteignois ma chandelle. Verville demanda, qui va là? Son frere Saint-Far nous répondit, c'eſt moi; que diable faites-vous ici ſans chandelle, à l'heure qu'il eſt? Je m'entretenois avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville; & moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir auſſi, & viens occuper la ſalle à mon tour, je vous prie de m'y laiſſer tout ſeul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis ſortir notre Demoiſelle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entr'elle & Saint-Far qui entroit en même tems. Je la menai dans ma chambre, ſans qu'elle ceſſât de ſe deſeſperer, & revins trouver Verville dans la ſienne, où ſon valet ralluma de la chandelle. Verville me dit avec un viſage affligé, qu'il falloit inceſſamment qu'il retournât chez Saldagne. Et qu'en voulez-vous faire, lui dis-je, l'achever? Ha, mon pauvre Garigues, s'écria-t-il! je ſuis le plus malheureux homme du monde, ſi je ne tire Mademoiſelle de Saldagne d'entre les mains de ſon frere? Et y eſt-elle encore, puiſqu'elle eſt

dans ma chambre, lui répondis-je? Plût à Dieu que cela fût, me dit-il en ſoupirant. Je croi que vous rêvez, lui repartis je? Je ne rêve point, reprit-il. Nous avons pris la ſœur aînée de Mademoiſelle de Saldagne pour elle. Quoi, lui-dis-je auſſitôt, n'étiez vous pas enſemble dans le jardin? Il n'y a rien de plus aſſuré, me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire aſſommer chez ſon frere, lui répondis je, puiſque la ſœur que vous demandez, eſt dans ma chambre? Ha, Garigues, s'écria-t il encore! je ſai bien ce que j'ai vû. Et moi auſſi, lui dis-je, & pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir Mademoiſelle de Saldagne. Il me dit que j'étois fou, & me ſuivit le plus affligé homme du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que ſon affliction, quand je vis dans ma chambre une Demoiſelle que je n'avois jamais vûë, & qui n'étoit point celle que j'avois amenée. Verville en fut auſſi étonné que moi: mais en récompenſe le plus ſatisfait homme du monde; car il ſe trouvoit avec Mademoiſelle de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui qui s'étoit trompé: mais je ne pouvois lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une Demoiſelle que j'avois toujours accompagnée, s'étoit transformée

mée en une autre, à venir de la ſalle du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la Maîtreſſe de Verville, qui n'étoit point aſſurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne, & qui même ne lui reſſembloit pas. Verville me voyant ſi éperdu : Qu'as-tu donc, me dit-il ? Je te confeſſe encore une fois, que je me ſuis trompé. Je le ſuis plus que vous, ſi Mademoiſelle de Saldagne eſt entrée ceans avec nous, lui répondis-je. Et avec qui donc, reprit-il ? Je ne ſai, lui dis-je, ni qui le peut ſavoir, que Mademoiſelle même. Je ne ſai pas auſſi avec qui je ſuis venuë, ſi ce n'eſt avec Monſieur, nous dit alors Mademoiſelle de Saldagne, parlant de moi : car continua-t-elle, ce n'eſt pas Monſieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frere, c'eſt un homme qui eſt entré chez nous un moment après que vous en êtes ſorti ; je ne ſai pas ſi les plaintes de mon frere en furent cauſe, ou ſi nos Laquais qui entrerent en même tems que lui, l'avoient averti de ce qui s'étoit paſſé. Il fit porter mon frere dans ſa chambre, & ma femme de chambre m'étant venuë apprendre ce que je vous viens de dire, & qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoiſſance de mon frere, & de nos voiſins, je l'allai attendre dans le Jardin, où je le conjurai de

de me mener chez lui, juſqu'au lendemain que je me ferois mener chez une Dame de mes amies, pour laiſſer paſſer la furie de mon frere, que je lui avouai avoir tous les ſujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit aſſez civilement de me conduire par-tout où je voudrois, & me promit de me proteger contre mon frere, même au péril de ſa vie. C'eſt ſous ſa conduite que je ſuis venuë en ce logis, où Verville que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; enſuite de quoi on m'a miſe dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit Mademoiſelle de Saldagne ne m'éclaircit pas entierement ; mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle façon la choſe étoit arrivée. Pour Verville, il avoit été ſi attentif à conſiderer ſa Maîtreſſe, qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il ſe mit à lui dire cent douceurs, ſans ſe mettre beaucoup en peine de ſavoir par quelle voye elle étoit venuë dans ma chambre. Je pris de la lumiere, & les laiſſant enſemble, je retournai dans la ſalle du Jardin pour parler à Saint-Far, quand bien il me devroit dire quelque choſe de deſobligeant, ſelon ſa coûtume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui, la même Demoiſelle que je ſavois très-

cer-

certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir tout en desordre, comme une perſonne à qui on a fait une violence ; ſa coëffure étoit toute défaite, & le mouchoir qui lui couvroit la gorge, étoit ſanglant en quelques endroits, auſſi bien que ſon viſage. Verville, me dit-elle, auſſitôt qu'elle me vit paroître, ne m'approche point, ſi ce n'eſt pour me tuer : Tu feras bien mieux que d'entreprendre une ſeconde violence. Si j'ai eu aſſez de force pour me défendre de la premiere, Dieu m'en donnera encore aſſez pour t'arracher les yeux, ſi je ne puis t'ôter la vie. C'eſt donc là, ajoûta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu diſois avoir pour ma ſœur ? O ! que la complaiſance que j'ai euë pour ſes folies, me coûte bon ; & quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il eſt bien juſte de ſouffrir les maux que l'on craint le plus. Mais que déliberes-tu, me dit-elle encore, me voyant tout étonné ? as-tu quelques remords de ta mauvaiſe action ? Si cela eſt, je l'oublierai de bon cœur ; tu ès jeune, & j'ai été trop imprudente de me fier en la diſcretion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frere, je t'en conjure ; tout violent qu'il eſt, je le crains moins que toi, qui n'ès qu'un brutal, ou plû-

plûtôt un ennemi mortel de notre maiſon, qui n'a pû être ſatisfait d'une fille ſéduite, & d'un Gentilhomme aſſaſſiné, ſi tu n'y ajoûtois un plus grand crime. En achevant ces paroles, qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence, elle ſe mit à pleurer avec tant de violence, que je n'ai jamais vû une affliction pareille. Je vous avouë que ce fut là où j'achevai de perdre le peu d'eſprit que j'avois conſervé en une ſi grande confuſion; & ſi elle n'eût ceſſé de parler d'elle-même, je n'euſſe jamais oſé l'interrompre, de la façon que j'étois étonné, & de l'autorité avec laquelle elle m'avoit fait tous ces reproches. Mademoiſelle, lui répondis-je, non ſeulement je ne ſuis point Verville, mais auſſi j'oſe vous aſſurer, qu'il n'eſt point capable d'une mauvaiſe action, comme celle dont vous vous plaignez. Quoi, reprit-elle, tu n'ès point Verville? je ne t'ai point vû aux mains avec mon frere? un Gentilhomme n'eſt point venu à ton ſecours? & tu ne m'as point conduite céans à ma priere, où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi, & de moi? Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la ſuffoquoit. Pour moi, je ne fus jamais en plus grand' peine, ne pouvant comprendre comme elle connoiſſoit Verville, & ne le connoiſſoit point. Je

lui

lui dis, que la violence qu'on lui avoit faite, m'étoit inconnuë; & puiſqu'elle étoit ſœur de Monſieur de Saldagne, que je la menerois, ſi elle vouloit, où étoit ſa ſœur. Comme j'achevois de parler, je vis entrer dans la ſalle Verville & Mademoiſelle de Saldagne, qui vouloit abſolument qu'on la remenât chez ſon frere : je ne ſai pas d'où lui étoit venuë une ſi dangereuſe fantaiſie. Les deux ſœurs s'embraſſerent auſſitôt qu'elles ſe virent, & ſe remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria inſtamment de retourner dans ma chambre, leur repréſentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez Monſieur de Saldagne, la maiſon étant alarmée comme elle étoit, outre le péril qu'il y avoit pour elles entre les mains d'un brutal ; que dans ſon logis elles ne pouvoient être découvertes ; que le jour alloit bientôt paroître, & que ſelon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne, on aviſeroit à ce que l'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condeſcendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres Demoiſelles ſe trouvant toutes raſſurées de ſe voir enſemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges ſuccès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de cer-

certitude, que ſi nous l'euſſions vû, que la violence que l'on avoit faite à Mademoiſelle de Leri, venoit infailliblement de Saint Far, ne ſachant que trop Verville & moi, qu'il étoit encore capable de quelque choſe de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avoit joué dans la même maiſon où Saldagne avoit perdu ſon argent; & paſſant devant ſon Jardin un moment après le deſordre que nous y avions fait, il s'étoit rencontré avec les Laquais de Saldagne, qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur Maître, qu'ils aſſuroient avoir été aſſaſſiné par ſept ou huit voleurs, pour excuſer la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far ſe crut obligé de lui aller offrir ſon ſervice, comme à ſon voiſin, & ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans ſa chambre, au ſortir de laquelle Mademoiſelle de Saldagne l'avoit prié de la mettre à couvert des violences de ſon frere, & étoit venuë avec lui, comme avoit fait ſa ſœur avec nous. Il avoit donc voulu la mettre dans la ſalle du Jardin où nous étions, comme je vous ai dit: & parce qu'il n'avoit pas moins de peur que nous viſſions ſa Demoiſelle, que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, & que par haſard les deux

ſœurs

ſœurs ſe trouverent l'une auprès de l'autre, quand il entra, & quand nous ſortîmes ; je trouvai ſous ma main la ſienne, au même tems qu'il ſe trompa de la même façon avec la nôtre : & ainſi les Demoiſelles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faiſable, que j'avois éteint la lumiere, & qu'elles étoient vêtuës l'une comme l'autre, & ſi éperduës auſſi-bien que nous, qu'elles ne ſavoient ce qu'elles faiſoient. Auſſitôt que nous l'eûmes laiſſé dans la ſalle, ſe voyant ſeul, avec une fort belle fille, & ayant bien plus d'inſtinct que de raiſon, & pour parler de lui, comme il mérite, étant la brutalité même, il avoit voulu profiter de l'occaſion, ſans conſiderer ce qui en pourroit arriver, & qu'il faiſoit un outrage irréparable à une fille de condition, qui s'étoit miſe entre ſes bras comme dans un aſile. Sa brutalité fut punie comme elle méritoit. Mademoiſelle de Leri ſe défendit en Lionne, le mordit, l'égratigna, & le mit tout en ſang. A tout cela il ne fit autre choſe que s'aller coucher, & s'endormit auſſi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraiſonnable. Vous êtes peut-être en peine de ſavoir comment Mademoiſelle de Leri ſe trouvoit dans le Jardin, quand ſon frere nous y ſur-

ſurprit, elle qui n'y étoit point venuë, comme avoit fait ſa ſœur. C'eſt ce qui m'embarraſſoit auſſi-bien que vous: mais j'appris de l'une & de l'autre, que Mademoiſelle de Leri avoit accompagné ſa ſœur dans le Jardin, pour ne ſe fier pas à la diſcretion d'une ſervante; & c'étoit elle que j'avois entretenuë ſous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus ſi j'avois trouvé tant d'eſprit en une femme de chambre; & Mademoiſelle de Leri m'avoua, qu'après avoir fait converſation avec moi dans le Jardin, & m'avoir trouvé plus ſpirituel que ne l'eſt d'ordinaire un valet, celui de Verville qui lui avoit fait voir qu'il n'avoit guere d'eſprit, & qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi, l'avoit extrêmement étonné. Depuis ce tems-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque choſe de plus que de l'eſtime, &. j'oſe dire qu'elle étoit pour le moins auſſi aiſe que moi, de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité & de proportion, que ſi l'un de nous deux eût été valet, ou ſervante. Le jour parut que nous étions encore enſemble. Nous laiſſâmes nos Demoiſelles dans ma chambre, où elles s'endormirent ſi elles voulurent, & nous allâmes ſonger Verville & moi, à ce que nous avions à faire. Pour

moi

moi qui n'étois point amoureux comme Verville, je mourois d'envie de dormir : mais il n'y avoit pas apparence d'abandonner mon ami dans un ſi grand accablement d'affaires. J'avois un Laquais auſſi aviſé, que le valet de chambre de Verville étoit mal adroit. Je l'inſtruiſis autant que je pus, & l'envoyai découvrir ce qui ſe paſſoit chez Saldagne. Il s'acquitta de ſa commiſſion avec eſprit, & nous rapporta que les gens de Saldagne diſoient que des voleurs l'avoient fort bleſſé, & que l'on ne parloit non plus de ſes ſœurs, que ſi jamais il n'en eût eu, ſoit qu'il ne ſe ſouciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ſes gens d'en parler pour étouffer le bruit d'une choſe qui lui étoit ſi deſavantageuſe. Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville ; & peut-être de l'aſſaſſinat, lui répondis-je : & là-deſſus je lui appris que Saldagne étoit le même qui m'avoit voulu aſſaſſiner dans Rome ; que nous nous étions reconnus l'un l'autre : & j'ajoûtai, que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté ſur ſa vie, comme il y avoit grande apparence, qu'abſolument il ne ſoupçonnoit rien encore de l'intelligence que ſes ſœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions ap-

appris; & cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ſes ſentimens, & ſi nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avoit le viſage fort égratigné: mais quelque queſtion que Verville lui pût faire, il n'en put tirer autre choſe, ſinon que revenant de jouer, il avoit trouvé la porte du Jardin de Saldagne ouverte, ſa maiſon en rumeur, & lui fort bleſſé entre les bras de ſes gens, qui le portoient dans ſa chambre. Voilà un grand accident, lui dit Verville, & ſes ſœurs en ſeront bien affligées: ce ſont de fort belles filles, je veux leur aller rendre viſite. Que m'importe, lui répondit ce brutal, qui ſe mit enſuite à ſiffler, ſans plus rien répondre à ſon frere, pour tout ce qu'il lui put dire. Verville le quitta, & revint dans ma chambre, où j'employois toute mon éloquence pour conſoler nos Belles affligées. Elles ſe deſeſperoient, & n'attendoient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frere, qui étoit ſans doute l'homme du monde le plus eſclave de ſes paſſions. Mon Laquais leur alla querir à manger dans le prochain cabaret; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tinmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle étoit au haut du logis, &

éloi-

éloignée des autres. Elles n'euſſent point eu de répugnance à ſe mettre dans quelque Maiſon religieuſe : mais à cauſe de l'avanture fâcheuſe qui leur étoit arrivée, elles avoient grand ſujet de craindre de ne ſortir pas d'un Couvent quand elles voudroient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les bleſſures de Saldagne ſe gueriſſoient, & Saint-Far, que nous obſervions, l'alloit viſiter tous les jours. Verville ne bougeoit de ma chambre; à quoi on ne prenoit pas garde dans le logis, ayant accoûtumé d'y paſſer ſouvent les jours entiers à lire, ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour Mademoiſelle de Saldagne, & elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaiſois pas à ſa ſœur aînée ; & elle ne m'étoit pas indifferente. Ce n'eſt pas que la paſſion que j'avois pour Leonore fût diminuée ; mais je n'eſperois plus rien de ce côté-là. Et quand je l'aurois pû poſſeder, j'aurois fait conſcience de la rendre malheureuſe. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui le vouloit voir l'épée à la main, & qui l'attendoit avec un de ſes amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville étoit prié de ne ſe ſervir point d'un autre que de moi : ce qui me donna quelque ſoupçon, que peut-être il

nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce ſoupçon étoit aſſez bien fondé, ayant déja experimenté ce qu'il ſavoit faire : mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant réſolu de lui donner toutes ſortes de ſatisfaction, & d'offrir même d'épouſer ſa ſœur. Il envoya querir un caroſſe de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendoit, & où Verville fut bien étonné de trouver ſon frere qui ſervoit ſon ennemi. Nous n'oubliâmes ni ſoumiſſions, ni prieres, pour faire paſſer les choſes par accommodement ; il fallut abſolument ſe battre avec les deux moins raiſonnables hommes du monde. Je voulus proteſter à Saint-Far que j'étois au deſeſpoir de tirer l'épée contre lui ; & je ne répondis qu'avec des ſoumiſſions & des paroles reſpectueuſes à toutes les choſes outrageantes, dont il exerça ma patience. Enfin, il me dit brutalement que je lui avois toujours déplu, & que pour regagner ſes bonnes graces, il falloit que je reçuſſe de lui deux ou trois coups d'épée. En diſant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque tems, reſolu d'éviter d'en venir aux priſes, au péril de quelques bleſſures. Dieu favoriſa ma bonne intention, il tomba à mes pieds. Je le laiſſai relever, & cela l'anima encore

core davantage contre moi. Enfin, m'ayant bleſſé legerement à une épaule, il me cria comme auroit fait un Laquais, que j'en tenois, avec un emportement ſi inſolent, que ma patience ſe laſſa. Je le preſſai, & l'ayant mis en deſordre, je paſſai ſi heureuſement ſur lui, que je pûs lui ſaiſir la garde de ſon épée. Cet homme que vous haïſſez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de ſaiſon, ſans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il étoit, quoique je lui repréſentaſſe que nous devions aller ſeparer ſon frere & Saldagne, qui ſe rouloient l'un ſur l'autre: mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, & je penſai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant ſon épée, que je jettai aſſez loin de lui. Je courus auſſitôt au ſecours de Verville, qui étoit aux priſes avec ſon homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut deſarmé, & en même tems je me ſentis donner un coup d'épée par derriere. C'étoit le genereux Saint-Far, qui ſe ſervoit ſi lâchement de l'épée que je lui avois laiſſée. Je ne fus plus maître de mon reſſentiment, je lui en portai un qui lui fit une grande bleſſure. Le Baron d'Arques qui ſur-

vint à l'heure même, & qui vit que je bleſſois ſon fils, m'en vouloit d'autant plus de mal, qu'il m'avoit toujours voulu beaucoup de bien. Il pouſſa ſon cheval ſur moi, & me donna un coup d'épée ſur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui, fondirent ſur moi à ſon exemple. Je me démêlai aſſez heureuſement de tant d'ennemis : mais il eût fallu céder au nombre, ſi Verville, le plus généreux ami du monde, ne ſe fût mis entr'eux & moi, au péril de ſa vie. Il donna un grand eſtramaçon ſur les oreilles de ſon valet, qui me preſſoit plus que les autres, pour ſe faire de fête. Je préſentai mon épée par la garde au Baron d'Arques, cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin, ingrat, & me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, juſqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin, & tout ingrat que j'étois, j'avois donné la vie à ſon fils, & que je ne l'avois bleſſé, qu'après en avoir été frappé en trahiſon. Verville ſoûtint à ſon pere que je n'avois pas tort: mais il dit toujours qu'il ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le Baron d'Arques dans le caroſſe où l'on avoit mis Saint-Far; & Verville qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit deſcendre

dre dans l'Hôtel d'un de nos Princes, où il avoit des amis, & ſe retira chez ſon pere. Monſieur de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un caroſſe, & me reçut en ſon logis ſecretement, où il eut ſoin de moi, comme ſi j'euſſe été ſon fils. Verville me vint voir le lendemain, & me conta que ſon pere avoit été averti de notre combat par les ſœurs de Saldagne, qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit enſuite avec grande joye, que l'affaire s'accomoderoit par un double mariage, auſſitôt que ſon frere ſeroit guéri, qui n'étoit pas bleſſé en lieu dangereux; qu'il ne tiendroit qu'à moi que je ne fuſſe bien avec Saldagne; & pour ſon pere, qu'il n'étoit plus en colere, & étoit bien fâché de m'avoir maltraité. Il ſouhaita enſuite que je fuſſe bientôt guéri, pour avoir part à tant de réjouïſſances: mais je lui répondis, que je ne pouvois plus demeurer dans un pays, où l'on pouvoit me reprocher ma baſſe naiſſance, comme avoit fait ſon pere, & que je quitterois bientôt le Royaume, pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux ſentimens d'honneur que ſon exemple m'avoit donnez. Je veux croire que ma réſolution l'affligea: mais un homme amoureux n'eſt pas long-tems occupé par une autre paſſion

que l'amour. Le Deſtin continuoit ainſi ſon Hiſtoire, quand on ouït tirer dans la ruë un coup d'Arquebuſe, & tout auſſitôt jouër des Orgues. Cet inſtrument, qui peut-être n'avoit point encore été ouï à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'Arquebuſe avoit éveillez. On continuoit toujours de jouër des Orgues; & ceux qui s'y connoiſſoient remarquerent même que l'Organiſte jouoit un chant d'Egliſe. Perſonne ne pouvoit rien comprendre en cette dévote Sérénade, qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnuë pour telle. Mais on n'en douta plus, quand on ouït deux méchantes voix, dont l'une chantoit le deſſus & l'autre ralloit une baſſe. Ces deux voix de Lutin ſe joignirent aux Orgues, & firent un concert à faire hurler tous les chiens du païs. Ils chanterent,

Allons de nos voix & de nos Luts d'ivoire ravir les eſprits, & le reſte de la chanſon. Après que cet air ſurannè fut mal chanté, on ouït la voix de quelqu'un, qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux Chantres, qu'ils chantoient toujours une même choſe. Les pauvres gens répondirent, qu'ils ne ſavoient pas ce qu'on vouloit qu'ils chantaſſent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à

dem

demi haut la même perſonne ; il faut chanter, puiſqu'on vous paye bien. Après cet Arrêt définitif, les Orgues changerent de ton, & on ouït un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort devotement. Perſonne des Auditeurs n'avoit encore oſé parler, de peur d'interrompre la Muſique, quand la Rancune, qui ne ſe fût pas tû en une pareille occaſion pour tous les biens du monde, cria tout haut ; On fait donc ici le Service divin dans les ruës ? Quelqu'un des écoutans prit la parole, & dit que l'on pouvoit proprement appeller cela, chanter Tenebres. Un autre ajoûta, que c'étoit une Proceſſion de nuit: Enfin tous les Facetieux de l'hôtellerie ſe réjouïrent ſur la Muſique, ſans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit, & encore moins à qui, ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançoit toûjours chemin, lorſque dix ou douze chiens qui ſuivoient une chienne de mauvaiſe vie, vinrent à la ſuite de leur Maîtreſſe ſe mêler parmi les jambes des Muſiciens: & comme pluſieurs Rivaux enſemble ne ſont pas long-tems d'accord, après avoir grondé & juré quelque tems les uns contre les autres, enfin, tout d'un coup, ils ſe pillerent avec tant d'animoſité & de furie, que les Muſiciens craignirent pour leurs jambes, & ga-

gnerent au pied, laiſſant leurs Orgues à la diſcretion des chiens. Ces Amans immoderez n'en uſerent pas bien, ils renverſerent une table à treteaux qui ſoûtenoit la machine harmonieuſe, & je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levaſſent la jambe, & ne piſſaſſent contre les Orgues renverſées, ces animaux étant fort diuretiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connoiſſance a envie de proceder à la multiplication de ſon eſpece. Le concert étant ainſi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, & voulut mettre à couvert le buffet d'Orgues, la table & les treteaux. Comme ſes valets & lui s'occupoient à cet œuvre charitable, l'Organiſte revint à ſes Orgues, accompagné de trois perſonnes, entre leſquelles il y avoit une femme & un homme qui ſe cachoit le nez de ſon manteau. Cet homme étoit le veritable Ragotin qui avoit voulu donner une Sérénade à Mademoiſelle de l'Etoile, & s'étoit adreſſé pour cela à un petit châtré, Organiſte d'une Egliſe. Ce fut ce monſtre, ni homme ni femme, qui chanta le deſſus, & qui joua des Orgues que ſa ſervante avoit apportées : un enfant de Chœur qui avoit déja mué, chanta la baſſe, & tout cela pour le prix & ſom-

me

me de deux teſtons, tant il faiſoit déja cher vivre dans ce bon païs du Maine. Auſſi-tôt que l'hôte eut reconnu les Auteurs de la Sérénade, il dit aſſez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient aux fenêtres de l'hôtellerie : C'eſt donc vous, Monſieur Ragotin, qui venez chanter Vêpres à ma porte? vous feriez bien mieux de dormir, & de laiſſer dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit, qu'il le prenoit pour un autre; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir nier. Cependant l'Organiſte qui trouva ſes Orgues rompuës, & qui étoit fort colere, comme ſont tous les animaux imbarbes, dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui falloit payer. Ragotin lui répondit, qu'il ſe moquoit de cela. Ce n'eſt pourtant pas moquerie, repartit le châtré, je veux être payé. L'hôte & ſes valets donnerent leurs voix pour lui : mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorans, que cela ne ſe pratiquoit point en Sérénade; & cela dit, s'en alla tout fier de ſa galanterie. La Muſique chargea les Orgues ſur le dos de la ſervante du châtré, qui ſe retira en ſon logis de fort mauvaiſe humeur, la table ſur l'épaule, & ſuivi de l'Enfant de Chœur, qui portoit les deux treteaux. L'hôtellerie fut fermée; le Deſtin donna le

bon ſoir aux Comediennes, & remit la fin de ſon Hiſtoire. emiere occaſion.

CHAPITRE XVI.

L'ouverture du Théâtre, & autres choſes qui ne ſont pas de moindre conſequence.

LE lendemain les Comediens s'aſſemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie, pour repeter la Comedie qui ſe devoit repréſenter après dîner. La Rancune, à qui Ragotin avoit déja fait confidence de la Sérénade, & qui avoit fait ſemblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ſes compagnons, que le petit homme ne manqueroit pas de venir bien-tôt recueillir les louanges de ſa galanterie raffinée; & ajouta, que toutes les fois qu'il en voudroit parler, il falloit en détourner le diſcours malicieuſement. Ragotin entra dans la chambre en même tems; & après avoir ſalué les Comediens en général, il voulut parler de la Sérénade à Mademoiſelle de l'Etoile, qui fut alors pour lui une Etoile errante: car elle chan-

changea de place ſans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'étoit couchée, & comment elle avoit paſſé la nuit. Il la quitta pour Mademoiſelle Angelique, qui au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier ſon rôle. Il s'adreſſa à la Caverne, qui ne le regarda ſeulement pas. Tous les Comediens l'un après l'autre ſuivirent exactement l'ordre qu'avoit donné la Rancune, & ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changerent de diſcours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précedente. Enfin, preſſé de ſa vanité, & ne pouvant laiſſer languir ſa réputation davantage, il dit tout haut, parlant à tout le monde: Voulez-vous que je vous avouë une vérité? Vous en uſerez comme il vous plaira, répondit quelqu'un. C'eſt moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une Sérénade. On les donne donc en ce païs avec des Orgues, lui dit le Deſtin? & à qui la donniez-vous? N'eſt-ce point, continua-t-il, à la belle Dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens enſemble? Il n'en faut point douter, dit l'Olive; car ces animaux de nature mordante, n'euſſent pas troublé une Muſique ſi harmonieuſe, à moins que d'être Rivaux, & même jaloux de Monſieur Ragotin. Un autre de la compagnie

prit la parole, & dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût bien avec ſa Maîtreſſe, & qu'il ne l'aimât à bonne intention, puiſqu'il y alloit ſi ouvertement. Enfin, tous ceux qui étoient dans la chambre, pouſſerent à bout Ragotin ſur la Sérénade, à la reſerve de la Rancune, qui lui fit grace, ayant été honoré de l'honneur de ſa confiance: & il y a apparence, que cette belle raillerie de chien, eût épuiſé tous ceux qui étoient dans la chambre, ſi le Poëte, qui en ſon eſpece étoit auſſi ſot & auſſi vain que Ragotin, & qui de toutes les choſes tiroit matiere de contenter ſa vanité, n'eût rompu les chiens, en diſant du ton d'un homme de condition, ou plûtôt qui le fait à fauſſes enſeignes: A propos de Sérénade, il me ſouvient qu'à mes Nôces, on m'en donna une quinze jours de ſuite, qui étoit compoſée de plus de cent ſortes d'inſtrumens. Elle courut par tout le Marets: les plus galantes Dames de la Place Royale l'adopterent; pluſieurs Galans s'en firent honneur; & elle donna même de la jalouſie à un homme de condition, qui fit charger par ſes gens ceux qui me la donnoient: mais ils n'y trouverent pas leur compte; car ils étoient tous de mon païs, braves gens s'il en eſt au monde, & dont la plus grande partie avoient

voient été Officiers dans un Régiment que je mis ſur pied, quand les Communes de nos quartiers ſe ſoûleverent. La Rancune qui avoit contraint ſon naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le Poëte qu'il perſécutoit continuellement. Il prit donc la parole, & dit au nourriſſon des Muſes: Votre Sérénade, de la façon que vous nous la repréſentez, étoit plûtôt un charivari, dont un homme de condition fut importuné, & envoya la canaille de ſa maiſon pour le faire taire, ou pour le chaſſer plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'eſt que votre femme eſt morte de vieilleſſe ſix mois après votre hymenée, pour parler en vos termes. Elle mourut pourtant du mal de mere, dit le Poëte. Dites plutôt de grand'mere, d'ayeule, ou de biſayeule, répondit la Rancune. Dès le Regne d'Henri quatriéme, la mere ne lui faiſoit plus de mal, ajouta-t-il; & pour vous montrer que j'en ſai plus de nouvelles que vous-même, quoique vous nous la prôniez ſi ſouvent, je veux vous apprendre une choſe d'elle, qui n'eſt jamais venuë à votre connoiſſance. Dans la Cour de la Reine Marguerite . . . Ce beau commencement d'hiſtoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étoient dans la chambre,

qui ſavoient bien qu'il avoit des mémoires contre tout le genre humain. Le Poëte qui le redoutoit extrêmement, l'interrompit, en lui diſant : Je gage cent piſtoles que non. Ce défi de gager fait ſi à propos, fit rire toute la compagnie, & le fit ſortir hors de la chambre. C'étoit toujours ainſi par des gageures de ſommes conſiderables, que le pauvre homme défendoit ſes Hyperboles quotidiennes, qui pouvoient bien monter chaque ſemaine à la ſomme de mille ou douze cens impertinences, ſans y comprendre les menteries. La Rancune étoit le Contrôleur général, tant de ſes actions, que de ſes paroles; & l'aſcendant qu'il avoit ſur lui étoit ſi grand, que je l'oſe comparer à celui du génie d'Auguſte ſur celui d'Antoine; cela s'entend, prix pour prix, & ſans faire comparaiſon de deux Comediens de campagne, à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé ſon conte, & en ayant été interrompu par le Poëte, comme je vous ai dit, chacun le pria inſtamment de l'achever: mais il s'en excuſa, promettant de leur conter une autre fois la vie du Poëte toute entiere, & que celle de ſa femme y ſeroit compriſe. Il fut queſtion de repeter la Comedie qu'on devoit jouër le jour même dans un Tripot voiſin. Il n'arriva rien de re-

emarquable pendant la repetition. On joua après dîner, & on joua fort bien. Mademoiſelle de l'Etoile y ravit tout le monde par ſa beauté; Angelique eut des Partiſans pour elle; & l'une & l'autre s'acquitta de ſon perſonnage à la ſatisfaction de tout le monde. Le Deſtin & ſes camarades firent auſſi des merveilles; & ceux de l'aſſiſtance qui avoient ſouvent ouï la Comedie dans Paris, avouerent que les Comediens du Roi n'euſſent pas mieux repréſenté. Ragotin ratifia en ſa tête la donation qu'il avoit faite de ſon corps & de ſon ame à Madamoiſelle de l'Etoile, paſſée pardevant la Rancune, qui lui promettoit tous les jours de la faire accepter à la Comedienne. Sans cette promeſſe, le deſeſpoir eût bien-tôt fait un beau grand ſujet d'Hiſtoire tragique d'un méchant petit Avocat. Je ne dirai point ſi les Comediens plûrent autant aux Dames du Mans, que les Comediennes avoient fait aux hommes: quand j'en ſaurois quelque choſe, je n'en dirois rien: mais parce que l'homme le plus ſage n'eſt pas quelquefois maître de ſa langue, je finirai le préſent Chapitre, pour m'ôter tout ſujet de tentation.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Le mauvais ſuccès qu'eut la civilité de Ragotin.

AUſſi-tôt que le Deſtin eut quitté ſa vieille broderie, & repris ſon habit de tous les jours, la Rappiniere le mena aux priſons de la Ville, à cauſe que l'homme qu'ils avoient pris le jour que le Curé de Dom-Front fut enlevé, demandoit à lui parler. Cependant les Comediens s'en retournerent en leur hôtellerie, avec un grand cortege de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de Mademoiſelle de la Caverne, dans le tems qu'elle ſortoit du jeu de paume où l'on avoit joué, lui préſenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce ſervice-la à ſa chere l'Etoile. Il en fit autant à Mademoiſelle Angelique; tellement qu'il ſe trouva Ecuyer à droit, & à gauche. Cette double civilité fut cauſe d'une incommodité triple: car la Caverne qui avoit le haut de la ruë, comme de raiſon, étoit preſſée par Ragotin, afin qu'Angelique ne marchât point dans le ruiſſeau. De plus, le petit homme

me qui ne leur venoit qu'à la ceinture, tiroit ſi fort leurs mains en bas, qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber ſur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage, c'eſt qu'il ſe retournoit à tout moment pour regarder Mademoiſelle de l'Etoile, qu'il entendoit parler derriere lui à deux Godelureaux qui la remenoient malgré elle. Les pauvres Comediennes eſſayerent ſouvent de ſe déprendre les mains: mais il tint toujours ſi ferme, qu'elles euſſent autant aimé avoir les oſſelets. Elles le prierent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répondoit ſeulement, Serviteur, Serviteur, (c'étoit ſon compliment ordinaire) & leur ſerra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience juſqu'à l'eſcalier de leur chambre, où elles eſpererent d'être remiſes en liberté; mais Ragotin n'étoit pas homme à cela. En diſant toujours Serviteur, Serviteur, à tout ce qu'elles lui purent dire, il eſſaya premierement de monter de front avec les deux Comediennes: ce qui s'étant trouvé impoſſible, parce que l'eſcalier étoit trop étroit, la Caverne ſe mit le dos contre la muraille, & monta la premiere, tirant après ſoi Ragotin, qui tiroit après ſoi Angelique, qui ne tiroit rien, & qui rioit comme une fol-

le

le. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrez de leur chambre, ils trouverent un valet de l'hôte, chargé d'un ſac d'avoine d'une peſanteur exceſſive, qui leur dit à grand'peine, tant il étoit accablé de ſon fardeau, qu'ils euſſent à deſcendre, parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragotin voulut repliquer; le valet jura tout net, qu'il laiſſeroit tomber ſon ſac ſur eux. Ils défirent donc avec précipitation, ce qu'ils avoient fait fort poſément, ſans que Ragotin voulût encore quitter les mains des Comediennes. Le valet chargé d'avoine les preſſoit étrangement; ce qui fut cauſe que Ragotin fit un faux pas, qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, ſe tenant, comme il faiſoit, aux mains des Comediennes: mais il s'attira ſur le corps la Caverne, laquelle ſe ſoûtenoit davantage que ſa fille, à cauſe de l'avantage du lieu. Elle tomba donc ſur lui, & lui marcha ſur l'eſtomach & ſur le ventre, ſe donnant de la tête contre celle de ſa fille ſi rudement, qu'elles en tomberent & l'une & l'autre. Le valet qui crut que tant de monde ne ſe releveroit pas ſitôt, & qui ne pouvoit plus ſupporter la peſanteur de ſon ſac d'avoine, le déchargea enfin ſur les degrez, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le ſac ſe délia, ou ſe rompit par malheur.

L'hôte

L'hôte y arriva, qui penſa enrager contre les Comediennes; les Comediennes enrageoient contre Ragotin, qui enrageoit plus que pas un de ceux qui enragerent; parce que Mademoiſelle de l'Etoile, qui arriva en même tems, fut encore témoin de cette diſgrace, preſque auſſi fâcheuſe que celle du chapeau que l'on lui avoit coupé avec des cizeaux quelques jours auparavant. La Caverne jura ſon grand ſerment que Ragotin ne la meneroit jamais, & montra à Mademoiſelle de l'Etoile ſes mains, qui étoient toutes meurtries. L'Etoile lui dit, que Dieu l'avoit punie, de lui avoir ravi Monſieur Ragotin, qui l'avoit retenuë devant la Comedie pour la ramener; & ajouta, qu'elle étoit bien aiſe de ce qui étoit arrivé au petit homme, puiſqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela: car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de ſon avoine, ayant déja pour le même ſujet voulu battre ſon valet, qui appella Ragotin Avocat de cauſes perduës. Angelique lui fit la guerre à ſon tour, & lui reprocha qu'elle avoit été ſon pis aller. Enfin, la fortune fit bien voir juſques-là, qu'elle ne prenoit encore nulle part dans les promeſſes que la Rancune avoit faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux

amant

amant de tout le païs du Maine; à y comprendre même le Perche & Laval. L'avoine fut ramaſſée, & les Comediennes monterent dans leur chambre l'une après l'autre, ſans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y ſuivit point, & je n'ai pas bien ſu où il alla. L'heure du ſouper vint: on ſoupa dans l'hôtellerie; chacun prit parti après le ſouper, & le Deſtin s'enferma avec les Comediennes, pour continuer ſon Hiſtoire.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'Hiſtoire de Deſtin, & de l'Etoile.

J'Ai fait le précedent Chapitre un peu court, peut-être que celui-ci ſera plus long; je n'en ſuis pourtant pas bien aſſuré; nous allons voir. Le Deſtin ſe mit en ſa place accoûtumée, & reprit ſon Hiſtoire en cette ſorte. Je m'en vas vous achever le plus ſuccintement que je pourrai, une vie qui ne vous a déja ennuyé que trop long-tems. Verville m'étant venu voir, comme je vous ai dit, & n'ayant pû me perſuader de retourner chez ſon pere, il me quit-

ta fort affligé de ma réſolution, à ce qu'il me parut, & s'en retourna chez lui, où quelque tems après il ſe maria avec Mademoiſelle de Saldagne ; & Saint-Far en fit autant avec Mademoiſelle de Lery, Elle étoit auſſi ſpirituelle, que Saint-Far l'étoit peu ; & j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux eſprits ſi diſproportionnez ſe ſeront accordez enſemble. Cependant je me guéris entierement ; & le généreux Monſieur de Saint-Sauveur ayant approuvé la réſolution que j'avois priſe de m'en aller hors du Royaume, me donna de l'argent pour mon voyage ; & Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit préſent d'un bon cheval, & de cent piſtoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à deſſein de repaſſer par Rome ; & après y avoir vû ma Leonore pour la derniere fois, de m'aller faire tuer en Candie, pour n'être pas long-tems malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie, qui étoit proche de la riviere. Etant arrivé de bonne heure, & ne ſachant à quoi me divertir, en attendant le ſouper, j'allai me promener ſur un grand Pont de pierre qui traverſe la riviere de Loire. Deux femmes s'y promenoient auſſi, dont l'une, qui paroiſſoit être malade, s'appuyoit ſur l'autre, ayant bien de la peine à

marcher. Je les ſaluai ſans les regarder en paſſant auprès d'elles, & me promenai quelque tems ſur le Pont, ſongeant à ma malheureuſe fortune, & plus ſouvent à mon amour. J'étois aſſez bien vêtu, comme il eſt néceſſaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuſer un méchant habit. Quand je repaſſai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi haut: Pour moi, je croirois que ce ſeroit lui, s'il n'étoit point mort. Je ne ſai pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas ſujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis Mademoiſelle de la Boiſſiere, le viſage fort pâle & défait, qui s'appuyoit ſur ſa fille Leonore. J'allai droit à elles, avec plus d'aſſurance que je n'euſſe fait dans Rome, m'étant beaucoup formé le corps & l'eſprit durant le tems que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai ſi ſurpriſes, & ſi effrayées, que je croi qu'elles ſe fuſſent miſes en fuite, ſi Mademoiſelle de la Boiſſiere eût pû courir. Cela me ſurprit auſſi. Je leur demandai par quelle heureuſe rencontre je me trouvois avec les perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres. Elles ſe raſſurerent à mes paroles. Mademoiſelle de la Boiſſiere me dit, que je ne devois point trouver

étrange

étrange ſi elles me regardoient avec quelque ſorte d'étonnement; que le Seigneur Stephano leur avoit fait voir des Lettres de l'un des Gentilshommes que j'accompagnois dans Rome, par leſquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme; & ajouta, qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit ſi fort affligée, ne ſe trouvoit pas véritable. Je lui répondis, que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui me pouvoit arriver, & que je m'en allois à Veniſe faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attriſterent de ma réſolution; & la mere me fit alors des careſſes extraordinaires, dont je ne pouvois deviner la cauſe. Enfin, j'appris d'elle-même ce qui la rendoit ſi civile. Je pouvois encore lui rendre ſervice, & l'état où elle ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de me mépriſer, & de me faire mauvais viſage, comme elle avoit fait dans Rome. Il leur étoit arrivé un malheur aſſez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étoient fort beaux, & en quantité, elles étoient parties de Rome avec une ſervante Françoiſe qui les ſervoit il y avoit long-tems; & le Seigneur Stephano leur avoit donné ſon valet, qui étoit Flamand comme lui, & qui vouloit

vouloit retourner en ſon païs. Ce valet & cette ſervante s'aimoient, à deſſein de ſe marier enſemble, & leur amour n'étoit connu de perſonne. Mademoiſelle de la Boiſſiere étant arrivée à Roanne, ſe mit ſur la riviere. A Nevers, elle ſe trouva ſi mal, qu'elle ne put paſſer outre. Durant ſa maladie, elle fut aſſez difficile à ſervir, & ſa ſervante s'en acquitta fort mal, contre ſa coutume. Un matin, le valet & la ſervante ne ſe trouverent plus; & ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre Demoiſelle diſparut auſſi. Le déplaiſir qu'elle en eut, augmenta ſa maladie, & elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris, d'où elle eſperoit recevoir dequoi continuer ſon voyage. Mademoiſelle de la Boiſſiere m'apprit en peu de mots cette fâcheuſe avanture. Je les remenai en leur hôtellerie, qui étoit auſſi la mienne; & après avoir été quelque tems avec elles, je me retirai en ma chambre, pour les laiſſer ſouper. Pour moi, je ne mangeai point, & je crûs avoir été à table cinq ou ſix heures pour le moins. Je les allai voir auſſitôt qu'elles m'eurent fait dire que je ſerois le bien venu. Je trouvai la mere dans ſon lit; & la fille me parut avec un viſage auſſi triſte, que je l'avois

trouvée

trouvée gaye un moment auparavant. Sa mere étoit encore plus triſte qu'elle, & je le devins auſſi. Nous fûmes quelque tems à nous regarder ſans rien dire. Enfin, Mademoiſelle de la Boiſſiere me montra des Lettres qu'elle avoit reçûës de Paris, qui les rendoient ſa fille & elle, les plus affligées perſonnes du monde. Elle m'apprit le ſujet de ſon affliction, avec une ſi grande effuſion de larmes, & ſa fille que je vis pleurer auſſi fort que ſa mere, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner aſſez bien mon reſſentiment, quoique je leur offriſſe tout ce qui dépendoit de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchiſe. Je ne ſai pas encore ce qui vous afflige ſi fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'eſprit en repos: Dites-moi donc, Madame, ce qu'il faut que je faſſe: j'ai de l'argent ſi vous en manquez; j'ai du courage ſi vous avez des ennemis; & je ne prétens de tous les ſervices que je vous offre, que la ſatisfaction de vous avoir ſervie. Mon viſage & mes paroles leur firent ſi bien voir ce que j'avois dans l'ame, que leur grande affliction ſe modera un peu. Mademoiſelle de la Boiſſiere me lut une Lettre, par laquelle une fem-

me de ſes amies lui mandoit, qu'une perſonne qu'elle ne nommoit point, & que je m'apperçus bien être le pere de Leonore, avoit eu commandement de ſe retirer de la Cour, & qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainſi la pauvre Demoiſelle ſe trouvoit dans un païs inconnu, ſans argent, & ſans eſperance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avois, qui pouvoit monter à cinq-cens écus, & lui dis que je la conduirois en Hollande, & au bout du monde, ſi elle y vouloit aller. Enfin, je l'aſſurai qu'elle avoit retrouvé en moi une perſonne qui la ſerviroit comme un valet, & de qui elle ſeroit aimée & reſpectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils: mais je n'étois plus cet homme odieux, à qui l'on avoit refuſé la porte dans Rome, & pour qui Leonore n'étoit pas viſible, & Mademoiſelle de la Boiſſiere n'étoit plus pour moi une mere ſevere. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours, que Leonore me ſeroit fort obligée. Tout ſe paſſoit au nom de Leonore, & vous euſſiez dit que ſa mere n'éoit plus qu'une ſuivante, qui parloit pour ſa maîtreſſe: tant il eſt vrai que la plûpart du monde ne conſidere les perſonnes, que ſelon qu'elles leur ſont utiles. Je les laiſſai fort conſolées,

ſolées, & me retirai en ma chambre le plus ſatisfait homme du monde. Je paſſai la nuit fort agréablement, quoi qu'en veillant: ce qui me retint au lit aſſez tard, n'ayant commencé à dormir, qu'à la pointe du jour. Leonore me parut ce jour-là habillée avec plus de ſoin, qu'elle n'étoit le jour de devant, & elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la Meſſe ſans ſa mere, qui étoit encore trop foible. Nous dinâmes enſemble; & depuis ce tems-là, nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiſelle de la Boiſſiere me témoignoit beaucoup de reconnoiſſance des ſervices que je lui rendois, & me proteſtoit ſouvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon cheval; & auſſi-tôt que la malade fut aſſez forte, nous prîmes une Cabane, & baiſſâmes juſqu'à Orleans. Durant le tems que nous fûmes ſur l'eau, je jouïs de la converſation de Leonore, ſans qu'une ſi grande félicité fût troublée par ſa mere. Je trouvai des lumieres dans l'eſprit de cette belle fille, auſſi brillantes que celle de ſes yeux: & le mien, dont peut-être elle avoit pû douter dans Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage? elle vint à m'aimer autant que je l'aimois; & vous avez bien pû reconnoître depuis le tems

que vous nous voyez l'un & l'autre, que cet amour réciproque n'eſt point encore diminué. Quoi! interrompit Angelique, Mademoiſelle de l'Etoile eſt donc Leonore? Et qui donc, lui répondit le Deſtin? Mademoiſelle de l'Etoile prit la parole, & dit que ſa compagne avoit raiſon de douter qu'elle fût cette Leonore, dont le Deſtin avoit fait une beauté de Roman. Ce n'eſt point par cette raiſon-là, repartit Angelique, mais c'eſt à cauſe que l'on a toujours de la peine à croire une choſe que l'on a beaucoup déſirée. Mademoiſelle de la Caverne dit qu'elle n'en avoit point douté, & ne voulut pas que ce diſcours allât plus avant, afin que le Deſtin pourſuivît ſon Hiſtoire, qu'il reprit de cette ſorte. Nous arrivâmes à Orleans, où notre entrée fut ſi plaiſante, que je vous en veux apprendre les particularitez. Un tas de faquins qui attendent ſur le Port ceux qui viennent par eau, pour porter leurs hardes, ſe jetterent à la foule dans notre Cabanne. Ils ſe préſenterent plus de trente à ſe charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entr'eux eût pû porter ſous ſes bras. Si j'euſſe été ſeul, je n'euſſe pas peut-être été aſſez ſage pour ne m'emporter point contre ces inſolens. Huit d'entr'eux ſaiſirent une petite caſſette qui

ne peſoit pas vingt livres; & ayant fait ſemblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la hauſſerent au milieu d'eux par-deſſus leurs têtes, chacun ne la ſoutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui étoit ſur le Port, ſe mit à rire, & nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverſer toute une Ville avec tant d'appareil: car le reſte de nos hardes, qu'un ſeul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine; & mes ſeuls piſtolets furent portez par quatre hommes. Nous entrâmes dans la Ville dans l'ordre que je vais vous dire: Huit grands pendarts yvres, ou qui le devoient être, portoient au milieu d'eux une petite caſſette, comme je vous ai déja dit. Mes piſtolets ſuivoient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiſelle de la Boiſſiere qui enrageoit auſſi bien que moi, alloit immédiatement après. Elle étoit aſſiſe dans une grande chaiſe de paille, ſoutenuë ſur deux grands bâtons de Bâtelier, & portée par quatre hommes qui ſe relayoient les uns les autres, & qui lui diſoient cent ſotiſes en la portant. Le reſte de nos hardes ſuivoit, qui étoit compoſé d'une petite valiſe, & d'un paquet couvert de toile, que ſept ou huit de ces

coquins ſe jettoient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot caſſé. Je conduiſois la queue du triomphe, tenant Leonore par la main, qui rioit ſi fort, qu'il falloit malgré moi que je priſſe plaiſir à cette friponnerie. Durant notre marche, les paſſans s'arrêtoient dans les rues pour nous conſiderer, & le bruit que l'on y faiſoit à cauſe de nous, attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin, nous arrivâmes au Faubourg, qui eſt du côté de Paris, ſuivis de force canaille, & nous logeâmes à l'enſeigne des Empereurs. Je fis entrer mes Dames dans une ſalle baſſe, & menaçai enſuite ces coquins ſi furieuſement, qu'ils furent trop aiſes de recevoir fort peu de choſe que je leur donnai, l'hôte & l'hôteſſe les ayant querellez. Mademoiſelle de la Boiſſiere, que la joye de n'être plus ſans argent, avoit guérie plûtôt qu'autre choſe, ſe trouva aſſez forte pour aller en carroſſe. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partoit le lendemain, & en deux jours nous arrivâmes heureuſement à Paris. En deſcendant à la maiſon des coches, je fis connoiſſance avec la Rancune qui étoit venu d'Orleans, auſſi-bien que nous, dans un coche, qui accompagnoit notre carroſſe. Il ouït que je demandois où étoit l'hôtellerie des coches

de

de Calais: il me dit, qu'il y alloit à l'heure même; & que ſi nous n'avions pas de logis arrêté, il nous meneroit loger, ſi nous voulions, chez une femme de ſa connoiſſance, qui logeoit en chambre garnie, où nous ſerions fort commodément. Nous le crûmes, & nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme étoit veuve d'un homme qui avoit été toute ſa vie tantôt Portier, & tantôt Décorateur d'une Troupe de Comediens, & même avoit tâché autrefois de réciter, & n'y avoit pas réuſſi. Ayant amaſſé quelque choſe en ſervant les Comediens, il s'étoit mêlé de loger en chambre garnie, & de prendre des Penſionnaires, & par-là s'étoit mis à ſon aiſe. Nous louâmes deux chambres aſſez commodes. Mademoiſelle de la Boiſſiere fut confirmée dans les mauvaiſes nouvelles qu'elle avoit eues du pere de Leonore, & en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligerent aſſez, pour la faire retomber malade. Cela nous fit differer quelque tems notre voyage de Hollande, où elle avoit réſolu que je la conduirois; & la Rancune qui alloit y joindre une Troupe de Comediens, voulut bien nous attendre, après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiſelle de la Boiſſiere étoit ſouvent viſitée par une de ſes a-

mies, qui avoit ſuivi en même tems qu'elle, la femme de l'Ambaſſadeur de France à Rome, en qualité de femme de chambre, & qui avoit même été ſa confidente pendant le tems qu'elle fut aimée du pere de Leonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de ſon prétendu mari ; & nous en reçûmes pluſieurs bons offices, pendant le tems que nous fûmes à Paris. Je ne ſortois que le moins ſouvent que je pouvois, de peur d'être vû de quelqu'un de ma connoiſſance; & je n'avois pas grand'peine à garder le logis, puiſque j'étois avec Leonore, & que par les ſoins que je rendois à ſa mere, je me mettois toujours de mieux en mieux en ſon eſprit. A la perſuaſion de cette femme, dont je vous viens de parler, nous allâmes un jour nous promener à S. Clou, pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôteſſe fut de la partie, & la Rancune auſſi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux Jardins; & après avoir fait collation, la Rancune conduiſit notre petite Troupe vers notre bateau, tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôteſſe fort déraiſonnable, qui me retint plus long-tems que je ne penſois. Je ſortis d'entre ſes mains au meilleur marché que je

pûs,

pûs, & m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la riviere, qui ramenoit mes gens à Paris ſans moi, & ſans me laiſſer même un petit Laquais, qui portoit mon épée & mon manteau. Comme j'étois ſur le bord de l'eau, bien en peine de ſavoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu, j'ouïs une grande rumeur dans un bateau; & m'en étant approché, je vis deux ou trois Gentilshommes, ou qui avoient mine de l'être, qui vouloient battre un Batelier, parce qu'il refuſoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout haſard dans ce bateau, dans le tems qu'il quittoit le bord, le Batelier ayant eu peur d'être battu. Mais ſi j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laiſſé à Saint Clou, je ne fus pas moins embaraſſé de voir que celui qui faiſoit cette violence, étoit le même Saldagne à qui j'avois tant de ſujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il paſſa du bout du bateau où il étoit, à celui où j'étois fort empêché de ma contenance. Je lui cachai mon viſage le mieux que je pûs; mais me trouvant ſi près de lui, qu'il étoit impoſſible qu'il ne me reconnût, & me trouvant ſans épée, je pris la réſolution la plus deſeſperée du monde, dont la hai-

ne ſeule ne m'eût pas rendu capable, ſi la jalouſie ne s'y fût mêlée. Je le ſaiſis au corps dans l'inſtant qu'il me reconnoiſſoit, & me jettai dans la riviere avec lui. Il ne put ſe prendre à moi, ſoit que ſes gants l'en empêchaſſent, ou parce qu'il fut ſurpris. Jamais homme ne fut plus près de ſe noyer que lui. La plûpart des bateaux allerent à ſon ſecours, chacun croyant que nous étions tombez dans l'eau par quelque accident, & Saldagne ſeul ſachant de quelle façon la choſe étoit arrivée, & n'étant pas en état de s'en plaindre ſi-tôt, ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord ſans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit, qui ne m'empêcha point de nager: & l'affaire valant bien la peine d'aller vîte, je fus éloigné de Saint Clou, devant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le ſauver, je penſe qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorſqu'il déclara de quelle façon je m'étois haſardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un ſecret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, où je n'entrai que de nuit, ſans avoir eu beſoin de me faire ſécher, le Soleil & l'exercice violent que j'avois fait en courant, n'ayant laiſſé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin, je me revis

avec

avec ma chere Leonore, que je trouvai veritablement affligée. La Rancune & notre hôteſſe eurent une extrême joye de me voir, auſſi-bien que Mademoiſelle de la Boiſſiere, qui pour mieux faire croire que j'étois ſon fils à la Rancune & à notre hôteſſe, avoit bien fait de la mere affligée. Elle me fit des excuſes en particulier, de ce que l'on ne m'avoit pas attendu; & m'avoua que la peur qu'elle avoit eu de Saldagne, l'avoit empêchée de ſonger à moi; outre qu'à la reſerve de la Rancune, le reſte de notre Troupe n'eût fait que m'embaraſſer, ſi j'euſſe eu priſe avec Saldagne. J'appris alors qu'au ſortir de l'hôteilerie, ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avoit ſuivis juſqu'au bateau; qu'il avoit prié fort incivilement Leonore de ſe démaſquer; & que ſa mere l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même choſe dans Rome, elle avoit regagné ſon bateau, fort effrayée, & l'avoit fait avancer dans la riviere ſans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trempe; & après avoir quelque tems tenu conſeil ſur le bord de l'eau, il étoit entré avec eux dans le bateau, où je le trouvai, menaçant le Batelier pour le faire aller après Leonore. Cette avanture fut cau-

ſe que je ſortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiſelle de la Boiſſiere devint malade quelque tems après, la mélancolie y contribuant beaucoup, & cela fut cauſe que nous paſſâmes à Paris une partie de l'hyver. Nous fûmes avertis qu'un Prélat Italien qui revenoit d'Eſpagne, paſſoit en Flandres par Peronne. La Rancune eut aſſez de crédit pour nous faire comprendre dans ſon paſſeport, en qualité de Comediens. Un jour que nous allâmes chez ce Prélat Italien, qui étoit logé dans la rue de Seine, nous ſoupâmes par complaiſance dans le Fauxbourg Saint Germain avec des Comediens de la connoiſſance de la Rancune. Comme nous paſſions lui & moi ſur le Pont-neuf, bien avant dans la nuit; nous fûmes attaquez par cinq ou ſix tire-laines. Je me défendis le mieux que je pus; & pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire, & me ſauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fuſſe ſaiſi par ces voleurs, mon épée m'étant malheureuſement tombée. La Rancune qui ſe démêla vaillamment d'entr'eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la reſerve de mon habit: & ce qui me penſa deſeſperer, ils me prirent une boëte de portrait, dans laquelle

quelle celui du pere de Leonore étoit en émail, & dont Mademoiſelle de la Boiſſiere m'avoit prié de vendre les diamans. Je trouvai la Rancune chez un Chirurgien, au bout du Pont-neuf. Il étoit bleſſé au bras & au viſage; & moi, je l'étois fort legerement à la tête. Mademoiſelle de la Boiſſiere s'affligea fort de la perte de ſon portrait: mais l'eſperance d'en revoir bientôt l'original, la conſola. Enfin, nous partîmes de Paris pour Peronne; de Peronne, nous allâmes à Bruxelles; & de Bruxelles, à la Haye. Le pere de Leonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il étoit allé ſervir le Roi contre les Parlementaires. La mere de Leonore en fut ſi affligée, qu'elle en tomba malade, & en mourut. Elle me vit en mourant auſſi affligé, que ſi j'euſſe été ſon fils. Elle me recommanda ſa fille, & me fit promettre que je ne l'abandonnerois point, & que je ferois ce que je pourrois pour trouver ſon pere, & la lui remettre entre les mains. A quelque tems de là, je fus volé par un François de tout ce qui me reſtoit d'argent; & la néceſſité où je me trouvai avec Leonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre Troupe, qui nous reçut par l'entremiſe de la Rancune. Vous ſavez le reſte de mes avantures.

Elles ont été depuis ce tems-là communes avec les vôtres, juſqu'à Tours, où je penſe avoir vû encore le diable de Saldagne; & ſi je ne me trompe, je ne ſerai pas long-tems en ce païs ſans le trouver; ce que je crains moins pour moi, que pour Leonore, qui ſeroit abandonnée d'un ſerviteur fidele, ſi elle me perdoit, ou ſi quelque malheur me ſéparoit d'avec elle. Le Deſtin finit ainſi ſon hiſtoire; & après avoir conſolé quelque tems Mademoiſelle de l'Etoile, que le ſouvenir de ſes malheurs faiſoit alors autant pleurer, que ſi elle n'eût fait que commencer d'être malheureuſe, il prit congé des Comediennes, & s'alla coucher.

CHAPITRE XIX.

Quelques reflexions qui ne ſont pas hors de propos. Nouvelle diſgrace de Ragotin; & autres choſes, que vous lirez, s'il vous plaît.

L'Amour qui fait tout entreprendre aux jeunes, & tout oublier aux vieux; qui a été cauſe de la guerre de Troye, & de tant d'autres dont je

ne

ne veux pas prendre la peine de me reſſouvenir, voulut alors faire voir dans la Ville du Mans, qu'il n'eſt pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce ſoit. Il ne ſe contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appetit, il inſpira cent mille deſirs déreglez à la Rappiniere, qui en étoit fort ſuſceptible, & rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'Operateur, ajoûtant à ſa vanité, bravoure & Poëſie, une quatriéme folie, ou plûtôt lui faiſant faire une double infidelité: car il avoit parlé d'amour long-tems auparavant à l'Etoile, & à Angelique, qui lui avoient conſeillé l'une & l'autre, de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'eſt rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha auſſi de l'inſenſibilité, & de la Miſantropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'Operatrice: & ainſi le Poëte Roquebrune, pour ſes péchez, & pour l'expiation des Livres reprouvez qu'il avoit mis en lumiere, eut pour Rival le plus méchant homme du monde. Cette Operatrice avoit nom Dona Inezilla del Prado, native de Malaga, & ſon mari, ou ſoi diſant tel, le Seigneur Ferdinando Ferdinandi, Gentilhomme Venitien, natif de Caën en Normandie.

die. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres perſonnes atteintes du même mal, auſſi dangereuſement pour le moins que ceux dont je viens de vous reveler le ſecret : mais nous vous les ferons connoître en tems & lieu. La Rappiniere étoit devenu amoureux de Mademoiſelle de l'Etoile, en lui voyant repréſenter Chimene, & avoit fait deſſein en même tems de découvrir ſon mal à la Rancune, qu'il jugeoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Eſpagnole digne de ſon courage. Pour la Rancune, je ne ſai pas bien par quels charmes cette étrangere put rendre capable d'aimer un homme qui haïſſoit tout le monde. Ce vieil Comedien devenu ame damnée devant le tems, je veux dire amoureux devant ſa mort, étoit encore au lit, quand Ragotin preſſé de ſon amour, comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de ſonger à ſon affaire, & d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit, que le jour ne ſe paſſeroit pas qu'il ne lui eût rendu un ſervice ſignalé auprès de ſa maîtreſſe. La Rappiniere entra en même tems dans la chambre de la Rancune, qui achevoit de s'habiller; & l'ayant tiré à part, lui avoua ſon infirmité, & lui dit que s'il le pouvoit

voit mettre aux bonnes graces de Mademoiſelle de l'Etoile, il n'y avoit rien en ſa puiſſance qu'il ne pût eſperer de lui, juſqu'à une charge d'Archer, & une ſienne Niéce en mariage, qui ſeroit ſon heritiere, parce qu'il n'avoit point d'enfans. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin, dont cet avantcoureur du Boureau ne conçut pas de petites eſperances. Roquebrune vint auſſi conſulter l'Oracle : il étoit le plus incorrigible préſomptueux, qui ſoit jamais venu des bords de la Garonne ; & il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il diſoit de ſa bonne maiſon, richeſſe, Poëſie, & valeur : ſi bien qu'il ne s'offenſoit point des perſécutions & des rompemens de viſiere que lui faiſoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faiſoit, n'étoit que pour allonger la converſation ; outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme du monde, & la ſouffroit en Philoſophe Chrétien, quand même elle alloit au ſolide. Il ſe croyoit donc admiré de tous les Comediens, voire de la Rancune, qui avoit aſſez d'experience pour n'admirer guere de choſes, & qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce Mâchelaurier, s'étoit inſtruit amplement de ce qu'il étoit, pour ſavoir ſi les Evê-

vêques, & grands Seigneurs de ſon païs, qu'il alleguoit à tous momens, comme ſes parens, étoient veritablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances & d'armoiries, auſſi-bien que de beaucoup d'autres choſes, avoit fait faire en vieil parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela le dût embarraſſer moins qu'un autre, ayant la mauvaiſe coutume de parler toujours aux oreilles des perſonnes, & de faire ſecret de tout, & fort ſouvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, & n'en fit point à deux fois, pour lui dire qu'il étoit bien en peine de ſavoir, ſi la femme de l'Operateur avoit beaucoup d'eſprit, parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les Nations, excepté des Eſpagnoles, & ſi elle valoit la peine qu'il s'y amuſât; qu'il ne ſeroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un preſent de cent piſtoles, qu'il offroit de gager à toutes rencontres, de la même façon qu'il faiſoit toujours tomber à propos ſa bonne maiſon. La Rancune lui dit, qu'il ne connoiſſoit pas aſſez Dona Inezilla, pour lui répondre de ſon eſprit; qu'il s'étoit trouvé ſouvent avec ſon mari dans les meilleures Villes du Royaume, où il vendoit le Mitridate; & que pour s'informer

mer de ce qu'il deſiroit ſavoir, il n'y avoit qu'à faire converſation avec elle, puiſqu'elle parloit François paſſablement. Roquebrune lui voulut confier ſa Généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Eſpagnole la ſplendeur de ſa race: mais la Rancune lui dit que cela étoit meilleur à faire un Chevalier de Malte, qu'à ſe faire aimer. Roquebrune là-deſſus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main, & dit à la Rancune, vous ſavez bien quel homme je ſuis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je ſai bien quel homme vous êtes, & quel homme vous ſerez toute votre vie. Le Poëte s'en retourna comme il étoit venu, & la Rancune ſon rival & ſon confident tout enſemble, ſe rapprocha de la Rappiniere & de Ragotin, qui étoient rivaux auſſi ſans le ſavoir. Pour le vieil la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention ſur ce que l'on deſtine pour ſoi, & que naturellement il haïſſoit tout le monde; il avoit de plus toujours eu grande averſion pour le Poëte, qui ſans doute ne la fit point ceſſer par cette confidence. La Rancune fit donc deſſein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit, à quoi ſon eſprit de Singe étoit fort propre. Pour ne perdre point de tems, il commença dès le

le jour même par une inſigne méchanceté à lui emprunter de l'argent, dont il ſe fit habiller depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſe donna du linge. Il avoit été mal-propre toute ſa vie: mais l'amour qui fait de plus grands miracles, le rendit ſoigneux de ſa perſonne, ſur la fin de ſes jours. Il prit du linge blanc plus ſouvent qu'il n'appartenoit à un vieux Comedien de campagne, & commença de ſe teindre & raſer le poil ſi ſouvent, & avec tant de ſoin, que ſes camarades s'en apperçurent. Ce jour-là les Comediens avoient été retenus, pour repréſenter une Comedie chez un des plus riches Bourgeois de la Ville, qui faiſoit un grand feſtin, & donnoit le bal aux nôces d'une Demoiſelle de ſes parentes, dont il étoit tuteur. L'aſſemblée ſe faiſoit dans une maiſon des plus belles du païs, qu'il avoit quelque part à une lieuë de la Ville; je n'ai pas bien ſu de quel côté. Le Décorateur des Comediens, & un Menuiſier, y étoient allez dès le matin, pour dreſſer un Theâtre. Toute la Troupe s'y en alla en deux carroſſes, & partit du Mans ſur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devoient jouer la Comedie. L'Eſpagnole Dona Inezilla fut de la partie, aux prieres des Comediens & de la Rancune. Ragotin qui en fut averti,

alla

alla attendre le carroſſe en une hôtellerie qui étoit au bout du Fauxbourg, & attacha un beau cheval, qu'il avoit emprunté, aux grilles d'une ſalle-baſſe, qui répondoit ſur la ruë. A peine ſe mettoit-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carroſſes approchoient. Il vola à ſon cheval ſur les aîles de ſon amour, une grande épée à ſon côté, & une carabine en bandouliere. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une nôce avec une ſi grande munition d'armes offenſives; & la Rancune même ſon cher confident ne l'a pû ſavoir. Quand il eut détaché la bride de ſon cheval, les carroſſes ſe trouverent ſi près de lui, qu'il n'eut pas le tems de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint George. Comme il n'étoit pas fort bon Ecuyer, & qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer ſa diſpoſition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaiſe grace, le cheval étant auſſi haut de jambes, qu'il en étoit court. Il ſe guinda pourtant vaillamment ſur l'étrier, & porta la jambe droite de l'autre côté de la ſelle: mais les ſangles qui étoient un peu lâches, nuiſirent beaucoup au petit homme; car la ſelle tourna ſur le cheval, quand il penſa monter deſſus. Tout alloit pourtant aſſez bien juſques-là; mais la maudite carabine qu'il portoit en

en bandouliere, & qui lui pendoit au col comme un collier, s'étoit miſe malheureuſement entre ſes jambes, ſans qu'il s'en apperçût: tellement qu'il s'en falloit beaucoup que ſon cul ne touchât au ſiege de la ſelle, qui n'étoit pas fort raze, & que la carabine traverſoit depuis le pommeau juſqu'à la croupiere. Ainſi il ne ſe trouva pas à ſon aiſe, & ne put pas ſeulement toucher les étriers du bout du pied. Là-deſſus les éperons qui armoient ſes jambes courtes, ſe firent ſentir au cheval, en un endroit où jamais éperon n'avoit touché. Cela le fit partir plus gayement qu'il n'étoit néceſſaire à un petit homme, qui ne poſoit que ſur une carabine. Il ſerra les jambes; le cheval leva le derriere, & Ragotin ſuivant la pente naturelle des corps peſans, ſe trouva ſur le col du cheval, & s'y froiſſa le nez; le cheval ayant levé la tête, pour une furieuſe ſaccade que l'imprudent lui donna: mais penſant réparer ſa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en ſauta: ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étenduë de la ſelle, & le mit ſur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval qui n'étoit pas accoûtumé d'y porter quelque choſe, fit une croupade qui remit Ragotin en ſelle. Le méchant Ecuyer reſſerra les jam-

jambes, & le cheval releva le cul encore plus fort ; & alors le malheureux ſe trouva le pommeau entre les feſſes; où nous le laiſſerons comme ſur un pivot, pour nous repoſer un peu : car ſur mon honneur, cette deſcription m'a plus coûté, que tout le reſte du Livre ; & encore n'en ſuis-je pas trop ſatisfait.

CHAPITRE XX.

Le plus court du préſent Livre.

Suite du Trébuchement de Ragotin, & quelque choſe de ſemblable qui arriva à Roquebrune.

NOus avons laiſſé Ragotin aſſis ſur le pommeau d'une ſelle, fort empêché de ſa contenance, & fort en peine de ce qui arriveroit de lui. Je ne croi pas que défunt Phaëton, de malheureuſe mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de ſon pere, que le fut alors notre petit Avocat ſur un cheval doux comme un âne ; & s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux Temeraire, il s'en faut prendre à la Fortune, ſur les capri-

prices de laquelle j'aurois un beau champ pour m'étendre, ſi je n'étois obligé en conſcience de le tirer vîtement du péril où il ſe trouve : car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre Troupe Comique ſera dans la Ville du Mans. Auſſitôt que l'infortuné Ragotin ne ſe ſentit qu'un pommeau de ſelle entre les deux parties de ſon corps qui étoient les plus charnuës, & ſur leſquelles il avoit accoûtumé de s'aſſeoir, comme font tous les autres animaux raiſonnables : je veux dire qu'auſſitôt qu'il ſe ſentit n'être aſſis que ſur fort peu de choſe, il quitta la bride en homme de jugement, & ſe prit aux crins du cheval, qui ſe mit auſſitôt à courre. Là deſſus la carabine tira; Ragotin crut en avoir au travers du corps; ſon cheval crut la même choſe, & broncha ſi rudement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui ſervoit de ſiege : tellement qu'il ſe pendit quelque tems aux crins du cheval, un pied accroché par ſon éperon à la ſelle; & l'autre pied & le reſte du corps, attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre de compagnie, avec la carabine, l'épée, le baudrier & la bandouliere. Enfin, le pied ſe décrocha, ſes mains lâcherent le crin, & il fallut tomber : ce qu'il fit bien plus adroitement, qu'il n'a-

n'avoit monté. Tout cela ſe paſſa à la vûë des carroſſes, qui s'étoient arrêtez pour le ſecourir, ou plûtôt pour en avoir le plaiſir. Il peſta contre le cheval, qui ne branla pas depuis ſa chute: & pour le conſoler, on le reçut dans l'un des carroſſes en la place du Poëte, qui fut bien aiſe d'être à cheval, pour galantiſer à la portiere où étoit Inezilla. Ragotin lui reſigna l'épée, & l'arme à feu, qu'il ſe mit ſur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers, ajuſta la bride, & ſe prit ſans doute mieux que Ragotin à monter ſur ſa bête. Mais il y avoit quelque ſort jetté ſur ce malencontreux animal; la ſelle mal ſanglée tourna comme à Ragotin: & ce qui attachoit ſes chauſſes s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque tems le pied dans l'étrier, l'autre ſervant de cinquiéme jambe au cheval, & les parties de derriere du Citoyen du Parnaſſe fort expoſées aux yeux des aſſiſtans, ſes chauſſes lui étant tombées ſur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avoit fait rire perſonne, à cauſe de la peur qu'on avoit euë qu'il ne ſe bleſſât: mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de riſée que l'on fit dans les carroſſes. Les cochers en arrêterent leurs chevaux pour rire leur ſaoul; & tous les ſpectateurs firent une grande huée après Roque-

quebrune, au bruit de laquelle il ſe ſauva dans une maiſon, laiſſant le cheval ſur ſa bonne foi ; mais il en uſa mal, car il s'en retourna vers la Ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, ſe fit deſcendre de carroſſe, & alla après; & le Poëte qui avoit recouvert ſes poſterieures, rentra dans un des carroſſes fort embarraſſé, & embarraſſant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin, qui eut encore cette troiſiéme diſgrace devant ſa maîtreſſe, par où nous finirons ce vingtiéme Chapitre.

CHAPITRE XXI.

Qui peut-être ne ſera pas trouvé fort divertiſſant.

LEs Comediens furent fort bien reçus du Maître de la maiſon, qui étoit honnête homme, & des plus conſiderez du païs. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes, & pour ſe préparer en liberté à la Comedie, qui fut remiſe à la nuit. On les fit auſſi dîner en particulier; & après dîner ceux qui voulurent ſe promener, eurent à choiſir d'un grand bois, &

d'un

d'un beau jardin. Un jeune Conſeiller du Parlement de Rennes, proche parent du Maître de la maiſon, accoſta nos Comediens, & s'arrêta à faire converſation avec eux, ayant reconnu que le Deſtin avoit de l'eſprit, & que les Comediennes, outre qu'elles étoient fort belles, étoient capables de dire autre choſe que des Vers appris par cœur. On parla des choſes dont l'on parle d'ordinaire avec des Comediens; de pieces de Théâtre, & de ceux qui les font. Ce jeune Conſeiller dit entr'autres choſes, que les ſujets connus, dont on pouvoit faire des pieces régulieres, avoient tous été mis en œuvre; que l'Hiſtoire étoit épuiſée; & que l'on ſeroit réduit à la fin à ſe diſpenſer de la regle des vingt-quatre heures; que le peuple & la plus grande partie du monde, ne ſavoient point à quoi étoient bonnes les regles ſeveres du Théâtre; que l'on prenoit plus de plaiſir à voir repréſenter les choſes, qu'à ouïr des récits: & cela étant, que l'on pourroit faire des Pieces qui ſeroient fort bien reçuës, ſans tomber dans les extravagances des Eſpagnols, & ſans ſe gêner par la rigueur des regles d'Ariſtote. De la Comedie, on vint à parler des Romans. Le Conſeiller dit, qu'il n'y avoit rien de plus divertiſſant que quelques Romans modernes; que

les François ſeuls en ſavoient faire de bons; & que les Eſpagnols avoient le ſecret de faire de petites Hiſtoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui ſont bien plus à notre uſage, & plus ſelon la portée de l'humanité, que ces Heros imaginaires de l'antiquité, qui ſont quelquefois incommodes, à force d'être trop honnêtes gens. Enfin, que les exemples imitables étoient pour le moins d'auſſi grande utilité, que ceux que l'on avoit preſque peine à concevoir: Et il conclut, que ſi l'on faiſoit des Nouvelles en François auſſi bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auroient cours autant que les Romans Héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort abſolument, qu'il n'y avoit point de plaiſir à lire des Romans, s'ils n'étoient compoſez d'avantures de Princes, & encore de grands Princes; & que par cette raiſon-là l'Aſtrée ne lui avoit plû qu'en quelques endroits. Et dans quelles Hiſtoires trouveroit-on aſſez de Rois & d'Empereurs pour vous faire des Romans nouveaux, lui repartit le Conſeiller? Il en faudroit faire, dit Roquebrune, comme dans les Romans tout-à-fait fabuleux, & qui n'ont aucun fondement dans l'Hiſtoire. Je voi bien, repartit le Conſeiller, que le Livre de Dom-Quixotte n'eſt pas trop bien

bien avec vous. C'eſt le plus ſot Livre que j'aye jamais vû, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaiſe à quantité de gens d'eſprit. Prenez garde, dit le Deſtin, qu'il ne vous déplaiſe par votre faute, plutôt que par la ſienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie, s'il eût ouï ce qu'avoit dit le Deſtin: mais il étoit occupé à conter ſes proueſſes à quelques Dames qui s'étoient approchées des Comediennes, auſquelles il ne promettoit pas moins, que de faire un Roman en cinq Parties, chacune de dix volumes, qui effaceroit les Caſſandre, Cleopâtre, Polexandre, & Cyrus, quoique ce dernier ait le ſurnom de Grand, auſſibien que le fils de Pepin. Cependant le Conſeiller diſoit à Deſtin, & aux Comediennes, qu'il avoit eſſayé de faire des Nouvelles, à l'imitation des Eſpagnols, & qu'il leur en vouloit communiquer quelques-unes. Inezilla prit la parole, & dit en François, qui tenoit plus du Gaſcon que de l'Eſpagnol; que ſon premier mari avoit eu la réputation de bien écrire dans la Cour d'Eſpagne; qu'il avoit compoſé quantité de Nouvelles, qui y avoient été bien reçuës; & qu'elle en avoit encore d'écrites à la main, qui réuſſiroient en François, ſi elles étoient bien traduites. Le Conſeiller étoit

fort curieux de cette ſorte de Livres. Il témoigna à l'Eſpagnole, qu'elle lui feroit un extrême plaiſir de lui en donner la lecture : ce qu'elle lui accorda fort civilement ; & même, ajoûta-t-elle, je penſe en ſavoir autant que perſonne du monde : Et comme quelques femmes de notre Nation ſe mêlent d'en faire & des Vers auſſi, j'ai voulu l'eſſayer comme les autres, & je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit temerairement, ſelon ſa coûtume, à les mettre en François. Inezilla qui étoit peut-être la plus déliée Eſpagnole qui jamais ait paſſé les Pyrenées pour venir en France, lui répondit que ce n'étoit pas aſſez de bien ſavoir le François, qu'il falloit ſavoir également l'Eſpagnol, & qu'elle ne feroit point difficulté de lui donner ſes Nouvelles à traduire, quand elle ſauroit aſſez de François pour juger s'il en étoit capable. La Rancune qui n'avoit point encore parlé, dit qu'il n'en falloit pas douter, puiſqu'il avoit été Correcteur d'Imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il ſe reſſouvint que Roquebrune lui avoit prêté de l'argent. Il ne le pouſſa donc point ſelon ſa coûtume, le voyant déja tout défait de ce qu'il avoit dit, & avouant avec grande confuſion, qu'il avoit véritablement corrigé quelque tems chez

les

ſes Imprimeurs, mais que ce n'avoit été que ſes propres Ouvrages. Mademoiſelle de l'Etoile dit alors à la Dona Inezilla, que puiſqu'elle ſavoit tant d'hiſtoriettes, qu'elle l'importuneroit ſouvent de lui en conter. L'Eſpagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie ſe mirent à l'entour d'elle; & alors elle commença une Hiſtoire, non pas du tout dans les termes que vous l'allez lire dans le ſuivant Chapitre, mais pourtant aſſez intelligiblement, pour faire voir qu'elle avoit bien de l'eſprit en Eſpagnol, puiſqu'elle en faiſoit beaucoup paroître en une Langue, dont elle ne ſavoit pas les beautez.

CHAPITRE XXII.

A Trompeur, Trompeur & demi.

UNe jeune Dame de Tolede, nommée Victoria, de l'ancienne Maiſon de Portocarrero, s'étoit retirée en une maiſon qu'elle avoit ſur les bords du Tage, à demi-lieuë de Tolede, en l'abſence de ſon frere, qui étoit Capitaine de Cavalerie dans les Païs-Bas.

Elle étoit demeurée veuve à l'âge de dix-ſept ans d'un vieil Gentilhomme, qui s'étoit enrichi aux Indes, & qui s'étant perdu en mer ſix mois après ſon mariage, avoit laiſſé beaucoup de bien à ſa femme. Cette belle veuve, depuis la mort de ſon mari, s'étoit retirée auprès de ſon frere, & y avoit vêcu d'une façon ſi approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans, les meres la propoſoient à leurs filles, comme un exemple, les maris à leurs femmes, & les Galans à leurs deſirs, comme une conquête digne de leur merite: mais ſi ſa vie retirée avoit refroidi l'amour de pluſieurs, elle avoit d'un autre côté augmenté l'eſtime que tout le monde avoit pour elle. Elle goûtoit en liberté les plaiſirs de la campagne, dans cette maiſon des champs, quand un matin ſes Bergers lui amenerent deux hommes, qu'ils avoient trouvez dépouillez de tous leurs habits, & attachez à des arbres, où ils avoient paſſé la nuit. On leur avoit donné à chacun une méchante cape de Berger pour ſe couvrir; & ce fut en ce bel équipage-là, qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme, & lui dit qu'il étoit un Gentilhomme de Cordouë,

douë, appellé Dom-Lopes de Gongora; qu'il venoit de Seville; & qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, & s'étant amuſé à jouer, à une demie journée de Tolede, où il avoit dîné le jour auparavant, que la nuit l'avoit ſurpris: qu'il s'étoit endormi, & ſon valet auſſi, en attendant un Muletier qui étoit demeuré derriere: & que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormoit, l'avoient lié à un arbre, & ſon valet auſſi, après les avoir dépouillez juſqu'à la chemiſe. Victoria ne douta point de la verité de ſes paroles, ſa bonne mine parloit en ſa faveur, & il y avoit toujours de la generoſité à ſecourir un étranger réduit à une ſi fâcheuſe néceſſité. Il ſe rencontra heureuſement, que parmi les hardes que ſon Frere lui avoit laiſſées en garde, il y avoit quelques habits; car les Eſpagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais, quand ils en prennent de neufs. On choiſit le plus beau, & le mieux fait à la taille du maître; & le valet fut auſſi revêtu de ce que l'on put trouver ſur le champ de plus propre pour lui. L'heure du dîner étant venuë, cet étranger que Victoria fit manger à ſa table, parût à ſes yeux ſi bien fait, & l'entretint avec tant d'eſprit, qu'elle crut que

l'aſſiſtance qu'elle lui rendoit, ne pouvoit jamais être mieux employée. Ils furent enſemble le reſte du jour, & ſe plûrent tellement l'un à l'autre, que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avoient accoutumé. L'Etranger voulut envoyer ſon valet à Madrid querir de l'argent, & faire faire des habits, ou du moins il en fit ſemblant. La belle Veuve ne le voulut pas permettre, & lui en promit pour achever ſon voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, & elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes perſonnes, quantité de ſermens d'un côté, trop de franchiſe & de crédulité de l'autre, une promeſſe de mariage offerte, & la foi réciproquement donnée en préſence d'un vieil Ecuyer, & d'une Suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crû capable, & mirent ce bienheureux Etranger en poſſeſſion de la plus belle Dame de Tolede. Huit jours durant, ce ne fut que feux & flâmes entre les jeunes Amans. Il fallut ſe ſéparer; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir: mais l'Etranger lui ayant fait valoir, qu'il laiſſoit perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, lui proteſtant que le gain qu'il avoit

fait de ſon cœur, lui faiſoit négliger celui d'un Procès qu'il avoit à Madrid. & même ſes prétentions de la Cour; elle fut la premiere à hâter ſon départ, ne l'aimant pas aſſez aveuglément pour préferer le plaiſir d'être avec lui, à ſon avancement. Elle fit faire des habits à Tolede pour lui, & pour ſon valet, & lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid monté ſur une bonne Mule, & ſon valet ſur une autre, la pauvre Dame veritablement accablée de douleur quand il partit, & lui s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaiſant, avec la plus grande hypocriſie du monde. Le jour même qu'il partit, une ſervante faiſant la chambre où il avoit couché, trouva une boëte de Portrait envelopée dans une Lettre. Elle porta le tout à ſa Maîtreſſe, qui vit dans la boëte un viſage parfaitement beau, & fort jeune, & lut dans la Lettre ces paroles, ou d'autres qui vouloient dire la même choſe.

MOnſieur mon Couſin,

Je vous envoye le Portrait de la belle Elvire de Silva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le Peintre ne l'a ſu faire. Dom-Pe-

dro de Silva ſon pere vous attend avec impatience. Les articles de votre Mariage ſont tels que vous les avez ſouhaitez, & ils vous ſont fort avantageux, à ce qu'il me ſemble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

De Madrid, ce &c.

Dom-Antoine de Ribera.

La Lettre s'adreſſoit à Fernand de Ribera à Seville. Repréſentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle Lettre, qui ſelon toutes les apparences du monde, ne pouvoit être écrite à un autre, qu'à ſon Lopes de Gongora. Elle voyoit, mais trop tard, que cet Etranger qu'elle avoit ſi fort obligé, & ſi vîte, lui avoit déguiſé ſon nom, & par ce déguiſement-là, elle devoit être toute aſſurée de ſon infidelité. La beauté de la Dame du Portrait ne la devoit pas moins mettre en peine, & ce mariage dont les articles étoient déja paſſez, achevoit de la deſeſperer. Jamais perſonne ne s'affligea tant; ſes ſoupirs la penſerent ſuffoquer, elle pleura juſqu'à s'en faire du mal à la tête. Miſerable que je ſuis, diſoit-elle quelquefois en elle-

elle-même, & quelquefois auſſi devant ſon vieil Ecuyer, & ſa Suivante, qui avoient été témoins de ſon mariage! Ai-je été ſi long-tems ſage pour faire une faute irreparable? & devois-je refuſer tant de perſonnes de condition de ma connoiſſance, qui ſe fuſſent eſtimez heureux de me poſſeder, pour me donner à un Inconnu, qui ſe moque peut-être de moi après m'avoir renduë malheureuſe pour toute ma vie? Que dira-t-on dans Tolede? Et que dira t-on dans toute l'Eſpagne? Un jeune homme lâche & trompeur ſera-t-il diſcret? Devois-je lui témoigner que je l'aimois, devant que de ſavoir ſi j'en étois aimée? M'auroit-il caché ſon nom, s'il avoit été ſincere? & dois-je eſperer après cela, qu'il cache les avantages qu'il a ſur moi? Que ne fera point mon frere contre moi, après ce que j'ai fait moi-même? & dequoi lui ſert l'honneur qu'il acquiert en Flandres, tandis que je le deshonore en Eſpagne? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puiſque nous avons tout oublié: mais devant que d'en venir à la vengeance, & aux derniers remedes, il faut eſſayer de gagner par adreſſe ce que nous avons mal conſervé par imprudence. Il ſera toujours aſſez à tems de ſe perdre, quand il n'y aura plus rien à eſperer. Victoria avoit l'eſ-

prit bien fort, d'être capable de prendre ſi-tôt une bonne réſolution, dans une ſi mauvaiſe affaire. Son vieil Ecuyer, & ſa Suivante, la voulurent conſeiller. Elle leur dit, qu'elle ſavoit bien tout ce qu'on lui pouvoit dire, mais qu'il n'étoit plus queſtion que d'agir. Dès le jour même, un chariot & une charrette furent chargez de meubles & de tapiſſeries; & Victoria faiſant courir le bruit parmi ſes Domeſtiques, qu'il falloit qu'elle allât à la Cour, pour les affaires preſſantes de ſon frere, elle monta en carroſſe avec ſon Ecuyer & ſa Suivante, prit le chemin de Madrid, & ſe fit ſuivre par ſon bagage. Auſſitôt qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de Dom-Pedro de Silva; l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil Ecuyer avoit nom Rodrigue Santillane; il avoit été nourri jeune par le pere de Victoria, & il aimoit ſa Maîtreſſe, comme ſi elle eût été ſa fille. Ayant force habitudes dans Madrid, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, il ſut en peu de tems, que la fille de Dom-Pedro de Silva ſe marioit à un Gentilhomme de Seville, qu'on appelloit Fernand de Ribera: qu'un de ſes couſins de même nom que lui, avoit fait ce mariage; & que Dom-Pedro ſongeoit déja aux perſonnes qu'il mettroit auprès de ſa fille. Dès le lendemain,

main, Rodrigue Santillane honnêtement vêtu, Victoria habillée en veuve de médiocre condition, & Beatrix ſa Suivante faiſant le perſonnage de ſa belle-mere, femme de Rodrigue, allerent chez Dom-Pedro, & demanderent à lui parler. Dom-Pedro les reçut fort civilement; & Rodrigue lui dit avec beaucoup d'aſſurance, qu'il étoit un pauvre Gentilhomme des Montagnes de Tolede; qu'il avoit eu une fille unique de ſa premiere femme, qui étoit Victoria, dont le mari étoit mort depuis peu à Seville, où il demeuroit; & que voyant ſa fille veuve avec peu de bien, il l'avoit amenée à la Cour pour lui chercher condition. Qu'ayant ouï parler de lui, & de ſa fille, qu'il étoit prêt de marier, il avoit crû lui faire plaiſir, en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à ſervir de Douegna à la nouvelle Mariée: & ajouta, que le mérite de ſa fille le rendoit hardi à la lui offrir, & qu'il en ſeroit pour le moins auſſi ſatisfait, qu'il l'avoit pû être de ſa bonne mine. Devant que d'aller plus avant, il faut que j'apprenne à ceux qui ne le ſavent pas, que les Dames en Eſpagne ont des Douegnas auprès d'elles, & ces Douegnas ſont à peu près la même choſe que les Gouvernantes, ou Dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes

mes de grande condition. Il faut que je diſe encore, que ces Douegnas, ou Douegnes, ſont animaux rigides & fâcheux, auſſi redoutez pour le moins que les belles-meres. Rodrigue joua ſi bien ſon perſonnage, & Victoria belle comme elle étoit, parut en ſon habit ſimple ſi agréable, & de ſi bon augure aux yeux de Dom-Pedro de Silva, qu'il la retint à l'heure même pour ſa fille. Il offrit même à Rodrigue & à ſa femme, place dans ſa maiſon. Rodrigue s'en excuſa, & lui dit qu'il avoit quelques raiſons, pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui vouloit faire: mais que logeant dans le même quartier, il ſeroit prêt à lui rendre ſervice toutes les fois qu'il le voudroit employer. Voilà donc Victoria dans la maiſon de Dom-Pedro, fort aimée de lui, & de ſa fille Elvire, & fort enviée de tous les valets. Dom-Antoine de Ribera, qui avoit fait le mariage de ſon infidele Couſin avec la fille de Dom-Pedro de Silva, lui venoit ſouvent dire que ſon Couſin étoit en chemin, & qu'il lui avoit écrit en partant de Seville: Et cependant ce Couſin ne venoit point: cela le mettoit bien en peine. Dom-Pedro & ſa fille ne ſavoient qu'en penſer, & Victoria y prenoit encore plus de part. Dom-Fernand n'avoit garde de venir ſi vîte. Le jour même qu'il partit,

tit de chez Victoria, Dieu le punit de ſa perfidie. En arrivant à Illeſcas, un chien qui ſortit d'une maiſon à l'improviſte, fit peur à ſon mulet, qui lui froiſſa une jambe contre une muraille, & le jetta par terre. Dom-Fernand ſe démit une cuiſſe, & ſe trouva ſi mal de ſa chûte, qu'il ne put paſſer outre. Il fut ſept ou huit jours entre les mains des Medecins & Chirurgiens du païs, qui n'étoient pas des meilleurs; & ſon mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit ſavoir à ſon Couſin ſon infortune, & le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de ſa chûte, & on ſe réjouït de ce que l'on ſavoit enfin ce qu'il étoit devenu. Victoria qui l'aimoit encore, en fut fort inquiete. Dom-Antoine envoya querir Dom-Fernand; il fut amené à Madrid, où tandis que l'on fit des habits pour lui, & pour ſon train, qui fut fort magnifique, (car il étoit aîné de ſa maiſon, & fort riche) les Chirurgiens de Madrid plus habiles que ceux d'Illeſcas, le guérirent parfaitement. Dom-Pedro de Silva, & ſa fille Elvire, furent avertis du jour que Dom-Antoine de Ribera leur devoit amener ſon Couſin Dom-Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne ſe négligea pas, & que Victoria ne fut pas ſans émotion. Elle vit entrer

ſon Infidele, paré comme un nouveau Marié; & s'il lui avoit plû mal vêtu, & mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ſes habits de nôces. Dom-Pedro n'en fut pas moins ſatisfait; & ſa fille eût été bien difficile, ſi elle y eût trouvé quelque choſe à redire. Tous les domeſtiques regarderent le Serviteur de leur jeune Maîtreſſe de toute la grandeur de leurs yeux, & tout le monde de la maiſon en eut le cœur épanouï, à la reſerve de Victoria, qui ſans doute l'eut bien ſerré. Dom-Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, & avoua à ſon Couſin qu'elle étoit encore plus belle que ſon Portrait. Il lui fit ſes premiers complimens en homme d'eſprit; & parlant à elle, & à ſon pere, s'abſtint le plus qu'il put de toutes les ſotiſes que dit ordinairement à un beau-pere, & à une Maîtreſſe, un homme qui demande à ſe marier. Dom-Pedro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux Couſins, & avec un homme d'affaires, pour ajouter quelque choſe qui manquoit aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre, environnée de toutes ſes femmes, qui ſe réjouïſſoient devant elle de la bonne mine de ſon Serviteur. La ſeule Victoria demeura froide & ſérieuſe, dans les emportemens des autres. Elvire le remar-

remarqua, & la tira à part, pour lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'elle ne lui diſoit rien de l'heureux choix que ſon pere avoit fait d'un Gendre qui paroiſſoit avoir tant de mérite; & ajouta, qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devoit dire quelque choſe. Madame, lui dit Victoria, ce qui paroît de votre Serviteur eſt ſi fort à ſon avantage, qu'il n'eſt point néceſſaire de vous le louer. Ma froideur que vous avez remarquée, ne vient point d'indifference; & je ſerois indigne des bontez que vous avez pour moi, ſi je ne prenois part en tout ce qui vous touche. Je me ſerois donc réjouïe de votre mariage auſſi-bien que les autres, ſi je connoiſſois moins celui qui doit être votre mari. Le mien étoit de Seville, & ſa maiſon n'étoit pas éloignée de celle du pere de votre Serviteur. Il eſt de bonne maiſon, il eſt riche, il eſt bien-fait, & je veux croire qu'il a de l'eſprit; enfin il eſt digne de vous: mais vous méritez l'affection toute entiere d'un homme, & il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherois bien de vous dire des choſes qui peuvent vous déplaire: mais je ne m'acquitterois pas de tout ce que je vous dois, ſi je ne vous découvrois tout ce que je ſai de Dom-Fernand, en une affaire d'où dépend le bonheur

ou

ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit ſa Gouvernante: elle la pria de ne differer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avoit mis dans l'eſprit. Victoria lui dit, que cela ne ſe pouvoit dire devant ſes ſervantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en ſa chambre, où Victoria lui dit auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule avec elle; que Fernand de Ribera étoit amoureux à Seville, d'une Lucrece de Monſalve, Demoiſelle fort aimable, quoique fort pauvre; qu'il en avoit trois enfans ſous promeſſe de mariage; que du vivant du Pere de Ribera, la choſe avoit été tenuë ſecrete, & qu'après ſa mort, Lucrece lui ayant demandé l'accompliſſement de ſa promeſſe, il s'étoit extrêmement refroidi; qu'elle avoit remis cette affaire entre les mains de deux Gentilhommes de ſes parens; que cela avoit fait grand éclat dans Seville; & que Dom-Fernand s'en étoit abſenté quelque tems, par le conſeil de ſes amis, pour éviter les parens de cette Lucrece, qui le cherchoient par-tout pour le tuer. Elle ajouta, que l'affaire étoit en cet état-là, quand elle quitta Seville, il y avoit un mois; & que le bruit couroit en même tems, que Dom-Fernand alloit ſe marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander,

der, ſi cette Lucrece étoit fort belle: Victoria lui dit, qu'il ne lui manquoit que du bien, & la laiſſa fort rêveuſe, & faiſant deſſein d'informer promptement ſon pere de ce qu'elle venoit d'apprendre. On la vint appeller en même tems pour revenir trouver ſon Serviteur, qui avoit achevé avec ſon pere ce qui les avoit fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla; & cependant Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnoit ſon Infidele, quand elle le reçut ſi généreuſement en ſa maiſon auprès de Tolede. Ce valet apportoit à ſon Maître un paquet de Lettres, qu'on lui avoit donné à la poſte de Seville. Il ne put reconnoître Victoria, que la coeffure de veuve avoit fort déguiſée. Il la pria de le faire parler à ſon Maître pour lui donner ſes Lettres. Elle lui dit, qu'il ne lui pourroit parler de long-tems: mais que s'il lui vouloit confier ſon paquet, elle iroit le lui porter, quand on pourroit parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté; & lui ayant mis ſon paquet entre les mains, s'en retourna où il avoit affaire. Victoria qui n'avoit rien à négliger, monta dans ſa chambre, ouvrit le paquet, & en moins de rien le referma, y ajoutant une Lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux Couſins acheverent

verent leur viſite. Elvire vit le paquet de Dom-Fernand entre les mains de ſa Gouvernante, & lui demanda ce que c'étoit. Victoria lui dit indifferemment, que le valet de Dom Fernand le lui avoit donné pour le rendre à ſon Maître, & qu'elle alloit envoyer après, parce qu'elle ne s'étoit point trouvée quand il étoit ſorti. Elvire lui dit, qu'il n'y avoit point de danger de l'ouvrir, & que l'on y trouveroit peut-être quelque choſe de l'affaire qu'elle lui avoit appriſe. Victoria qui ne demandoit pas autre choſe, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarde toutes les Lettres, & ne manqua pas de s'arrêter ſur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme, qui s'adreſſoit à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle y lut.

VOtre abſence, & la nouvelle que j'ai appriſe que l'on vous marioit à la Cour, vous feront bientôt perdre une perſonne qui vous aime plus que ſa vie, ſi vous ne venez bientôt la deſabuſer, & accomplir ce que vous ne pouvez differer, ou lui refuſer, ſans une froideur, ou une trahiſon manifeſte. Si ce que l'on dit de vous, eſt veritable, & ſi vous ne ſongez plus que vous ne faites, en moi, & en nos enfans, au moins devriez-vous ſonger à votre vie, que mes

Couſins

Couſins ſauront bien vous faire perdre, quand vous me réduirez à les en prier, puiſqu'ils ne vous la laiſſent qu'à ma priere.

De Seville.

Lucrece de Monſalve.

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avoit dit ſa Gouvernante, après la lecture de cette Lettre. Elle la fit voir à ſon pere, qui ne put aſſez s'étonner qu'un Gentilhomme de condition fût aſſez lâche, pour manquer de fidelité à une Demoiſelle qui le valoit bien, & de qui il avoit eu des enfans. A l'heure même, il alla s'en informer plus amplement d'un Gentilhomme de Seville de ſes grands amis, par lequel il avoit déja été inſtruit du bien & des affaires de Dom-Fernand. A peine fut-il ſorti, que Dom-Fernand vint demander ſes Lettres, ſuivi de ſon valet, qui lui avoit dit que la Gouvernante de ſa Maîtreſſe s'étoit chargée de les lui rendre Il trouva Elvire dans la ſalle, & lui dit qu'encore que deux viſites lui fuſſent pardonnables dans les termes où il étoit avec elle, qu'il ne venoit pas tant pour la voir, que pour demander ſes Lettres, que ſon valet avoit laiſſées à ſa Gouver-

vernante. Elvire lui répondit, qu'elle les lui avoit priſes; qu'elle avoit eu la curioſité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de ſon âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande Ville comme Seville: & que ſi ſa curioſité ne l'avoit pas beaucoup ſatisfaite, qu'elle lui avoit appris en récompenſe, que ceux qui ſe marioient enſemble, devant que de ſe connoître, haſardoient beaucoup. Elle ajoûta enſuite, qu'elle ne vouloit pas lui retarder davantage le plaiſir de lire ſes Lettres; en achevant ces paroles elle lui donna ſon paquet & la Lettre contrefaite, & lui faiſant la reverence, le quitta ſans attendre ſa réponſe. Dom-Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à ſa Maîtreſſe. Il lut la Lettre ſuppoſée, & vit bien que l'on vouloit troubler ſon mariage par une fourbe. Il s'adreſſa à Victoria qui étoit demeurée dans la ſalle, & lui dit, ſans s'arrêter beaucoup à ſon viſage, que quelque rival, ou quelque perſonne malicieuſe, avoit ſuppoſé la Lettre qu'il venoit de lire. Moi, une femme dans Seville, s'écria t-il tout étonné! Moi, des enfans! Ha! ſi ce n'eſt la plus impudente impoſture du monde, je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit, qu'il pouvoit bien être innocent;

mais

mais que ſa Maîtreſſe ne pouvoit moins faire, que de s'en éclaircir, & que très-aſſurément le mariage ne paſſeroit pas outre, que Dom-Pedro ne fût aſſuré par un Gentilhomme de Seville de ſes amis, qu'il étoit allé chercher exprès, que cette prétenduë intrigue fût ſuppoſée. C'eſt ce que je ſouhaite, lui répondit Dom-Fernand; & s'il y a ſeulement dans Seville une Dame qui ait nom Lucrece de Monſalve, je veux ne paſſer jamais pour un homme d'honneur. Et je vous prie, continua-t-il, ſi vous êtes bien dans l'eſprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je croi ſans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refuſé; mais je connois auſſi ſon humeur; on ne l'appaiſe pas aiſément, quand elle ſe croit deſobligée. Et comme toute l'eſperance de ma fortune n'eſt fondée que ſur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaiſance, pour en avoir trop pour vous, & haſarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaiſe opinion qu'elle a de votre ſincerité. Je ſuis pauvre, ajoûta-t-elle; & c'eſt à moi beaucoup perdre, que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour

me remarier, m'alloit manquer, je ſerois veuve toute ma vie : quoique jeune, comme je ſuis, je puiſſe encore plaire à quelque honnête homme : mais on dit bien vrai, que ſans argent..... Elle alloit enfiler un long prône de Gouvernante ; car pour la bien contrefaire, il falloit parler beaucoup : mais Dom-Fernand lui dit en l'interrompant : Rendez-moi le ſervice que je vous demande, & je vous mettrai en état de vous pouvoir paſſer des recompenſes de votre Maîtreſſe : & pour vous montrer, ajoûta-t il, que je vous veux donner autre choſe que des paroles, donnez-moi du papier & de l'encre, & je vous ferai une promeſſe de ce que vous voudrez. Jeſus, Monſieur, lui dit la fauſſe Gouvernante, la parole d'un honnête homme ſuffit : mais pour vous plaire, je m'en vais querir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il falloit pour faire une promeſſe de plus de cent millions d'or : & Dom-Fernand fut ſi galant homme, ou plûtôt il avoit la poſſeſſion d'Elvire tellement à cœur, qu'il lui écrivit ſon nom en blanc, dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette confiance à le ſervir de bonne façon. Voilà Victoria ſur les nuës : elle promit des merveilles à Dom-Fernand, & lui dit qu'elle vouloit être la plus malheureuſe

ſe du monde, ſi elle n'alloit travailler en cette affaire, comme pour elle-même ; & elle ne mentoit pas. Dom-Fernand la quitta, rempli d'eſperance; & Rodrigue Santillane ſon Ecuyer, qui paſſoit pour ſon pere, l'étant venu voir, pour apprendre ce qu'elle avoit avancé pour ſon deſſein, elle lui en rendit compte, & lui montra le blanc-ſigné, dont il loua Dieu avec elle, & lui fit remarquer que tout ſembloit contribuer à ſa ſatisfaction. Pour ne point perdre de tems, il s'en retourna à ſon logis, que Victoria avoit loué auprès de celui de Dom Pedro, comme je vous ai déja dit; & là, il écrivit au-deſſus du ſeing de Dom-Fernand, une promeſſe de mariage, atteſtée de témoins, & datée du tems que Victoria reçut cet infidele dans ſa maiſon des champs. Il écrivoit auſſi bien qu'homme qui fût en Eſpagne, & avoit ſi bien étudié la lettre de Dom-Fernand ſur des Vers qu'il avoit écrits de ſa main, & qu'il avoit laiſſez à Victoria, que Dom-Fernand même s'y fût trompé. Dom-Pedro de Silva ne trouva point le Gentilhomme qu'il étoit allé chercher pour s'informer du mariage de Dom Fernand: il lui laiſſa un billet en ſon logis, & revint au ſien, où le ſoir même Elvire ouvrit ſon cœur à ſa Gouvernante, & lui aſſura qu'elle deſobéi-

roit plûtôt à ſon pere, que d'épouſer jamais Dom-Fernand; lui avouant de plus, qu'elle étoit engagée d'affection avec un Diego de Maradas, il y avoit long-tems; qu'elle avoit aſſez déferé à ſon pere, en forçant ſon inclination pour lui plaire: & puiſque Dieu avoit permis que la mauvaiſe foi de Dom-Fernand fût découverte, qu'elle croyoit en le refuſant obéir à la volonté divine, qui ſembloit lui deſtiner un autre Epoux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ſes bonnes réſolutions, & ne lui parla pas alors ſelon l'intention de Dom-Fernand. Dom Diegue de Maradas, lui dit alors Elvire, eſt mal ſatisfait de moi, à cauſe que je l'ai quitté pour obéir à mon pere: mais auſſi-tôt que je le favoriſerai ſeulement d'un regard, je ſuis aſſurée de le faire revenir, quand il ſeroit auſſi éloigné de moi, que Dom-Fernand l'eſt préſentement de ſa Lucrece. Ecrivez-lui, Mademoiſelle, lui dit Victoria, & je m'offre à lui porter votre Lettre. Elvire fut ravie de voir ſa Gouvernante ſi favorable à ſes deſſeins. Elle fit mettre les chevaux au carroſſe pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour Dom-Diego; & s'étant fait deſcendre chez ſon pere Santillane, renvoya le carroſſe de ſa Maîtreſſe, diſant au cocher

cher qu'elle iroit bien à pied où elle vouloit aller. Le bon Santillane lui fit voir la promeſſe de mariage qu'il avoit faite; & elle écrivit auſſi-tôt deux billets, l'un à Diego de Maradas, & l'autre à Pedro de Silva pere de ſa Maîtreſſe. Par ces billets ſignez Victoria Portocarrero, elle leur enſeignoit ſon logis, & les prioit de la venir trouver pour une affaire qui leur étoit de grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étoient adreſſez, Victoria quitta ſon habit ſimple de veuve, s'habilla richement, fit paroître ſes cheveux, que l'on a aſſuré avoir été des plus beaux, & ſe coëffa en Dame fort galante. Dom-Diegue de Maradas la vint trouver un moment après, pour ſavoir ce que lui vouloit une Dame, dont il n'avoit jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; & à peine avoit-il pris un ſiege auprès d'elle, qu'on lui vint dire que Pedro de Silva demandoit à la voir. Elle pria Dom-Diegue de ſe cacher dans ſon alcove, en l'aſſurant qu'il lui importoit extrêmement d'entendre la converſation qu'elle alloit avoir avec Dom-Pedro. Il fit ſans réſiſtance ce que voulut une Dame ſi belle, & de ſi bonne mine; & Dom-Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put re-

reconnoître, tant ſa coëffure differente de celle qu'elle portoit chez lui, & la richeſſe de ſes habits, avoient augmenté ſa bonne mine, & changé l'air de ſon viſage. Elle fit aſſeoir Dom-Pedro en un lieu, d'où Dom-Diegue pouvoit entendre tout ce qu'elle lui diſoit, & lui parla en ces termes. Je croi, Monſieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je ſuis, pour ne vous laiſſer pas plus longtems dans l'impatience où vous devez être de le ſavoir. Je ſuis de Tolede, de la Maiſon de Portocarrero; j'ai été mariée à ſeize ans, & me ſuis trouvée veuve ſix mois après mon mariage. Mon pere portoit la Croix de S. Jacques, & mon frere eſt de l'Ordre de Callatrava. Dom-Pedro l'interrompit, pour lui dire que ſon pere avoit été de ſes intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjouït extrêmement, lui répondit Victoria: car j'aurai beſoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit enſuite à Dom-Pedro ce qui lui étoit arrivé avec Dom-Fernand, & lui mit entre les mains la promeſſe qu'avoit contrefaite Santillane. Auſſitôt qu'il l'eût lûe, elle reprit la parole, & lui dit: Vous ſavez, Monſieur, à quoi l'honneur oblige une perſonne de ma condition. Quand la juſtice ne ſeroit pas

de

de mon côté, mes parens & mes amis ont beaucoup de crédit, & ſont aſſez intereſſez dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puiſſe aller. J'ai crû, Monſieur, que je devois vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne paſſiez pas outre dans le mariage de Mademoiſelle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidele; & je vous crois trop ſage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourroit diſputer. Quand il ſeroit un Grand d'Eſpagne, répondit Dom-Pedro, je n'en voudrois point, s'il étoit injuſte; non-ſeulement il n'épouſera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maiſon: & pour vous, Madame, je vous offre ce que j'ai de crédit & d'amis. J'avois déja été averti qu'il étoit homme à prendre ſon plaiſir par-tout où il le trouve, & même de le chercher aux dépens de ſa réputation. Etant de cette humeur là, quand bien il ne ſeroit pas à vous, il ne ſeroit jamais à ma fille, laquelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de mari dans la Cour d'Eſpagne. Dom-Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avoit rien davantage à lui dire; & Victoria fit ſortir Dom-Diegue de derriere ſon alcove: d'où il avoit ouï toute la converſation qu'el-

le avoit eue avec le pere de ſa Maîtreſſe. Elle ne lui fit donc point une ſeconde rélation de ſon hiſtoire; elle lui donna la Lettre d'Elvire, qui le ravit d'aiſe: & parce qu'il eût pû être en peine de ſavoir par quelle voye elle étoit venue en ſes mains, elle lui fit confidence de ſa métamorphoſe en Douegne, ſachant bien qu'il avoit autant d'interêt qu'elle à tenir la choſe ſecrete. Dom-Diegue, devant que de quitter Victoria, écrivit à ſa Maîtreſſe une Lettre, où la joye de voir ſes eſperances reſſuſcitées, faiſoit bien juger du déplaiſir qu'il avoit eu quand il les avoit perdues. Il ſe ſépara de la belle Veuve, qui prit auſſitôt ſon habit de Gouvernante, & s'en retourna chez Dom-Pedro. Cependant Dom-Fernand de Ribera étoit allé chez ſa Maîtreſſe, & y avoit mené ſon couſin Dom-Antoine, pour tâcher de raccommoder ce qu'avoit gâté la Lettre contrefaite par Victoria. Dom-Pedro les trouva avec ſa fille, qui étoit bien empêchée à leur répondre: car pour la juſtification de Dom-Fernand, ils ne demandoient pas mieux que l'on s'informât dans Seville même, s'il y avoit jamais eu une Lucrece de Monſalve. Ils redirent devant Dom-Pedro tout ce qui pouvoit ſervir à la décharge de Dom-Fernand: à quoi il répondit, que

que ſi l'attachement avec la Dame de Seville étoit une fourbe, il étoit aiſé de la détruire : mais qu'il venoit de voir une Dame de Tolede, nommée Victoria Portocarrero, à qui Dom-Fernand avoit promis mariage, & à qui il devoit encore davantage, pour en avoir été généreuſement aſſiſté, ſans en être connu ; qu'il ne le pouvoit nier, puiſqu'il lui avoit donné une promeſſe écrite de ſa main : & ajoûta, qu'un Gentilhomme d'honneur ne devoit point ſonger à ſe marier à Madrid, l'étant déja dans Tolede. En achevant ces paroles, il fit voir aux deux Couſins la promeſſe de mariage en bonne forme. Dom-Antoine reconnut l'écriture de ſon Couſin ; & Dom-Fernand qui s'y trompoit lui-même, quoi qu'il ſût bien qu'il ne l'avoit jamais écrite, devint l'homme du monde le plus confus. Le pere & la fille ſe retirerent, après les avoir ſaluez aſſez froidement. Dom-Antoine querella ſon Couſin de l'avoir employé dans une affaire, tandis qu'il ſongeoit à une autre. Ils remonterent dans leur carroſſe, où Dom-Antoine ayant fait avouer à Dom-Fernand ſon méchant procedé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de ſon action, & lui repréſenta les fâcheuſes ſuites qu'elle pourvoit

voit avoir. Il lui dit, qu'il ne falloit plus ſonger à ſe marier, non-ſeulement dans Madrid, mais dans toute l'Eſpagne; & qu'il ſeroit bien heureux d'en être quitte pour épouſer Victoria, ſans qu'il lui en coûtât du ſang, ou peut-être la vie; le frere de Victoria n'étant pas un homme à ſe contenter d'une ſimple ſatisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à Dom-Fernand à ſe taire, tandis que ſon Couſin lui fit tant de reproches. Sa conſcience le convainquoit ſuffiſamment d'avoir trompé & trahi une perſonne qui l'avoit obligé, & cette promeſſe le faiſoit devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avoit fait écrire. Victoria étant revenuë chez Dom-Pedro en ſon habit de veuve, donna la Lettre de Dom Diegue à Elvire, laquelle lui conta que les deux Couſins étoient venus pour ſe juſtifier; mais qu'il y avoit bien autre choſe à reprocher à Dom-Fernand, que ſes amours avec la Dame de Seville. Elle lui apprit enſuite ce qu'elle ſavoit mieux qu'elle, dont elle fit bien l'étonnée, déteſtant cent fois la méchante action de Dom Fernand. Ce jour-là même Elvire fut priée d'aller voir repréſenter une Comedie chez une de ſes parentes. Victoria qui ne ſongeoit

qu'à

qu'à ſon affaire, eſpera que ſi Elvire la vouloit croire, cette Comedie ne ſeroit pas inutile à ſes deſſeins. Elle dit à ſa jeune Maîtreſſe, que ſi elle vouloit voir Dom-Diegue, il n'y avoit rien de ſi aiſé; que la maiſon de ſon pere Santillane étoit le lieu le plus commode du monde pour cette entrevûë; & que la Comedie ne commençant qu'à minuit, elle pouvoit partir de bonne-heure, & avoir vû Dom-Diegue, ſans arriver trop tard chez ſa parente. Elvire qui aimoit véritablement Dom-Diegue, & qui ne s'étoit laiſſée aller à épouſer Dom-Fernand, que par la déference qu'elle avoit aux volontez de ſon pere, n'eut point de répugnance à ce que lui propoſa Victoria. Elles monterent en carroſſe auſſitôt que Dom-Pedro fut couché, & allerent deſcendre au logis que Victoria avoit loué. Santillane, comme Maître de la maiſon, en fit les honneurs, ſecondé de Beatris qui jouoit le perſonnage de ſa femme, belle-mere de Victoria. Elvire écrivit un billet à Dom-Diegue, qui lui fut porté à l'heure-même; & Victoria en particulier en fit un à Dom-Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandoit, qu'il ne tiendroit qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y étoit engagée par ſon mérite; & qu'elle ne vou-

loit point ſe rendre malheureuſe, pour être trop complaiſante à la mauvaiſe humeur de ſon pere. Par le même billet, elle lui donnoit des enſeignes ſi remarquables pour trouver ſa maiſon, qu'il étoit impoſſible de la manquer. Ce ſecond billet partit quelque tems après celui qu'Elvire avoit écrit à Dom-Diegue. Victoria en fit un troiſiéme, que Santillane porta lui-même à Pedro de Silva, par lequel elle lui donnoit avis en Gouvernante de bien & d'honneur, que ſa fille au lieu d'aller à la Comedie, s'étoit abſolument fait mener à la maiſon où logeoit ſon pere; qu'elle avoit envoyé querir Dom-Fernand pour l'épouſer; & que ſachant bien qu'il n'y conſentiroit jamais, elle avoit crû l'en devoir avertir, pour lui témoigner qu'il ne s'étoit point trompé dans la bonne opinion qu'il avoit eu d'elle, en la choiſiſſant pour Gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit Dom-Pedro de ne venir point ſans un Algouazil, que nous appellons à Paris un Commiſſaire. Dom-Pedro qui étoit déja couché, ſe fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colere. Cependant qu'il s'habillera, & qu'il envoyera querir un Commiſſaire, retournons voir ce qui ſe paſſe chez Victoria. Par une heureuſe rencontre, les billets furent

reçus

reçus par les deux Amoureux. Dom-Diegue qui avoit reçu le ſien le premier, arriva auſſi le premier à l'aſſignation. Victoria le reçut, & le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuſerai point à vous dire les careſſes que ces jeunes Amans ſe firent; Dom-Fernand qui frappe à la porte ne m'en donne pas le tems. Victoria lui al'a ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le ſervice qu'elle lui rendoit, dont l'amoureux Gentilhomme lui fit cent remercimens, lui promettant encore davantage qu'il ne lui avoit donné. Elle le mena dans une chambre, où elle le pria d'attendre Elvire qui alloit arriver, & l'enferma ſans lui laiſſer de la lumiere, lui diſant que ſa Maîtreſſe le vouloit ainſi, & qu'ils n'auroient pas été un moment enſemble, qu'elle ne ſe rendît viſible; mais qu'il falloit donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle dans une action ſi hardie, auroit peine à s'accoûtumer d'abord à la vûë de celui même, pour l'amour de qui elle la faiſoit. Cela fait, Victoria le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, ſe fit extrêmement leſte, & s'ajuſta autant que le peu de tems qu'elle avoit, le put permettre. Elle entra dans la chambre où étoit Dom-Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance

qu'elle ne fût Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, & ayant ſur elle des habits & des parfums à la mode d'Eſpagne, qui euſſent fait paſſer la moindre ſervante, pour une perſonne de condition. Là-deſſus, Dom-Pedro, le Commiſſaire, & Santillane arriverent. Ils entrent dans la chambre où étoit Elvire avec ſon Serviteur. Les jeunes Amans furent extrêmement ſurpris. Dom-Pedro dans les premiers mouvemens de ſa colere, en fut ſi aveuglé, qu'il penſa donner de ſon épée à celui qu'il croyoit être Dom-Fernand. Le Commiſſaire qui avoit reconnu Dom-Diegue, lui cria en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faiſoit, & que ce n'étoit pas Fernand de Ribera qui étoit avec ſa fille; mais Dom-Diegue de Maradas, homme d'auſſi grande condition, & auſſi riche que lui. Dom-Pedro en uſa en homme ſage, & releva lui-même ſa fille qui s'étoit jettée à genoux devant lui. Il conſidera, que s'il lui donnoit de la peine en s'oppoſant à ſon mariage, il s'en donneroit auſſi; & qu'il ne lui auroit pas trouvé un meilleur parti, quand il l'auroit choiſi. lui-même. Santillane pria Dom-Pedro, le Commiſſaire, & tous ceux qui étoient dans la chambre, de le ſuivre, & le mena dans celle où Dom-Fernand étoit enfermé

enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du Roi. Dom-Fernand l'ayant ouverte, & voyant Dom-Pedro accompagné d'un Commiſſaire, il leur dit avec beaucoup d'aſſurance, qu'il étoit avec ſa femme Elvire de Silva. Dom-Pedro lui répondit, qu'il ſe trompoit; que ſa fille étoit mariée à un autre: & pour vous, ajoûta-t-il, vous ne pouvez plus deſavouer que Victoria Portocarrero ne ſoit votre femme. Victoria ſe fit alors connoître à ſon Infidele, qui ſe trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha ſon ingratitude: à quoi il n'eut rien à répondre, & encore moins au Commiſſaire, qui lui dit, qu'il ne pouvoit pas faire autrement, que de les mener en priſon. Enfin, le remords de ſa conſcience, la peur d'aller en priſon, les exhortations de Dom-Pedro, qui lui parla en homme d'honneur; les larmes de Victoria, ſa beauté qui n'étoit pas moindre que celle d'Elvire, & plus que toute autre choſe, un reſte de généroſité qui s'étoit conſervée dans l'ame de Dom Fernand, malgré toutes les débauches & les emportemens de ſa jeuneſſe, le forcerent de ſe rendre à la raiſon, & au mérite de Victoria. Il l'embraſſa avec tendreſſe; elle penſa s'évanouïr en ſa préſence: & il y a apparence que les baiſers de Dom Fernand ne ſervirent pas peu à

l'en

l'en empêcher. Dom Pedro, Dom-Diegue & Elvire, prirent part au bonheur de Victoria, & Santillane & Beatris en penſerent mourir de joye. Dom-Pedro donna force louanges à Dom-Fernand, d'avoir ſi bien réparé ſa faute. Les deux jeunes Dames s'embraſſerent avec autant de témoignages d'amitié, que ſi elles euſſent baiſé leurs Amans. Dom Diegue de Maradas fit cent proteſtations d'obéiſſance à ſon beau-pere, ou du moins qui le devoit bientôt être. Dom Pedro devant que de s'en retourner chez lui avec ſa fille, prit parole des uns & des autres, que le lendemain ils viendroient tous dîner chez lui, où quinze jours durant il vouloit que la réjouïſſance fît oublier les inquietudes que l'on avoit ſouffertes. Le Commiſſaire en fut inſtamment prié; il promit de s'y trouver. Dom-Pedro le ramena chez lui, & Dom-Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant de ſujet de ſe réjouïr, qu'elle en avoit eu de s'affliger.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Malheur imprévû, qui fut cauſe qu'on ne joua point la Comedie.

INezilla conta ſon Hiſtoire avec une grace merveilleuſe : Roquebrune en fut ſi ſatisfait, qu'il lui prit la main, & la lui baiſa par force. Elle lui dit en Eſpagnol, que l'on ſouffroit tout des Grands Seigneurs, & des Fous. De quoi la Rancune lui ſut bon gré en ſon ame. Le viſage de cette Eſpagnole commençoit à ſe paſſer, mais on y voyoit encore de beaux reſtes ; & quand elle eût été moins belle, ſon eſprit l'eût renduë préferable à une plus jeune. Tous ceux qui avoient ouï ſon Hiſtoire, demeurerent d'accord qu'elle l'avoit renduë agréable en une Langue qu'elle ne ſavoit pas encore, & dans laquelle elle étoit contrainte de mêler quelquefois de l'Italien & de l'Eſpagnol pour ſe bien faire entendre. L'Etoile lui dit, qu'au lieu de lui faire des excuſes de l'avoir tant fait parler, elle attendoit des remercimens d'elle, pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Le reſte de l'a-

l'après-dînée ſe paſſa en converſation; le jardin fut plein de Dames, & des plus honnêtes gens de la Ville, juſqu'à l'heure du ſouper. On ſoupa à la mode du Mans; c'eſt-à-dire, que l'on fit fort bonne chere, & tout le monde prit place pour entendre la Comedie. Mais Mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ne s'y trouverent point: on les envoya chercher; on fut une demie heure, ſans en avoir de nouvelles. Enfin, on ouït une grande rumeur dans la ſalle, & preſque en même tems on y vit entrer la pauvre la Caverne échevelée, le viſage meurtri & ſanglant, & criant comme une femme furieuſe, que l'on avoit enlevé ſa fille. A cauſe des ſanglots qui la ſuffoquoient, elle avoit tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle, que des hommes qu'elle ne connoiſſoit point, étoient entrez dans le jardin, par une porte de derriere, comme elle repetoit ſon rôle avec ſa fille: que l'un d'eux l'avoit ſaiſie, auquel elle avoit penſé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenoient ſa fille: que cet homme l'avoit miſe en l'état où l'on la voyoit, & s'étoit remis à cheval, & ſes compagnons auſſi, dont l'un tenoit ſa fille devant lui. Elle dit encore, qu'elle les avoit ſuivis long-tems criant aux voleurs; mais que n'étant ouïe de perſon-

ſonne, elle étoit revenuë demander du ſecours. En achevant de parler, elle ſe mit ſi fort à pleurer, qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'aſſemblée s'en émut. Le Deſtin monta ſur un cheval, ſur lequel Ragotin venoit d'arriver du Mans; (je ne ſai pas au vrai ſi c'étoit le même qui l'avoit déja jetté par terre.) Pluſieurs jeunes hommes de la compagnie monterent ſur les premiers chevaux qu'ils trouverent, & coururent après le Deſtin, qui étoit déja bien loin. La Rancune & l'Olive allerent à pied, après ceux qui alloient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile & Inezilla, qui conſoloient la Caverne le mieux qu'elles pouvoient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne ſuivit pas ſes compagnons. Quelques-uns ont crû que c'étoit par poltronerie; & d'autres plus indulgens, ont trouvé qu'il n'avoit pas mal fait de demeurer auprès des Dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danſer aux chanſons, le Maître de la maiſon n'ayant point fait venir de violons à cauſe de la Comedie. La pauvre la Caverne ſe trouva ſi mal, qu'elle ſe coucha dans un des lits de la chambre où étoient leurs hardes. L'Etoile en eut ſoin, comme ſi elle eût été ſa mere, & Inezilla ſe montra

tra fort officieuſe. La malade pria qu'on la laiſſât ſeule, & Roquebrune mena les deux Dames dans la ſalle où étoit la compagnie. A peine y avoient-elles pris place, qu'une des ſervantes de la maiſon vint dire à l'Etoile, que la Caverne la demandoit. Elle dit au Poëte & à l'Eſpagnole, qu'elle alloit revenir, & alla trouver ſa compagne. Il y a apparence que ſi Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occaſion, & repréſenta ſes néceſſitez à l'agréable Inezilla. Cependant auſſitôt que la Caverne vit l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre, & de s'approcher de ſon lit. Auſſitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la premiere choſe qu'elle fit, ce fut de pleurer, comme ſi elle n'eût fait que commencer, & de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ſes larmes, pleurant & ſanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Etoile la voulut conſoler, en lui faiſant eſperer que ſa fille ſeroit bientôt trouvée, puiſque tant de gens étoient allez après les Raviſſeurs. Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, lui répondit la Caverne, en pleurant encore plus fort: Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, repeta-t-elle, & que je n'euſſe qu'à la regreter: mais il faut que je la blâme, que je la haïſſe, & que je me repente

de

de l'avoir miſe au monde. Tenez, dit-elle, donnant un papier à l'Etoile, voyez l'honnête compagne que vous aviez, & liſez dans cette Lettre l'Arrêt de ma mort, & l'infamie de ma fille. La Caverne ſe remit à pleurer, & l'Etoile lut ce que vous allez lire, ſi vous en voulez prendre la peine.

Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maiſon & de mon bien, puiſqu'il n'y a pas apparence que je trompe par une impoſture une perſonne à qui je ne puis me rendre recommandable, que par ma ſincerité. C'eſt par-là, belle Angelique, que je vous puis mériter. Ne differez donc point de me promettre ce que je vous demande, puiſque vous n'aurez à me le donner, qu'alors que vous ne pourrez plus douter qui je ſuis.

Auſſitôt qu'elle eut achevé de lire cette Lettre, la Caverne lui demanda ſi elle en connoiſſoit l'écriture. Comme la mienne propre, lui dit l'Etoile; c'eſt de Leandre le valet de mon frere, qui écrit tous nos rôles. C'eſt le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre Comedienne: Voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajoûta-t-elle encore, en mettant une autre Lettre du même Leandre entre les mains de l'Etoile. La voici mot pour mot.

Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heu-

heureux, ſi vous êtes encore dans la réſolution que vous étiez il y a deux jours. Ce Fermier de mon pere qui me prête de l'argent, m'a envoyé cent piſtoles, & deux bons chevaux ; c'eſt plus qu'il ne nous faut pour paſſer en Angleterre, d'où je me trompe fort ſi un pere qui aime ſon fils unique plus que ſa vie, ne condeſcend à tout ce qu'il voudra pour le faire bientôt revenir.

Hé bien, que dites-vous de votre compagne, & de votre valet? De cette fille que j'avois ſi bien élevée, & de ce jeune homme dont nous admirions tous l'eſprit & la ſageſſe? Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'on ne les a jamais vû parler enſemble, & que l'humeur enjouée de ma fille, ne l'eût jamais fait ſoupçonner de pouvoir devenir amoureuſe : Et cependant, elle l'eſt, ma chere l'Etoile! & ſi éperduëment, qu'il y a plûtôt de la furie, que de l'amour. Je l'ai tantôt ſurpriſe qui écrivoit à ſon Leandre, en des façons de parler ſi paſſionnées, que je ne pourrois le croire ſi je ne l'avois vû. Vous ne l'avez jamais ouïe parler ſerieuſement. Ah! vraiment elle parle bien un autre langage dans ſes Lettres; & ſi je n'avois déchiré celle que je lui ai priſe, vous m'avoueriez qu'à l'âge de ſeize ans, elle en ſait autant que celles qui ont vieilli dans

la

la coquetterie. Je l'avois menée dans ce petit bois, où elle a été enlevée, pour lui reprocher ſans témoins, qu'elle me récompenſoit mal de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour elle: Je vous les apprendrai, ajoûta-t-elle; & vous verrez ſi jamais fille a été plus obligée à aimer ſa mere. L'Etoile ne ſavoit que répondre à de ſi juſtes plaintes; & puis il étoit bon de laiſſer un peu prendre cours à une ſi grande affliction. Mais, reprit la Caverne, s'il aimoit tant ma fille, pourquoi aſſaſſiner ſa mere? Car celui de ſes compagnons qui m'a ſaiſie, m'a cruellement battuë, & s'eſt même acharné ſur moi long-tems après que je ne lui faiſois plus de réſiſtance: Et ſi ce malheureux garçon eſt ſi riche, pourquoi enleve-t-il ma fille comme un voleur? La Caverne fut encore longtems à ſe plaindre, l'Etoile la conſolant le mieux qu'elle pouvoit. Le Maître de la maiſon vint voir comment elle ſe portoit, & pour lui dire qu'il y avoit un carroſſe prêt, ſi elle vouloit retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle paſſât la nuit en ſa maiſon; ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie; & quelques Dames du Mans reçûrent dans leur carroſſe Inezilla, qui ne voulut

lut pas être ſi long-tems éloignée de ſon mari. Roquebrune qui n'oſa honnêtement quitter les Comediennes, en fut bien fâché : Mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on deſire.

Fin de la premiere Partie.

LE
ROMAN
COMIQUE
DE Mr. SCARRON.
SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez J. Wetstein & G. Smith,
MDCCXXXV.

A MADAME
LA SUR-INTENDANTE.

ADAME,

Si vous êtes de l'humeur de Monſieur le Sur-Intendant, qui ne prend pas plaiſir à être loué, je vous fais mal ma cour en vous dédiant un Livre. On n'en dédie point ſans louer, & ſans même vous dédier de Livre, on ne peut parler de vous qu'on ne vous louë. Les perſonnes, qui comme vous ſervent d'exemple au Public, doivent ſouffrir les louanges de tout le monde, parce qu'on les leur doit. Il leur eſt même permis de ſe louer parce qu'elles ne font rien que de louable; qu'elles doivent être auſſi équitables pour elles-mêmes que pour les autres, & qu'on pardonneroit plûtôt de n'être pas quelquefois modeſte,

que de n'être pas toujours véritable. De mon naturel, ſans avoir bien examiné, ſi je ſuis juge competent de la réputation d'autrui, bonne ou mauvaiſe, j'exerce de tout tems une juſtice bien ſevere ſur tout ce qui mérite de l'eſtime ou du blâme. Je punis une ſotiſe bien averée, c'eſt-à-dire, je la taille en pieces d'une rude maniere; mais auſſi je recompenſe magnifiquement le mérite où je le trouve; je ne me laſſe point d'en parler avec beaucoup de chaleur, & je me croi par-là auſſi bon ami, quoiqu'inutile, que grand ennemi, quoique peu à craindre. C'eſt donc tout ce que vous pourriez faire avec tout le pouvoir que vous avez ſur moi, que de m'empêcher de vous donner des louanges, autant que je le puis, ſi ce n'eſt autant que vous en méritez. Vous êtes belle ſans être coquette; vous êtes jeune

ſans

ſans être imprudente ; & vous avez beaucoup d'eſprit ſans ambition de le faire paroître. Vous êtes vertueuſe ſans rudeſſe, pieuſe ſans oſtentation, riche ſans orgueil, & de bonne Maiſon ſans mauvaiſe gloire. Vous avez pour mari un des plus illuſtres hommes du ſiécle, dont les honneurs & les emplois ne recompenſent pas encore aſſez la vertu ; qui eſt eſtimé de tout le monde, & n'eſt haï de perſonne, & qui de tout tems a eu l'ame ſi grande, qu'il ne s'eſt ſervi de ſon bien qu'à en faire, comme s'il ne s'étoit reſervé que l'eſperance. Enfin, MADAME, vous êtes parfaitement heureuſe, & ce n'eſt pas la moindre de toutes les louanges qu'on vous peut donner, puiſque le bonheur eſt un bien que le Ciel ne donne pas toujours à ceux à qui, comme à vous, il a donné tous les autres. Après vous a-

voir dit à vous-même ce que tout le monde en dit, il faut que je m'acquitte d'une obligation particuliere que je vous ai, & que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me venir voir. Je vous proteſte, MADAME, que je ne l'oublierai jamais; & quoique je reçoive ſouvent de pareilles faveurs de pluſieurs perſonnes de condition de l'un & de l'autre ſexe, que je n'ai jamais reçû de viſite qui m'ait été ſi agréable que la vôtre; auſſi ſuis-je plus que perſonne du monde,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

SCARRON.

LE

LE ROMAN COMIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui ne ſert que d'introduction aux autres.

LE Soleil donnoit à plomb ſur nos Antipodes, & ne prêtoit à ſa ſœur qu'autant de lumiere qu'il lui en falloit pour ſe conduire dans une nuit fort obſcure. Le ſilence regnoit ſur toute la Terre, ſi ce n'étoit dans les lieux où ſe rencontroient des Grillons, des Hiboux,

& des donneurs de Serenade. Enfin, tout dormoit dans la Nature, ou du moins tout devoit dormir, à la reſerve de quelques Poëtes, qui avoient dans la tête des Vers difficiles à tourner; de quelques malheureux Amans, de ceux qu'on appelle Ames damnées; & de tous les Animaux, tant raiſonnables, que brutes, qui cette nuit-là avoient quelque choſe à faire. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que le Deſtin étoit de ceux qui ne dormoient pas, non plus que les Raviſſeurs de Mademoiſelle Angelique, qu'il pourſuivoit autant que pouvoit galoper un cheval, à qui les nuages déroboient ſouvent la foible clarté de la Lune. Il aimoit tendrement Mademoiſelle de la Caverne, parce qu'elle étoit fort aimable, & qu'il étoit aſſuré d'en être aimé, & ſa fille ne lui étoit pas moins chere; outre que ſa Mademoiſelle de l'Etoile ayant de néceſſité à faire la Comedie, n'eût pû trouver en toutes les caravanes des Comediens de campagne, deux Comediennes qui euſſent plus de vertu que ces deux-là. Ce n'eſt pas à dire qu'il n'y en ait de la profeſſion qui n'en manquent point: mais dans l'opinion du monde, qui ſe trompe peut-être, elles en ſont moins chargées que de vieille broderie, & de

fard.

ſard. Notre généreux Comedien couroit donc après ces Raviſſeurs plus fort, & avec plus d'animoſité, que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il ſuivit d'abord une longue allée, ſur laquelle repondoit la porte du Jardin par où Angelique avoit été enlevée, & après avoir galopé quelque tems, il enfila au hazard un chemin creux, comme le ſont la plûpart de ceux du Maine. Ce chemin étoit plein d'ornieres & de pierres : & bien qu'il fît clair de Lune, l'obſcurité y étoit ſi grande, que le Deſtin ne pouvoit faire aller ſon cheval plus vite que le pas. Il maudiſſoit interieurement un ſi méchant chemin, quand il ſe ſentit ſauter en croupe quelque homme ou quelque diable, qui lui paſſa les bras à l'entour du col. Le Deſtin eut grand' peur ; & ſon cheval en fut ſi fort effrayé, qu'il l'eût jetté par terre, ſi le fantôme qui l'avoit inveſti, & qui le tenoit embraſſé, ne l'eût affermi dans la ſelle. Son cheval s'emporta comme un cheval qui avoit peur, & le Deſtin le hâta à coups d'éperons, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit, fort mal ſatisfait de ſentir deux bras nuds à l'entour de ſon col, & contre ſa joue un viſage froid, qui ſouffloit à reprise à la cadence du galop du cheval. La carriere fut longue, parce que ce che-

min n'étoit pas court. Enfin, à l'entrée d'une Lande le cheval modera ſa courſe impetueuſe, & le Deſtin ſa peur; car on s'accoûtume à la longue aux maux les plus inſupportables. La Lune luiſoit alors aſſez pour lui faire voir qu'il avoit un grand homme nud en croupe, & un vilain viſage auprès du ſien. Il ne lui demanda point qui il étoit, (je ne ſai ſi ce fut par diſcretion.) Il fit toûjours continuer le galop à ſon cheval, qui étoit fort eſſoufflé; & lorſqu'il l'eſperoit le moins, le Chevaucheur croupier ſe laiſſa tomber à terre, & ſe mit à rire. Le Deſtin repouſſa ſon cheval de plus belle, & regardant derriere lui, il vit ſon fantôme qui couroit à toutes jambes vers le lieu d'où il étoit venu. Il a avoué depuis, que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de là, il trouva un grand chemin qui le conduiſit dans le Hameau, dont il trouva tous les chiens éveillez: ce qui lui fit croire que ceux qu'il ſuivoit, pouvoient y avoir paſſé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitans endormis de trois ou quatre maiſons, qui étoient ſur le chemin. Il n'en put avoir audience, & fut querellé de leurs chiens. Enfin, ayant ouï crier des enfans dans la derniere maiſon qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à for-

force de menaces; & apprit d'une femme en chemiſe, qui ne lui parla qu'en tremblant, que les Gendarmes avoient paſſé par leur Village, il n'y avoit pas long-tems, & qu'ils emmenoient avec eux une femme qui pleuroit bien fort, & qu'ils avoient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre qu'il avoit faite de l'homme nud; & elle lui apprit que c'étoit un Païſan de leur Village, qui étoit devenu fou, & qui couroit les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avoient paſſé par ſon Hameau, lui donna courage de paſſer outre, & lui fit hâter le train de ſa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha, & eut peur de ſon ombre: il ſuffit que vous ſachiez qu'il s'égara dans un bois, & que tantôt ne voyant goute, & tantôt étant éclairé de la Lune, il trouva le jour auprès d'une Métairie, où il jugea à propos de faire repaître ſon cheval, & où nous le laiſſerons.

CHAPITRE II.

Des Bottes.

CEpendant que le Deſtin couroit à tâtons après ceux qui avoient enlevé Angelique, la Rancune & l'Olive, qui n'avoient pas ſi à cœur que lui cet enlevement, ne coururent pas ſi vite que lui après les Raviſſeurs, outre qu'ils étoient à pied. Ils n'allerent donc pas loin, & ayant trouvé dans le prochain Bourg une Hôtellerie, qui n'étoit pas encore fermée, ils y demanderent à coucher. On les mit dans une chambre où étoit déja couché un hôte noble, ou roturier, qui y avoit ſoupé, & qui ayant à faire diligence pour des affaires qui ne ſont pas venuës à ma connoiſſance, faiſoit état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des Comediens ne ſervit pas au deſſein qu'il avoit d'être à cheval de bonne heure; car il en fut éveillé, & peut-être en peſta-t-il en ſon ame: mais la préſence de deux hommes d'aſſez bonne mine, fut, poſſible, cauſe qu'il n'en témoigna rien. La Rancune qui étoit d'une acoſtante maniere, lui fit d'abord des ex-

excuſes de ce qu'ils troubloient ſon repos, & lui demanda enſuite d'où il venoit. Il lui dit qu'il venoit d'Anjou, & qu'il s'en alloit en Normandie pour une affaire preſſée. La Rancune en ſe deshabillant, & pendant qu'on chauffoit des draps, continuoit ſes queſtions : mais comme elles n'étoient utiles ni à l'un ni à l'autre, & que le pauvre homme qu'on avoit éveillé, n'y trouvoit pas ſon compte, il le pria de le laiſſer dormir. La Rancune lui en fit des excuſes fort cordiales, & en même tems l'amour-propre lui faiſant oublier celui du prochain, il fit deſſein de s'approprier une paire de Bottes neuves, qu'un garçon de l'Hôtellerie venoit de rapporter dans la chambre, après les avoir nettoyées. L'Olive qui n'avoit alors autre envie que de bien dormir, ſe jetta dans le lit, & la Rancune demeura auprès du feu, non tant pour voir la fin du fagot qu'on avoit allumé, que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de Bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il alloit voler, bien & dûëment endormi, il prit ſes Bottes qui étoient au pied de ſon lit; & les ayant chauſſées à crud, ſans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre ainſi botté & éperonné qu'il

étoit, auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il ſe tint ſur le bord du lit, de peur que ſes jambes armées ne touchaſſent aux jambes nues de ſon camarade, qui ne ſe fût pas tû d'une ſi nouvelle façon de ſe mettre entre deux draps, & ainſi auroit pû faire avorter ſon entrepriſe. Le reſte de la nuit ſe paſſa aſſez paiſiblement. La Rancune dormit, ou en fit le ſemblant. Les coqs chanterent, le jour vint, & l'homme qui couchoit dans la chambre de nos Comediens, ſe fit allumer du feu, & s'habilla. Il fut queſtion de ſe botter; une ſervante lui preſenta les vieilles Bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui ſoutint, qu'elles étoient à lui: il ſe mit en colere, & fit une rumeur diabolique. L'Hôte monta dans la chambre, & lui jura foi de maître Cabaretier, qu'il n'y avoit point d'autres bottes que les ſiennes, non ſeulement dans la maiſon, mais auſſi dans le Village; le Curé même n'allant jamais à cheval. Là-deſſus il lui voulut parler des bonnes qualitez de ſon Curé, & lui conter de quelle façon il avoit eu ſa Cure, & depuis quand il la poſſedoit. Le babil de l'Hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune & l'Olive, qui s'étoient éveillez au bruit, prirent connoiſſance de l'affaire, & la Rancune exa-

exagera l'énormité du cas, & dit à l'Hôte, que cela étoit bien vilain. Je me ſoucie d'une paire de Bottes neuves comme d'une ſavatte, diſoit le pauvre débotté à la Rancune: mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition, à qui j'aimerois moins avoir manqué, qu'à mon propre pere; & ſi je trouvois les plus méchantes Bottes du monde à vendre, j'en donnerois plus qu'on ne m'en demanderoit. La Rancune, qui s'étoit mis le corps hors du lit, hauſſoit les épaules de tems en tems, & ne lui répondoit rien, ſe repaiſſant les yeux de l'Hôte & de la ſervante, qui cherchoient inutilement les Bottes, & du malheureux qui les avoit perduës, qui cependant maudiſſoit ſa vie, & méditoit peut-être quelque choſe de funeſte, quand la Rancune par une généroſité ſans exemple, & qui ne lui étoit pas ordinaire, dit tout haut en s'enfonçant dans ſon lit, comme un homme qui meurt d'envie de dormir: morbleu, Monſieur, ne faites plus tant de bruit pour vos Bottes, & prenez les miennes; mais à condition que vous nous laiſſerez dormir, comme vous voulûtes hier que j'en fiſſe autant. Le malheureux, qui ne l'étoit plus, puiſqu'il retrouvoit des Bottes, eut peine à croire ce qu'il entendoit: il fit un grand gali-

matias de mauvais remerciemens d'un ton de voix ſi paſſionné, que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne le vînt embraſſer dans ſon lit. Il s'écria donc en colere, & jurant doctement : Hé morbleu, Monſieur, que vous êtes fâcheux, & quand vous perdez vos Bottes, & quand vous remerciez ceux qui vous en donnent ? Au nom de Dieu, prenez les miennes encore un coup, & je ne vous demande autre choſe, ſinon que vous me laiſſiez dormir ; ou bien rendez moi mes Bottes, & faites tant de bruit que vous voudrez. Il ouvroit la bouche pour repliquer, quand la Rancune s'écria : Ah ! mon Dieu, que je dorme, ou que mes Bottes me demeurent. Le maître du logis, à qui une façon de parler ſi abſoluë, avoit donné beaucoup de reſpect pour la Rancune, pouſſa hors de la chambre ſon Hôte, qui n'en eut pas demeuré là, tant il avoit de reſſentiment d'une paire de Bottes ſi généreuſement données. Il fallut pourtant ſortir de la chambre, & s'aller botter dans la cuiſine ; & alors la Rancune ſe laiſſa aller au ſommeil plus tranquillement qu'il n'avoit fait la nuit, ſa faculté de dormir n'étant plus combattuë du déſir de voler des Bottes, & de la crainte d'être pris ſur le fait. Pour l'Olive qui avoit mieux employé la nuit que lui,

il ſe leva de grand matin ; & s'étant fait tirer du vin, s'amuſa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire. La Rancune dormit juſqu'à onze heures. Comme il s'habilloit, Ragotin entra dans la chambre. Il avoit le matin viſité les Comediennes, & Mademoiſelle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyoit guére de ſes amis, puiſqu'il n'étoit pas de ceux qui couroient après ſa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans, qu'il n'en eût appris des nouvelles : mais n'ayant pû trouver de cheval ni à louër, ni à emprunter, il n'eût pû tenir ſa promeſſe, ſi ſon Meûnier ne lui eût prêté ſon mulet, ſur lequel il monta ſans bottes, & arriva, comme je vous viens de dire, dans le Bourg où avoient couché les deux Comediens. La Rancune avoit l'eſprit fort préſent ; il ne vit pas plûtôt Ragotin en ſouliers, qu'il crut que le hazard lui fourniſſoit un beau moyen de cacher ſon larcin, dont il n'étoit pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord, qu'il le prioit de lui prêter ſes ſouliers, & de vouloir prendre ſes Bottes qui le bleſſoient à un pied, à cauſe qu'elles étoient neuves. Ragotin prit le parti avec grande joye : car en chevauchant ſon mulet, un ardillon, qui avoit percé ſon bas, lui avoit fait regretter de n'être pas botté.

Il

Il fut queſtion de dîner ; Ragotin paya pour les Comediens, & pour ſon mulet. Depuis ſon trébuchement, quand la carabine tira entre ſes jambes, il fit ſerment de ne monter jamais ſur un animal chevauchable, ſans prendre toutes ſes ſuretez. Il prit donc avantage pour monter ſur ſa bête : mais avec toute ſa précaution, il eut bien de la peine à ſe placer dans le bât du mulet. Son eſprit vif ne lui permettoit pas d'être judicieux, & il avoit inconſidérément relevé les Bottes de la Rancune, qui lui venoient juſqu'à la ceinture, & lui empêchoient de plier ſon petit jarret, qui n'étoit pas le plus vigoureux de la Province. Enfin donc, Ragotin ſur ſon mulet, & les Comediens à pied, ſuivirent le premier chemin qu'ils trouverent ; & chemin faiſant, Ragotin découvrit aux Comediens le deſſein qu'il avoit de faire la Comedie avec eux, leur proteſtant qu'encore qu'il fût aſſuré d'être bien-tôt le meilleur Comedien de France, il ne prétendoit tirer aucun profit de ſon métier, qu'il vouloit le faire ſeulement par curioſité, & pour faire voir qu'il étoit né à tout ce qu'il vouloit entreprendre. La Rancune & l'Olive le fortifierent dans ſa noble envie, & à force de le louër & de lui donner courage, le mirent en ſi belle humeur, qu'il ſe prit à ré-

réciter de deſſus ſon mulet, des Vers de Pyrame & Thisbé, du Poëte Theophile. Quelques Payſans qui accompagnoient une charette chargée, & qui faiſoient le même chemin, crûrent qu'il prêchoit la parole de Dieu, le voyant déclamer là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nuë, & le reſpecterent comme un Prédicateur de grands chemins.

CHAPITRE III.

L'Hiſtoire de la Caverne.

LEs deux Comediennes que nous avons laiſſées dans la maiſon où Angelique avoit été enlevée, n'avoient pas dormi davantage que le Deſtin. Mademoiſelle de l'Etoile s'étoit miſe dans le même lit que la Caverne, pour ne la laiſſer pas ſeule avec ſon deſeſpoir, & pour tâcher de lui perſuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faiſoit. Enfin, jugeant qu'une affliction ſi juſte ne manquoit pas de raiſons pour ſe défendre, elle ne les combattit plus avec les ſiennes: mais pour faire diverſion, elle ſe mit à ſe plain-

dre

dre de ſa mauvaiſe fortune auſſi fort que ſa compagne faiſoit de la ſienne; & ainſi l'engagea adroitement à lui conter ſes avantures, d'autant plus aiſément, que la Caverne ne pouvoit ſouffrir alors que quelqu'un ſe dît plus malheureux qu'elle. Elle s'eſſuia donc les larmes qui lui mouilloient le viſage en grande abondance, & ſoupirant une bonne fois pour n'avoir pas ſi-tôt à y retourner, elle commença ainſi ſon Hiſtoire. Je ſuis née Comedienne, fille d'un Comedien, à qui je n'ai jamais ouï dire qu'il eût des parens d'autre profeſſion que de la ſienne. Ma mere étoit fille d'un Marchand de Marſeille, qui la donna à mon pere en mariage, pour le récompenſer d'avoir expoſé ſa vie pour ſauver la ſienne, qu'avoit attaquée à ſon avantage un Officier des Galeres, auſſi amoureux de ma mere qu'il en étoit haï. Ce fut une bonne fortune pour mon pere; car on lui donna, ſans qu'il la demandât, une femme jeune, belle, & plus riche qu'un Comedien de campagne ne la pouvoit eſperer. Son beau-pere fit ce qu'il put pour lui faire quitter ſa profeſſion, lui propoſant & plus d'honneur, & plus de profit dans celle de Marchand: mais ma mere qui étoit charmée de la Comedie, empêcha mon pere de la quitter. Il

n'avoit

n'avoit point de répugnance à ſuivre l'avis que lui donnoit le Pere de ſa femme, ſachant mieux qu'elle, que la vie comique n'eſt pas ſi heureuſe qu'elle le paroît. Mon pere ſortit de Marſeille un peu après ſes nôces; emmena ma mere faire ſa premiere campagne, qui en avoit plus grande impatience que lui, & en fit en peu de tems une excellente Comedienne. Elle fut groſſe dès la premiere année de ſon mariage, & accoucha de moi derriere le Théatre. J'eus un frere un an après, que j'aimois beaucoup, & qui m'aimoit auſſi. Notre Troupe étoit compoſée de notre famille, & de trois Comediens, dont l'un étoit marié avec une Comedienne, qui jouoit les ſeconds rôles. Nous paſſions un jour de fête par un Bourg de Perigord, & ma mere, l'autre Comedienne, & moi, étions ſur la charette qui portoit notre bagage; & nos hommes nous eſcortoient à pied, quand notre petite Caravane fut attaquée par ſept ou huit vilains hommes ſi yvres, qu'ayant fait doſſein de tirer en l'air un coup d'Arquebuſe pour nous faire peur, j'en fus toute couverte de dragées, & ma mere en fut bleſſée au bras. Ils ſaiſirent mon pere, & deux de ſes camarades, devant qu'ils ſe pûſſent mettre en défenſe, & les battirent cruellement.

lement. Mon frere, & le plus jeune de nos Comediens, s'enfuirent, & depuis ce tems-là, je n'ai pas ouï parler de mon frere. Les Habitans du Bourg ſe joignirent à ceux qui nous faiſoient une ſi grande violence, & firent retourner notre charette ſur ſes pas. Ils marchoient fierement, & à la hâte, comme des gens qui ont fait un grand butin, & le veulent mettre en ſureté; & ils faiſoient un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres. Après une heure de chemin, ils nous firent entrer dans un Château, où auſſi tôt que nous fumes entrez, nous ouïmes pluſieurs perſonnes crier avec grande joye, que les Bohemiens étoient pris. Nous reconnûmes par-là, qu'on nous prenoit pour ce que nous n'étions pas, & cela nous donna quelque conſolation. La Jument qui traînoit notre Chariot, tomba morte de laſſitude, ayant été trop preſſée & trop battue. La Comedienne à qui elle étoit, & qui la louoit à la Troupe, en fit des cris auſſi pitoyables, que ſi elle eût vû mourir ſon mari: ma mere en même tems s'évanouït de la douleur qu'elle ſentoit en ſon bras, & les cris que je fis pour elle, furent encore plus grands que ceux que la Comedienne avoit faits pour la Jument. Le bruit que nous faiſions, & que faiſoient les brutaux

brutaux & les yvrognes qui nous avoient amenez, fit ſortir d'une ſalle baſſe le Seigneur du Château, ſuivi de quatre ou cinq caſaques ou manteaux rouges, de fort mauvaiſe mine. Il demanda d'abord où étoient les voleurs de Bohemiens, & nous fit grand peur. Mais ne voyant entre nous que des perſonnes blondes, il demanda à mon pere qui il étoit; & n'eut pas plûtôt appris que nous étions de malheureux Comediens, qu'avec une impetuoſité qui nous ſurprit, & jurant de la plus furieuſe façon que j'aye jamais ouï jûrer, il chargea à grands coups d'épée ceux qui nous avoient pris, qui diſparurent en un moment, les uns bleſſez, les autres fort effrayez. Il fit délier mon pere & ſes compagnons; commanda qu'on menât les femmes dans une chambre, & qu'on mît nos hardes en lieu ſûr. Des ſervantes ſe préſenterent pour nous ſervir, & dreſſerent un lit à ma mere, qui ſe trouvoit fort mal de la bleſſure de ſon bras. Un homme qui avoit la mine d'un Maître d'Hôtel, nous vint faire des excuſes de la part de ſon maître, de ce qui s'étoit paſſé. Il nous dit, que les coquins qui s'étoient ſi malheureuſement mépris, avoient été chaſſez, la plupart battus, ou eſtropiez, que l'on alloit envoyer querir un Chirurgien

rurgien dans le prochain Bourg, pour panſer le bras de ma mere; & nous demanda inſtamment ſi l'on ne nous avoit rien pris, nous conſeillant de faire viſiter nos hardes, pour ſavoir s'il y manquoit quelque choſe. A l'heure du ſouper, on nous apporta à manger dans notre chambre: le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher, arriva; ma mere fut panſée, & ſe coucha avec une violente fiévre. Le jour ſuivant, le Seigneur du Château fit venir devant lui les Comediens. Il s'informa de la ſanté de ma mere, & dit qu'il ne vouloit pas la laiſſer ſortir de chez lui, qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon Frere, & le jeune Comédien, qui s'étoient ſauvez: ils ne ſe trouverent point, & cela augmenta la fievre de ma mere. On fit venir d'une petite Ville prochaine un Medecin & un Chirurgien plus experimenté que celui qui l'avoit panſé la premiere fois: Et enfin, les bons traitemens qu'on nous fit, nous firent bien-tôt oublier la violence qu'on nous avoit faite. Ce Gentilhomme, chez qui nous étions, étoit fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le Pays, violent dans toutes ſes actions, comme un Gouverneur de Place frontiere, & qui avoit la réputation d'être vaillant autant

autant qu'on le pouvoit être. Il s'appelloit le Baron de Sigognac : Au tems où nous ſommes, il ſeroit pour le moins un Marquis, & en ce tems-là, il étoit un vrai tyran de Perigord. Une Compagnie de Bohemiens qui avoient logé ſur ſes Terres, avoient volé les chevaux d'un Haras, qu'il avoit à une lieuë de ſon Château ; & ſes gens qu'il avoit envoyez après, s'étoient mépris à nos dépens, comme je vous ai déja dit. Ma mere ſe guérit parfaitement ; & mon pere & ſes camarades, pour ſe montrer reconnoiſſans, autant que de pauvres Comédiens le pouvoient faire, du bon traitement qu'on leur avoit fait, offrirent de jouër la Comédie dans le Château, tant que le Baron de Sigognac l'auroit agréable. Un grand Page âgé pour le moins de vingt-quatre ans, & qui devoit être ſans doute, le Doyen des Pages du Royaume, & une maniere de Gentilhomme ſuivant, apprirent les rôles de mon frere, & du Comédien qui s'étoit enfui avec lui. Le bruit ſe répandit dans le Pays, qu'une Troupe de Comediens devoit repréſenter une Comedie chez le Baron de Sigognac. Force Nobleſſe Perigourdine y fut conviée, & lorſque le Page ſut ſon rôle, qui lui fut ſi difficile à apprendre, qu'on fut contraint d'en couper,

& de le réduire à deux Vers, nous repréſentâmes Roger & Bradamante du Poëte Garnier. L'Aſſemblée étoit fort belle ; la Salle bien éclairée : le Théatre fort commode, & la decoration accommodée au ſujet. Nous nous efforçâmes tous de bien faire, & nous y réuſſimes. Ma mere parut belle comme un Ange, armée en Amazone, & ſortant d'une maladie qui l'avoit un peu pâlie; ſon teint éclatta plus que toutes les lumieres dont la Salle étoit éclairée. Quelque grand ſujet que j'aye d'être fort triſte, je ne puis ſonger à ce jour-là, que je ne rie de la plaiſante façon, dont le grand Page s'acquitta de ſon rôle. Il ne faut pas que ma mauvaiſe humeur vous cache une choſe ſi plaiſante ; peut-être que vous ne la trouverez pas telle: mais je vous aſſure qu'elle fit bien rire toute la compagnie, & que j'en ai bien ri depuis, ſoit qu'il y eût veritablement dequoi en rire, ou que je ſois de celles qui rient de peu de choſe. Il jouoit le rôle du Page du vieil Duc Aymon, & n'avoit que deux Vers à réciter en toute la Piece : c'eſt alors que ce Vieillard s'emporte terriblement contre ſa fille Bradamante, de ce qu'elle ne veut point épouſer le fils de l'Empereur, étant amoureuſe de Roger; le Page dit à ſon Maître :

Mon-

Monſieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien aſſuré ſur vos pieds.

Ce grand ſot de Page, encore que ſon rôle fut aiſé à retenir, ne laiſſa pas de le corrompre, & dit de fort mauvaiſe grace, & tremblant comme un criminel:

Monſieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien aſſuré ſur vos jambes.

Cette mauvaiſe rime ſurprit tout le monde. Le Comedien qui faiſoit le perſonnage d'Aymon, s'en éclata de rire, & ne put plus repréſenter un vieillard en colere. Toute l'aſſiſtance n'en rit pas moins: & pour moi qui avois la tête paſſée dans l'ouverture de la tapiſſerie pour voir le monde, & pour me faire voir, je penſai me laiſſer choir à force de rire. Le maître de la maiſon qui étoit de ces mélancoliques qui ne rient que rarement, & ne rient pas pour peu de choſe, trouva tant de quoi rire dans le défaut de mémoire de ſon Page, & dans ſa mauvaiſe maniere de reciter des Vers, qu'il

penſa crever à force de ſe contraindre à garder un peu de gravité ; mais enfin, il fallut rire auſſi fort que les autres ; & ſes gens nous avouerent qu'ils ne lui en avoient jamais vû tant faire ; & comme il s'étoit acquis une grande autorité dans le Pays, il n'y eut perſonne de la compagnie qui ne rît autant ou plus que lui, ou par complaiſance, ou de bon courage. J'ai grand' peur, ajoûta alors la Caverne, d'avoir fait ici comme ceux qui diſent : Je m'en vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire, & qui ne tiennent pas leur parole : car j'avouë que je vous ai fait trop de fête de celui de mon Page. Non, lui repondit l'Etoile, je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait eſperer. Il eſt bien vrai que la choſe peut avoir paru plus plaiſante à ceux qui la virent, qu'elle ne le ſera à ceux à qui on en fera le récit, la mauvaiſe action du Page ſervant beaucoup à la rendre telle ; outre que le tems, le lieu, & la pente naturelle que nous avons à nous laiſſer aller à rire des autres, peuvent lui avoir donné des avantages qu'elle n'a pu avoir depuis. La Caverne ne fit pas davantage d'excuſes pour ſon conte ; & reprenant ſon Hiſtoire, où elle l'avoit laiſſée : Après, continua-t-elle, que les Acteurs & les Auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur faculté riſi-

riſible, le Baron de Sigognac voulut que ſon Page reparût ſur le Théatre pour y reparer ſa faute, ou plutôt pour faire rire encore la compagnie : mais le Page, le plus grand brutal que j'aye jamais vû, n'en voulut rien faire, quelque commandement que lui fît un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la choſe comme il étoit capable de la prendre, c'eſt-à-dire, fort mal; & ſon déplaiſir qui ne devoit être que très-leger, s'il eût été raiſonnable, nous cauſa depuis le plus grand malheur qui nous pouvoit arriver. Notre Comedie eut l'applaudiſſement de toute l'aſſemblée. La Farce divertit encore plus que la Comedie, comme il arrive d'ordinaire par-tout ailleurs hors de Paris. Le Baron de Sigognac & les autres Gentilshommes ſes voiſins, y prirent tant de plaiſir, qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque Gentilhomme ſe cottiſa pour les Comediens, ſelon qu'il eut l'ame liberale; le Baron ſe cottiſa le premier, pour montrer l'exemple aux autres, & la Comedie fut annoncée pour la premiere fête. Nous jouâmes un mois durant devant cette Nobleſſe Perigourdine, régalez à l'envi des hommes & des femmes; & même la Troupe en profita de quelques habits demi uſez. Le Baron nous faiſoit manger à ſa table; ſes gens nous

ſervoient avec empreſſement, & nous diſoient ſouvent qu'ils nous étoient obligez de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvoient tout changé depuis que la Comedie l'avoit humaniſé. Le Page ſeul nous regardoit comme ceux qui l'avoient perdu d'honneur, & le Vers qu'il avoit corrompu, & que tout le monde de la maiſon, juſqu'au moindre marmiton, lui récitoit à toute heure, lui étoit, toutes les fois qu'il en étoit perſécuté, un cruel coup de poignard, dont enfin il réſolut de ſe venger ſur quelqu'un de notre Troupe. Un jour que le Baron de Sigognac avoit fait une aſſemblée de ſes voiſins, & de ſes Payſans, pour délivrer ſes bois d'une grande quantité de Loups qui s'y étoient addonnez, & dont le Païs étoit fort incommodé; mon pere & ſes camarades y porterent chacun une Arquebuze, comme firent auſſi tous les domeſtiques du Baron. Le méchant Page en fut auſſi; & croyant avoir trouvé l'occaſion qu'il cherchoit d'exécuter le mauvais deſſein qu'il avoit contre nous, il ne vit pas plutôt mon pere & ſes camarades ſéparez des autres, qui rechargeoient leurs Arquebuzes, & s'entrefourniſſoient l'un à l'autre de la poudre & du plomb, qu'il leur tira la ſienne de derriere un arbre, & perça mon malheu-

heureux pere de deux balles. Ses compagnons bien empêchez à le ſoutenir, ne ſongerent point d'abord à courir après cet aſſaſſin, qui s'enfuit, & depuis quitta le Païs. A deux jours delà, mon pere mourut de ſa bleſſure. Ma mere en penſa mourir de déplaiſir, en retomba malade, & j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pouvoit être. La maladie de ma mere tirant en longueur, les Comediens & les Comediennes de notre Troupe prirent congé du Baron de Sigognac, & allerent quelque part ailleurs chercher à ſe remettre dans une autre Troupe. Ma mere fut malade plus de deux mois, & enfin elle ſe guérit, après avoir reçu du Baron de Sigognac, des marques de généroſité & de bonté, qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il avoit dans le Païs, d'être le plus grand Tyran qui ſe ſoit jamais fait craindre dans un Païs où la plûpart des Gentilshommes ſe mêlent de l'être. Ses valets qui l'avoient toûjours vû ſans humanité, & ſans civilité, étoient étonnez de le voir vivre avec nous de la maniere la plus obligeante du monde. On eût pû croire qu'il étoit amoureux de ma mere; mais il ne parloit preſque point à elle, & n'entroit jamais dans notre chambre, où il nous faiſoit ſervir à

manger depuis la mort de mon pere. Il eſt bien vrai qu'il envoyoit ſouvent ſavoir de ſes nouvelles. On ne laiſſa pas d'en médire dans le Païs; ce que nous ſûmes depuis. Mais ma mere ne pouvant demeurer plus longtems avec bienſéance dans le Château d'un homme de cette condition-là, avoit déja ſongé à en ſortir, & avoit fait deſſein de ſe retirer à Marſeille chez ſon pere. Elle le fit donc ſavoir au Baron de Sigognac, le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus, & le pria d'ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avoit déja, celle de lui faire avoir des montures pour elle & pour moi, juſqu'à je ne ſai quelle Ville, & une charette pour porter notre petit bagage, qu'elle vouloit tâcher de vendre au premier Marchand qu'elle trouveroit, ſi peu qu'on lui en voulût donner. Le Baron parut fort ſurpris du deſſein de ma mere; & elle ne fut pas peu ſurpriſe de n'avoir pû tirer de lui, ni un conſentement, ni un refus. Le jour d'après, le Curé d'une des Paroiſſes, dont il étoit Seigneur, nous vint voir dans notre chambre. Il étoit accompagné de ſa niéce, une bonne & agréable fille, avec qui j'avois fait une grande connoiſſance. Nous laiſſâmes ſon Oncle & ma Mere enſemble, & allâmes

nous

nous promener dans le Jardin du Château. Le Curé fut long-tems en converſation avec ma Mere, & ne la quitta qu'à l'heure du ſouper. Je la trouvai fort rêveuſe, je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avoit, ſans qu'elle me répondît. Je la vis pleurer, & je me mis à pleurer auſſi. Enfin, après m'avoir fait fermer la porte de la chambre, elle me dit, pleurant encore plus fort qu'elle n'avoit fait, que ce Curé lui avoit appris, que le Baron de Sigognac étoit éperduëment amoureux d'elle; & lui avoit de plus aſſuré, qu'il l'eſtimoit ſi fort, qu'il n'avoit jamais oſé lui dire, ou lui faire dire qu'il l'aimât, qu'en même tems il ne lui offrît de l'épouſer. En achevant de parler, ſes ſoupirs & ſes ſanglots la penſerent ſuffoquer. Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avoit. Quoi, ma Fille, me dit elle, ne vous en ai-je pas aſſez dit, pour vous faire voir que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde? Je lui dis, que ce n'étoit pas un ſi grand malheur à une Comedienne, que de devenir femme de condition. Ah! pauvre petite, me dit-elle, que tu parles bien comme une jeune fille ſans experience. S'il trompe ce bon Curé, pour me tromper, ajouta-t-elle; s'il n'a pas deſſein de m'épouſer, com-

me il me le veut faire accroire ; quelles violences ne dois-je pas craindre d'un homme tout-à-fait eſclave de ſes paſſions ? Et s'il veut veritablement m'épouſer, & que j'y conſente, quelle miſere dans le monde approchera de la mienne, quand ſa fantaiſie ſera paſſée? Et combien pourra-t-il me haïr, s'il ſe repent un jour de m'avoir aimée? Non, non, ma fille, la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penſes ; mais un effroyable malheur, après m'avoir ôté un mari qui m'aimoit, & que j'aimois, m'en veut donner un par force, qui peut-être me haïra, & m'obligera à le haïr. Son affliction que je trouvois ſans raiſon, augmenta ſi fort ſa violence, qu'elle penſa étouffer, pendant que je lui aidai à ſe deshabiller. Je la conſolois du mieux que je pouvois, & je me ſervois contre ſon déplaiſir de toutes les raiſons dont une fille de mon âge étoit capable, n'oubliant pas à lui dire que la maniere obligeante & reſpectueuſe, dont le moins careſſant de tous les hommes avoit toujours vécu avec nous, me ſembloit de bon préſage ; & ſur-tout le peu de hardieſſe qu'il avoit eu à déclarer ſa paſſion à une femme d'une profeſſion qui n'inſpire pas toujours le reſpect. Ma mere me laiſſant dire tout ce que je voulus, ſe mit au lit fort affligée, & s'y affligea

toute la nuit, au lieu de dormir. Je voulus réſiſter au ſommeil, mais il fallut ſe rendre, & je dormis autant qu'elle dormit peu. Elle ſe leva de bonne heure; & quand je m'éveillai, je la trouvai habillée, & aſſez tranquille. J'étois bien en peine de ſavoir quelle réſolution elle avoit priſe; car pour vous dire la vérité, je flattois mon imagination de la future grandeur, où j'eſperois de voir arriver ma mere, ſi le Baron de Sigognac parloit ſelon ſes veritables ſentimens, & ſi ma mere pouvoit réduire les ſiens à lui accorder ce qu'il vouloit obtenir d'elle. La penſée d'ouïr appeller ma mere Madame la Baronne, occupoit agréablement mon eſprit, & l'ambition s'emparoit peu à peu de ma jeune tête. La Caverne contoit ainſi ſon Hiſtoire, & l'Etoile l'écoutoit attentivement, quand elles ouïrent marcher dans leur chambre; ce qui leur ſembla d'autant plus étrange, qu'elles ſe ſouvenoient fort bien d'avoir fermé leur porte au verrouil: cependant elles entendoient toujours marcher: Elles demanderent qui étoit là. On ne leur répondit rien, & un moment après, la Caverne vit au pied du lit, qui n'étoit point fermé, la figure d'une perſonne, qu'elle ouït ſoupirer, & qui s'appuyant ſur le pied du lit, lui preſſa les pieds. Elle ſe leva à demi,

pour voir de plus près, ce qui commençoit à lui faire peur ; & réſoluë à lui parler, elle avança la tête dans la chambre, & ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de l'aſſurance : mais quelquefois auſſi la peur ne diminuë pas, pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vu, & l'Etoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayoit. Elles s'enfoncerent dans leur lit, ſe couvrirent la tête de leur couverture, & ſe ſerrerent l'une contre l'autre, ayant grand'peur, & ne s'oſant preſque parler. Enfin, la Caverne dit à l'Etoile, que ſa pauvre Fille étoit morte, & que c'étoit ſon ame qui étoit venuë ſoupirer auprès d'elle. L'Etoile alloit peut-être lui répondre, quand elles entendirent encore marcher dans la chambre. L'Etoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avoit fait ; & la Caverne devenuë plus hardie par la penſée qu'elle avoit que c'étoit l'ame de ſa fille, ſe leva encore ſur ſon lit, comme elle avoit fait : & voyant encore paroître la même figure qui ſoupiroit encore, & s'appuyoit ſur ſes pieds, elle avança la main, & en toucha une fort veluë, qui lui fit faire un cri effroyable, & la fit tomber ſur le lit à la renverſe. Dans le même tems, elles ouïrent aboyer dans leur chambre, comme quand un chien a peur la

nuit

nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore aſſez hardie pour regarder ce que c'étoit, & alors elle vit un grand Levrier qui aboyoit contre elle. Elle le menaça d'une voix forte, & il s'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre, où il diſparut. La courageuſe Comedienne ſortit hors du lit, & à la clarté de la Lune qui perçoit les fenêtres, elle découvrit au coin de la chambre, où le fantôme Lévrier avoit diſparu, une petite porte d'un petit eſcalier dérobé. Il lui fut aiſé de juger que c'étoit un Lévrier de la maiſon, qui étoit entré par-là dans leur chambre. Il avoit eu envie de ſe coucher ſur leur lit, & ne l'oſant faire ſans le conſentement de ceux qui y étoient couchez, avoit ſoupiré en chien, & s'étoit appuyé les jambes de devant ſur le lit, qui étoit haut ſur les ſiennes, comme ſont tous les lits à l'antique, & s'étoit caché deſſous, quand la Caverne avança la tête dans la chambre la premiere fois. Elle n'ôta pas d'abord à l'Etoile la croyance qu'elle avoit, que c'étoit un Eſprit, & fut long-tems à lui faire comprendre que c'étoit un Lévrier. Tout affligée qu'elle étoit, elle railla ſa compagne de ſa poltronnerie, & remit la fin de ſon Hiſtoire à quelque autre tems, que le ſommeil ne leur ſeroit pas ſi néceſſaire qu'il leur étoit

alors. La pointe du jour commençoit à paroître ; elles s'endormirent, & ſe leverent ſur les dix heures, qu'on les vint avertir, que le carroſſe qui les devoit mener au Mans, étoit prêt de partir quand elles voudroient.

CHAPITRE IV.

Le Deſtin trouve Leandre.

LE Deſtin cependant alloit de Village en Village, s'informant de ce qu'il cherchoit, & n'en apprenant aucunes nouvelles, il battit un grand Païs, & ne s'arrêta point que ſur les deux ou trois heures, que ſa faim & la laſſitude de ſon cheval le firent retourner dans un gros Bourg qu'il venoit de quitter. Il y trouva une aſſez bonne Hôtellerie, parce qu'elle étoit ſur le grand chemin; & n'oublia pas de s'informer, ſi on n'avoit point ouï parler d'une troupe de gens de cheval, qui enlevoient une femme. Il y a un Gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles, dit le Chirurgien du Village, qui ſe trouva là. Je croi, ajoûta-t-il, qu'il a eu quelque démêlé avec eux, & en a été maltraité. Je lui viens d'appliquer

quer un cataplaſme anodin & réſolutif, ſur une tumeur livide qu'il a ſur les vertébres du col, & je lui ai panſé une grande playe qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu ſaigner, parce qu'il a le corps tout couvert de contuſions; mais il n'a pas voulu, il en a pourtant bien beſoin. Il faut qu'il ait fait quelque lourde chûte, & qu'il ait été excedé de coups. Ce Chirurgien de Village prenoit tant de plaiſir à débiter les termes de ſon art, qu'encore que le Deſtin l'eût quitté, & qu'il ne fût écouté de perſonne, il continua longtems le diſcours qu'il avoit commencé, juſqu'à tant que l'on le vint querir pour ſaigner une femme qui ſe mouroit d'une apoplexie. Cependant le Deſtin monta dans la chambre de celui dont le Chirurgien lui avoit parlé. Il trouva un jeune homme bien vêtu, qui avoit la tête bandée, & qui s'étoit couché ſur un lit pour repoſer. Le Deſtin lui voulut faire des excuſes de ce qu'il étoit entré dans ſa chambre devant que d'avoir ſû s'il l'auroit agréable : mais il fut bien ſurpris, quand aux premieres paroles de ſon compliment, l'autre ſe leva de ſon lit, & le vint embraſſer, ſe faiſant connoître à lui pour ſon valet Leandre, qui l'avoit quitté depuis quatre ou cinq jours, ſans prendre congé de lui, & que la Caverne croyoit être

le

le Raviſſeur de ſa Fille. Le Deſtin ne ſavoit de quelle façon il lui devoit parler, le voyant bien vêtu, & de fort bonne mine. Pendant qu'il le conſidera, Leandre eut le tems de ſe raſſurer; car il avoit paru d'abord fort interdit. J'ai beaucoup de confuſion, dit-il au Deſtin, de n'avoir pas eu pour vous toute la ſincerité que je devois avoir, vous eſtimant comme je fais: mais vous excuſerez un jeune homme ſans experience, qui devant que de vous bien connoître vous croyoit fait comme le ſont d'ordinaire ceux de votre profeſſion, & qui n'oſoit pas vous confier un ſecret, d'où dépend tout le bonheur de ſa vie. Le Deſtin lui dit, qu'il ne pouvoit ſavoir que de lui-même, en quoi il lui avoit manqué de ſincerité. J'ai bien d'autres choſes à vous apprendre, ſi peut-être vous ne les ſavez déja, lui répondit Leandre: mais auparavant, il faut que je ſache ce qui vous amene ici. Le Deſtin lui conta de quelle façon Angelique avoit été enlevée. Il lui dit, qu'il couroit après ſes Raviſſeurs, & qu'il avoit appris, en entrant dans l'Hôtellerie, qu'il les avoit trouvez, & lui en pourroit apprendre des nouvelles. Il eſt vrai que je les ai trouvez, lui répondit Leandre en ſoupirant, & que j'ai fait contr'eux ce qu'un homme ſeul pouvoit faire contre

tre pluſieurs : mais mon épée s'étant rompuë dans le corps du premier que j'ai bleſſé, je n'ai pû rien faire pour le ſervice de Mademoiſelle Angelique, ni mourir en la ſervant, comme j'étois réſolu à l'un ou à l'autre éveneiment. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez. J'ai été étourdi du coup d'eſtramaçon que j'ai reçû ſur la tête. Ils m'ont cru mort, & ont paſſé outre, à grand' hâte. Voilà tout ce que je ſai de Mademoiſelle Angelique. J'attends ici un valet, qui vous en apprendra davantage. Il les a ſuivis de loin, après m'avoir aidé à reprendre mon cheval, qu'ils m'ont peut-être laiſſé, à cauſe qu'il ne valloit pas grand' choſe. Le Deſtin lui demande pourquoi il l'avoit quitté ſans l'en avertir, d'où il venoit, & qui il étoit, ne doutant plus qu'il ne lui eût caché ſon nom, & ſa condition. Leandre lui avoua qu'il en étoit quelque choſe; & s'étant recouché, à cauſe que les coups qu'il avoit reçûs, lui faiſoient beaucoup de douleur, le Deſtin s'aſſit ſur le pied du lit, & Leandre lui dit ce que vous allez lire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Hiſtoire de Leandre.

JE ſuis un Gentilhomme d'une maiſon aſſez connuë dans la Province. J'eſpere un jour d'avoir pour le moins douze mille livres de rente, pourvu que mon pere meure : car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui, ou qui ont affaire à lui, il ſe porte ſi bien, qu'il y a plus à craindre pour moi qu'il ne meure jamais, qu'à eſperer que je lui ſuccede un jour en trois fort belles Terres, qui ſont tout ſon bien. Il me veut faire Conſeiller au Parlement de Bretagne, contre mon inclination ; & c'eſt pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne-heure. J'étois écolier à la Flêche, quand votre Troupe y vint repréſenter. Je vis Mademoiſelle Angelique, & j'en devins tellement amoureux, que je ne pus plus faire autre choſe, que de l'aimer. Je fis bien davantage, j'eus l'aſſurance de lui dire que je l'aimois ; elle ne s'en offenſa point : je lui écrivis ; elle reçut ma Lettre, & ne m'en

fit

ût pas plus mauvais viſage. Depuis ce tems-là, une maladie qui fit garder la chambre à Mademoiſelle de la Caverne, pendant que vous fûtes à la Flêche, facilita beaucoup les converſations que ſa fille & moi eûmes enſemble. Elle les auroit ſans doute empêchées, trop ſevere comme elle eſt, pour être d'une profeſſion qui ſemble diſpenſer du ſcrupule & de la ſeverité ceux qui la ſuivent. Depuis que je devins amoureux de ſa fille, je n'allai plus au College, & ne manquai pas un jour d'aller à la Comedie. Les Peres Jeſuites me voulurent remettre dans mon devoir; mais je ne voulus plus obéir à de ſi malplaiſans maîtres, après avoir choiſi la plus charmante Maîtreſſe du monde. Votre valet fut tué à la porte de la Comedie par des Ecoliers Bretons, qui firent cette année-là beaucoup de deſordre à la Fléche, parce qu'ils y étoient en grand nombre, & que le vin y fut à bon marché. Cela fut cauſe en partie que vous quittâtes la Fléche, pour aller à Angers. Je ne dis point adieu à Mademoiſelle Angelique, ſa mere ne la perdant point de vûë. Tout ce que je pûs faire, ce fut de paroître devant elle, en la voyant partir, le deſeſpoir peint ſur le viſage, & les yeux mouillez de larmes. Un regard triſte qu'elle

qu'elle me jetta, me penſa faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je pleurai le reſte du jour, & toute la nuit; & dès le matin changeant mon habit en celui de mon valet, qui étoit de ma taille, je le laiſſai à la Fléche pour vendre mon équipage d'écolier, & lui laiſſai une Lettre pour un Fermier de mon pere, qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous & vous attrapai à Duretril, où pluſieurs perſonnes de condition qui y couroient le Cerf, vous arrêterent ſept ou huit jours. Je vous offris mon ſervice, & vous me prîtes pour votre valet, ſoit que vous fuſſiez incommodé de n'en avoir point, ou que ma mine & mon viſage, qui peut-être ne vous déplurent pas, vous obligeaſſent à me prendre. Mes cheveux que j'avois fait couper fort courts, me rendirent méconnoiſſable à ceux qui m'avoient vû ſouvent auprès de Mademoiſelle Angelique; outre que le méchant habit de mon valet, que j'avois pris pour me déguiſer, me rendoit bien different de ce que je paroiſſois avec le mien, qui étoit plus beau que ne l'eſt d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus d'abord reconnu de Mademoiſelle Angelique, qui m'avoua depuis qu'elle

qu'elle n'avoit point douté que la paſſion que j'avois pour elle, ne fût très-violente, puiſque je quittois tout pour la ſuivre. Elle fut aſſez généreuſe pour m'en vouloir diſſuader, & pour me faire retrouver ma raiſon qu'elle voyoit bien que j'avois perduë. Elle me fit long-tems éprouver des rigueurs qui euſſent refroidi un moins amoureux que moi. Mais enfin, à force de l'aimer, je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimois. Comme vous avez l'ame d'une perſonne de condition qui l'auroit fort belle, vous reconnutes bientôt, que je n'avois pas celle d'un valet. Je gagnai vos bonnes graces; je me mis bien dans l'eſprit de tous les Meſſieurs de votre Troupe; & même je ne fus pas haï de la Rancune, qui paſſe parmi vous, pour n'aimer perſonne, & pour haïr tout le monde. Je ne perdrai point le tems à vous redire tout ce que deux jeunes perſonnes, qui s'entr'aiment, ſe ſont pû dire toutes les fois qu'elles ſe ſont trouvées enſemble: vous le ſavez aſſez par vous-même. Je vous dirai ſeulement, que Mademoiſelle de la Caverne ſe doutant de notre intelligence, ou plutôt n'en doutant plus, défendit à ſa Fille de me parler; que ſa Fille ne lui obéit pas, & que l'ayant ſurpriſe qui m'écrivoit, elle la traita ſi cruellement, & en public, &

en particulier, que je n'eus pas depuis grande peine à la faire réſoudre de ſe laiſſer enlever. Je ne crains point de vous l'avouer, vous connoiſſant généreux autant qu'on le peut être, & amoureux pour le moins autant que moi. Le Deſtin rougit à ces dernieres paroles de Leandre, qui continua ſon diſcours, & dit au Deſtin qu'il n'avoit quitté la Compagnie, que pour s'aller mettre en état d'exécuter ſon deſſein; qu'un Fermier de ſon Pere lui avoit promis de lui donner de l'argent, & qu'il eſperoit encore d'en recevoir à Saint Malo du fils d'un Marchand, de qui l'amitié lui étoit aſſurée, & qui étoit depuis peu maître de ſon bien, par la mort de ſes parens. Il ajouta, que par le moyen de ſon ami, il eſperoit de paſſer facilement en Angleterre; & là, de faire ſa paix avec ſon Pere, ſans expoſer à ſa colere Mademoiſelle Angelique, contre laquelle vrai-ſemblablement, auſſi-bien que contre ſa mere, il auroit exercé toutes ſortes d'actes d'hoſtilité, avec tout l'avantage qu'un homme riche & de condition peut avoir ſur deux pauvres Comediennes. Le Deſtin fit avouër à Leandre, qu'à cauſe de ſa jeuneſſe & de ſa condition, ſon Pere n'auroit pas manqué d'accuſer de rapt Mademoiſelle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier

ſon amour, ſachant bien que les perſonnes qui aiment, ne ſont pas capables de croire d'autres conſeils, que ceux de leur paſſion, & ſont plus à plaindre qu'à blâmer: Mais il deſapprouva fort le deſſein qu'il avoit eu de ſe ſauver en Angleterre, & lui repréſenta ce qu'on pourroit s'imaginer de deux jeunes perſonnes enſemble qui ſeroient dans un Pays étranger; les fatigues, & les hazards d'un voyage par mer: la difficulté de retrouver de l'argent, s'il leur arrivoit d'en manquer; & enfin, les entrepriſes que feroient faire ſur eux, & la beauté de Mademoiſelle Angelique, & la jeuneſſe de l'un & de l'autre. Leandre ne défendit point une mauvaiſe cauſe; il demanda encore une fois pardon au Deſtin de s'être ſi long tems caché de lui, & le Deſtin lui promit qu'il ſe ſerviroit de tout le pouvoir qu'il croyoit avoir ſur l'eſprit de Mademoiſelle de la Caverne, pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore, que s'il étoit tout à fait réſolu à n'avoir jamais d'autre femme que Mademoiſelle Angelique, il ne devoit point quitter la Troupe. Il lui repréſenta que cependant ſon pere pouvoit mourir, ou ſa paſſion ſe rallentir, ou peut être ſe paſſer. Leandre s'écria là-deſſus, que cela n'arriveroit jamais. Hé bien donc, dit le Deſtin, de peur

que

que cela n'arrive à votre Maîtreſſe, ne la perdez point de vûë. Faites la Comedie avec nous : vous n'êtes pas ſeul qui la ferez, & qui pourriez faire quelque choſe de meilleur. Ecrivez à votre pere ; faites lui croire que vous êtes à la guerre, & tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frere, & tâcherai par-là de vous faire oublier les mauvais traitemens que vous pouvez avoir reçû de moi, tandis que je n'ai pas connu ce que vous étiez. Leandre ſe fût jetté à ſes pieds ſi la douleur que les coups qu'il avoit reçûs, lui faiſoit ſentir par tout ſon corps, lui eut permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes ſi obligeans, & lui fit des proteſtations d'amitié ſi tendres, qu'il en fut aimé dès ce tems-là autant qu'un honnête homme le peut être d'un autre. Ils parlerent enſuite de chercher Mademoiſelle Angelique : mais une grande rumeur qu'ils entendirent, interrompit leur converſation, & fit deſcendre le Deſtin dans la cuiſine de l'hôtellerie, où il ſe paſſoit ce que vous allez voir dans le ſuivant Chapitre.

CHA-

CHAPITRE VI.

Combat à coups de poing. Mort de l'Hôte : & autres choſes mémorables.

DEux hommes, l'un vêtu de noir, comme un Magiſter de Village; & l'autre de gris, qui avoit bien la mine d'un Sergent, ſe tenoient aux cheveux & à la barbe, & s'entre-donnoient de tems en tems des coups de poing d'une très cruelle maniere. L'un & l'autre étoient ce que leurs habits & leurs mines vouloient qu'ils fuſſent. Le vêtu de noir, Magiſter de Village, étoit frere du Curé, & le vêtu de gris, Sergent du même Village, étoit frere de l'Hôte. Cet Hôte étoit alors dans une chambre à côté de la cuiſine, prêt à rendre l'ame, d'une fiévre chaude qui lui avoit ſi fort troublé l'eſprit, qu'il s'étoit caſſé la tête contre une muraille; & ſa bleſſure jointe à ſa fiévre, l'avoit mis ſi bas, qu'alors que ſa frénefie le quitta, il ſe vit contraint de quitter la vie, qu'il regretoit peut-être moins que ſon argent mal acquis. Il avoit porté les armes long-

tems, & étoit enfin revenu dans ſon Village, chargé d'ans & de ſi peu de probité, qu'on pouvoit dire qu'il en avoit encore moins que d'argent, quoi qu'il fût extrêmement pauvre. Mais comme les femmes ſe prennent ſouvent par où elles devroient moins ſe laiſſer prendre, ſes cheveux de Drille plus longs que ceux des autres Païſans du Village, ſes ſermens à la ſoldatte, une plume heriſſée qu'il mettoit les Fêtes quand il ne pleuvoit point, & une épée rouillée, qui lui battoit de vieilles bottes, encore qu'il n'eût point de cheval : tout cela donna dans la vûë d'une vieille Veuve, qui tenoit hôtellerie. Elle avoit été recherchée par les plus riches Fermiers du Païs, non tant pour ſa beauté, que pour le bien qu'elle avoit amaſſé avec ſon défunt Mari, à vendre bien cher, & à faire mauvaiſe meſure de vin & d'avoine. Elle avoit conſtamment réſiſté à tous ſes prétendans : mais enfin, un vieil ſoldat avoit triomphé d'une vieille hôteſſe. Le viſage de cette Nymphe Taverniere étoit le plus petit, & ſon ventre étoit le plus grand du Maine, quoique cette Province abonde en perſonnes ventruës. Je laiſſe aux Naturaliſtes le ſoin d'en chercher la raiſon, auſſi-bien que de la graiſſe des chapons du Pays. Pour revenir à cette

te groſſe petite femme, qu'il me ſemble que je vois toutes les fois que j'y ſonge, elle ſe maria avec ſon ſoldat, ſans en parler à ſes parens ; & après avoir achevé de vieillir avec lui, & bien ſouffert auſſi, elle eut le plaiſir de le voir mourir la tête caſſée ; ce qu'elle attribuoit à un juſte jugement de Dieu, parce qu'il avoit ſouvent joué à caſſer la ſienne. Quand le Deſtin entra dans la cuiſine de l'Hôtellerie, cette Hôteſſe & ſa Servante aidoient au vieil Curé du Bourg à ſéparer les combattans, qui s'étoient cramponez comme deux vaiſſeaux : mais les menaces du Deſtin, & l'autorité avec laquelle il parla, acheverent ce que les exhortations du bon Paſteur n'avoient pû faire, & les deux mortels ennemis ſe ſéparerent, crachans la moitié de leurs dents ſanglantes, ſaignans du nez, & le menton & la tête pelez. Le Curé étoit honnête homme, & ſavoit bien ſon monde. Il remercia le Deſtin fort civilement ; & le Deſtin pour lui faire plaiſir, fit embraſſer en bonne amitié ceux qui un moment auparavant ne s'embraſſoient que pour s'étrangler. Pendant l'accommodement l'Hôte acheva ſon obſcure deſtinée, ſans en avertir ſes amis. Tellement qu'on trouva qu'il n'y avoit plus qu'à l'enſevelir, quand on entra dans ſa

chambre après que la paix fut concluë. Le Curé fit des prieres ſur le mort, & les fit bonnes: car il les fit courtes. Son Vicaire le vint relayer, & cependant la veuve s'aviſa de hurler, & le fit avec beaucoup d'oſtentation & de vanité. Le frere du mort fit ſemblant d'être triſte, ou le fut veritablement; & les valets & ſervantes s'en acquitterent preſque auſſi bien que lui. Le Curé ſuivit le Deſtin dans ſa chambre, lui faiſant des offres de ſervice: il en fit autant à Leandre, & ils le retinrent à manger avec eux. Le Deſtin qui n'avoit pas mangé de tout le jour, & avoit fait beaucoup d'exercice, mangea très-avidement. Leandre ſe reput d'amoureuſes penſées plus que de viandes, & le Curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaiſans de l'avarice du défunt, & leur apprit les plaiſans differends que cette paſſion dominante lui avoit fait avoir, tant avec ſa femme, qu'avec ſes voiſins. Il leur fit le récit entr'autres d'un voyage qu'il avoit fait à Laval avec ſa femme, au retour duquel le cheval qui les portoit tous deux, s'étant déferré de deux pieds, & qui pis eſt, les fers s'étant perdus, il laiſſa ſa femme tenant ſon cheval par la bride au pied d'un arbre, & retourna juſqu'à Laval, cherchant exactement ſes fers par-tout où il crut

avoir

avoir paſſé ; mais il perdit ſa peine, tandis que ſa femme penſa perdre patience à l'attendre : car il étoit retourné ſur ſes pas de deux grandes lieuës, & elle commençoit d'en être en peine, quand elle le vit revenir les pieds nuds, tenant ſes bottes & ſes chauſſes dans ſes mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté, mais elle n'oſa lui en demander la raiſon, tant à force d'obéïr à la guerre, il s'étoit rendu capable de bien commander dans ſa maiſon. Elle n'oſa pas même repartir, quand il la fit dechauſſer auſſi, ni lui en demander le ſujet. Elle ſe douta ſeulement, que ce pouvoit être par dévotion. Il fit prendre à ſa femme ſon cheval par la bride, marchant derriere pour le hâter : & ainſi l'homme & la femme ſans chauſſure, & le cheval déferré de deux pieds, après avoir bien ſouffert, gagnerent la maiſon bien avant dans la nuit, les uns & les autres fort las ; & l'Hôte & l'Hôteſſe ayant les pieds ſi écorchez, qu'ils furent près de quinze jours, ſans pouvoir preſque marcher. Jamais il ne ſe ſut ſi bon gré de quelqu'autre choſe qu'il eût faite ; & quand il y ſongeoit, il diſoit en riant à ſa femme, que s'ils ne ſe fuſſent déchauſſez en revenant de Laval, ils en euſſent eu pour deux paires de ſouliers, outre deux fers d'un cheval. Le Deſtin

& Leandre ne s'émûrent pas beaucoup du conte que le Curé leur donnoit pour bon, ſoit qu'ils ne le trouvaſſent pas ſi plaiſant qu'il leur avoit dit, ou qu'ils ne fuſſent pas alors en humeur de rire. Le Curé qui étoit grand parleur, n'en voulut pas demeurer là, & s'adreſſant au Deſtin, lui dit, que ce qu'il venoit d'entendre, ne valoit pas ce qu'il avoit encore à lui dire, de la belle maniere dont le défunt s'étoit préparé à la mort. Il y a quatre ou cinq jours, ajouta-t-il, qu'il ſait bien, qu'il n'en peut échaper. Il ne s'eſt jamais plus tourmenté de ſon ménage. Il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangez pendant ſa maladie. Il a voulu ſavoir à quoi monteroit ſon enterrement, & même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai confeſſé. Enfin, pour achever comme il avoit commencé, deux heures devant que de mourir, il ordonna devant moi à ſa femme de l'enſevelir dans un certain vieil drap de ſa connoiſſance qui avoit plus de cent trous. Sa femme lui repréſenta qu'il y ſeroit fort mal enſeveli: Il s'opiniâtra à n'en vouloir point d'autre. Sa femme ne pouvoit y conſentir: & parce qu'elle le voyoit en état de ne la pouvoir battre, elle ſoutint ſon opinion plus vigoureuſement qu'elle n'avoit jamais fait avec lui, ſans pourtant

ſortir du reſpect qu'une honnête femme doit à un mari, fâcheux ou non. Elle lui demanda enfin, comment il pourroit paroître dans la Vallée de Joſaphat, un méchant drap tout troué ſur les épaules, & en quel équipage il penſoit reſſuſciter. Le malade s'en mit en colere; & jurant, comme il avoit accoutumé en ſa ſanté; Et morbleu, vilaine! s'écria t-il, je ne veux point reſſuſciter. J'eus autant de peine à m'empêcher de rire, qu'à lui faire comprendre qu'il avoit offenſé Dieu, ſe mettant en colere; & plus encore, par ce qu'il avoit dit à ſa femme, qui étoit en quelque façon une impieté. Il en fit un Acte de contrition tel quel, & encore lui fallut-il donner parole qu'il ne ſeroit point enſeveli dans un autre drap que celui qu'il avoit choiſi. Mon frere qui s'étoit éclaté de rire quand il avoit renoncé ſi hautement & ſi clairement à ſa réſurrection, ne pouvoit s'empêcher d'en rire encore toutes les fois qu'il y ſongeoit. Le frere du défunt s'en étoit formaliſé; & de paroles en paroles, mon frere & lui, tous deux auſſi brutaux l'un que l'autre, s'étoient entreharpez, après s'être donné mille coups de poing, & ſe battroient peut-être encore, ſi on ne les avoit ſéparez. Le Curé acheva ainſi ſa relation, adreſſant ſa parole au Deſtin, parce que

Leandre ne lui donnoit pas grande attention. Il prit congé des Comediens, après leur avoir encore offert ſon ſervice ; & le Deſtin tâcha de conſoler l'affligé Leandre, lui donnant les meilleures eſperances dont il ſe put aviſer. Tout briſé qu'il étoit le pauvre garçon, il regardoit de tems en tems par la fenêtre, pour voir ſi ſon valet ne venoit point, comme s'il eût dû venir plûtôt. Mais quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus ſages ſont aſſez ſots, pour regarder ſouvent du côté qu'il doit venir ; & je finirai par-là mon ſixiéme Chapitre.

CHAPITRE VII.

Terreur panique de Ragotin, ſuivie de diſgraces. Avantures du Corps mort. Orage de coups de poing, & autres accidens ſurprenans, dignes d'avoir place en cette veritable Hiſtoire.

LEandre regardoit donc par la fenêtre de ſa Chambre, du côté qu'il attendoit ſon Valet, quand tournant la tête de l'autre côté, il vit arriver le pe-

petit Ragotin, botté juſqu'à la ceinture, monté ſur un petit mulet, & ayant à ſes étriers comme deux eſtafiers, la Rancune d'un côté, & l'Olive de l'autre. Ils avoient appris de Village en Village des nouvelles du Deſtin : & à force de l'avoir ſuivi, l'avoient enfin trouvé. Le Deſtin deſcendit en bas au devant d'eux, & les fit monter dans la chambre. Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Leandre, qui avoit changé de mine, auſſi-bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il étoit, le Deſtin lui commanda d'aller faire apprêter le ſouper, avec la même autorité dont il avoit coutume de lui parler ; & les Comediens qui le reconnurent par-là, ne lui eurent pas plûtôt dit qu'il étoit bien brave, que le Deſtin répondit pour lui, & leur dit, qu'un Oncle riche qu'il avoit au bas Maine, l'avoit équippé de pied en cap, comme ils le voyoient, & même lui avoit donné de l'argent, pour l'obliger à quitter la Comedie : ce qu'il n'avoit pas voulu faire ; & ainſi l'avoit laiſſé, ſans lui dire adieu. Le Deſtin, & les autres, s'entre-demanderent des nouvelles de leur quête, & ne s'en dirent point. Ragotin aſſura le Deſtin, qu'il avoit laiſſé les Comediennes en bonne ſanté, quoique fort affligées de l'enlevement de Mademoiſelle Angelique.

La nuit vint, on ſoupa, & les nouveaux venus bûrent autant que les autres bûrent peu. Ragotin ſe mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire, comme un fanfaron de Taverne qu'il étoit : fit le plaiſant, & chanta des chanſons en dépit de tout le monde : mais n'étant pas ſécondé, & le beau-frere de l'Hôte ayant repréſenté à la compagnie que ce n'étoit pas bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en fit moins de bruit, & en but plus de vin. On ſe coucha ; le Deſtin & Leandre, dans la chambre qu'ils avoient déja occupée ; Ragotin, la Rancune, & l'Olive, dans une petite chambre qui étoit auprès de la cuiſine, & à côté de celle où étoit le corps du défunt, qu'on n'avoit pas encore commencé d'enſevelir. L'Hôteſſe coucha dans une chambre haute, qui étoit voiſine de celle où couchoient le Deſtin & Leandre ; & elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeſte d'un mari mort, & pour recevoir les conſolations de ſes amis, qui la vinrent viſiter en grand nombre ; car elle étoit une des plus groſſes Dames du Bourg, & y avoit toujours été autant aimée de tout le monde, que ſon mari y avoit toujours été haï. Le ſilence regnoit dans l'hôtellerie : les chiens y dormoient, puiſqu'ils n'aboyoient point ; tous les

autres animaux y dormoient auſſi, ou le devoient faire: & cette tranquilité-là duroit encore entre deux & trois heures du matin, quand tout à coup Ragotin ſe mit à crier de toute ſa force, que la Rancune étoit mort. Tout d'un tems il éveilla l'Olive, alla faire lever le Deſtin & Leandre, & les fit deſcendre dans ſa chambre pour venir pleurer, ou du moins voir la Rancune qui venoit de mourir ſubitement à ſon côté, à ce qu'il diſoit. Le Deſtin & Leandre le ſuivirent, & la premiere choſe qu'ils virent en entrant dans la chambre, ce fut la Rancune qui ſe promenoit dans la chambre en homme qui ſe porte bien, quoi que cela ſoit aſſez difficile après une mort ſubite. Ragotin qui entroit le premier, ne l'eut pas plûtôt apperçu, qu'il ſe retira en arriere, comme s'il eût été prêt de marcher ſur un ſerpent, ou de mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri, devint pâle comme un mort, & heurta ſi rudement le Deſtin & Leandre, lorſqu'il ſe jetta hors de la chambre à corps perdu, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Cependant que ſa peur le fait fuir juſques dans le jardin de l'hôtellerie, où il hazarde de ſe morfondre, le Deſtin & Leandre demandent à la Rancune des particularitez de ſa mort. La Rancune leur dit,

qu'il n'en ſavoit pas tant que Ragotin; & ajoûta, qu'il n'étoit pas ſage. L'Olive cependant rioit comme un fol ; la Rancune demeuroit froid ſans parler, ſelon ſa coutume, & l'Olive & lui ne ſe déclaroient pas davantage. Leandre alla après Ragotin, & le trouva caché derriere un arbre, tremblant de peur plus que de froid, quoiqu'il fût en chemiſe. Il avoit l'imagination ſi pleine de la Rancune mort, qu'il prit d'abord Leandre pour ſon fantôme, & penſa s'enfuir, quand il s'approcha de lui. Là-deſſus le Deſtin arriva, qui lui parut auſſi autre fantôme. Ils n'en purent tirer la moindre parole, quelque choſe qu'ils lui puſſent dire: & enfin, ils le prirent ſous les bras, pour le remener dans ſa chambre ; mais dans le tems qu'ils alloient ſortir du jardin, la Rancune s'étant preſenté pour y entrer, Ragotin ſe défit de ceux qui le tenoient, & s'alla jetter, regardant derriere lui d'un œil égaré, dans une groſſe touffe de roſiers, où il s'embarraſſa depuis les pieds juſqu'à la tête, & ne s'en put tirer aſſez vite, pour s'empêcher d'être joint par la Rancune, qui l'appella cent fois fol, & lui dit qu'il le falloit enchaîner. Ils le tirerent à trois hors de la touffe de roſiers, où il s'étoit fourré. La Rancune lui donna une claque ſur la peau nuë, pour lui faire voir qu'il

n'é-

n'étoit pas mort ; & enfin, le petit homme effrayé fut remené dans ſa chambre, & remis dans ſon lit : Mais à peine y fut-il, qu'une clameur de voix feminines qu'ils entendirent dans la chambre voiſine, leur donna à deviner ce que ce pouvoit être. Ce n'étoit point les plaintes d'une femme affligée, c'étoient des cris effroyables de pluſieurs femmes enſemble, comme quand elles ont peur. Le Deſtin y alla, & trouva quatre ou cinq femmes avec l'Hôteſſe, qui cherchoient ſous les lits, regardoient dans la cheminée, & paroiſſoient fort effrayées. Il leur demanda ce qu'elles avoient : & l'hôteſſe moitié hurlant, moitié parlant, lui dit qu'elle ne ſavoit ce qu'étoit devenu le corps de ſon pauvre mari. En achevant de parler, elle ſe mit à hurler : & les autres femmes, comme de concert, lui répondirent en chœur, & toutes enſemble firent un bruit ſi grand, & ſi lamentable, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, entra dans la chambre, & ce qu'il y avoit de voiſins & de paſſans entra dans l'Hôtellerie. Dans ce tems-là un maître Chat s'étoit ſaiſi d'un pigeon qu'une Servante avoit laiſſé demi lardé ſur la table de la Cuiſine, & ſe ſauvant avec ſa proye dans la chambre de Ragotin, s'étoit caché ſous le lit, où il avoit couché avec la

Rancune. La Servante le ſuivit un bâton de fagot à la main, & regardant ſous le lit pour voir ce qu'étoit devenu ſon pigeon, elle ſe mit à crier tant qu'elle put, qu'elle avoit trouvé ſon Maître; & le repeta ſi ſouvent, que l'Hôteſſe & les autres femmes vinrent à elle. La Servante ſauta au col de ſa Maîtreſſe, lui diſant qu'elle avoit trouvé ſon Maître, avec un ſi grand tranſport de joye, que la pauvre Veuve eut peur que ſon mari ne fût reſſuſcité: car on remarqua qu'elle devint pâle, comme un criminel qu'on juge. Enfin, la Servante les fit regarder ſous le lit, où ils apperçûrent le corps mort, dont ils étoient tant en peine. La difficulté ne fut pas ſi grande à le tirer de là, quoi qu'il fût bien peſant, qu'à ſavoir qui l'y avoit mis. On le rapporta dans la chambre, où l'on commença de l'enſevelir. Les Comediens ſe retirerent dans celle où avoit couché le Deſtin, qui ne pouvoit rien comprendre dans ces bizarres accidens. Pour Leandre, il n'avoit dans la tête que ſa chere Angelique: ce qui le rendoit auſſi rêveur, que Ragotin étoit fâché de ce que la Rancune n'étoit pas mort, dont les railleries l'avoient ſi fort mortifié, qu'il ne parloit plus, contre ſa coutume de parler inceſſamment, & de ſe mêler en toutes ſortes de converſations, à propos

ou

ou non. La Rancune & l'Olive s'étoient ſi peu étonnez, & de la terreur panique de Ragotin, & de la tranſmigration d'un corps mort d'une chambre à l'autre, ſans aucun ſecours humain, au moins dont on eût connoiſſance, que le Deſtin ſe douta qu'ils avoient grande part dans le prodige. Cependant l'affaire s'éclairciſſoit dans la cuiſine de l'hôtellerie. Un Valet de charruë revenu des Champs pour diner, ayant ouï conter à une Servante avec grande frayeur, que le corps de ſon Maître s'étoit levé de lui-même, & avoit marché, lui dit qu'en paſſant par la cuiſine à la pointe du jour, il avoit vû deux hommes en chemiſe qui le portoient ſur leurs épaules dans la chambre où l'on l'avoit trouvé. Le frere du mort ouït ce que diſoit le Valet, & trouva l'action fort mauvaiſe. La veuve le ſut auſſi-tôt, & ſes amies auſſi; les uns & les autres s'en ſcandaliſerent bien fort, & conclurent tous d'une voix, qu'il falloit que ces hommes-là fuſſent des ſorciers, qui vouloient faire quelque méchanceté de ce corps mort. Dans le tems que l'on jugeoit ſi mal de la Rancune, il entra dans la cuiſine, pour faire porter à déjeûner dans leur chambre. Le frere du défunt lui demanda, pourquoi il avoit porté le corps de ſon frere dans ſa chambre?

chambre? La Rancune, bien loin de lui répondre. ne le regarda pas ſeulement. La Veuve lui fit la même queſtion; il eut la même indifference pour elle: ce que la bonne Dame n'eut pas pour lui. Elle lui ſauta aux yeux, furieuſe comme une Lionne à qui on a ravi ſes petits: (J'ai peur que la comparaiſon ne ſoit ici trop magnifique.) Son Beau-frere donna un coup de poing à la Rancune, les amis de l'Hôteſſe ne l'épargnerent pas: les Servantes s'en mêlerent, les Valets auſſi: mais il n'y avoit pas place en un homme ſeul pour tant de Frappeurs, & ils s'entrenuiſoient les uns aux autres. La Rancune ſeul contre pluſieurs, & par conſequent pluſieurs contre lui, ne s'étonna point du nombre de ſes ennemis; & faiſant de néceſſité vertu, commença à jouer des bras de toute la force que Dieu lui avoit donnée, laiſſant le reſte au hazard. Jamais combat inégal ne fut plus diſputé. Mais auſſi la Rancune conſervant ſon jugement dans le peril, ſe ſervoit de ſon adreſſe, auſſi bien que de ſa force, ménageoit ſes coups, & les faiſoit profiter le plus qu'il pouvoit. Il donna tel ſoufflet, qui ne donnant pas à plomb ſur la premiere jouë qu'il rencontroit, & ne faiſant que gliſſer, s'il faut ainſi dire, alloit

alloit juſqu'à la ſeconde, même troiſiéme jouë, parce qu'il donnoit la plûpart de ſes coups en faiſant la demi pirouette; & tel ſoufflet tira trois ſons différens de trois differentes mâchoires. Au bruit des combattans l'Olive deſcendit dans la cuiſine; & à peine eut-il le tems de diſcerner ſon compagnon d'entre tous ceux qui ſe battoient, qu'il ſe vit battre, & même plus que lui, de qui la vigoureuſe réſiſtance commençoit à ſe faire craindre. Deux ou trois donc des plus mal-traitez par la Rancune, ſe jetterent ſur l'Olive, peut-être pour ſe raquitter. Le bruit en augmenta, & en même tems l'Hôteſſe reçut un coup de poing dans ſon petit œil, qui lui fit voir cent mille chandelles, (c'eſt un nombre certain pour un incertain,) & la mit hors de combat. Elle hurla plus fort & plus franchement qu'elle n'avoit fait à la mort de ſon mari. Ses hurlemens attirerent les voiſins dans la maiſon, & firent deſcendre dans la cuiſine le Deſtin & Leandre. Quoi qu'ils y vinſſent avec un eſprit de pacification, on leur fit d'abord la guerre, ſans la leur déclarer. Les coups de poings ne leur manquerent pas, & ils n'en laiſſerent point manquer ceux qui leur en donnerent. L'Hôteſſe, ſes amies, & ſes Servantes,

tes, crioient aux voleurs, & n'étoient plus que les ſpectatrices du combat; les unes les yeux pochez, les autres le nez ſanglant, les autres les mâchoires briſées, & toutes décoiffées. Les voiſins avoient pris parti pour la voiſine contre ceux qu'elle apelloit voleurs. Il faudroit une meilleure plume que la mienne pour bien repreſenter les beaux coups de poings qui s'y donnerent. Enfin, l'animoſité & la fureur ſe rendant maîtreſſes des uns & des autres, on commençoit à ſe ſaiſir des broches, & des meubles qui ſe peuvent jetter à la tête, quand le Curé entra dans la cuiſine, & tâcha de faire ceſſer le combat. En vérité, quelque reſpect que l'on eût pour lui, il eut bien eu de la peine à ſéparer les combattans, ſi leur laſſitude ne s'en fût mêlée. Tous actes d'hoſtilité ceſſerent donc de part & d'autre, & non pas le bruit: car chacun voulant parler le premier, & les femmes plus que les hommes avec leurs voix de fauſſet, le pauvre bon homme fut contraint de ſe boucher les oreilles, & de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille; & le frere de l'Hôte ayant pris la parole par ſon ordre, lui fit des plaintes du corps mort tranſporté d'une chambre à l'autre. Il eût

exageré

exageré la méchante action plus qu'il ne fit, s'il eût eu moins de ſang à cracher qu'il n'en avoit, outre celui qui ſortoit de ſon nez, qu'il ne pouvoit arrêter. La Rancune & l'Olive avouerent ce qu'on leur imputoit, & proteſterent qu'ils ne l'avoient pas fait à mauvaiſe intention; mais ſeulement pour faire peur à un de leurs camarades, comme ils avoient fait. Le Curé les en blâma fort, & leur fit comprendre la conſequence d'une telle entrepriſe, qui paſſoit la raillerie: & comme il étoit homme d'eſprit, & avoit grand crédit parmi ſes Paroiſſiens, il n'eut pas grand'peine à pacifier le differend, & qui plus y mit, plus y perdit. Mais la Diſcorde aux crins de couleuvre n'avoit pas encore fait dans cette maiſon-là tout ce qu'elle avoit envie d'y faire. On ouït dans la chambre haute des hurlemens non guere differens de ceux que fait un pourceau qu'on égorge; & celui qui les faiſoit, n'étoit autre que le petit Ragotin. Le Curé, les Comediens, & pluſieurs autres, coururent à lui, & le trouverent tout le corps, à la reſerve de la tête, enfoncé dans un grand coffre de bois qui ſervoit à ſerrer le linge de l'Hôtellerie: & ce qui étoit de plus fâcheux pour le pauvre encoffré, le deſſus du coffre fort peſant & maſſif, étoit tombé

ſur

ſur ſes jambes, & les preſſoit d'une maniere fort douloureuſe à voir. Une puiſſante ſervante qui n'étoit pas loin du coffre, quand ils entrerent, & qui leur paroiſſoit fort émûe, fut ſoupçonnée d'avoir ſi mal placé Ragotin. Il étoit vrai, & elle en étoit toute fiere: ſi bien que s'occupant à faire un des lits de la chambre, elle ne daigna pas regarder de quelle façon on tiroit Ragotin du coffre, ni même répondre à ceux qui lui demanderent d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Cependant le demi-homme fut tiré de ſa chauſſe-trape, & ne fut pas plûtôt ſur ſes pieds, qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre, mais on ne put l'empêcher de joindre la grande ſervante, qu'il ne put auſſi empêcher qu'elle ne lui donnât un ſi grand coup ſur la tête, que tout le vaſte ſiege de ſon étroite raiſon en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arriere: mais c'eût été reculer pour mieux ſauter, ſi l'Olive ne l'eût retenu par ſes chauſſes, comme il s'alloit élancer comme un ſerpent contre ſa redoutable ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ſes chauſſes s'en rompit, & le ſilence auſſi de l'aſſiſtance, qui ſe mit à rire. Le Curé en oublia ſa gravité, & le frere de l'Hôte de faire le triſte. Le ſeul Ragotin n'avoit pas envie de rire, & ſa colere s'étoit tour-

tournée contre l'Olive, qui s'en ſentant injurié, le prit tout brandi, comme l'on dit à Paris, le jetta ſur le lit que faiſoit la ſervante, & là d'une force d'Hercule, il acheva de faire tomber ſes chauſſes, dont la ceinture étoit déja rompue, & hauſſant & baiſſant les mains dru & menu ſur ſes cuiſſes, & ſur les lieux voiſins, en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le hazardeux Ragotin ſe précipita courageuſement du lit en bas: mais un coup ſi hardi n'eut pas le ſuccès qu'il méritoit. Son pied entra dans un pot de chambre, que l'on avoit laiſſé dans la ruelle du lit pour ſon grand malheur; & y entra ſi avant, que ne l'en pouvant retirer à l'aide de ſon autre pied, il n'oſa ſortir de la ruelle du lit où il étoit, de peur de divertir davantage la Compagnie, & d'attirer ſur ſoi la raillerie, qu'il entendoit moins que perſonne du monde. Chacun s'étonnoit fort de le voir ſi tranquille après avoir été ſi émû. La Rancune ſe douta que ce n'étoit pas ſans cauſe. Il le fit ſortir de la ruelle du lit, moitié bon gré, moitié par force; & lors tout le monde vit où étoit l'encloueure, & perſonne ne ſe put empêcher de rire, voyant le pied de métail que s'étoit fait le petit homme. Nous le laiſſerons foulant l'étaim d'un pied ſuperbe, pour aller re-

ce-

cevoir un train qui entra en même tems dans l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Ce qui arriva du pied de Ragotin.

SI Ragotin eût pû de ſon chef, & ſans l'aide de ſes amis, ſe dépoter le pied, je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il étoit ſi malheureuſement entré, ſa colere eût pour le moins duré le reſte du jour; mais il fut contraint de rabattre quelque choſe de ſon orgueil naturel, & de filer doux, priant humblement le Deſtin & la Rancune de travailler à la liberté de ſon pied droit ou gauche; je n'ai pas ſu lequel. Il ne s'adreſſa pas à l'Olive, à cauſe de ce qui s'étoit paſſé entr'eux: mais l'Olive vint à ſon ſecours, ſans ſe faire prier, & ſes deux camarades & lui firent ce qu'ils pûrent pour le ſoulager. Les efforts que le petit homme avoit fait pour tirer ſon pied hors du pot, l'avoient enflé, & ceux que faiſoient le Deſtin & l'Olive, l'enfloient encore davantage. La Rancune y avoit d'abord mis la main, mais ſi mal-adroitement, ou plûtôt ſi malicieu-

cieuſement, que Ragotin crut qu'il le vouloit eſtropier à perpetuité. Il l'avoit prié inſtamment de ne s'en mêler plus ; il pria les autres de la même choſe, & ſe coucha ſur un lit en attendant qu'on lui eût fait venir un Serrurier, pour lui limer le pot de chambre ſur le pied. Le reſte du jour ſe paſſa aſſez pacifiquement dans l'Hôtellerie, & aſſez triſtement entre le Deſtin & Leandre, l'un fort en peine de ſon valet, qui ne revenoit point lui apprendre des nouvelles de ſa Maîtreſſe, comme il lui avoit promis ; & l'autre ne ſe pouvant réjouïr éloigné de ſa chere Mademoiſelle de l'Etoile ; outre qu'il prenoit part à l'enlevement de Mademoiſelle Angelique, & que Leandre lui faiſoit pitié, ſur le viſage duquel il voyoit toutes les marques d'une extrême affliction. La Rancune & l'Olive prirent bien-tôt parti avec quelques Habitans du Bourg, qui jouoient à la boule, & Ragotin après avoir fait travailler à ſon pied, dormit le reſte du jour, ſoit qu'il en eût envie, ou qu'il fût bien aiſe de ne paroître pas en public, après les mauvaiſes affaires qui lui étoient arrivées. Le corps de l'Hôte fut porté à ſa derniere demeure, & l'Hôteſſe, nonobſtant les belles penſées de la mort que lui devoit avoir données celle

le de ſon mari, ne laiſſa pas de faire payer en Arabe deux Anglois, qui alloient de Bretagne à Paris. Le Soleil venoit de ſe coucher, quand le Deſtin & Leandre, qui ne pouvoient quitter la fenêtre de leur chambre, virent arriver dans l'hôtellerie un carroſſe à quatre chevaux, ſuivi de trois hommes de cheval, & de quatre ou cinq Laquais. Une Servante les vint prier de vouloir ceder leur chambre au train qui venoit d'arriver : & ainſi Ragotin fut obligé de ſe faire voir, quoi qu'il eût envie de garder la chambre, & ſuivit le Deſtin & Leandre dans celle où le jour précedent il avoit crû avoir vû mort la Rancune. Le Deſtin fut reconnu dans la cuiſine de l'hôtellerie par un des Meſſieurs du carroſſe, ce même Conſeiller du Parlement de Rennes, avec qui il avoit fait connoiſſance pendant les nôces qui furent ſi malheureuſes à la pauvre la Caverne. Ce Senateur Breton demanda au Deſtin des nouvelles d'Angelique, & lui témoigna d'avoir du déplaiſir de ce qu'elle n'étoit point retrouvée. Il ſe nommoit la Garouffiere ; ce qui me fait croire qu'il étoit plûtôt Angevin que Breton : car on ne voit pas plus de noms Bas-Bretons commencer par Ker, que l'on en voit d'Angevins terminer en Iere, de Normands en Ville, de

de Picards en Cour, & des Peuples voiſins de la Garonne en Ac. Pour revenir à Monſieur de la Garouffiere, il avoit de l'eſprit, comme je vous ai déja dit, & ne ſe croyoit point homme de Province en nulle maniere, venant d'ordinaire hors de ſon Semeſtre manger quelque argent dans les Auberges de Paris, & prenant le deuil quand la Cour le prenoit. Ce qui bien verifié, & enregiſtré, devroit être une Lettre, non pas de Nobleſſe tout-à-fait, mais de bonne Bourgeoiſie, ſi j'oſe ainſi parler. De plus, il étoit bel-eſprit, par la raiſon que tout le monde preſque ſe picque d'être ſenſible aux divertiſſemens de l'eſprit, tant ceux qui les connoiſſent, que les ignorans préſomptueux ou brutaux, qui jugent temerairement des Vers & de la Proſe, encore qu'ils croyent qu'il y a du deſhonneur à bien écrire, & qu'ils reprocheroient, en cas de beſoin, à un homme qu'il fait des Livres, comme ils lui reprocheroient qu'il fait de la fauſſe monnoye. Les Comediens s'en trouvent bien. Ils en ſont careſſez davantage dans les Villes où ils repréſentent: car étant les Perroquets ou Sanſonets des Poëtes; & même quelques-uns d'entr'eux qui ſont nez avec de l'eſprit, ſe mêlant quelquefois de faire des Comedies, ou de leur propre fonds,

ou de parties empruntées, il y a quelque ſorte d'ambition à les connoître, ou à les hanter. De nos jours on a rendu en quelque façon juſtice à leur profeſſion, & on les eſtime plus que l'on ne faiſoit autrefois. Auſſi eſt-il vrai qu'en la Comedie le peuple trouve un divertiſſement des plus innocens, & qui peut à la fois inſtruire & plaire. Elle eſt aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avoit de licentieux. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle le fût auſſi des filoux, des pages & des laquais, & autres ordures du genre humain, que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus que ne faiſoient autrefois les mauvaiſes plaiſanteries des Farceurs : mais aujourd'hui la farce eſt comme abolie : & j'oſe dire, qu'il y a des compagnies particulieres, où l'on rit de bon cœur des équivoques baſſes & ſales qu'on y débite, deſquelles on ſe ſcandaliſeroit dans les premieres Loges de l'Hôtel de Bourgogne. Finiſſons la digreſſion. Monſieur de la Garouffiere fut ravi de trouver le Deſtin dans l'Hôtellerie, & lui fit promettre de ſouper avec la compagnie du carroſſe, qui étoit compoſée du nouveau marié du Mans, & de la nouvelle mariée qu'il menoit en ſon Pays de Laval ; de Madame ſa mere, j'entens du marié : d'un Gentil-

tilhomme de la Province : d'un Avocat du Conſeil, & de Monſieur de la Garouffiere, tous parens les uns des autres, & que le Deſtin avoit vûs à la nôce où Mademoiſelle Angelique avoit été enlevée. Ajoûtez à tous ceux que je viens de nommer, une ſervante ou Femme de Chambre; & vous trouverez que le Carroſſe qui les portoit, étoit bien plein : outre que Madame Bouvillon (c'eſt ainſi que s'appelloit la mere du marié) étoit une des plus groſſes femmes de France, quoi que des plus courtes; & l'on m'a aſſuré, qu'elle portoit d'ordinaire ſur elle, bon an, mal an, trente quintaux de chair, ſans les autres matieres peſantes ou ſolides qui entrent dans la compoſition d'un corps humain. Après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez pas peine à croire qu'elle étoit très-ſucculente, comme ſont toutes les femmes ragottes. On ſervit à ſouper. Le Deſtin y parut avec ſa bonne [illegible], qui ne le quittoit point, & qui n'étoit point alterée alors par du linge ſale, Le[illegible] lui en ayant prêté de blanc. Il parla peu, ſelon ſa coûtume; & quand il eût parlé autant que les autres qui parlerent beaucoup, il n'eût peut-être pas tant dit de choſes inutiles, qu'ils en dirent. La Garouffiere lui ſervit de tout ce qu'il y avoit de meilleur ſur la ta-

ble. Madame Bouvillon en fit de même à l'envi de la Garouffiere, avec ſi peu de diſcretion, que tous les plats de la table ſe trouverent vuides en un moment, & l'aſſiette du Deſtin ſi pleine d'aîles & de cuiſſes de poulets, que je me ſuis ſouvent étonné depuis, comment on avoit pû faire par hazard une ſi haute pyramide de viande, ſur ſi peu de baze qu'eſt le cul d'une aſſiette. La Garouffiere n'y prenoit pas garde, tant il étoit attentivement occupé à parler de Vers au Deſtin, & à lui donner bonne opinion de ſon eſprit. Madame Bouvillon, qui avoit auſſi ſon deſſein, continuoit toujours ſes bons offices au Comedien; & ne trouvant plus de poulets à couper, fut réduite à lui ſervir des tranches de gigot de mouton. Il ne ſavoit où les mettre, & en tenoit une en chacune de ſes mains pour leur trouver place quelque part, quand le Gentilhomme, qui ne s'en voulut pas taire au préjudice de ſon appetit, demanda au Deſtin en ſoûriant, s'il mangeroit bien tout ce qui étoit ſur ſon aſſiette? le Deſtin y jetta les yeux, & fut bien étonné d'y voir preſque au niveau de ſon menton la pile de poulets dépecez, dont la Garouffiere & la Bouvillon avoient érigé un trophée à ſon mérite. Il en rougit, & ne put s'empêcher d'en rire; la Bouvillon en fut dé-

défaite; la Garouffiere en rit bien fort, & donna ſi bien le branle à toute la compagnie, qu'elle en éclata à quatre ou cinq repriſes. Les valets reprirent, où leurs Maîtres avoient quitté, & rirent à leur tour: Ce que la jeune mariée trouva ſi plaiſant, que s'étouffant de rire en commençant de boire, elle couvrit le viſage de ſa belle-mere, & celui de ſon mari, de la plus grande partie de ce qui étoit dans ſon verre, & diſtribua le reſte ſur la table, & ſur les habits de ceux qui y étoient aſſis. On recommença à rire, & la Bouvillon fut la ſeule qui n'en rit point, mais qui rougit beaucoup, & regarda d'un œil couroucé ſa pauvre Bru, ce qui rabattit un peu ſa joye. Enfin, on acheva de rire; parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'eſſuya les yeux; la Bouvillon & ſon fils s'eſſuyerent le vin qui leur dégoutoit des yeux & du viſage; & la jeune Mariée leur en fit des excuſes, ayant encore bien de la peine à s'empêcher de rire. Le Deſtin mit ſon aſſiette au milieu de la table, & chacun y prit ce qui lui apartenoit. On ne put parler d'autre choſe, tant que le ſoupé dura; & la raillerie bonne ou mauvaiſe en fut pouſſée bien loin; quoi que le ſerieux dont s'arma mal à propos Madame Bouvillon, troublât en quelque façon la gayeté de la Compa-

gnie. Auſſi-tôt qu'on eut deſſervi, les Dames ſe retirerent dans leurs chambres ; l'Avocat & le Gentilhomme ſe firent donner des cartes, & jouerent au Picquet. La Garouffiere & le Deſtin qui n'étoient pas de ceux qui ne ſavent que faire quand ils ne jouent point, s'entretinrent enſemble fort ſpirituellement, & firent peut-être une des plus belles converſations qui ſe ſoit jamais faite dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffiere parla à deſſein, de tout ce qu'il croyoit devoir être le plus caché à un Comedien, de qui l'eſprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire ; & le Deſtin en diſcourut comme un homme fort éclairé, & qui ſavoit bien ſon monde. Entr'autres choſes, il fit avec tout le diſcernement imaginable la diſtinction des femmes qui ont beaucoup d'eſprit, & qui ne le font paroître que quand elles ont à s'en ſervir, d'avec celles qui ne s'en ſervent que pour le faire paroître ; & de celles qui envient aux mauvais Plaiſans leurs qualitez de Drolles, & de bons Compagnons ; qui rient des alluſions & équivoques licentieuſes ; qui en font elles-mêmes ; & pour tout dire, qui ſont des rieuſes de quartier, d'avec celles qui font la plus aimable partie du beau Monde, & qui ſont de la cabale. Il parla auſſi des femmes qui ſavent

auſſi-

auſſi-bien écrire, que les hommes qui s'en mêlent; & quand elles ne donnent point au Public les productions de leur eſprit, qui ne le font que par modeſtie. La Garouffiere, qui étoit fort honnête homme, & qui ſe connoiſſoit bien en honnêtes gens, ne pouvoit comprendre comment un Comedien de campagne pouvoit avoir une ſi parfaite connoiſſance de la véritable honnêteté. Cependant qu'il l'admire en ſoi-même, & que l'Avocat & le Gentilhomme qui ne jouoient plus, parce qu'ils s'étoient querellez ſur une carte tournée, bâillent fréquemment de trop grande envie de dormir; on leur vint dreſſer trois lits dans la chambre où ils avoient ſoupé, & le Deſtin ſe retira dans celle de ſes camarades, où il coucha avec Leandre.

CHAPITRE IX.

Autre diſgrace de Ragotin.

LA Rancune & Ragotin coucherent enſemble. Pour l'Olivé, il paſſa une partie de la nuit à recoudre ſon habit, qui s'étoit decouſu en pluſieurs endroits, quand il s'étoit harpé avec le

colere Ragotin. Ceux qui ont connu particulierement ce petit Manceau, ont remarqué que toutes les fois qu'il avoit à ſe gourmer contre quelqu'un, (ce qui lui arrivoit ſouvent) il avoit toujours découſu ou déchiré les habits de ſon ennemi, en tout ou en partie. C'étoit ſon coup ſûr; & qui eût eu à faire contre lui à coups de poings en combat aſſigné, eût pû défendre ſon habit, comme on défend le viſage en faiſant des armes. La Rancune lui demanda en ſe couchant, s'il ſe trouvoit mal, parce qu'il avoit fort mauvais viſage; Ragotin lui dit, qu'il ne s'étoit jamais mieux porté. Ils ne furent pas long tems à s'endormir, & bien en prit à Ragotin de ce que la Rancune reſpecta la bonne Compagnie qui étoit arrivée dans l'hôtellerie, & n'en voulut pas troubler le repos: ſans cela, le petit homme eût mal paſſé la nuit. L'Olive cependant travailloit à ſon habit; & après y avoir fait tout ce qu'il y avoit à faire, il prit les habits de Ragotin, & auſſi adroitement qu'auroit fait un Tailleur, il en étreſſit le pourpoint & les chauſſes, & les remit en leurs places; & ayant paſſé la plus grande partie de la nuit à coudre & à découdre, ſe coucha dans le lit où dormoit Ragotin & la Rancune. On ſe leva de bonne heure, comme on fait toujours

dans

dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin, qu'il avoit mauvais viſage : l'Olive lui dit la même choſe. Il commença de le croire ; & trouvant en même tems ſon habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eût enflé d'autant dans le peu de tems qu'il avoit dormi, & s'effraya fort d'une enflure ſi ſubite. La Rancune & l'Olive lui exageroient toujours ſon mauvais viſage ; & le Deſtin & Leandre qu'ils avoient avertis de la tromperie, lui dirent auſſi qu'il étoit fort changé. Le pauvre Ragotin en avoit la larme à l'œil ; le Deſtin ne put s'empêcher d'en ſoûrire, dont il ſe fâcha bien fort. Il alla dans la cuiſine de l'hôtellerie, où tout le monde lui dit ce que lui avoient dit les Comédiens ; même les gens du carroſſe, qui ayant une grande traite à faire, s'étoient levez de bonne heure. Ils firent déjeuner les Comediens avec eux, & tout le monde but à la ſanté de Ragotin malade, qui au lieu de leur en faire civilité, s'en alla grondant contr'eux, & fort déſolé chez le Chirurgien du Bourg, à qui il rendit compte de ſon enflure. Le Chirurgien diſcourut de la cauſe, & de l'effet de ſon mal, qu'il connoiſſoit auſſi peu que l'Algebre, & lui par-

la un quart-d'heure durant, en termes de ſon art, qui n'étoient non plus à propos au ſujet, que s'il lui eût parlé du Prêtre-Jean. Ragotin s'en impatienta, & lui demanda jurant Dieu admirablement bien pour un petit homme, s'il n'avoit autre choſe à lui dire. Le Chirurgien vouloit encore raiſonner: Ragotin le voulut battre; & l'eût fait, s'il ne ſe fut humilié devant ce colere malade, à qui il tira trois palettes de ſang, & lui ventouſa les épaules, vaille que vaille. La cure venoit d'être achevée, quand Leandre vint dire à Ragotin, que s'il lui vouloit promettre de ne ſe fâcher point, il lui apprendroit une méchanceté qu'on lui avoit faite. Il promit plus que Leandre ne voulut, & jura ſur ſa damnation éternelle, de tenir tout ce qu'il promettoit. Leandre dit qu'il vouloit avoir des témoins de ſon ſerment, & le remena dans l'hôtellerie, où en la préſence de tout ce qu'il y avoit de Maîtres & de Valets, il le fit jurer de nouveau, & lui apprit qu'on lui avoit étreſſi ſes habits. Ragotin d'abord en rougit de honte; & puis pâliſſant de colere, il alloit enfraindre ſon horrible ſerment, quand ſept ou huit perſonnes ſe mirent à lui faire des remontrances à la fois avec tant de vehemence, que bien qu'il jurât de toute

te ſa force, on n'en entendit rien. Il ceſſa de parler: mais les autres ne ceſſerent pas de lui crier aux oreilles, & le firent ſi long-tems, que le pauvre homme en penſa perdre l'ouïe. Enfin, il s'en tira mieux qu'on ne penſoit, & ſe mit à chanter de toute ſa force les premieres chanſons qui lui vinrent à la bouche: ce qui changea le grand bruit de voix confuſes, en de grands éclats de riſées, qui paſſerent des maîtres aux valets, & du lieu où ſe paſſa l'action, dans tous les endroits de l'hôtellerie, où differens ſujets attiroient differentes perſonnes. Tandis que le bruit de tant de perſonnes qui rioient enſemble, diminuë peu à peu, & ſe perd dans l'air, de façon à peu près que fait la voix des Echos; le Chronologiſte finira le preſent Chapitre, ſous le bon plaiſir du Lecteur Benevole ou Malevole, ou tel que le Ciel l'aura fait naître.

CHAPITRE X.

Comment Madame Bouvillon ne put réſiſter à une tentation, & eut une boſſe au front.

LE Carroſſe qui avoit à faire une grande journée, fut prêt de bonne-heure. Les ſept perſonnes qui l'empliſſoient à bonne meſure, s'y entaſſerent. Il partit, & à dix pas de l'Hôtellerie, l'eſſieu ſe rompit par le milieu. Le cocher en maudit ſa vie: on le gronda, comme s'il eût été reſponſable de la durée d'un eſſieu. Il ſe fallut tirer du carroſſe un à un, & reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitans du carroſſe échoué furent fort embarraſſez, quand on leur dit, qu'en tout le païs il n'y avoit point de Charron plus près que celui d'un gros Bourg, à trois lieuës de-là. Ils tinrent conſeil, & ils ne réſolurent rien, voyant bien que leur carroſſe ne ſeroit pas en état de rouler que le jour ſuivant. La Bouvillon qui s'étoit conſervée une grande autorité ſur ſon fils, parce que tout le bien de la maiſon venoit d'elle, lui commanda de monter ſur

ſur un des chevaux qui portoient les Valets de Chambre, & de faire monter ſa femme ſur l'autre, pour aller rendre viſite à un vieil Oncle qu'elle avoit, Curé du même Bourg où on étoit allé chercher un Charron. Le Seigneur de ce Bourg étoit parent du Conſeiller, & connu de l'Avocat & du Gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'Hôteſſe leur fit trouver des montures en les louant un peu cher : & ainſi la Bouvillon ſeule de ſa troupe demeura dans l'hôtellerie, ſe trouvant un peu fatiguée, ou feignant de l'être; outre que ſa taille ronde ne lui permettoit pas même de monter ſur un Ane, quand on en auroit pû trouver d'aſſez forts pour la porter. Elle envoya ſa Servante au Deſtin, le prier de venir dîner avec elle ; & en attendant le dîner, ſe recoifa, friſa & poudra, ſe mit un tablier & un peignoir à dentelle, & d'un collet de point de Genes de ſon fils ſe fit une cornette. Elle tira d'une caſſette une des jupes des nôces de ſa Bru, & s'en para : enfin, elle ſe transforma en une petite Nymphe replette. Le Deſtin eût bien voulu dîner en liberté avec ſes camarades : mais comment eût-il refuſé ſa très-humble Servante Madame Bouvillon, qui l'envoya querir pour dîner ? Auſſi-tôt que l'on eut ſervi, le Deſtin fut ſurpris

de la voir ſi gaillardement vêtue. Elle le reçût d'un viſage riant; lui prit les mains pour le faire laver, & les lui ſerra d'une maniere qui vouloit dire quelque choſe. Il ſongeoit moins à dîner, qu'au ſujet pourquoi il en avoit été prié : mais la Bouvillon lui reprocha ſi ſouvent qu'il ne mangeoit point, qu'il ne s'en put défendre. Il ne ſavoit que lui dire, outre qu'il parloit peu de ſon naturel. Pour la Bouvillon, elle n'étoit que trop ingenieuſe à ſe trouver matiere de parler. Quand une perſonne qui parle beaucoup, ſe rencontre tête à tête avec une autre qui ne parle guéres, & qui ne lui répond pas, elle en parle davantage; car jugeant d'autrui par ſoi-même, & voyant qu'on n'a point reparti à ce qu'elle a avancé, comme elle auroit fait en pareille occaſion, elle croit que ce qu'elle a dit, n'a pas aſſez plû à ſon indifferent Auditeur; elle veut réparer ſa faute par ce qu'elle dira, qui vaut le plus ſouvent encore moins que ce qu'elle a déja dit, & ne déparle point, tant qu'on a de l'attention pour elle. On s'en peut ſéparer: mais parce qu'il ſe trouve de ces infatigables parleurs, qui continuent de parler ſeuls, quand ils s'en ſont mis en humeur en compagnie, je croi que le mieux que l'on puiſſe

faire

faire avec eux, c'eſt de parler autant & plus qu'eux, s'il ſe peut. Car tout le monde enſemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé, & le voudra faire Auditeur par force. J'appuye cette réflexion-là ſur pluſieurs experiences, & même je ne ſai ſi je ne ſuis point de ceux que je blâme. Pour la nompareille Bouvillon, elle étoit la plus grande diſeuſe de rien qui ait jamais été; & non-ſeulement elle parloit ſeule, mais auſſi elle ſe répondoit. La taciturnité du Deſtin lui faiſant beau jeu, & ayant deſſein de lui plaire, elle battit un grand Païs. Elle lui conta tout ce qui ſe paſſoit dans la Ville de Laval, où elle faiſoit ſa demeure; lui en fit l'hiſtoire ſcandaleuſe, & ne déchira point de particuliere ou de famille entiere, qu'elle ne tirât du mal qu'elle en diſoit, matiere de dire du bien d'elle; proteſtant à chaque défaut qu'elle remarquoit en ſon prochain, que pour elle, encore qu'elle eût pluſieurs défauts, elle n'avoit pas celui dont elle parloit. Le Deſtin en fut fort mortifié au commencement, & ne lui répondoit point: mais enfin, il ſe crut obligé de ſoûrire de tems en tems, & de dire quelquefois, ou cela eſt fort plaiſant, ou cela eſt fort étrange; & le plus ſouvent il dit l'un & l'autre fort mal à propos. On deſſervit, quand

quand le Deſtin ceſſa de manger. Madame Bouvillon le fit aſſeoir auprès d'elle ſur le pied d'un lit; & ſa Servante qui laiſſa ſortir celles de l'hôtellerie les premieres, en ſortant de la chambre, tira la porte aprés elle. La Bouvillon qui crut peut-être que le Deſtin y avoit pris garde, lui dit: Voyez un peu cette étourdie, qui a fermé la porte ſur nous. Je l'irai ouvrir, s'il vous plaît, lui répondit le Deſtin. Je ne dis pas cela, répondit la Bouvillon en l'arrêtant: mais vous ſavez bien que deux perſonnes ſeules enfermées enſemble, comme ils peuvent faire ce qu'il leur plaira, on en peut auſſi croire ce que l'on voudra. Ce n'eſt pas des perſonnes qui vous reſſemblent que l'on fait des jugemens téméraires, lui repartit le Deſtin. Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon: mais on ne peut avoir trop de précaution contre la médiſance. Il faut qu'elle ait quelque fondement, lui repartit le Deſtin: & pour ce qui eſt de vous, & de moi, l'on ſait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre Comedien, & une femme de votre condition. Vous plaît-il donc, continua-t-il, que j'aille ouvrir la porte? Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrouil: car, ajoûta t-elle, peut-être qu'on ne prendra pas garde ſi elle eſt fer-

fermée, ou non : & fermée pour fermée, il vaut mieux qu'elle ne ſe puiſſe ouvrir que de notre conſentement. L'ayant fait comme elle l'avoit dit, elle approcha du Deſtin, ſon gros viſage fort enflammé, & ſes petits yeux fort étincelans, & lui donna bien à penſer de quelle façon il ſe tireroit à ſon honneur de la bataille que vrai-ſemblablement elle lui alloit preſenter. La groſſe ſenſuelle ôta ſon mouchoir de col, & étalla aux yeux du Deſtin, qui n'y prenoit pas grand plaiſir, dix livres de tetons pour le moins; c'eſt-à-dire, la troiſiéme partie de ſon ſein, le reſte étant diſtribué à poids égal ſous ſes deux aiſſelles. Sa mauvaiſe intention la faiſant rougir, (car elles rougiſſent auſſi les dévergondées) ſa gorge n'avoit pas moins de rouge que ſon viſage, & l'un & l'autre enſemble auroient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate. Le Deſtin rougiſſoit auſſi, mais de pudeur; au lieu que la Bouvillon, qui n'en avoit plus, rougiſſoit, je vous laiſſe à penſer de quoi. Elle s'écria, qu'elle avoit quelque petite bête dans le dos; & ſe remuant en ſon harnois, comme quand on y ſent quelque démangeaiſon, elle pria le Deſtin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en tremblant; & cependant la Bouvillon

villon lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'étoit point chatouilleux: il falloit combattre, ou ſe rendre, quand Ragotin ſe fit ouïr de l'autre côté de la porte, frappant des pieds & des mains, comme s'il l'eût voulu rompre, & criant au Deſtin qu'il ouvrît promptement. Le Deſtin tira ſa main du dos ſuant de la Bouvillon, pour aller ouvrir à Ragotin, qui faiſoit toujours un *bruit* de diable; & voulant paſſer entr'elle & la table aſſez adroitement, pour ne la pas toucher, il rencontra du pied quelque choſe qui le fit broncher, & ſe choqua la tête contre un banc aſſez rudement pour en être quelque tems étourdi. La Bouvillon cependant ayant repris ſon mouchoir à la hâte, alla ouvrir à l'impetueux Ragotin, qui en même-tems pouſſant la porte de l'autre côté de toute ſa force, la fit donner ſi rudement contre le viſage de la pauvre Dame, qu'elle en eut le nez écaché, & de plus une boſſe au front groſſe comme le poing: Elle cria, qu'elle étoit morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuſe; & ſautant, & repetant; Mademoiſelle Angelique eſt retrouvée, Mademoiſelle Angelique eſt ici, penſa mettre en colere le Deſtin, qui appelloit tant qu'il pouvoit la Servante de la Bouvillon

villon au ſecours de ſa maîtreſſe, & n'en pouvoit être entendu, à cauſe du bruit de Ragotin. Cette Servante enfin, apporta de l'eau & une ſerviette blanche. Le Deſtin & elle reparerent le mieux qu'ils purent, le dommage que la porte trop rudement pouſſée avoit fait à la pauvre Dame. Quelque impatience qu'eût le Deſtin de ſavoir ſi Ragotin diſoit vrai, il ne ſuivit point ſon impetuoſité, & ne quitta point la Bouvillon, que ſon viſage ne fut lavé & eſſuyé, & la boſſe de ſon front bandée, non ſans appeller ſouvent Ragotin étourdi, & qui pour tout cela ne laiſſa pas de le tirailler pour le faire venir où il avoit envie de le conduire.

CHAPITRE XI.

Des moins divertiſſans du preſent Volume.

IL eſt vrai que Mademoiſelle Angelique venoit d'arriver, conduite par le valet de Leandre. Ce valet eut aſſez d'eſprit pour ne donner point à connoître que Leandre fût ſon Maître; & Mademoiſelle Angelique fit l'étonnée

née de le voir ſi bien vêtu, & fit par adreſſe, ce que la Rancune & l'Olive avoient fait tout de bon. Leandre demandoit à Mademoiſelle Angelique & à ſon valet qu'il faiſoit paſſer pour un de ſes amis, où, & comment il l'avoit trouvée, lorſque Ragotin entra, menant le Deſtin comme en triomphe, ou plûtôt le traînant après ſoi, parce qu'il n'alloit pas aſſez vîte au gré de ſon eſprit chaud. Le Deſtin & Angelique s'embraſſerent avec de grands témoignages d'amitié, & avec cette tendreſſe que reſſentent les perſonnes qui s'aiment, qui après une longue abſence, ou quand n'eſperant plus de ſe revoir, elles ſe trouvent enſemble par une rencontre inopinée. Leandre & elle ne ſe careſſerent que de leurs yeux, qui ſe dirent bien des choſes, ſi peu qu'ils ſe regarderent, remettant le reſte à la premiere entrevûë particuliere. Cependant le Valet de Leandre commença ſa narration, & dit à ſon Maître, comme s'il eût parlé à ſon ami, qu'après qu'il l'eut quitté pour ſuivre les Raviſſeurs d'Angelique, comme il l'en avoit prié, il ne les avoit perdus de vûe qu'à la couchée; & le lendemain juſqu'à un bois, à l'entrée duquel il avoit été étonné d'y trouver Mademoiſelle Angelique ſeule, à pied, & fort épleurée. Et il ajoûta, que lui ayant

dit

dit qu'il étoit ami de Leandre, & que c'étoit à ſa priere qu'il la ſuivoit; elle s'étoit fort conſolée, & l'avoit conjuré de la conduire au Mans, ou de la mener auprès de Leandre, s'il ſavoit où le trouver. C'eſt, continua-t'il, à Mademoiſelle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevoient, l'ont ainſi abandonnée; car je ne lui en ai oſé parler, la voyant ſi affligée pendant le chemin que nous avons fait enſemble, que j'ai eu ſouvent peur que ſes ſanglots ne la ſuffoquaſſent. Les moins curieux de la compagnie, eurent grande impatience d'apprendre de Mademoiſelle Angelique une avanture qui leur ſembloit ſi étrange. Car que pouvoit-on ſe figurer d'une fille enlevée avec tant de violence, & renduë, ou bien abandonnée ſi facilement, & ſans que les Raviſſeurs y fuſſent forcez? Mademoiſelle Angelique pria qu'on fît enſorte qu'elle ſe pût coucher: mais l'Hôtellerie ſe trouvant pleine, le bon Curé lui fit donner une chambre chez ſa ſœur, qui logeoit dans la maiſon voiſine, & qui étoit veuve d'un des plus riches Fermiers du pays. Angelique n'avoit pas ſi grand beſoin de dormir, que de ſe repoſer; c'eſt pourquoi le Deſtin & Leandre l'allerent trouver auſſi-tôt qu'ils ſûrent qu'elle étoit dans ſon lit. Encore qu'elle fût bien aiſe que le Deſtin fût confident de

ſon

ſon amour, elle ne le pouvoit regarder ſans rougir. Le Deſtin eut pitié de ſa confuſion; & pour l'occuper à autre choſe qu'à ſe défaire, la pria de leur conter ce que le valet de Leandre ne leur avoit pû dire : ce qu'elle fit en cette ſorte. Vous vous pouvez bien figurer quelle fut la ſurpriſe de ma mere, & la mienne, lorſque nous promenant dans le Parc de la maiſon où nous étions nous en vîmes ouvrir une petite porte qui donnoit dans la campagne, & entrer par-là cinq ou ſix hommes, qui ſe ſaiſirent de moi, ſans preſque regarder ma mere, & m'emporterent demi morte de frayeur juſqu'auprès de leurs chevaux. Ma mere que vous ſavez être une des plus réſoluës femmes du monde, ſe jetta toute furieuſe ſur le premier qu'elle trouva, & le mit en ſi pitoyable état, que ne pouvant ſe tirer de ſes mains, il fut contraint d'appeller ſes compagnons à ſon aide. Celui qui le ſecourut, & qui fut aſſez lâche pour battre ma Mere, comme je l'en ouïs vanter par le chemin, étoit l'auteur de l'entrepriſe. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant laquelle nous marchâmes comme des gens qui fuyent, & que l'on ſuit. Si nous euſſions paſſé par des lieux habitez, mes cris étoient capables de les faire arrêter :

arrêter: mais ils ſe détournerent autant qu'ils pûrent de tous les Villages qu'ils trouverent, à la reſerve d'un Hameau, dont je réveillai tous les habitans par mes cris. Le jour vint; mon Raviſſeur s'approcha de moi, & ne m'eut pas ſi-tôt regardée au viſage, que faiſant un grand cri, il aſſembla ſes compagnons, & tint avec eux un Conſeil, qui dura, à mon avis, près d'une demie-heure. Mon Raviſſeur me paroiſſoit auſſi enragé que j'étois affligée. Il juroit à faire peur à tous ceux qui l'entendoient, & querella preſque tous ſes camarades. Enfin, leur Conſeil tumultueux finit, & je ne ſai ce qu'on y avoit réſolu. On ſe remit à marcher, & je commençai à n'être plus traitée ſi reſpectueuſement que je l'avois été. Ils me querelloient toutes les fois qu'ils m'entendoient plaindre, & faiſoient des imprécations contre moi, comme ſi je leur euſſe fait bien du mal. Ils m'avoient enlevée, comme vous avez vû, avec un habit de Théatre; & pour le cacher, ils m'avoient couverte d'une de leurs caſaques. Ils trouverent un homme ſur le chemin, de qui ils s'informerent de quelque choſe. Je fus bien étonnée de voir que c'étoit Leandre, & je croi qu'il fut bien ſurpris de me reconnoître: ce qu'il fit auſſi-tôt que mon habit que je découvris exprès, &

qui

qui lui étoit fort connu, lui frappa la vûe en même tems qu'il me vit au viſage. Il vous aura dit ce qu'il fit. Pour moi voyant tant d'épées tirées ſur Leandre, je m'évanouïs entre les mains de celui qui me tenoit embraſſée ſur ſon cheval; & quand je revins de mon évanouïſſement, je vis que nous marchions, & ne vis plus Leandre. Mes cris en redoublerent; & mes Raviſſeurs, dont il y en avoit un de bleſſé, prirent leur chemin à travers les champs, & s'arrêterent hier dans un Village, où ils coucherent comme des gens de guerre. Ce matin à l'entrée d'un bois, ils ont rencontré un homme qui conduiſoit une Demoiſelle à cheval. Ils l'ont démaſquée, l'ont reconnue; & avec toute la joye que font paroître ceux qui trouvent ce qu'ils cherchent, l'ont emmenée, après avoir donné quelques coups à celui qui la conduiſoit. Cette Demoiſelle faiſoit des cris autant que j'en avois fait, & il me ſembloit que ſa voix ne m'étoit pas inconnuë. Nous n'avions pas avancé cinquante pas dans le bois, que celui que je vous ai dit paroître le Maître des autres, s'approcha de l'homme qui me tenoit, & lui dit parlant de moi: Fais mettre pied à terre à cette crieuſe. Il fut obéi, ils me laiſſerent, ſe déroberent à ma vûe; & je me trouvai ſeule, &

à pied. L'effroi que j'eus de me voir ſeule, eût été capable de me faire mourir, ſi Monſieur qui m'a conduite ici, & qui nous ſuivoit de loin, comme il vous a dit, ne m'eût trouvée. Vous ſavez tout le reſte. Mais, continua-t'elle, adreſſant la parole au Deſtin, je croi vous devoir dire que la Demoiſelle qu'ils m'ont ainſi préferée, reſſemble à votre Sœur ma compagne, a même ſon de voix, & que je ne ſai qu'en croire: car l'homme qui étoit avec elle, reſſemble au Valet que vous avez pris depuis que Leandre vous a quitté; & je ne puis m'ôter de l'eſprit que ce ne ſoit lui-même. Que me dites-vous-là, dit alors le Deſtin fort inquiet? Ce que je penſe, lui répondit Angelique. On peut, continua-t-elle, ſe tromper à la reſſemblance des perſonnes: mais j'ai grand peur de ne m'être pas trompée. J'en ai grand peur auſſi, repartit le Deſtin, le viſage tout changé; & je croi avoir un ennemi dans la Province, de qui je dois tout craindre. Mais qui auroit mis à l'entrée de ce bois ma Sœur, que Ragotin quitta hier au Mans? Je vai prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence; & je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai à faire, ſelon les nouvelles qu'il m'apprendra. Comme il achevoit ces paroles, il s'ouït ap-

peller dans la ruë : il regarda par la fenêtre, & vit Monſieur de la Garouſſiere, qui étoit revenu de ſa viſite, & qui lui dit qu'il avoit une importante affaire à lui communiquer. Il l'alla trouver, & laiſſa Leandre & Angelique enſemble, qui eurent ainſi la liberté de ſe careſſer après une fâcheuſe abſence, & de ſe faire part des ſentimens qu'ils avoient eus l'un pour l'autre. Je croi qu'il y eut eu bien du plaiſir à les entendre : mais il vaut mieux pour eux que leur entrevue ait été ſecrete. Cependant le Deſtin demandoit à la Garouſſiere ce qu'il deſiroit de lui. Connoiſſez-vous un Gentilhomme nommé Verville ? & eſt-il de vos amis, lui dit la Garouſſiere ? C'eſt la perſonne du monde à qui je ſuis le plus obligé, & que j'honore le plus, & je croi n'en être pas haï, dit le Deſtin. Je le croi, repartit la Garouſſiere : je l'ai vû aujourd'hui chez le Gentilhomme que j'étois allé voir. En dînant, on a parlé de vous : & Verville depuis n'a pû parler d'autre choſe : il m'a fait cent queſtions ſur vous, dont je ne l'ai pû ſatisfaire ; & ſans la parole que je lui ai donnée que je vous envoyerois le trouver (ce qu'il ne doute point que vous ne faſſiez) il ſeroit venu ici, quoi qu'il ait des affaires où il eſt. Le Deſtin le remercia des

bonnes

bonnes nouvelles qu'il lui apprenoit ; & s'étant informé du lieu où il trouveroit Verville, ſe réſolut d'y aller, eſperant d'apprendre de lui des nouvelles de ſon ennemi Saldagne, qu'il ne doutoit point être l'auteur de l'enlevement d'Angelique, & qu'il n'eût auſſi entre ſes mains ſa chere l'Etoile s'il étoit vrai que ce fût elle qu'Angelique penſoit avoir reconnuë. Il pria ſes camarades de retourner au Mans, réjouïr la Caverne des nouvelles de ſa Fille retrouvée, & leur fit promettre de lui renvoyer un homme exprès, ou que quelqu'un d'eux reviendroit lui-même lui dire en quel état ſeroit Mademoiſelle de l'Etoile. Il s'informa de la Garouffiere du chemin qu'il devoit prendre, & du nom du Bourg où il devoit trouver Verville. Il fit promettre au Curé que ſa Sœur auroit ſoin d'Angelique, juſqu'à tant qu'on la vînt querir du Mans ; prit le cheval de Leandre, & arriva devers le ſoir dans le Bourg qu'il cherchoit. Il ne jugea pas à propos d'aller chercher lui-même Verville, de peur que Saldagne qu'il croyoit dans le Païs, ne ſe rencontrât avec lui, quand il l'aborderoit. Il deſcendit donc dans une méchante Hôtellerie, d'où il envoya un petit garçon dire à Monſieur de Verville, que le Gentilhomme qu'il avoit ſouhaité de voir, le demandoit.

Verville le vint trouver, ſe jetta à ſon col, & le tint long-tems embraſſé, ſans lui pouvoir parler, de trop de tendreſſe. Laiſſons les s'entre-careſſer, comme deux perſonnes qui s'aiment beaucoup, & qui ſe rencontrent, après avoir crû qu'elles ne ſe verroient jamais, & paſſons au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XII.

Qui divertira peut-être auſſi peu que le précédent.

VErville & le Deſtin ſe rendirent compte de tout ce qu'ils ignoroient des affaires de l'un & de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de ſon frere Saint-Far, & de la vertu de ſa femme à la ſouffrir. Il exagera la felicité dont il jouïſſoit en poſſedant la ſienne, & lui apprit des nouvelles du Baron d'Arques, & de Monſieur de Saint Sauveur. Le Deſtin lui conta toutes ſes avantures, ſans lui rien cacher: & Verville lui avoua que Saldagne étoit dans le Païs, toujours un fort mal-honnête homme, & fort dangereux, & lui promit, ſi Mademoiſelle de l'Etoile étoit entre ſes

mains, de faire tout ſon poſſible pour le découvrir, & de ſervir le Deſtin & de ſa perſonne, & de tous ſes amis, en tout ce qu'il en auroit affaire pour la délivrer. Il n'a point d'autre retraite dans le Païs, lui dit Verville, que chez mon pere, & chez je ne ſai quel Gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui, & qui n'eſt pas maître en ſa maiſon, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir, s'il demeure dans la Province; mon Pere, & nous, le ſouffrons à cauſe de l'alliance: Saint-Far ne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entre eux. Je ſuis donc d'avis que vous veniez demain avec moi: je ſai où je vous mettrai, vous n'y ſerez vû que de ceux que vous voudrez voir; & cependant je ferai obſerver Saldagne, & on l'éclairera de ſi près, qu'il ne fera rien que nous ne le ſachions. Le Deſtin trouva beaucoup de raiſon dans le conſeil que lui donnoit ſon ami, & réſolut de le ſuivre. Verville retourna ſouper avec le Seigneur du Bourg, vieil homme ſon parent, & dont il penſoit hériter, & le Deſtin mangea ce qu'il trouva dans ſon Hôtellerie, & ſe coucha de bonne-heure, pour ne faire pas attendre Verville; qui faiſoit état de partir de grand matin pour retourner chez ſon pere. Ils par-

partirent à l'heure arrêtée, & durant trois lieues qu'ils firent enſemble, s'entre-apprirent pluſieurs particularitez qu'ils n'avoient pas eu le temps de ſe dire. Verville mit le Deſtin chez un Valet qu'il avoit marié dans le Bourg, & qui y avoit une petite maiſon fort commode, à cinq cens pas du Château du Baron d'Arques. Il donna ordre qu'il y fût ſecretement, & lui promit de le revenir trouver bien-tôt. Il n'y avoit pas plus de deux heures que Verville l'avoit quitté, quand il le vint retrouver, & lui dit en l'abordant, qu'il avoit bien des choſes à lui dire. Le Deſtin pâlit, & s'affligea par avance, & Verville par avance lui fit eſperer un remede au malheur qu'il lui alloit apprendre. En mettant pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Saldagne que l'on portoit à quatre, dans une chambre baſſe: Son cheval s'eſt abbattu ſous lui a une lieue d'ici, & l'a tout briſé. Il m'a dit qu'il avoit à me parler, & m'a prié de le venir trouver dans ſa chambre, auſſitôt qu'un Chirurgien qui étoit préſent, auroit vû ſa jambe qui eſt fort foulée de ſa chute. Lorſque nous avons été ſeuls: Il faut, m'a-t-il dit, que je vous révéle toujours mes fautes, encore que vous ſoyez le moins indulgent de mes cenſeurs, & que votre

ſa-

ſageſſe faſſe toujours peur à ma folie. Enſuite de cela, il m'a avoué qu'il avoit enlevé une Comedienne, dont il avoit été toute ſa vie amoureux, & qu'il me conteroit des particularitez de cet enlevement qui me ſurprendroient. Il m'a dit que ce Gentilhomme que je vous ait dit être de ſes amis, ne lui avoit pû trouver de retraite en toute la Province, & avoit été obligé de le quitter, & d'emmener avec lui des hommes qu'il lui avoit fournis pour le ſervir dans ſon entrepriſe, à cauſe qu'un de ſes freres qui ſe mêloit de faire des convois de faux ſel, étoit guetté par les Archers des Gabelles, & avoit beſoin de ſes amis pour ſe mettre à couvert. Tellement, m'a-t-il dit, que n'oſant paroître dans la moindre Ville, à cauſe que mon affaire a fait grand bruit, je ſuis venu ici avec ma proye. J'ai prié ma ſœur votre femme de la retirer dans ſon appartement, loin de la vûe du Baron d'Arques, dont je redoute la ſévérité; & je vous conjure, puiſque je ne la puis garder ceans, & que je n'ai que deux Valets les plus ſots du monde, de me prêter le vôtre, pour la conduire avec les miens juſqu'en la terre que j'ai en Bretagne, où je me ferai porter auſſi-tôt que je pourrai monter à cheval. Il m'a demandé, ſi je ne

lui pourrois point donner quelques hommes outre mon Valet: car tout étourdi qu'il eſt, il voit bien qu'il eſt bien difficile à trois hommes de mener loin une Fille enlevée, ſans ſon conſentement. Pour moi, je lui ai fait la choſe fort aiſée, ce qu'il a crû bientôt, comme les foux eſperent facilement. Ses Valets ne vous connoiſſent point, le mien eſt fort habile, & m'eſt fort fidele. Je lui ferai dire à Saldagne, qu'il aura avec lui un homme de réſolution de ſes amis; ce ſera vous: votre Maîtreſſe en ſera avertie, & cette nuit qu'ils font état de faire grande traite à la clarté de la Lune, elle ſe feindra malade au premier Village, il faudra s'arrêter. Mon Valet tâchera d'enyvrer les hommes de Saldagne, ce qui eſt fort aiſé: il vous facilitera les moyens de vous ſauver avec la Demoiſelle, & faiſant accroire aux deux yvrognes que vous êtes déja allé après, il les menera par un chemin contraire au vôtre. Le Deſtin trouva beaucoup de vrai-ſemblance en ce que lui propoſa Verville, dont le Valet qu'il avoit envoyé querir, entra à l'heure-même dans la chambre. Ils concerterent enſemble ce qu'ils avoient à faire. Verville fut enfermé le reſte du jour avec le Deſtin; ayant peine à le quitter après une ſi longue abſence, qui poſ-

ſible

ſible devoit être bien-tôt ſuivie d'une autre plus longue encore. Il eſt vrai que le Deſtin eſpéra de voir Verville à Bourbon, où il devoit aller, & où le Deſtin lui promit de faire aller ſa Troupe. La nuit vint; le Deſtin ſe trouva au lieu aſſigné avec le Valet de Verville; les deux Valets de Saldagne n'y manquerent pas, & Verville lui-même leur mit entre les mains Mademoiſelle de l'Etoile. Figurez-vous la joye de deux jeunes Amans, qui s'aimoient autant qu'on ſe peut aimer, & la violence qu'ils ſe firent à ne ſe parler point. A demie lieue de-là, l'Etoile commença de ſe plaindre: on l'exhorta d'avoir courage juſqu'à un Bourg diſtant de deux lieues, où l'on lui fit eſperer qu'elle ſe repoſeroit. Elle feignoit que ſon mal augmentoit toujours; le Valet de Verville, & le Deſtin, en faiſant fort les empêchez, pour préparer les Valets de Saldagne, à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât ſi près du lieu d'où ils étoient partis. Enfin, on arriva dans le Bourg, & on demanda à loger dans l'Hôtellerie, qui heureuſement ſe trouva pleine d'hôtes & de buveurs. Mademoiſelle de l'Etoile fit encore mieux la malade à la chandelle, qu'elle ne l'avoit fait dans l'obſcurité: Elle ſe coucha toute habillée, & pria qu'on la

laiſſât repoſer ſeulement une heure; & dit qu'après cela, elle croyoit pouvoir monter à cheval. Les Valets de Saldagne, de francs yvrognes, laiſſerent tout faire au valet de Verville, qui étoit chargé des ordres de leur maître, & s'attacherent bien-tôt à quatre ou cinq Païſans yvrognes auſſi grands qu'eux. Les uns & les autres ſe mirent à boire, ſans ſonger à tout le reſte du monde. Le valet de Verville de tems en tems buvoit un coup avec eux, pour les mettre en train; & ſous prétexte d'aller voir comment ſe portoit la malade, pour partir le plûtôt qu'elle le pourroit, il l'alla faire remonter à cheval, & le Deſtin auſſi, qu'il informa du chemin qu'il devoit prendre. *Il* retourna à ſes buveurs, leur dit qu'il avoit trouvé leur Demoiſelle endormie, & que c'étoit ſigne qu'elle ſeroit bientôt en état de monter à cheval. Il leur dit auſſi, que le Deſtin s'étoit jetté ſur un lit; & puis ſe mit à boire, & à porter des ſantez aux deux valets de Saldagne, qui avoient déja la leur fort endommagée. Ils burent avec excès, s'enyvrerent de même, & ne pûrent jamais ſe lever de table. On les porta dans une grange: car ils euſſent gâté les lits où on les eût couchez. Le valet de Verville fit l'yvrogne; & ayant dormi juſqu'au jour, réveilla bruſque-

ment

ment les valets de Saldagne, leur diſant d'un viſage fort affligé, que leur Demoiſelle s'étoit ſauvée ; qu'il avoit fait partir après ſon camarade, & qu'il falloit monter à cheval, & ſe ſéparer, pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur diſoit ; & je croi que leur yvreſſe dura plus de huit jours. Comme toute l'Hôtellerie s'étoit enyvrée cette nuit-là, juſqu'à l'Hôteſſe & aux Servantes, on ne ſongea ſeulement pas à s'informer ce qu'étoit devenu le Deſtin & ſa Demoiſelle ; & même je croi que l'on ne ſe ſouvint non plus d'eux que ſi on ne les avoit jamais vûs. Cependant que tant de gens cuvent leur vin, que le valet de Verville fait l'inquieté, & preſſe les valets de Saldagne de partir, & que ces deux yvrognes ne s'en hâtent pas davantage; le Deſtin gagne païs avec ſa chere Mademoiſelle de l'Etoile, ravi de joye de l'avoir retrouvée, & ne doutant point que le valet de Verville n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au ſien. La Lune étoit alors fort claire, & ils étoient dans un grand chemin aiſé à ſuivre, & qui les conduiſoit en un Village, où nous les allons faire arriver dans le ſuivant Chapitre.

CHAPITRE XIII.

Méchante action du Sieur de la Rappiniere.

LE Deſtin avoit grande impatience de ſavoir de ſa chere l'Etoile par quelle avanture elle s'étoit trouvée dans le bois où Saldagne l'avoit priſe: mais il avoit encore plus grand' peur d'être ſuivi. Il ne ſongea donc qu'à piquer ſa bête, qui n'étoit pas fort bonne, & à preſſer de la voix & d'une houſſine qu'il rompit à un arbre, le cheval de l'Etoile, qui étoit une puiſſante haquenée. Enfin, les deux jeunes Amans ſe raſſurerent, & s'étant dit quelques douces tendreſſes; (car il y avoit lieu d'en dire après ce qui venoit d'arriver; & pour moi, je n'en doute point, quoique je n'en ſache rien de particulier.) Après donc s'être bien attendri le cœur l'un & l'autre, l'Etoile fit ſavoir au Deſtin tous les bons offices qu'elle avoit rendus à la Caverne, & je crains bien, lui dit-elle, que ſon affliction ne la faſſe malade: car je n'en vis jamais une pareille. Pour moi, mon chere frere, vous pouvez bien penſer

penſer que j'eus autant beſoin de conſolation qu'elle, depuis que votre valet m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les Raviſſeurs d'Angelique, & que vous en aviez été fort bleſſé. Moi bleſſé, interrompit le Deſtin, je ne l'ai point été, ni en danger de l'être, & je ne vous ai point envoyé de cheval; il y a quelque myſtere ici que je ne comprends point. Je me ſuis auſſi tantôt étonné de ce que vous m'avez ſi ſouvent demandé comment je me portois, & ſi je n'étois point incommodé d'aller ſi vîte. Vous me réjouïſſez & m'affligez tout enſemble, lui dit l'Etoile : vos bleſſures m'avoient donné une terrible inquietude, & ce que vous me venez de dire, me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis, pour quelque mauvais deſſein qu'on a contre nous. Il a plûtôt été gagné par quelqu'un qui eſt trop de nos amis, lui dit le Deſtin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne : mais ce ne peut être lui qui ait fait agir mon traître de valet, puiſque je ſai qu'il l'a battu, quand il vous a trouvée. Et comment le ſavez-vous, lui demanda l'Etoile : car je ne me ſouviens pas de vous en avoir rien dit? Vous le ſaurez auſſi-tôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du

Mans. Je ne vous en puis apprendre autre choſe que ce que je vous viens de dire, reprit l'Etoile. Le jour d'après que nous fûmes revenuës au Mans, la Caverne & moi, votre valet m'amena un cheval de votre part, & me dit faiſant fort l'affligé, que vous aviez été bleſſé par les Raviſſeurs d'Angelique, & que vous me priïez de vous aller trouver. Je montai à cheval dès l'heure même, encore qu'il fût bien tard; je couchai à cinq lieuës du Mans, en un lieu dont je ne ſais pas le nom: & le lendemain à l'entrée d'un bois, je me trouvai arrêtée par des perſonnes que je ne connoiſſois point. Je vis battre votre valet, & j'en fus fort touchée. Je vis jetter fort rudement une femme de deſſus un cheval, & je reconnus que c'étoit ma compagne: mais le pitoyable état où je me trouvois, & l'inquiétude que j'avois pour vous, m'empêcherent de ſonger davantage à elle. On me mit en ſa place, & on marcha juſqu'au ſoir, après avoir fait beaucoup de chemin, le plus ſouvent au travers des champs. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'un Gentilhomme, où je remarquai qu'on ne nous voulut pas recevoir. Ce fut là que je reconnus Saldagne, & ſa vûe acheva de me deſeſperer. Nous marchâmes encore long-tems,

& enfin, on me fit entrer comme en cachette, dans la maiſon d'où vous m'avez heureuſement tirée. L'Etoile achevoit la Relation de ſes avantures, quand le jour commença de paroître. Ils ſe trouverent alors dans le grand chemin du Mans, & preſſerent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avoient fait encore, pour gagner un Bourg qu'ils voyoient devant eux. Le Deſtin ſouhaitoit ardemment d'attraper ſon valet, pour découvrir de quel ennemi, outre le méchant Saldagne, ils avoient à ſe garder dans le pays: mais il n'y avoit pas grande apparence, qu'après le méchant tour qu'il lui avoit fait, il ſe remît en lieu où il le pût trouver. Il apprenoit à ſa chere l'Etoile tout ce qu'il ſavoit de ſa compagne Angelique, quand un homme étendu de ſon long auprès d'une haye, fit ſi grand peur à leurs chevaux, que celui du Deſtin ſe déroba preſque de deſſous lui, & celui de Mademoiſelle de l'Etoile, la jetta par terre. Le Deſtin effrayé de ſa chûte, l'alla relever auſſi vîte que lui put permettre ſon cheval, qui reculoit toujours, ronflant, ſouffiant, & bronchant, comme un cheval effarouché qu'il étoit. La Demoiſelle n'étoit pas bleſſée; les chevaux ſe raſſurerent, & le Deſtin alla voir ſi l'homme giſant étoit mort, ou endormi

mi. On peut dire qu'il étoit l'un & l'autre, puiſqu'il étoit ſi yvre, qu'encore qu'il ronflât bien fort, (marque aſſurée qu'il étoit en vie) le Deſtin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin, à force d'être tiraillé, il ouvrit les yeux, & ſe découvrit au Deſtin pour être ſon même valet qu'il avoit ſi grande envie de trouver. Le coquin tout yvre qu'il étoit, reconnut bien-tôt ſon maître, & ſe troubla ſi fort en le voyant, que le Deſtin ne douta plus de la trahiſon qu'il lui avoit faite, dont il ne l'avoit encore que ſoupçonné. Il lui demanda pourquoi il avoit dit à Mademoiſelle de l'Etoile qu'il étoit bleſſé: pourquoi il l'avoit fait ſortir du Mans: où il l'avoit voulu mener: qui lui avoit donné un cheval: mais il n'en put tirer la moindre parole, ſoit qu'il fût trop yvre, ou qu'il le contrefît plus qu'il ne l'étoit. Le Deſtin ſe mit en colere, lui donna quelques coups de plat d'épée; & lui ayant lié les mains du licol de ſon cheval, ſe ſervit de celui du cheval de Mademoiſelle de l'Etoile, pour mener en leſſe le criminel. Il coupa une branche d'arbre, dont il ſe fit un bâton de taille conſiderable, pour s'en ſervir en tems & lieu, quand ſon Valet refuſeroit de marcher de bonne grace. Il aida à ſa Demoiſelle à monter

ter à cheval; il monta ſur le ſien, & continua ſon chemin, ſon priſonnier à ſon côté, en guiſe de limier. Le Bourg qu'avoit vû le Deſtin, étoit le même d'où il étoit parti deux jours devant, & où il avoit laiſſé Monſieur de la Garouffiere, & ſa compagnie, qui y étoient encore, à cauſe que Madame Bouvillon avoit été malade d'un furieux *colera morbus*. Quand le Deſtin y arriva, il n'y trouva plus la Rancune, l'Olive, & Ragotin, qui étoient retournez au Mans. Pour Leandre, il ne quitta point ſa chere Angelique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut Mademoiſelle de l'Etoile. On peut aiſément ſe figurer les careſſes que ſe devoient faire deux Filles qui s'aimoient beaucoup, & même après les dangers où elles s'étoient trouvées. Le Deſtin informa Monſieur de la Garouffiere du ſuccès de ſon voyage; & après l'avoir quelque tems entretenu en particulier, on fit entrer dans une chambre de l'hôtellerie le Valet du Deſtin. Là il fut interrogé de nouveau; & ſur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fuſil pour lui faire ſerrer les pouces. A l'aſpect de la machine, il ſe mit à genoux, pleura bien fort, demanda pardon à ſon Maître, & lui avoua que la Rappiniere lui avoit fait faire tout ce qu'il

qu'il avoit fait, & lui avoit promis en récompenſe de le prendre à ſon ſervice. On ſut auſſi de lui que la Rappiniere étoit en une maiſon à deux lieuës de là, qu'il avoit uſurpée ſur une pauvre veuve. Le Deſtin parla encore en particulier à Monſieur de la Garouffiere, qui envoya en même tems un Laquais dire à la Rappiniere qu'il le vînt trouver pour une affaire de conſequence. Ce Conſeiller de Rennes avoit grand pouvoir ſur ce Prévôt du Mans. Il l'avoit empêché d'être roué en Bretagne, & l'avoit toujours protegé dans toutes les affaires criminelles qu'il avoit euës. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un grand ſcelerat ; mais la femme de la Rappiniere étoit un peu ſa parente. Le Laquais qu'on avoit envoyé à la Rappiniere, le trouva prêt à monter à cheval pour aller au Mans. Auſſi-tôt qu'il eut appris que Monſieur de la Garouffiere le demandoit, il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouffiere qui prétendoit fort au bel eſprit, s'étoit fait apporter un portefeuille, d'où il tira des Vers de toutes les façons, tant bons, que mauvais. Il les lut au Deſtin; & enſuite une Hiſtoriette, qu'il avoit traduite de l'Eſpagnol, que vous allez lire dans le ſuivant Chapitre.

CHA-

CHAPITRE. XIV.

Le Juge de ſa propre Cauſe.

CE fut en Afrique entre des Rochers voiſins de la Mer, & qui ne ſont éloignez de la grande Ville de Fez que d'une heure de chemin, que le Prince Mulei, fils du Roi de Maroc, ſe trouva ſeul, & la nuit, après s'être égaré à la Chaſſe. Le Ciel étoit ſans le moindre nuage; la Mer étoit calme, & la Lune & les Etoiles la rendoient toute brillante; enfin, il faiſoit une de ces belles nuits des Païs-chauds, qui ſont plus agréables que les plus beaux jours de nos Régions froides. Le Prince Maure galoppant le long du rivage, ſe divertiſſoit à regarder la Lune & les Etoiles, qui paroiſſoient ſur la ſurface de la Mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percerent ſes oreilles, & lui donnerent la curioſité d'aller juſqu'au lieu, d'où il croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y pouſſa ſon cheval, qui ſera ſi l'on veut un barbe, & trouva entre des Rochers une femme qui ſe défendoit autant que ſes forces le pouvoient permettre, contre un hom-

me

me qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchoit de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune Prince empêcha ceux qui faiſoient cette violence, de la continuer, & donna quelque relâche à celle qu'ils traitoient ſi mal. Mulei lui demanda ce qu'elle avoit à crier, & aux autres ce qu'ils lui vouloient faire: mais au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main, & lui en porta un coup, qui l'eût dangereuſement bleſſé, s'il ne l'eût évité par la vîteſſe de ſon cheval. Méchant, lui cria Mulei, oſes-tu t'attaquer au Prince de Fez? Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure; mais c'eſt à cauſe que tu ès mon Prince, & que tu me peux punir, qu'il faut que j'aye ta vie, ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il ſe lança contre Mulei avec tant de furie, que le Prince tout vaillant qu'il étoit, fut réduit à ſonger moins à attaquer, qu'à ſe défendre d'un ſi dangereux ennemi. Les deux femmes cependant étoient aux mains; & celle qui un moment auparavant ſe croyoit perduë, empêchoit l'autre de s'enfuir, comme ſi elle n'eût point douté que ſon défenſeur n'emportât la victoire. Le deſeſpoir augmente le courage, & en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins.

moins. Quoique la valeur du Prince fût incomparablement plus grande que celle de ſon ennemi, & fût ſoutenuë d'une vigueur & d'une adreſſe qui n'étoient pas communes, la punition que méritoit le crime du Maure, lui fit tout hazarder, & lui donna tant de courage & de force, que la victoire demeura long-tems douteuſe entre le Prince & lui. Mais le Ciel qui protege d'ordinaire ceux qu'il éleve au-deſſus des autres, fit heureuſement paſſer les gens du Prince aſſez près de-là, pour ouïr le bruit des combattans, & les cris des deux femmes. Ils y coururent, & reconnurent leur Maître dans le tems qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui, il l'avoit porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le reſervant à une punition exemplaire. Il défendit à ſes gens de lui faire autre choſe, que de l'attacher à la queuë d'un cheval; de façon qu'il ne pût rien entreprendre contre ſoi-même, ni contre les autres. Deux Cavaliers porterent les deux femmes en croupe; & en cet équipage-là, Mulei & ſa troupe arriverent à Fez, à l'heure que le jour commençoit de paroître. Ce jeune Prince commandoit dans Fez auſſi abſolument, que s'il en eût déja été Roi. Il fit venir devant lui le Maure, qui s'appelloit Amet, & qui étoit fils

d'un

d'un des plus riches Habitans de Fez. Les deux femmes ne furent connuës de perſonne, à cauſe que les Maures, (les plus jaloux de tous les hommes) ont un extrême ſoin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes, & leurs eſclaves. La femme que le Prince avoit ſecouruë, le ſurprit, & toute ſa Cour auſſi, par ſa beauté plus grande que quelque autre qui fût en Afrique, & par un air majeſtueux, que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirerent un méchant habit d'eſclave. L'autre femme étoit vêtuë, comme le ſont les femmes du Païs qui ont quelque qualité, & pouvoit paſſer pour belle, quoi qu'elle le fût moins que l'autre : mais quand elle auroit pû entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faiſoit paroître ſur ſon viſage, diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau, que celui de la premiere recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faiſoit éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, & tint toujours les yeux attachez contre terre. Mulei lui commanda de confeſſer lui-même ſon crime, s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je ſai bien ceux qu'on me prépare, & que j'ai méritez, répondit-il fierement; & s'il y avoit quelque avantage pour

moi

moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourmens qui me le fiſſent faire : mais je ne puis éviter la mort, puiſque je te l'ai voulu donner ; & je veux bien que tu ſaches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué, me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Eſpagnoles, ajoûta-t-il, ont été mes Eſclaves : l'une a ſû prendre un bon parti, & s'accommoder à la fortune, ſe mariant à mon frere Zayde : l'autre n'a jamais voulu changer de Religion, ni me ſavoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on lui pût faire. Mulei le fit jetter dans un cachot, chargé de fers ; la Renegate femme de Zayde, fut miſe en une priſon ſéparée, & la belle Eſclave fut conduite chez un Maure nommé Zulema, homme de condition, Eſpagnol d'origine, & qui avoit abandonné l'Eſpagne, pour n'avoir pû ſe réſoudre à ſe faire Chrétien. Il étoit de l'illuſtre Maiſon de Zegris, autrefois ſi renommée dans Grenade, & ſa femme Zoraïde qui étoit de la même maiſon, avoit la réputation d'être la plus belle femme de Fez, & auſſi ſpirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'Eſclave Chrétienne, & le fut auſſi de ſon eſprit, dès les premie-

res

res converſations qu'elle eut avec *elle*. Si cette belle Chrétienne eût été capable de conſolation, elle en eût trouvé dans les careſſes de Zoraïde : mais comme ſi elle eût évité tout ce qui pouvoit ſoulager ſa douleur, elle ne ſe plaiſoit qu'à être ſeule, pour pouvoir s'affliger davantage : & quand elle étoit avec Zoraïde, elle ſe faiſoit une extrême violence, pour retenir devant elle ſes ſoupirs & ſes larmes. Le Prince Mulei avoit une extrême envie d'apprendre ſes avantures. Il l'avoit fait connoître à Zulema ; & comme il ne lui cachoit rien, il lui avoit auſſi avoué qu'il ſe ſentoit porté à aimer la belle Chrétienne, & qu'il le lui auroit déja fait ſavoir, ſi la grande affliction qu'elle faiſoit paroître, ne lui eût fait craindre d'avoir un Rival inconnu en Eſpagne, qui tout éloigné qu'il eût été, l'eût pû empêcher d'être heureux, même en un païs, où il étoit abſolu. Zulema donna donc ordre à ſa femme d'apprendre de la Chrétienne les particularitez de ſa vie, & par quel accident elle étoit devenuë eſclave d'Amet. Zoraïde en avoit autant d'envie que le Prince, & n'eut pas grande peine à y faire réſoudre l'Eſclave Eſpagnole, qui crut ne devoir rien refuſer à une perſonne qui lui donnoit tant de marques d'amitié & de tendreſſe. Elle dit à Zoraï-

raïde, qu'elle contenteroit ſa curioſité quand elle voudroit; mais que n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignoit de lui en faire un récit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le ſera pas, lui répondit Zoraïde, par l'attention que j'aurai à l'écouter; & par la part que j'y prendrai, vous connoîtrez que vous ne pouvez en confier le ſecret à perſonne qui vous aime plus que moi. Elle l'embraſſa en achevant ces paroles, la conjurant de ne differer pas plus long-tems à lui donner la ſatisfaction qu'elle lui demandoit. Elles étoient ſeules, & la belle Eſclave, après avoir eſſuyé les larmes que le ſouvenir de ſes malheurs lui faiſoit répandre, elle en commença le récit, comme vous l'allez lire. Je m'appelle Sophie; je ſuis Eſpagnole, née à Valence, & élevée avec tout le ſoin que des perſonnes riches & de qualité, comme étoient mon Pere & ma Mere, devoient avoir d'une fille qui étoit le premier fruit de leur mariage, & qui dès ſon bas âge paroiſſoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frere plus jeune que moi d'une année: il étoit aimable autant qu'on le pouvoit être: il m'aima autant que je l'aimai, & notre amitié mutuelle alla juſqu'au point, que lorſque nous n'étions pas enſemble, on remarquoit ſur nos

viſages une triſteſſe & une inquietude, que les plus agréables divertiſſemens des perſonnes de notre âge ne pouvoient diſſiper. On n'oſa donc plus nous ſéparer : nous apprîmes enſemble tout ce qu'on enſeigne aux enfans de bonne maiſon de l'un & de l'autre ſexe : & ainſi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde, je n'étois pas moins adroite que *lui* dans tous les exercices violens d'un Cavalier, & qu'il réuſſiſſoit également bien dans tout ce que les filles de condition ſavent le mieux faire. Une éducation ſi extraordinaire fit ſouhaiter à un Gentilhomme des amis de mon Pere, que ſes enfans fuſſent élevez avec nous. Il en fit la propoſition à mes Parens, qui y conſentirent, & le voiſinage des maiſons facilita le deſſein des uns & des autres. Ce Gentilhomme égaloit mon Pere en biens, & ne lui cedoit pas en nobleſſe. Il n'avoit auſſi qu'un fils & qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frere & de moi ; & l'on ne doutoit point dans Valence que les deux Maiſons ne s'uniſſent un jour par un double mariage. Dom-Carlos & Lucie, (c'étoit le nom du frere & de la ſœur) étoient également aimables : mon frere aimoit Lucie, & en étoit aimé ; Dom-Carlos m'aimoit, & je l'aimois auſſi. Nos Parens

le

le ſavoient bien, & loin d'y trouver à redire, ils n'euſſent pas differé de nous marier enſemble, ſi nous euſſions été moins jeunes que nous étions. Mais l'état heureux de nos amours innocentes fut troublé par la mort de mon aimable frere; une fiévre violente l'emporta en huit jours; & ce fut-là le premier de mes malheurs. Lucie en fut ſi touchée, qu'on ne put jamais l'empêcher de ſe rendre Religieuſe. J'en fus malade à la mort, & Dom-Carlos le fut aſſez, pour faire craindre à ſon Pere de ſe voir ſans enfans, tant la perte de mon frere qu'il aimoit, le péril où j'étois, & la réſolution de ſa Sœur, lui furent ſenſibles. Enfin, la jeuneſſe nous guérit, & le tems modera notre affliction. Le Pere de Dom-Carlos mourut à quelque temps de-là, & laiſſa ſon Fils fort riche, & ſans dettes. Sa richeſſe lui fournit dequoi ſatisfaire ſon humeur magnifique: les galanteries qu'il inventa pour me plaire, flatterent ma vanité, rendirent ſon amour publique, & augmenterent la mienne. Dom-Carlos étoit ſouvent aux pieds de mes parens, pour les conjurer de ne differer pas davantage de le rendre heureux, en lui donnant leur fille. Il continuoit cependant ſes dépenſes, & ſes galanteries: mon Pere eut peur que ſon bien n'en diminuât à la fin, & c'eſt ce

qui le fit réſoudre à me marier avec lui. Il fit donc eſperer à Dom-Carlos qu'il ſeroit bien-tôt ſon gendre, & Dom-Carlos m'en fit paroître une joye ſi extraordinaire, qu'elle m'eût pû perſuader qu'il m'aimoit plus que ſa vie, quand je n'en aurois pas été auſſi aſſurée que je l'étois. Il me donna le bal, & toute la Ville en fut priée. Pour ſon malheur, & pour le mien, il s'y trouva un Comte Napolitain, que des affaires d'importance avoient amené en Eſpagne. Il me trouva aſſez belle pour devenir amoureux de moi, & pour me demander en mariage à mon Pere, après avoir été informé du rang qu'il tenoit dans le Royaume de Valence. Mon Pere ſe laiſſa éblouïr au bien, & à la qualité de cet Etranger : Il lui promit tout ce qu'il lui demanda ; & dès le jour même, il déclara à Dom-Carlos qu'il n'avoit rien plus à prétendre en ſa Fille ; me défendit de recevoir ſes viſites, & me commanda en même temps, de conſiderer le Comte Italien, comme un homme qui me devoit épouſer au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je diſſimulai mon déplaiſir devant mon Pere : mais quand je fus ſeule, Dom-Carlos ſe preſenta à mon ſouvenir, comme le plus aimable homme du monde. Je fis réflexion ſur tout ce que le Comte Italien

lien avoit de deſagréable : je conçus une furieuſe averſion pour lui ; & je ſentis que j'aimois Dom-Carlos plus que je n'euſſe jamais cru l'aimer, & qu'il m'étoit également impoſſible de vivre ſans lui, & d'être heureuſe avec ſon Rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'étoit un foible remede pour un mal comme le mien. Dom-Carlos entra là-deſſus dans ma chambre, ſans m'en demander la permiſſion, comme il avoit accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, & il ne put retenir les ſiennes, quelque deſſein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame, juſqu'à tant qu'il eût reconnu les véritables ſentimens de la mienne. Il ſe jetta à mes pieds; & me prenant les mains, qu'il mouilla de ſes larmes; Sophie! me dit-il, je vous perds donc, & un Etranger, qui à peine vous eſt connu, ſera plus heureux que moi, parce qu'il aura été plus riche! Il vous poſſedera, Sophie! & vous y conſentez? vous que j'ai tant aimée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez, & qui m'étiez promiſe par un pere, mais, helas! un pere injuſte, un pere intereſſé, & qui m'a manqué de parole. Si vous étiez, continua-t-il, un bien qui ſe pût mettre à prix, c'eſt ma ſeule fidelité qui vous pouvoit acquerir; & c'eſt par elle que vous ſeriez

encore à moi, plûtôt qu'à perſonne du monde, ſi vous vous ſouveniez de celle que vous m'avez promiſe. Mais, s'écria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu aſſez de courage pour élever ſes déſirs juſqu'à vous, n'en ait pas aſſez pour ſe venger de celui que vous lui préferez ? & trouverez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu, entreprenne toutes choſes ? Ah ! ſi vous voulez que je périſſe ſeul, il vivra ce Rival bienheureux, puiſqu'il a pû vous plaire, & que vous le protegez ; mais Dom-Carlos qui vous eſt odieux, & que vous avez abandonné à ſon deſeſpoir, mourra d'une mort aſſez cruelle, pour aſſouvir la haine que vous avez pour lui. Dom-Carlos, lui répondis-je, vous joignez-vous à un pere injuſte, & à un homme que je ne puis aimer, pour me perſécuter ? & m'imputez-vous comme un crime particulier, un malheur qui nous eſt commun ? Plaignez-moi au lieu de m'accuſer, & ſongez aux moyens de me conſerver pour vous, plûtôt que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus juſtes, & vous faire avouer que vous ne m'avez jamais aſſez aimée, puiſque vous ne m'avez jamais aſſez connuë. Mais nous n'avons point de tems à perdre en paroles inutiles. Je vous ſuivrai par-tout où vous me me-

nerez; je vous permets de tout entreprendre, & vous promets de tout oſer pour ne me ſéparer jamais de vous. Dom-Carlos fut ſi conſolé de mes paroles, que ſa joye le tranſporta auſſi fort qu'avoit fait ſa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accuſée de l'injuſtice qu'il croyoit qu'on lui faiſoit; & m'ayant fait comprendre qu'à moins que de me laiſſer enlever, il m'étoit impoſſible de n'obéir pas à mon pere, je conſentis à tout ce qu'il me propoſa, & je lui promis que la nuit du jour ſuivant, je me tiendrois prête à le ſuivre par-tout où il voudroit me mener. Tout eſt facile à un Amant. Dom-Carlos en un jour donna ordre à ſes affaires, fit proviſion d'argent, & d'une barque de Barcelone, qui devoit ſe mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris ſur moi toutes mes pierreries, & tout ce que je pûs aſſembler d'argent; & pour une jeune perſonne, j'avois ſû ſi bien diſſimuler le deſſein que j'avois, que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas obſervée, & je pus ſortir la nuit par la porte d'un jardin, où je trouvai Claudio, un Page qui étoit cher à Carlos, parce qu'il chantoit auſſi-bien qu'il avoit la voix belle, & faiſoit paroître dans ſa maniere de parler, & dans toutes ſes actions, plus d'eſprit,

de bon-ſens, & de politeſſe, que l'âge & la condition d'un Page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que ſon Maître l'avoit envoyé au devant de moi, pour me conduire où l'attendoit une barque, & qu'il n'avoit pû me venir prendre lui-même, pour des raiſons que je ſaurois de lui. Un Eſclave de Dom-Carlos qui m'étoit fort connu, nous vint joindre. Nous ſortîmes de la Ville ſans peine, par le bon ordre qu'on y avoit donné, & nous ne marchâmes pas long-tems ſans voir un Vaiſſeau à la rade, & une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher Dom-Carlos viendroit bien-tôt, & que je n'avois cependant qu'à paſſer dans le Vaiſſeau. L'Eſclave me porta dans la chaloupe, & pluſieurs hommes que j'avois vûs ſur le rivage, & que j'avois pris pour des Matelots, firent auſſi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me ſembla comme s'en défendre, & faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit déja l'abſence de Dom-Carlos. Je le demandai à l'Eſclave, qui me dit fierement, qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moi. Dans le même tems j'ouïs Claudio criant les hauts cris, & qui diſoit en pleurant à l'Eſclave : Traître Amet ! eſt-ce là ce que tu m'avois promis,

de

de m'ôter une Rivale, & de me laiſſer avec mon Amant ? Imprudente Claudia ! lui répondit l'Eſclave, eſt-on obligé de tenir ſa parole à un traître ? & ai-je dû eſperer qu'une perſonne qui manque de fidélité à ſon Maître, m'en gardât aſſez, pour n'avertir pas les Gardes de la Côte de courir après moi, & de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même ? Ces paroles dites à une femme que je croyois un homme, & dans leſquelles je ne pouvois rien comprendre, me cauſerent un ſi furieux déplaiſir, que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pâmoiſon fut longue ; & lorſque j'en fus revenuë, je me trouvai dans une chambre du Vaiſſeau, qui étoit déja bien avant en mer. Figurez-vous quel dut être mon deſeſpoir, me voyant ſans Dom-Carlos, & avec des ennemis de ma Loi : car je reconnus que j'étois au pouvoir des Maures ; que l'Eſclave Amet avoit toute ſorte d'autorité ſur eux, & que ſon frere Zaïde étoit le maître du Vaiſſeau. Cet inſolent ne me vit pas plûtôt en état d'entendre ce qu'il me diroit, qu'il me déclara en peu de paroles, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit amoureux de moi, & que ſa paſſion l'avoit forcé à m'enlever, & à me mener à Fez, où il ne tiendroit qu'à

moi que je ne fuſſe auſſi heureuſe, que j'aurois été en Eſpagne, comme il ne tiendroit pas à lui que je n'euſſe point à y regretter Dom-Carlos. Je me jettai ſur lui, nonobſtant la foibleſſe que m'avoit laiſſée ma pâmoiſon; & avec une adreſſe vigoureuſe, à quoi il ne s'attendoit pas, & que j'avois acquiſe par mon éducation, (comme je vous ai déja dit,) je lui tirai le cimeterre du fourreau; & je m'allois venger de ſa perfidie, ſi ſon frere Zayde ne m'eût ſaiſi le bras aſſez à temps, pour lui ſauver la vie. On me deſarma facilement: car ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un ſi grand nombre d'ennemis. Amet à qui ma réſolution avoit fait peur, fit ſortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit miſe, & me laiſſa dans un deſeſpoir tel que vous vous le devez figurer, après le cruel changement qui venoit d'arriver en ma fortune. Je paſſai la nuit à m'affliger, & le jour qui le ſuivit, ne donna pas le moindre relâche à mon affliction. Le temps qui adoucit ſouvent de pareils déplaiſirs, ne fit aucun effet ſur les miens; & au ſecond jour de notre navigation, j'étois encore plus affligée, que je ne la fus la ſiniſtre nuit que je perdis avec ma liberté l'eſperance de revoir

voir Dom-Carlos, & d'avoir jamais un moment de repos le reſte de ma vie. Amet m'avoit trouvée ſi terrible toutes les fois qu'il avoit oſé paroître devant moi, qu'il ne s'y preſentoit plus. On m'apportoit de tems en tems à manger, que je refuſois avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le Vaiſſeau avoit paſſé le Détroit, & n'étoit pas loin de la Côte de Fez, quand Claudio entra dans ma chambre. Auſſi-tôt que je le vis : méchant! qui m'as trahie, lui dis-je, que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuſe perſonne du monde, & pour m'ôter Dom-Carlos ? Vous en étiez trop aimée, me répondit-il ; & puiſque je l'aimois auſſi bien que vous, je n'ai pas fait un grand crime d'avoir voulu éloigner de lui une Rivale : mais ſi je vous ai trahie, Amet m'a trahie auſſi ; & j'en ſerois peut-être auſſi affligée que vous, ſi je ne trouvois quelque conſolation à n'être pas ſeule miſerable. Explique-moi ces Enigmes, lui dis-je, & m'apprends qui tu ès, afin que je ſache ſi j'ai en toi un ennemi, ou une ennemie. Sophie ! me dit-il alors, je ſuis d'un même ſexe que vous ; & comme vous, j'ai été amoureuſe de Dom-Carlos. Mais ſi nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a

pas été avec un même ſuccès. Dom-Carlos vous a toûjours aimée, & a toûjours crû que vous l'aimiez; & il ne m'a jamais aimée, & n'a même jamais dû croire que je dûſſe l'aimer, ne m'ayant jamais connuë pour ce que j'étois. Je ſuis de Valence comme vous, & je ne ſuis point née avec ſi peu de nobleſſe & de bien, que Dom-Carlos m'ayant épouſée, n'eût pû être à couvert des reproches que *l'on fait* à ceux qui ſe meſallient. Mais l'amour qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, & il n'avoit des yeux que pour vous ſeule. Ce n'eſt pas que les miens ne fiſſent ce qu'ils pouvoient pour exempter ma bouche de la confeſſion honteuſe de ma foibleſſe. J'allois par tout où je le croyois trouver; je me plaçois où il me pouvoit voir, & je faiſois pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi, s'il m'eût aimée comme je l'aimois. Je diſpoſois de mon bien, & de moi-même, étant demeurée ſans parens dès mon bas âge; & l'on me propoſoit ſouvent des partis ſortables. Mais l'eſperance que j'avois toujours euë, d'engager enfin Dom-Carlos à m'aimer, m'avoit empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaiſe deſtinée de mon amour, comme auroit fait toute autre perſonne, qui eût eu,

comme moi, aſſez de qualitez aimables pour n'être pas mépriſée; je m'excitois à l'amour de Dom-Carlos, par la difficulté que je trouvois à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre choſe qui pût ſervir à mon deſſein, je me fis couper les cheveux; & m'étant déguiſée en homme, je me fis préſenter à Dom-Carlos par un domeſtique qui avoit vieilli dans ma maiſon, & qui ſe diſoit mon Pere, pauvre Gentilhomme des montagnes de Tolede. Mon viſage & ma mine qui ne déplûrent pas à votre Amant, le diſpoſerent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût vû tant de fois; & il fut bien-tôt auſſi perſuadé de mon eſprit, que ſatisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode de chanter, & de mon adreſſe à jouer de tous les inſtrumens de Muſique, dont les perſonnes de condition peuvent ſe divertir ſans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualitez qui ne ſe trouvent pas d'ordinaire en des Pages; & je lui donnai tant de preuves de fidelité & de diſcretion, qu'il me traita bien plus en confident, qu'en domeſtique. Vous ſavez mieux que perſonne du monde, ſi je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-même m'avez

cent fois louée à Dom-Carlos en ma préſence, & m'avez rendu de bons offices auprès de lui : mais j'enrageois de les devoir à une Rivale ; & dans le tems qu'ils me rendoient plus agreable à Dom-Carlos, ils vous rendoient plus haïſſable à la malheureuſe Claudia, (car c'eſt ainſi que l'on m'appelle.) Votre mariage cependant s'avançoit, & mes eſperances reculoient : il fut conclu, & elles ſe perdirent. Le Comte *Italien*, qui devint en ce tems-là amoureux de vous, & dont la qualité & le bien donnerent autant dans les yeux de votre Pere, que ſa mauvaiſe mine & ſes défauts vous donnerent d'averſion pour lui, me fit du moins avoir le plaiſir de vous voir troublée dans les vôtres ; & mon ame alors ſe flatta de ces eſperances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin, votre Pere préfera l'Etranger que vous n'aimiez pas, à Dom-Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendoit malheureuſe, malheureux à ſon tour, & une Rivale que je haïſſois, encore plus malheureuſe que moi, puiſque je ne perdois rien en un homme qui n'avoit jamais été à moi ; que vous perdiez Dom-Carlos, qui étoit tout à vous ; & que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous étoit peut-être encore un moindre malheur, que d'avoir pour votre Tyran éternel un homme

que

que vous ne pouviez aimer. Mais ma proſperité, ou pour mieux dire, mon eſperance ne fut pas longue. J'appris de Dom-Carlos que vous vous étiez réſoluë à le ſuivre, & je fus même employée à donner les ordres néceſſaires au deſſein qu'il avoit de vous emmener à Barcelonne; & de là, de paſſer en France, ou en Italie. Toute la force que j'avois euë juſqu'alors à ſouffrir ma mauvaiſe fortune, m'abandonna après un coup ſi rude, & me ſurprit d'autant plus, que je n'avois jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée juſqu'à en être malade, & malade juſqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignois à moi-même de ma triſte deſtinée, & que la croyance de n'être ouïe de perſonne me faiſoit parler auſſi haut, que ſi j'euſſe parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroître devant moi le Maure Amet, qui m'avoit écoutée, & qui après que le trouble où il m'avoit miſe, fut paſſé, me dit ces paroles: Je te connois, Claudia, & dès le tems que tu n'avois point encore déguiſé ton ſexe pour ſervir de Page à Dom-Carlos: & ſi je ne t'ai jamais fait ſavoir que je te connuſſe, c'eſt que j'avois un deſſein auſſi bien que toi. Je te viens d'ouïr prendre des réſolutions deſeſperées: tu veux te découvrir à ton Maître pour une

une jeune Fille qui meurt d'amour pour lui, & qui n'eſpere plus d'en être aimée ; & puis tu te veux tuer à ſes yeux, pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'amour. Pauvre Fille ! que vas-tu faire en te tuant, que d'aſſurer davantage à Sophie la poſſeſſion de Dom-Carlos ? J'ai bien un meilleur conſeil à te donner, ſi tu ès capable de le prendre. Ote ton Amant à ta Rivale ; le moyen en eſt aiſé, ſi tu me veux croire : & quoi qu'il demande beaucoup de réſolution, il ne t'eſt pas beſoin d'en avoir davantage, que celle que tu as euë à t'habiller en homme, & hazarder ton honneur, pour contenter ton amour. Ecoute-moi donc avec attention, continua le Maure, je te vais reveler un ſecret que je n'ai jamais découvert à perſonne ; & ſi le deſſein que je te vais propoſer, ne te plaît pas, il dépendra de toi de ne le pas ſuivre. Je ſuis de Fez, homme de qualité en mon Païs ; mon malheur me fit Eſclave de Dom-Carlos, & la beauté de Sophie me fit le ſien. Je t'ai dit en peu de paroles bien des choſes. Tu crois ton mal ſans remede, parce que ton Amant enleve ſa Maîtreſſe, & s'en va avec elle à Barcelonne. C'eſt ton bonheur, & le mien, ſi tu te ſais ſervir de l'oc-

ca-

caſion. J'ai traité de ma rançon, & l'ai payée. Une Galiotte d'Afrique m'attend à la rade, aſſez près du lieu où Dom-Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exécution de ſon deſſein. Il l'a différé d'un jour : prévenons-le avec autant de diligence, que d'adreſſe. Va dire à Sophie de la part de ton Maître, qu'elle ſe tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras querir : amene-la dans mon Vaiſſeau, je l'emmenerai en Afrique, & tu demeureras à Valence ſeule à poſſeder ton Amant, qui peut-être t'auroit aimée auſſi-tôt que Sophie, s'il avoit ſû que tu l'aimaſſes. A ces dernieres paroles de Claudia, je fus ſi preſſée de ma juſte douleur, qu'en faiſant un grand ſoupir, je m'évanouïs encore, ſans donner le moindre ſigne de vie. Les cris que fit Claudia, qui ſe repentoit peut-être alors de m'avoir renduë malheureuſe, ſans ceſſer de l'être, attirerent Amet & ſon frere dans la chambre du Vaiſſeau où j'étois. On me fit tous les remedes qu'on me put faire : je revins à moi, & j'ouïs Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahiſon qu'il nous avoit faite. Chien infidele ! lui diſoit-elle, pourquoi m'as-tu conſeillé de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois, ſi tu ne me voulois pas laiſſer

auprès de mon Amant ? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut ſi cher, une trahiſon qui me nuit autant qu'à lui ? Comment oſes-tu dire que tu ès de noble naiſſance dans ton Païs, ſi tu ès le plus traître & le plus lâche de tous les hommes ? Tais-toi, folle ! lui répondit Amet, ne me reproche point un crime dont tu ès complice. Je t'ai déja dit, que qui a pû trahir un Maître comme toi, méritoit bien d'être trahie, & que t'emmenant avec moi, j'aſſurois ma vie, & peut-être celle de Sophie, puiſqu'elle pourroit mourir de douleur, quand elle ſauroit que tu ſerois demeurée avec Dom-Carlos. Le bruit que firent en même tems les Matelots qui étoient prêts d'entrer dans le Port de la Ville de Salé, & l'artillerie du Vaiſſeau, à laquelle répondoit celle du Port, interrompirent les reproches que ſe faiſoient Amet & Claudia, & me délivrerent pour un tems de la vûë de ces deux perſonnes odieuſes. On ſe débarqua; on nous couvrit le viſage d'un voile à Claudia & à moi, & nous fûmes logées avec le perfide Amet chez un Maure de ſes parens. Dès le jour ſuivant, on nous fit monter dans un Chariot couvert, & prendre le chemin de Fez, ou ſi Amet y fut reçu de ſon Pere avec beaucoup de joye, j'y entrai la plus

plus affligée, & la plus deſeſperée perſonne du monde. Pour Claudia, elle eut bien-tôt pris parti, renonçant au Chriſtianiſme, & épouſant Zaïde le frere de l'infidele Amet. Cette méchante perſonne n'oublia aucun artifice pour me perſuader de changer auſſi de Religion, & d'épouſer Amet, comme elle avoit fait Zaïde; & elle devint la plus cruelle de mes Tyrans, lorſqu'après avoir en vain eſſayé de me gagner par toutes ſortes de promeſſes, de bons traitemens, & de careſſes, Amet & tous les ſiens exercerent ſur moi toute la barbarie dont ils étoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma conſtance contre tant d'ennemis, & j'étois plus forte à ſouffrir mes peines que je ne le ſouhaitois, quand je commençai à croire que Claudia ſe repentoit d'être méchante. En public, elle me perſécutoit apparemment avec plus d'animoſité que les autres; & en particulier, elle me rendoit quelquefois de bons offices, qui me la faiſoient conſiderer comme une perſonne qui eût pû être vertueuſe, ſi elle eût été élevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maiſon étoient allées aux bains publics, comme c'eſt la coutume de vous autres Mahometans, elle me vint trouver où j'étois, ayant le viſage compoſé à la triſteſſe, & me par-

parla en ces termes : Belle Sophie ! quelque ſujet que j'aye eu autrefois de vous haïr, ma haine a ceſſé en perdant l'eſpoir de poſſeder jamais celui qui ne m'aimoit pas aſſez, à cauſe qu'il vous aimoit trop. Je me reproche ſans ceſſe de vous avoir renduë malheureuſe, & d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords ſeroit capable de me faire entreprendre les choſes du monde les plus difficiles à mon ſexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Eſpagne, & de toute terre Chrétienne, avec des Infideles, entre leſquels je ſai bien qu'il eſt impoſſible que je trouve mon ſalut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véritable repentir par le ſecret que je vous confie, qui vous rend maîtreſſe de ma vie, & qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cinquante Eſclaves Chrétiens, la plûpart Eſpagnols, & tous gens capables d'une grande entrepriſe. Avec l'argent que je leur ai ſecretement donné, ils ſe ſont aſſurez d'une barque capable de nous porter en Eſpagne, ſi Dieu favoriſe un ſi bon deſſein. Il ne tiendra qu'à vous de ſuivre ma fortune, de vous ſauver, ſi je me

ſauve, ou périſſant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis, & de finir une vie auſſi malheureuſe qu'eſt la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie, & tandis que nous ne pouvons être ſoupçonnées d'aucun deſſein, déliberons ſans perdre de tems, ſur la plus importante action de votre vie, & de la mienne. Je me jettai aux pieds de Claudia, & jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la ſincerité de ſes paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expreſſion, & de toutes celles de mon ame, je reſſentis la grace que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer, où elle me dit que des Rochers tenoient notre petit vaiſſeau à couvert. Ce jour que je croyois bienheureux, arriva. Nous ſortîmes heureuſement, & de la maiſon & de la ville. J'admirois la bonté du Ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réuſſir notre deſſein, & j'en béniſſois Dieu ſans ceſſe; mais la fin de mes maux n'étoit pas ſi proche que je penſois. Claudia n'agiſſoit que par l'ordre du perfide Amet, & encore plus perfide que lui, elle ne me conduiſoit en un lieu écarté, & la nuit, que pour m'abandonner à la vio-

violence du Maure, qui n'eût rien oſé entreprendre contre ma pudicité dans la maiſon de ſon pere, quoique Mahometan, moralement homme de bien. Je ſuivois innocemment celle qui me menoit perdre, & je ne penſois pas pouvoir jamais être aſſez reconnoiſſante envers elle de la liberté que j'eſperois bien-tôt avoir par ſon moyen. Je ne me laſſois point de l'en remercier, ni de marcher bien vîte dans des chemins rudes, environnez de rochers, où elle me diſoit que ſes gens l'attendoient; quand j'ouïs du bruit derriere moi, & tournant la tête, j'apperçûs Amet le cimeterre à la main. Infames Eſclaves, s'écria-t-il, c'eſt donc ainſi que l'on ſe dérobe à ſon maître? Je n'eus pas le tems de lui répondre, Claudia me ſaiſit les bras par derriere, & Amet laiſſant tomber ſon cimeterre, ſe joignit à la Rénégate, & tous deux enſemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étoient pourvûs pour cet effet. Ayant plus de vigueur & d'adreſſe que les femmes n'en ont d'ordinaire, je réſiſtai long-tems aux efforts de ces deux méchantes perſonnes, mais à la longue je me ſentis affoiblir; & me défiant de mes forces, je n'avois preſque plus recours qu'à mes cris, qui pouvoient attirer quelque paſſant

en ce lieu ſolitaire; ou plûtôt je n'eſperois plus rien, quand le Prince Mulei ſurvint, lorſque je l'eſperois le moins. Vous avez ſu de quelle façon il me ſauva l'honneur, & je puis dire la vie, puiſque je ſerois aſſurément morte de douleur, ſi le déteſtable Amet eût contenté ſa brutalité. Sophie acheva ainſi le récit de ſes avantures, & l'aimable Zoraïde l'exhorta d'eſperer de la généroſité du Prince, les moyens de retourner en Eſpagne; & dès le jour même elle apprit à ſon Mari tout ce qu'elle avoit appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle Chrétienne, ne flattât point la paſſion qu'il avoit pour elle; il fut pourtant bien aiſe, vertueux comme il étoit, d'en avoir eu connoiſſance, & d'apprendre qu'elle étoit engagée d'affection en ſon pays, afin de n'avoir point à tenter une action blâmable par l'eſperance d'y trouver de la facilité. Il eſtima la vertu de Sophie, & fut porté par la ſienne à tâcher de la rendre moins malheureuſe qu'elle n'étoit. Il lui fit dire par Zoraïde, qu'il la renvoyeroit en Eſpagne, quand elle le voudroit: & depuis qu'il en eut pris la réſolution, il s'empêcha de la voir, ſe défiant de ſa propre vertu, & de la beauté de cette aimable perſonne. Elle n'étoit pas peu empê-

chée

chée à prendre ſes ſuretez pour ſon retour. Le trajet étoit long juſqu'en Eſpagne, dont les Marchands ne trafiquoient point à Fez. Et quand elle eût pû trouver un Vaiſſeau Chrétien, belle & jeune comme elle étoit, elle pouvoit trouver entre les hommes de ſa Loi, ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne ſe rencontre gueres ſur un vaiſſeau; la bonne foi n'y eſt gueres mieux gardée qu'à la guerre, & en quelque lieu que la beauté & l'innocence ſe trouvent les plus foibles, l'audace des méchans ſe ſert de ſon avantage, & ſe porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conſeilla à Sophie de s'habiller en homme, puiſque ſa taille avantageuſe plus que celle des autres femmes, facilitoit ce déguiſement. Elle lui diſoit, que c'étoit l'avis de Mulei, qui ne trouvoit perſonne dans Fez, à qui il la pût ſûrement confier: & elle lui dit auſſi, qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienſeance de ſon ſexe, lui donnant une compagne de ſa croyance, & traveſtie comme elle; & qu'elle ſeroit ainſi garantie de l'inquietude qu'elle pourroit avoir, de ſe voir ſeule dans un Vaiſſeau entre des Soldats & des Matelots. Ce Prince Maure avoit acheté d'un Corſaire une Priſe qu'il avoit fait ſur mer; c'étoit d'un Vaiſ-

Vaiſſeau du Gouverneur d'Oran, qui portoit la famille entiere d'un Gentilhomme Eſpagnol, que par animoſité ce Gouverneur envoyoit priſonnier en Eſpagne. Mulei avoit ſû que ce Chrétien étoit un des plus grands Chaſſeurs du monde, & comme la chaſſe étoit la plus forte paſſion de ce jeune Prince, il avoit voulu l'avoir pour Eſclave, & afin de le mieux conſerver, ne l'avoit point voulu ſéparer de ſa femme, de ſon fils, & de ſa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au ſervice de Mulei, il apprit à ce Prince à tirer parfaitement de l'Arquebuze ſur toute ſorte de gibier qui court ſur la terre, ou qui s'éleve dans l'air, & pluſieurs chaſſes inconnues aux Maures. Il avoit parlà ſi bien mérité les bonnes graces du Prince, & s'étoit rendu ſi néceſſaire à ſon divertiſſement, qu'il n'avoit jamais voulu conſentir à ſa rançon, & par toutes ſortes de bienfaits avoit tâché de lui faire oublier l'Eſpagne : mais le regret de n'être pas en ſa Patrie, & de n'avoir plus d'eſperance d'y retourner, lui avoit cauſé une mélancolie, qui finit bien-tôt par ſa mort, & ſa femme n'avoit pas vécu long-tems après ſon mari. Mulei ſe ſentoit du remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la lui avoient demandée, des perſonnes qui l'avoient mé-

rité par leurs ſervices ; & il voulut, autant qu'il le pouvoit, reparer envers leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoir fait. La fille s'appelloit Dorothée, étoit de l'âge de Sophie, belle, & avoit de l'eſprit. Son frere n'avoit pas plus de quinze ans, & s'appelloit Sanche. Mulei les choiſit l'un & l'autre pour tenir compagnie à Sophie, & ſe ſervit de cette occaſion-là pour les envoyer enſemble en Eſpagne. On tint l'affaire ſecrette. On fit faire des habits d'hommes à l'Eſpagnole pour les deux Demoiſelles, & pour le petit Sanche. Mulei fit paroître ſa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit auſſi à Dorothée de beaux préſens, qui joints à tous ceux que ſon pere avoit déja reçus de la liberalité du Prince, la rendirent riche pour le reſte de ſa vie. Charles Quint en ce tems-là faiſoit la guerre en Afrique & avoit aſſiegé la Ville de Tunis. Il avoit envoyé un Ambaſſadeur à Mulei, pour traiter de la rançon de quelques Eſpagnols de qualité, qui avoient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet Ambaſſadeur que Mulei recommanda Sophie ſous le nom de Dom-Fernand Gentilhomme de qualité, qui ne vouloit pas être connu par ſon nom véritable : & Dorothée & ſon frere paſſoient pour

être

être de ſon train, l'un en qualité de Gentilhomme, & l'autre de Page. Sophie & Zoraïde ne ſe purent quitter ſans regret ; & il y eut bien des larmes verſées de part & d'autre. Zoraïde donna à la belle Chrétienne un rang de perles ſi riche, qu'elle ne l'eût point reçu, ſi cette aimable Maure, & ſon mari Zulema, qui n'aimoit pas moins Sophie que faiſoit ſa femme, ne lui euſſent fait connoître qu'elle ne ne pouvoit davantage les deſobliger, qu'en refuſant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire ſavoir de tems en tems de ſes nouvelles par la voye de Tanger, d'Oran, ou des autres Places que l'Empereur poſſedoit en Afrique. L'Ambaſſadeur Chrétien s'embarqua à Salé, emmenant avec lui Sophie, qu'il faut deſormais appeller Dom-Fernand. Il joignit l'Armée de l'Empereur, qui étoit encore devant Tunis. Notre Eſpagnole déguiſée lui fut preſentée comme un Gentilhomme d'Andalouſie, qui avoit été long-tems Eſclave du Prince de Fez. Elle n'avoit pas aſſez de ſujet d'aimer ſa vie, pour craindre de la hazarder à la guerre ; & voulant paſſer pour un cavalier, elle n'eût pû avec honneur n'aller pas ſouvent au combat, comme faiſoient tant de vaillans hommes, dont l'Armée de l'Empereur étoit

pleine. Elle ſe mit donc entre les Volontaires, ne perdit pas une occaſion de ſe ſignaler, & le fit avec tant d'éclat, que l'Empereur ouït parler du faux Dom-Fernand. Elle fut aſſez heureuſe pour ſe trouver auprès de lui, lorſque dans l'ardeur d'un combat, dont les Chrétiens eurent tout le deſavantage, il donna dans une embuſcade de Maures, fut abandonné des ſiens, & environné des Infideles : & il y a apparence qu'il eût été tué, ſon cheval l'ayant déja été ſous lui, ſi notre Amazône ne l'eût remonté ſur le ſien; & ſecondant ſa vaillance par des efforts difficiles à croire, n'eût donné aux Chrétiens le tems de ſe reconnoître, & de venir dégager ce vaillant Empereur. Une ſi belle action ne fut pas ſans recompenſe. L'Empereur donna à l'inconnu Dom-Fernand, une Commanderie de Saint Jacques de grand revenu, & le Régiment de Cavalerie d'un Seigneur Eſpagnol, qui avoit été tué au dernier combat. Il lui fit donner auſſi tout l'équipage d'un homme de qualité : & depuis ce tems-là, il n'y eut perſonne dans l'Armée qui fût plus eſtimé & plus conſideré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étoient ſi naturelles ; ſon viſage étoit ſi beau, & la faiſoit paroître ſi jeune ; ſa vaillance étoit ſi admirable

en

en une ſi grande jeuneſſe ; & ſon eſprit étoit ſi charmant qu'il n'y avoit pas une perſonne de qualité, ou de commandement dans les troupes de l'Empereur, qui ne recherchât ſon amitié. Il ne faut donc pas s'étonner ſi tout le monde parlant pour elle, & plus encore ſes belles actions, elle fut en peu de tems en faveur auprès de ſon Maître. Dans ce tems-là de nouvelles Troupes arriverent d'Eſpagne ſur les Vaiſſeaux qui apportoient de l'argent & des munitions pour l'Armée. L'Empereur les voulut voir ſous les armes, accompagné de ſes principaux Chefs, deſquels étoit notre Guerrier. Entre ces ſoldats nouveaux venus, elle crut avoir vû Dom-Carlos; & elle ne s'étoit pas trompée. Elle en fut inquiete le reſte du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles Troupes, & on ne le trouva pas, parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point toute la nuit, ſe leva auſſi-tôt que le Soleil, & alla chercher elle-même ce cher Amant, qui lui avoit tant fait verſer de larmes. Elle le trouva, & n'en fut point reconnuë, ayant changé de taille, parce qu'elle avoit crû; & de viſage, parce que le Soleil d'Afrique avoit changé la couleur du ſien. Elle feignit de le prendre pour un autre de ſa connoiſſance, & lui demanda des

nouvelles de Seville, & d'une perſonne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'eſprit. Dom-Carlos lui dit qu'elle ſe méprenoit, qu'il n'avoit jamais été à Seville, & qu'il étoit de Valence. Vous reſſemblez extrêmement à une perſonne qui m'étoit fort chere, lui dit Sophie; & à cauſe de cette reſſemblance, je veux bien être de vos amis, ſi vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raiſon, lui répondit Dom-Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié, vous auroit déja acquis la mienne, ſi elle étoit du prix de la vôtre. Vous reſſemblez à une perſonne que j'ai long-tems aimée; vous avez ſon viſage & ſa voix; mais vous n'êtes pas de ſon ſexe: & aſſurément, ajoûta-t-il en faiſant un grand ſoupir, vous n'êtes pas de ſon humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernieres paroles de Dom-Carlos, à quoi il ne prit pas garde, à cauſe peut-être que ſes yeux qui commençoient à ſe mouiller de larmes, ne pûrent voir les changemens du viſage de Sophie. Elle en fut émûë; & ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria Dom-Carlos de la venir voir en ſa tente, où elle l'alloit attendre, & le quitta après lui avoir appris ſon quartier, & qu'on l'appelloit dans l'Armée le Meſtre de Camp

Camp Dom-Fernand. A ce nom-là, Dom-Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait aſſez d'honneur. Il avoit déja ſû à quel point il étoit eſtimé de l'Empereur, & que tout inconnu qu'il étoit, il partageoit la faveur de ſon Maître avec les premiers de la Cour. Il n'eut pas grande peine à trouver ſon quartier & ſa tente, qui n'étoient ignorez de perſonne; & il en fut reçu autant bien, qu'un ſimple Cavalier le pouvoit être d'un des principaux Officiers du Camp. Il reconnut encore le viſage de Sophie dans celui de Dom-Fernand, en fut encore plus étonné qu'il ne l'avoit été; & il le fut encore davantage du ſon de ſa voix, qui lui entroit dans l'ame, & y renouvelloit le ſouvenir de la perſonne du monde qu'il avoit le plus aimée. Sophie inconnuë à ſon Amant, le fit manger avec lui; & après le repas, ayant fait retirer ſes domeſtiques, & donné ordre de n'être viſitée de perſonne, ſe fit redire encore une fois par ce Cavalier qu'il étoit de Valence, & enſuite ſe fit conter ce qu'elle ſavoit auſſi bien que lui de leurs avantures communes, juſqu'au jour qu'il avoit fait deſſein de l'enlever. Croiriez-vous, lui dit Dom-Carlos, qu'une Fille de condition qui avoit tant reçu de preuves de mon amour, & qui m'en avoit tant donné de la ſienne, fût ſans fi-

delité & ſans honneur, eut l'adreſſe de me cacher de ſi grands défauts, & fut ſi aveuglée dans ſon choix, qu'elle me préfera un jeune Page que j'avois, qui l'enleva un jour devant celui que j'avois choiſi pour l'enlever? Mais en êtes-vous bien aſſuré, lui dit Sophie? Le hazard eſt maître de toutes choſes, & prend ſouvent plaiſir à confondre nos raiſonnemens par des ſuccès les moins attendus. Votre Maîtreſſe peut avoir été forcée à ſe ſéparer de vous, & eſt peut-être plus malheureuſe que coupable. Plût à Dieu, lui répondit Dom-Carlos, que j'euſſe pû douter de ſa faute; toutes les pertes & les malheurs qu'elle m'a cauſez, ne m'auroient pas été difficiles à ſouffrir; & même je ne me croirois pas malheureux, ſi je pouvois croire qu'elle me fût encore fidele: mais elle ne l'eſt qu'au perfide Claudio, & n'a jamais feint d'aimer le malheureux Dom Carlos, que pour le perdre. Il paroît par ce que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guere aimée, de l'accuſer ainſi ſans l'entendre, & de la publier encore plus méchante, que legere. Et peut-on l'être davantage, s'écria Dom-Carlos, que l'a été cette imprudente Fille, lorsque pour ne faire pas ſoupçonner mon Page de ſon enlevement, elle laiſſa dans

ſa

ſa chambre la nuit même qu'elle diſparut de chez ſon Pere, une Lettre qui eſt de la derniere malice, & qui m'a rendu trop miſerable, pour n'être pas demeurée dans mon ſouvenir? Je vous la veux faire entendre, & vous faire juger par-là de quelle diſſimulation cette jeune Fille étoit capable.

LETTRE.

VOUS n'avez pas dû me défendre d'aimer Dom-Carlos, après me l'avoir ordonné. Un mérite auſſi grand que le ſien, ne me pouvoit donner que beaucoup d'amour: & quand l'eſprit d'une jeune perſonne en eſt prévenu, l'interêt n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc avec celui que vous avez trouvé bon que j'aimaſſe dès ma jeuneſſe, & ſans qui il me ſeroit autant impoſſible de vivre, que de ne mourir pas mille fois le jour avec un étranger que je ne pourrois aimer, quand il ſeroit encore plus riche qu'il n'eſt pas. Notre faute (ſi c'en eſt une) mérite votre pardon. Si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus vîte, que nous n'avons fui l'injuſte violence que vous nous vouliez faire.

SOPHIE.

Vous vous pouvez figurer, pourſuivit Dom Carlos, l'extrême douleur que ſentirent les parens de Sophie, quand ils eurent lû cette Lettre. Ils eſpererent que je ſerois encore avec leur Fille, caché dans Valence, ou que je n'en ſerois pas loin. Ils tinrent leur perte ſecrette à tout le monde, hormis au Viceroi qui étoit leur parent: & à peine le jour commençoit-il de paroître, que la Juſtice entra dans ma chambre, & me trouva endormi. Je fus ſurpris d'une telle viſite autant que j'avois ſujet de l'être; & quand après qu'on m'eut demandé où étoit Sophie, je demandai auſſi où elle étoit, mes parties s'en irriterent, & me firent conduire en priſon, avec une extrême violence. Je fus interrogé, & je ne pûs rien dire pour ma défenſe contre la Lettre de Sophie. Il paroiſſoit par-là que je l'avois voulu enlever: mais il paroiſſoit encore plus, que mon Page avoit diſparu en même tems qu'elle. Les Parens de Sophie la faiſoient chercher, & mes Amis de leur côté faiſoient toutes ſortes de diligences pour découvrir où ce Page l'avoit emmenée. C'étoit le ſeul moyen de faire voir mon innocence: mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces Amans fugitifs; & mes ennemis m'accuſerent alors de la mort de l'un & de

de l'autre. Enfin, l'injuſtice appuyée de la force, l'emporta ſur l'innocence opprimée. Je fus averti que je ſerois bien-tôt jugé, & que je le ſerois à mort. Je n'eſperai pas que le Ciel fît un miracle en ma faveur, & je voulus donc hazarder ma délivrance par un coup de deſeſpoir. Je me joignis à des Bandoliers priſonniers comme moi, & tous gens de réſolution. Nous forçâmes les portes de notre priſon; & favoriſez de nos Amis, nous eûmes plutôt gagné les Montagnes les plus proches de Valence, que le Viceroi n'en pût être averti. Nous fûmes longtems maîtres de la campagne. L'infidelité de Sophie, la perſécution de ſes Parens, tout ce que je croyois que le Viceroi avoit fait d'injuſtice contre moi, & enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel deſeſpoir, que je hazardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades & moi trouvâmes de la réſiſtance; & je m'acquis par-là une telle réputation parmi eux, qu'ils voulurent que je fuſſe leur Chef. Je le fus avec tant de ſuccès, que notre troupe devint redoutable aux Royaumes d'Arragon & de Valence, & que nous eumes l'inſolence de mettre ces Païs à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate, ajouta Dom-Carlos: mais l'honneur que vous

me faites, & mon inclination, me donnent tellement à vous, que je veux bien vous faire maître de ma vie, en vous revelant des ſecrets ſi dangereux. Enfin, pourſuivit-il, je me laſſai d'être méchant: je me dérobai de mes camarades, qui ne s'y attendoient pas; & je pris le chemin de Barcelonne, où je fus reçu ſimple Cavalier dans les Recruës qui s'embarquoient pour l'Afrique, & qui ont joint depuis peu l'Armée. Je n'ai pas ſujet d'aimer la vie: & après m'être mal ſervi de la mienne, je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma Loi, & pour votre ſervice; puiſque la bonté que vous avez pour moi, m'a cauſé la ſeule joye, dont mon ame ait été capable, depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnuë prit le parti de Sophie injuſtement accuſée, & n'oublia rien pour perſuader à ſon Amant de ne point faire de mauvais jugemens de ſa Maîtreſſe, avant que d'être mieux informé de ſa faute. Elle dit au malheureux Cavalier, qu'elle prenoit grande part dans ſes infortunes; qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir; & pour lui en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le prioit de vouloir être à elle, & que lorſque l'occaſion

s'en

s'en préſenteroit, elle employeroit auprès de l'Empereur ſon crédit & celui de tous ſes amis, pour le délivrer de la perſécution des Parens de Sophie, & du Viceroi de Valence. Dom-Carlos ne ſe rendit jamais à tout ce que le faux Dom-Fernand lui put dire pour la juſtification de Sophie, mais il ſe rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de ſa table, & de ſa maiſon: dès le jour même, cette fidele Amante parla au Meſtre de Camp de Dom-Carlos, & lui fit trouver bon que ce Cavalier, qu'elle lui dit être ſon Parent, prît parti avec lui: je veux dire avec elle. Voilà notre Amant infortuné au ſervice de ſa Maîtreſſe, qu'il croyoit morte, ou infidele. Il ſe voit dès le commencement de ſa ſervitude, tout-à-fait bien avec celui qu'il croit ſon Maître, & eſt en peine lui-même de ſavoir comment il a pû faire en ſi peu de tems, pour s'en faire tant aimer. Il eſt à la fois ſon Intendant, ſon Secretaire, ſon Gentilhomme, & ſon Confident. Les autres domeſtiques n'ont gueres moins de reſpect pour lui, que pour Dom-Fernand; & il ſeroit ſans doute heureux, ſe connoiſſant aimé d'un Maître qui lui paroît tout aimable, & qu'un ſecret inſtinct le force d'aimer, ſi Sophie perduë, ſi Sophie infidele, ne lui revenoit ſans ceſſe à la penſée, & ne

lui cauſoit une triſteſſe, que les careſſes d'un ſi cher Maître, & ſa fortune rendue meilleure, ne pouvoient vaincre. Quelque tendreſſe que Sophie eût pour lui, elle étoit bien-aiſe de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cauſe de ſon affliction. Elle lui parloit ſi ſouvent de Sophie, & juſtifioit quelquefois avec tant d'emportement, & même de colere & d'aigreur, celle que Dom-Carlos n'accuſoit pas moins que d'avoir manqué à ſa fidelité, & à ſon honneur, qu'enfin il vint à croire que ce Dom-Fernand, qui le mettoit toujours ſur le même ſujet, avoit peut-être été autrefois amoureux de Sophie, & peut-être l'étoit encore. La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'Hiſtoire. L'Empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandre, & en divers lieux. Notre Guerriere, ſous le nom de Dom-Fernand, augmenta ſa réputation de vaillant & experimenté Capitaine, par pluſieurs actions de valeur & de conduite, quoique la derniere de ces qualitez-là ne ſe rencontre que rarement en une perſonne auſſi jeune que le ſexe de cette vaillante fille la faiſoit paroître. L'Empereur fut obligé d'aller en Flandres, & de demander au Roi de France paſſage par ſes Etats.

Le

Le grand Roi qui regnoit alors, voulut ſurpaſſer en généroſité & en franchiſe un mortel ennemi qui l'avoit toujours ſurmonté en bonne fortune, & n'en avoit pas toujours bien uſé. Charles Quint fut reçu dans Paris, comme s'il eût été Roi de France. Le beau Dom-Fernand fut du petit nombre des perſonnes de qualité qui l'accompagnerent; & ſi ſon Maître eût fait un plus long ſéjour dans la Cour du monde la plus galante, cette belle Eſpagnole priſe pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de Dames Françoiſes, & de la jalouſie aux plus accomplis de nos Courtiſans. Cependant le Viceroi de Valence mourut en Eſpagne. Dom-Fernand eſpera aſſez de ſon mérite, & de l'affection que lui portoit ſon Maître, pour lui oſer demander une ſi importante charge, & il l'obtint, ſans qu'elle lui fût enviée. Il fit ſavoir le plûtôt qu'il put le bon ſuccès de ſa prétention à Dom-Carlos, & lui fit eſperer, qu'auſſitôt qu'il auroit pris poſſeſſion de ſa Viceroyauté de Valence, il feroit ſa paix avec les Parens de Sophie, obtiendroit ſa grace de l'Empereur pour avoir été Chef de Bandoliers, & même eſſayeroit de le remettre dans la poſſeſſion de ſon bien, ſans ceſſer de lui en faire dans toutes les occaſions qui

qui s'en préſenteroient. Dom-Carlos eût pû recevoir quelque conſolation de toutes ces belles promeſſes, ſi le malheur de ſon amour lui eût permis d'être conſolable. L'Empereur arriva en Eſpagne, & alla droit à Madrid, & Dom-Fernand alla prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement. Dès le jour qui ſuivit celui de ſon entrée dans Valence, les Parens de Sophie préſenterent Requête contre Dom-Carlos qui faiſoit auprès du Viceroi la charge d'Intendant de ſa maiſon, & de Sécretaire de ſes commandemens. Le Viceroi promit de leur rendre juſtice, & à Dom-Carlos de proteger ſon innocence. On fit de nouvelles informations contre lui; l'on fit ouïr des témoins une ſeconde fois: & enfin, les Parens de Sophie animez par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille, & par un deſir de vengeance qu'ils croyoient légitime, preſſerent ſi fort l'affaire qu'en cinq ou ſix jours elle fut en état d'être jugée. Ils demanderent au Viceroi, que l'Accuſé entrât en priſon. Il leur donna ſa parole, qu'il ne ſortiroit pas de ſon Hôtel, & leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal qui tenoit en ſuſpens toute la ville de Valence, Dom-Carlos demanda une audience particuliere au Viceroi, qui la lui accorda. Il ſe jetta à ſes piecs,

& lui dit ces paroles: C'eſt demain, Monſeigneur, que vous devez faire connoître à tout le monde que je ſuis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entierement du crime dont on m'accuſe, je viens encore jurer à Votre Alteſſe, comme ſi j'étois devant Dieu, que non-ſeulement je n'ai pas enlevé Sophie; mais que le jour devant celui qu'elle fut enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ſes nouvelles, & n'en ai pas eu depuis. Il eſt bien vrai, que je la devois enlever; mais un malheur, qui juſqu'ici m'eſt inconnu, la fit diſparoître, ou pour ma perte, ou pour la ſienne. C'eſt aſſez, Dom-Carlos, lui dit le Viceroi, va dormir en repos. Je ſuis ton maître, & ton ami, & mieux informé de ton innocence que tu ne penſes; & quand j'en pourrois douter, je ſerois obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puiſque tu ès dans ma maiſon, & de ma maiſon, & que tu n'ès venu ici avec moi, que ſous la promeſſe que je t'ai faite de te proteger. Dom-Carlos remercia un ſi obligeant Maître, de tout ce qu'il eut d'éloquence. Il s'alla coucher: & l'impatience qu'il eut de ſe voir bien-tôt abſous, ne lui permit pas de dormir. Il ſe leva auſſi-tôt que le jour parut, & propre & paré plus qu'à l'ordinaire, ſe trouva au lever de ſon Maître;

Maître: mais, je me trompe, il n'entra dans ſa chambre qu'après qu'il fut habillé; car depuis que Sophie avoit déguiſé ſon ſexe, la ſeule Dorothée déguiſée comme elle, & la confidente de ſon déguiſement, couchoit dans ſa chambre, & lui rendoit tous les ſervices, qui rendus par un autre, lui euſſent pu donner connoiſſance de ce qu'elle vouloit tenir ſi caché. *Dom*-Carlos entra donc dans la chambre du Viceroi, quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde, & le Viceroi ne le vit pas plûtôt, qu'il lui reprocha qu'il s'étoit levé bien matin pour un homme accuſé, qui ſe vouloit faire croire innocent; & lui dit, qu'une perſonne qui ne dormoit point, devoit ſentir ſa conſcience chargée. Dom-Carlos lui répondit un peu troublé, que la crainte d'être convaincu, ne l'avoit pas tant empêché de dormir, que l'eſperance de ſe voir bien-tôt à couvert des pourſuites de ſes ennemis, par la bonne juſtice que lui rendroit Son Alteſſe. Mais vous êtes bien paré, & bien galand, lui dit encore le Viceroi, & je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit déliberer ſur votre vie. Je ne ſai plus ce que je dois croire du crime, dont on vous accuſe. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur & plus

plus d'indifference que moi : on ne m'accuſe pourtant pas, comme vous, d'en avoir été aimé, & de l'avoir tuée, & poſſible le jeune Claudio auſſi, ſur qui vous voulez faire tomber l'accuſation de ſon enlevement. Vous me dites que vous l'avez aimée, continua le Viceroi, & vous vivez après l'avoir perduë, & vous n'oubliez rien pour vous voir abſous, & en repos, vous qui devriez haïr la vie, & tout ce qui vous la pourroit faire aimer! Ah! inconſtant Dom-Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier celui que vous deviez conſerver à Sophie perduë, ſi vous l'aviez véritablement aimée, quand elle étoit toute à vous, & oſoit tout faire pour vous. Dom-Carlos demi-mort à ces paroles du Viceroi voulut y répondre; mais il ne lui permit pas. Taiſez vous, lui dit-il d'un viſage ſévère, & reſervez votre éloquence pour vos Juges; car pour moi je n'en ſerai pas ſurpris, & je n'irai pas pour un de mes domeſtiques, donner à l'Empereur mauvaiſe opinion de mon équité. Et cependant, ajoûta le Viceroi, ſe tournant vers le Capitaine de ſes Gardes, que l'on s'aſſure de lui : qui a rompu ſa priſon, peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne chercher point ſon impunité dans ſa fuite.

On

On ôta auſſi-tôt l'épée à Dom. Carlos, qui fit grand pitié à tous ceux qui le virent environné de Gardes, pâle & défait, & qui avoit bien de la peine à retenir ſes larmes. Cependant que le pauvre Gentilhomme ſe repent de ne s'être pas aſſez défié de l'eſprit changeant des grands Seigneurs, les Juges qui le devoient juger, entrerent dans la chambre, & prirent leurs places, après que le Viceroi eut pris la ſienne. Le Comte Italien qui étoit encore à Valence, & le pere & la mere de Sophie, parurent, & produiſirent leurs témoins contre l'accuſé, qui étoit ſi deſeſperé de ſon procès, qu'il n'avoit pas quaſi le courage de répondre. On lui fit reconnoître les Lettres qu'il avoit autrefois écrites à Sophie; on lui confronta les voiſins, & les domeſtiques de la maiſon de Sophie; & enfin on produiſit contre lui la Lettre qu'elle avoit laiſſée dans ſa chambre, le jour que l'on prétendoit qu'il l'avoit enlevée. L'Accuſé fit ouïr ſes domeſtiques, qui témoignerent d'avoir vû coucher leur Maître: mais il pouvoit s'être levé après avoir fait ſemblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie, & repréſentoit aux Juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour ſe ſéparer d'elle: mais on ne l'accuſoit pas moins que de l'avoir tuée, & le Page auſſi le con-

confident de ſon amour. Il ne reſtoit plus qu'à le juger: & il alloit être condamné tout d'une voix, quand le Viceroi le fit approcher, & lui dit: Malheureux Dom-Carlos! tu peux bien croire après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que ſi je t'euſſe ſoupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuſe, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'eſt impoſſible de ne te condamner pas, ſi je ne veux commencer l'exercice de ma Charge par une injuſtice; & tu peux juger du déplaiſir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accord te Parties, ſi elles étoient de moindr qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, ſi Sophie ne paroît elle-même pour te juſtifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir. Carlos deſeſperé de ſon ſalut, ſe jetta aux pieds du Viceroi, & lui dit: Vous vous ſouvenez bien, Monſeigneur, qu'en Afrique, & dès le tems que j'eus l'honneur d'entrer au ſervice de Votre Alteſſe, & toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même maniere: & elle doit croire qu'en ce Païs-là, & par-tout ailleurs, je n'aurois pas avoué à un Maître qui me faiſoit l'honneur de m'ai-

m'aimer, ce qu'ici j'aurois dû nier devant un Juge. J'ai toujours dit la vérité à Votre Alteſſe, comme à mon Dieu; & je lui dis encore, que j'aimai, que j'adorai Sophie. Dis que tu l'abhorres, ingrat, l'interrompit le Viceroi, ſurprenant tout le monde. Je l'adore, reprit Dom-Carlos, fort étonné de ce que le Viceroi venoit de dire. Je lui ai promis de *l'épouſer*, continua-t-il, & je ſuis convenu avec elle de l'emmener à Barcelone; mais ſi je l'ai enlevée, ſi je ſai où elle ſe cache, je veux qu'on me faſſe mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter; mais je mourrai innocent, ſi ce n'eſt mériter la mort, que d'avoir aimé plus que ma vie, une fille inconſtante & perfide. Mais, s'écria le Viceroi, le viſage furieux, que ſont devenus cette fille, & ton Page? Ont-ils monté au Ciel? Sont-ils cachez ſous la terre? Le Page étoit galand, lui répondit Dom-Carlos, elle étoit belle: il étoit homme, elle étoit femme. Ah! traître, lui dit le Viceroi, que tu découvres bien ici tes lâches ſoupçons, & le peu d'eſtime que tu as euë pour la malheureuſe Sophie! maudite ſoit la femme qui ſe laiſſe aller aux promeſſes des hommes, & s'en fait mépriſer par ſa trop facile croyance! ni Sophie n'étoit point une

fem-

femme de vertu commune, méchant! ni ton Page Claudio un homme. Sophie étoit une fille conſtante, & ton Page une fille perduë, amoureuſe de toi, & qui t'a volé Sophie, qu'elle trahiſſoit comme une Rivale. Je ſuis Sophie, injuſte Amant, Amant ingrat, je ſuis Sophie: qui ai ſouffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritoit pas d'être aimé, & qui m'a cru capable de la derniere infamie. Sophie n'en put pas dire davantage: ſon pere qui la reconnut, la prit entre ſes bras: ſa mere ſe pâma d'un côté, & Dom-Carlos de l'autre. Sophie ſe débaraſſa des bras de ſon pere, pour courir aux deux perſonnes évanouïes, qui reprirent leurs eſprits, tandis qu'elle douta à qui des deux elle courroit. Sa mere lui mouilla le viſage de larmes; elle mouilla de larmes le viſage de ſa mere. Elle embraſſa avec toute la tendreſſe imaginable ſon cher Dom-Carlos, qui penſa en évanouïr encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, & n'oſant pas encore baiſer Sophie de toute ſa force, ſe recompenſa ſur ſes mains, qu'il baiſa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine ſuffire à toutes les embraſſades, & à tous les complimens qu'on lui fit. Le Comte Italien en faiſant le ſien comme les autres,

lui

lui voulut parler des prétentions qu'il avoit ſur elle, comme lui ayant été promiſe par ſon pere, & par ſa mere. Dom-Carlos qui l'ouït, en quitta une des mains de Sophie, qu'il baiſoit alors avidement, & portant la ſienne à ſon épée, qu'on lui venoit de rendre, ſe mit en une poſture qui fit peur à tout le monde, & jurant à faire abîmer la Ville de Valence, *fit* bien connoître que toutes les puiſſances humaines ne lui ôteroient pas Sophie, ſi elle même ne lui défendoit de ſonger davantage à elle. Mais elle déclara, qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que ſon cher Dom-Carlos, & conjura ſon pere & ſa mere, de le trouver bon, ou de ſe réſoudre à la voir enfermer dans un Couvent pour toute ſa vie. Ses parens lui laiſſerent la liberté de choiſir tel mari qu'elle voudroit; & le Comte Italien, dès le jour même, prit la poſte pour l'Italie, ou pour tout autre Païs où il voulut aller. Sophie conta toutes ſes avantures, qui furent admirées de tout le monde. Un Courier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'Empereur, qui conſerva à Dom-Carlos, après qu'il auroit épouſé Sophie, la Viceroyauté de Valence, & tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit méritez ſous le nom de Dom-Fernand; & donna à ce bienheureux

Amant

Amant une Principauté, dont ſes deſcendans jouïſſent encore. La Ville de Valence fit la dépenſe des nôces avec toute ſorte de magnificence; & Dorothée qui reprit ſes habits de femme en même tems que Sophie, fut mariée en même tems qu'elle, avec un Cavalier proche parent de Dom-Carlos.

CHAPITRE XV.

Effronterie du Sieur de la Rappiniere.

LE Conſeiller de Rennes achevoit de lire ſa Nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'Hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avoit dit qu'étoit Monſieur de la Garouffiere: mais ſon viſage épanouï ſe changea viſiblement, quand il vit le Deſtin dans un coin de la chambre, & ſon valet, qui étoit auſſi défait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par dedans, & enſuite demanda au brave la Rappiniere, s'il ne devinoit pas bien pourquoi il l'avoit envoyé querir. N'eſt-ce pas à cauſe d'une Co-

medienne dont j'ai voulu avoir ma part, répondit en riant le ſcelerat ? Comment votre part, lui dit la Garouffiere, prenant un viſage ſerieux ? Sont-ce là les diſcours d'un Juge comme vous êtes, & avez-vous jamais fait pendre de ſi méchant homme que vous ? La Rappiniere continua de tourner la choſe en raillerie, & de la vouloir faire paſſer pour un tour de bon compagnon : mais le Senateur le prit toûjours d'un ton ſi ſévere, qu'enfin il avoua ſon mauvais deſſein, & en fit de mauvaiſes excuſes au Deſtin, qui avoit eu beſoin de toute ſa ſageſſe pour ne ſe pas faire raiſon d'un homme qui l'avoit voulu offenſer ſi cruellement, après lui être obligé de la vie, comme l'on a pû voir au commencement de ces Avantures Comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique Prévôt, une autre affaire qui lui étoit de grande importance, & qu'il avoit communiquée à Monſieur de la Garouffiere, qui lui avoit promis de lui faire rendre raiſon de ce méchant homme. Quelque peine que j'aye priſe à bien étudier la Rappiniere, je n'ai jamais pû découvrir, s'il étoit moins méchant envers Dieu, qu'envers les hommes, & moins injuſte envers ſon prochain, que vicieux en ſa perſonne. Je ſai ſeulement avec certitude, que jamais homme n'a eu tant de vices en-

enſemble, & en plus éminent degré. Il avoua, qu'il avoit eu envie d'enlever Mademoiſelle de l'Etoile, auſſi hardiment, que s'il ſe fût vanté d'une bonne action; & il dit effrontément au Conſeiller, & au Comedien, que jamais il n'avoit moins douté du ſuccès d'une pareille entrepriſe: car, continua-t-il, ſe tournant vers le Deſtin, j'avois gagné votre Valet; votre Sœur avoit donné dans le panneau: & penſant vous venir trouver où je lui avois fait dire que vous étiez bleſſé, elle n'étoit pas à deux lieuës de la maiſon où je l'attendois, quand je ne ſai qui diable l'a ôtée à ce grand ſot qui me l'amenoit, & qui m'a perdu un bon cheval, après s'être bien fait battre. Le Deſtin pâliſſoit de colere, & quelquefois auſſi rougiſſoit de honte de voir de quel front ce ſcelerat lui oſoit parler à lui-même de l'offenſe qu'il lui avoit voulu faire, comme s'il lui eût conté une choſe indifferente. La Garouffiere s'en ſcandaliſoit auſſi, & n'avoit pas une moindre indignation contre un ſi dangereux homme. Je ne ſai pas, lui dit-il, comment vous oſez nous apprendre ſi franchement les circonſtances d'une mauvaiſe action, pour laquelle Monſieur le Deſtin vous auroit donné cent coups, ſi je ne l'en euſſe empêché: mais je vous avertis, qu'il le pourra

bien faire encore, ſi vous ne lui reſtituez une boëte de Diamans que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le tems que vous y tiriez la laine. Doguin votre complice alors, & depuis votre Valet, lui a avoué en mourant, que vous l'aviez encore: & moi je vous déclare, que ſi vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour auſſi dangereux ennemi, que je vous ai été utile protecteur. La Rappiniere fut foudroyé de ce diſcours, à quoi il ne s'attendoit pas. Son audace à nier abſolument une méchanceté qu'il avoit faite, lui manqua au beſoin. Il avoua en begayant, comme un homme qui ſe trouble, qu'il avoit cette boëte au Mans, & promit de la rendre, avec des ſermens execrables qu'on ne lui demandoit point, tant on faiſoit peu de cas de tous ceux qu'il eût pû faire. Ce fut peut-être-là une des plus ingenuës actions qu'il fit de ſa vie, & encore n'étoit-elle pas nette: car il eſt bien vrai qu'il rendit la boëte, comme il avoit promis; mais il n'étoit pas vrai qu'elle fût au Mans, puiſqu'il l'avoit ſur lui à l'heure même, à deſſein d'en faire un preſent à Mademoiſelle de l'Etoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu ſe donner à lui pour peu de choſe. C'eſt ce qu'il confeſſa en particulier à Monſieur de la Garouſſiere, dont

il

il voulut par-là regagner les bonnes graces, lui mettant entre les mains cette boëte de Portrait, pour en diſpoſer comme il lui plairoit. Elle étoit compoſée de cinq Diamans d'un prix conſiderable. Le Pere de Mademoiſelle de l'Etoile y étoit peint en émail; & le viſage de cette belle Fille avoit tant de rapport à ce Portrait, que cela ſeul pouvoit ſuffire pour la faire reconnoître à ſon Pere. Le Deſtin ne ſavoit comment remercier aſſez Monſieur de la Garouffiere quand il lui donna la boëte de Diamans. Il ſe voyoit exempté par-là d'avoir à ſe la faire rendre par force de la Rappiniere, qui ne ſavoit rien moins que de reſtituer, & qui eût pû ſe prévaloir contre un pauvre Comedien de ſa Charge de Prevôt, qui eſt un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand cette boëte fut ôtée au Deſtin, il en avoit eu un déplaiſir très-grand, qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la Mere de l'Etoile, qui gardoit cherement ce bijou, comme un gage de l'amitié de ſon Mari. On peut donc aiſément ſe figurer, qu'il eut une extrême joye de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à l'Etoile, qu'il trouva chez la ſœur du Curé du Bourg, en la compagnie d'Angelique & de Leandre. Ils délibererent enſemble de leur retour au Mans, qui

fut réſolu pour le lendemain. Monſieur de la Garouffiere leur offrit un caroſſe, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les Comediens & les Comediennes ſouperent avec Monſieur de la Garouffiere, & ſa compagnie. On ſe coucha de bonne heure dans l'Hôtellerie, & dès la pointe du jour le Deſtin & Leandre, chacun ſa Maîtreſſe en croupe, prirent le chemin du Mans, où *Ragotin*, la Rancune & l'Olive étoient déja retournez. Monſieur de la Garouffiere fit cent offres de ſervices au Deſtin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'étoit, pour ne point recevoir l'adieu du Comedien dont elle n'étoit pas ſatisfaite.

CHAPITRE XVI.

Diſgrace de Ragotin.

LEs deux Comediens qui retournerent au Mans avec Ragotin, furent détournez du droit chemin par le petit homme, qui les voulut traiter dans une petite Maiſon de campagne, qui étoit proportionnée à ſa petiteſſe. Quoi qu'un fidele & exact Hiſtorien ſoit obligé à particulariſer les accidens importans

tans de ſon Hiſtoire, & les lieux où ils ſe ſont paſſez, je ne vous dirai pas fort juſte en quel endroit de notre Hémiſphere étoit la maiſonnette où Ragotin mena ſes Confreres futurs ; que j'appelle ainſi, parce qu'il n'étoit pas encore reçu dans l'Ordre vagabond des Comediens de campagne. Je vous dirai donc ſeulement, que la maiſon étoit au-deçà du Gange, & n'étoit pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohemiens, qui au grand déplaiſir de ſon Fermier, s'y étoient arrêtez, ſous prétexte que la femme du Capitaine avoit été preſſée d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces Voleurs eſpererent de trouver à manger impunément des volailles d'une Métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin ſe fâcha en petit homme fort colere, menaça les Bohemiens du Prevôt du Mans, dont il ſe dit allié, à cauſe qu'il avoit épouſé une Portail : & là-deſſus, il fit un long diſcours, pour apprendre aux Auditeurs de quelle façon les Portails étoient parens des Ragotins, ſans que ſon long diſcours apportât aucun temperament à ſa colere immoderée, & l'empêchât de jurer ſcandaleuſement. Il les menaça auſſi du Lieutenant de Prévôt la Rappiniere, au nom duquel tout genou

fléchiſſoit: mais le Capitaine Boheme le fit enrager à force de lui parler civilement, & fut aſſez effronté pour le louer de ſa bonne mine, qui ſentoit ſon homme de qualité, & qui ne le faiſoit pas peu repentir d'être entré par ignorance dans ſon Château; (c'eſt ainſi que le ſcelerat appella ſa maiſonnette, qui n'étoit fermée que de hayes.) Il ajoûta encore, que la Dame en *mal d'enfant* ſeroit bien-tôt délivrée du ſien, & que la petite troupe délogeroit, après avoir payé à ſon Fermier ce qu'il leur avoit fourni pour eux, & pour leurs bêtes. Ragotin ſe mouroit de dépit, de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui rioit au nez, & lui faiſoit mille reverences: mais ce flegme du Bohemien alloit enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune & le frere du Capitaine ſe reconnurent, pour avoir été autrefois grands camarades; & cette reconnoiſſance fit grand bien à Ragotin, qui s'alloit ſans doute engager en une mauvaiſe affaire, pour l'avoir priſe d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'appaiſer; ce qu'il avoit grande envie de faire, & ce qu'il eût fait de lui-même, ſi ſon orgueil naturel eût pu y conſentir. Dans ce même tems, la Dame Bohemienne accoucha d'un garçon. La joye en fut grande dans la petite troupe, & le Capi-

pitaine pria à ſouper les Comédiens, & Ragotin, qui avoit déja fait tuer des poulets pour en faire une fricaſſée. On ſe mit à table. Les Bohemiens avoient des Perdrix & des Liévres, qu'ils avoient pris à la chaſſe, & deux Poulets d'Inde, & autant de Cochons de lait, qu'ils avoient volez. Ils avoient auſſi un jambon, & des langues de Bœuf, & on entama un pâté de Liévre, dont la croute même fut mangée par quatre ou cinq Bohemillons qui ſervirent à table. Ajoûtez à cela la fricaſſée de ſix poulets de Ragotin, & vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaiſe chere. Les Convives, outre les Comédiens, étoient au nombre de neuf, tous bons danſeurs, & encore meilleurs larrons. On commença des ſantez par celle du Roi, & de Meſſieurs les Princes, & on but en général celle de tous les bons Seigneurs qui recevoient dans leurs Villages les petites Troupes. Le Capitaine pria les Comédiens de boire à la mémoire de défunt Charles Dodo oncle de la Dame accouchée, & qui fut pendu pendant le ſiége de la Rochelle, par la trahiſon du Capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce Capitaine faux-frere, & contre tous les Prévôts; & on fit une grande diſſipation du vin de Ragotin, & dont la vertu fut telle, que la débauche fut ſans

noiſe, & que chacun des Conviez, ſans même en excepter le miſantrope la Rancune, fit des proteſtations d'amitié à ſon voiſin, le baiſa de tendreſſe, & lui mouilla le viſage de larmes. Ragotin fit tout-à-fait bien les honneurs de ſa maiſon, & but comme une éponge. Après avoir bû toute la nuit, ils devoient vrai-ſemblablement ſe coucher, quand le Soleil ſe leva : mais ce même vin qui les avoit rendus ſi tranquilles buveurs, leur inſpira à tous en même tems un eſprit de ſeparation, ſi j'oſe ainſi dire. La Caravane fit ſes paquets, non ſans y comprendre quelques guenilles du Fermier de Ragotin, & le joli Seigneur monta ſur ſon mulet, & auſſi ſerieux qu'il avoit été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, ſans ſe mettre en peine, ſi la Rancune & l'Olive le ſuivoient, & n'ayant de l'attention qu'à ſucer une pipe à tabac qui étoit vuide, il y avoit plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieuë toujours ſuçant ſa pipe vuide, qui ne lui rendoit aucune fumée, que celles du vin lui étourdirent tout à coup la tête. Il tomba de ſon mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie, d'où il étoit parti : & pour Ragotin, après quelques ſoulevemens de ſon eſtomac trop chargé, qui fit enſuite parfaitement ſon devoir, il s'endormit

au

au milieu du chemin. Il n'y avoit pas long-tems qu'il dormoit, ronflant comme une pedale d'orgue, quand un homme nud, (comme on peint notre premier Pere) mais effroyablement barbu, ſale & craſſeux, s'approcha de lui, & ſe mit à le deshabiller. Cet homme ſauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves, que dans une Hôtellerie la Rancune s'étoit appropriée par la ſuppoſition des ſiennes, de la maniere que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette veritable Hiſtoire; & tous ces efforts qui euſſent éveillé Ragotin, s'il n'eût pas été mort yvre, (comme on dit) & qui l'euſſent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de ſept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur, ce vilain homme s'en ſaiſit; & comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit ſur la peau ſa chemiſe, ſes bottes, & tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de deſſus le corps; & ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'yvrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec ſa proye. Nous laiſſerons courir avec ſon butin cet homme, qui étoit le même fou qui avoit autrefois fait ſi grand' peur au Deſtin, quand il commença la quê-

te de Mademoiſelle Angelique ; & ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas, & qui a grand beſoin d'être réveillé. Son corps nud expoſé au Soleil, fut bien-tôt couvert & picqué de mouches, & de moucherons de differentes eſpeces, dont pourtant il ne fut point éveillé : mais il le fut quelque temps après, par une troupe de Payſans qui conduiſoient une charette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas plûtôt dans la vûë, qu'ils s'écrierent, le voilà : & s'approchant de lui, faiſant le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils euſſent eu peur de l'éveiller, ils s'aſſurerent de ſes pieds & de ſes mains, qu'ils lierent avec de groſſes cordes; & l'ayant ainſi garotté, le porterent dans leur charette, qu'ils firent auſſi-tôt partir avec autant de hâte, qu'en a un Galand qui enleve une Maîtreſſe contre ſon gré, & celui de ſes Parens. Ragotin étoit ſi yvre, que toutes les violences qu'on lui fit, ne le purent éveiller, non plus que les rudes cahots de la charette, que ces Payſans faiſoient aller fort vîte, & avec tant de précipitation, qu'elle verſa en un mauvais pas plein d'eau & de bouë; & Ragotin par conſequent verſa auſſi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avoit quelques pierres, ou quelque choſe d'auſſi dur, & le rude branle

de

de ſa chûte, l'éveillerent; & l'état ſurprenant où il ſe trouva, l'étonna furieuſement. Il ſe voyoit lié pieds & mains, & tombé dans la bouë; il ſe ſentoit la tête toute étourdie de ſon yvreſſe & de ſa chûte, & ne ſavoit que juger de trois ou quatre Payſans qui le relevoient, & d'autant d'autres qui relevoient une charette. Il étoit ſi effrayé de ſon avanture, que même il ne parla pas en un ſi beau ſujet de parler, lui qui étoit grand parleur de ſon naturel; & un moment après, il n'eût pu parler à perſonne, quand il l'eût voulu: car les Payſans ayant tenu enſemble un conſeil ſecret, délierent le pauvre petit homme des pieds ſeulement; & au lieu de lui en dire la raiſon, ou de lui en faire quelque civilité, obſervant entr'eux un grand ſilence, tournerent la charette du côté qu'elle étoit venuë, & s'en retournerent avec autant de précipitation, qu'ils en avoient eu à venir là. Le Lecteur diſcret eſt poſſible en peine de ſavoir ce que les Payſans vouloient à Ragotin, & pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire eſt aſſurément difficile à deviner, & ne ſe peut ſavoir, à moins que d'être revelée. Et pour moi, quelque peine que j'y aye priſe, & après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai ſûë depuis peu de tems que par hazard,

& lorſque je l'eſperois le moins, de la façon que je vous le vai dire. Un Prêtre du bas Maine, un peu fou mélancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que ſon procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques penſées creuſes qu'il avoit ſur l'Apocalypſe. Il étoit ſi fécond en chimeres, & ſi amoureux des dernieres productions de ſon eſprit, qu'il en haïſſoit les vieilles, & ainſi penſa faire enrager un Imprimeur, à qui il faiſoit vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par-là d'en changer ſouvent; & enfin, il s'étoit adreſſé à celui qui a imprimé le preſent Livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parloient de cette même avanture que je vous raconte. Ce bon Prêtre en avoit plus de connoiſſance que moi, ayant ſû des mêmes Payſans qui enleverent Ragotin de la façon que je vous ai dit, le motif de leur entrepriſe que je n'avois pû ſavoir. Il connut donc d'abord où l'Hiſtoire étoit défectueuſe; & en ayant donné connoiſſance à mon Imprimeur, qui en fut fort étonné, (car il avoit crû comme beaucoup d'autres, que mon Roman étoit un Livre fait à plaiſir,) il ne ſe fit pas beaucoup prier par l'Imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du veritable Manceau, que les

Pay-

Payſans qui lierent Ragotin endormi, étoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que le Deſtin avoit rencontré de nuit, & qui avoit dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait deſſein d'enfermer leur parent, avoient ſouvent eſſayé de le faire, & avoient ſouvent été bien battus par le fou, qui étoit un fort & puiſſant homme. Quelques perſonnes du Village, qui avoient vû de loin reluire au Soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi; & n'en ayant oſé approcher, de peur d'être battus, ils en avoient averti ces Payſans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vûës, prirent Ragotin ſans le reconnoître, & l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchoient, le laiſſerent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce Prêtre, me donnerent beaucoup de joye; & j'avoue qu'il me rendit un grand ſervice; mais je ne lui en rendis pas un petit, en lui conſeillant en ami de ne pas faire imprimer ſon Livre plein de viſions ridicules. Quelqu'un m'accuſera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile: quelqu'autre m'en louera de beaucoup de ſincerité. Retournons à Ragotin, le corps crotté & meurtri, la bouche ſéche, la tête peſante, & les

mains liées derriere le dos. Il ſe *leva* le mieux qu'il put; & ayant porté ſa vûë de part & d'autre, le plus loin qu'elle ſe put étendre, ſans voir ni maiſons, ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les reſſorts de ſon eſprit, pour connoître quelque choſe en ſon avanture. Ayant les mains liées comme il avoit, il recevoit une furieuſe *incom*modité de quelques moucherons opiniâtres, qui s'attachoient par malheur aux parties de ſon corps où ſes mains garottées ne pouvoient aller, & l'obligeoient quelquefois à ſe coucher par terre, pour s'en délivrer en les écraſant, ou en leur faiſant quitter priſe. Enfin, il attrappa un chemin creux, revêtu de hayes, & plein d'eau, & ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en réjouït, faiſant état de ſe laver le corps qu'il avoit plein de bouë: mais en approchant du gué, il vit un carroſſe verſé, d'où le Cocher & un Payſan tiroient par les exhortations d'un venerable homme d'Egliſe, cinq ou ſix Religieuſes fort mouillées. C'étoit la vieille Abbeſſe d'Eſtival, qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, & qui par la faute de ſon Cocher, avoit fait naufrage. L'Abbeſſe & les Religieuſes tirées du carroſſe, apperçurent de loin la figure

nuë.

nuë de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles furent fort ſcandaliſées, & encore plus qu'elles le Pere Giflot, Directeur diſcret de l'Abbaye. Il fit tourner vîtement le dos aux bonnes Meres, de peur d'irrégularité, & cria de toute ſa force à Ragotin, qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin pouſſa toujours en avant, & commença d'enfiler une longue planche qui étoit là pour la commodité des gens de pied; & le Pere Giflot vint au-devant de lui, ſuivi du Cocher, & du Payſan, & douta d'abord s'il le devoit exorciſer, tant il trouvoit ſa figure diabolique. Enfin, il lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, pourquoi il étoit nud, pourquoi il avoit les mains liées; & lui fit toutes ces queſtions-là avec beaucoup d'éloquence, & ajoûtant à ſes paroles le ton de la voix, & l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement, qu'en avez-vous affaire? Et voulant paſſer outre ſur la planche, il pouſſa ſi rudement le Reverend Pere Giflot, qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon Prêtre entraîna avec lui le Cocher, le Cocher, le Païſan; & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau ſi divertiſſante, qu'il en éclata de rire. Il continua ſon chemin vers les Religieuſes, qui le voile baiſſé, lui tournerent le dos en haye, toutes le viſage tourné vers la cam-

campagne. Ragotin eut beaucoup *d'in*difference pour les viſages des Religieuſes, & paſſoit outre, penſant en être quitte; ce que ne penſoit pas le Pere Giflot. Il ſuivit Ragotin ſecondé du Payſan, & du Cocher, qui le plus en colere des trois, & déja de mauvaiſe humeur, à cauſe que Madame l'Abbeſſe l'avoit grondé, ſe détacha du gros, joignit Ragotin, & à grands *coups* de fouet ſe vengea ſur la peau d'autrui, de l'eau qui avoit mouillé la ſienne. Ragotin n'attendit pas une ſeconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, & le Cocher qui n'étoit pas ſatisfait d'un ſeul coup de fouet, le hâta d'aller de pluſieurs autres, qui tous tirerent le ſang de la peau du fugitif. Le Pere Giflot, quoi qu'eſſoufflé d'avoir couru, ne ſe laſſoit pas de crier: Fouettez, fouettez, de toute ſa force; & le Cocher de toute la ſienne redoubloit ſes coups ſur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin ſe preſenta au pauvre homme comme un aſyle. Il y courut, ayant toujours ſon bourreau à ſes trouſſes, & trouvant la porte d'une baſſe-cour ouverte, y entra, & y fut reçû d'abord par un mâtin qui le prit aux feſſes. Il en jetta des cris douloureux, & gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renverſa ſix ruches de mouches

ches à miel, qui y étoient poſées à l'entrée; & ce fut là le comble de ſes infortunes. Ces petits Elephans aîlez, pourvûs de proboſcides, & armez d'aiguillons, s'acharnerent ſur ce petit corps nud, qui n'avoit point de mains pour ſe défendre, & le bleſſerent d'une horrible maniere. Il en cria ſi haut, que le chien qui le mordoit, s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plûtôt des mouches. Le Cocher impitoyable fit comme le chien; & le Pere Giflot, à qui la colere avoit fait oublier pour un tems la charité, ſe repentoit d'avoir été trop vindicatif, & alla lui-même hâter le Meûnier & ſes gens, qui à ſon gré venoient trop lentement au ſecours d'un homme qu'on aſſaſſinoit dans le jardin. Le Meûnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & venimeux de ces ennemis violens; & quoiqu'il fût enragé de la chute de ſes ruches, il ne laiſſa pas d'avoir pitié du miſerable. Il lui demanda où diable il ſe venoit fourrer nud, & les mains liées, entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pû dans l'extrême douleur qu'il ſentoit par tout ſon corps. Un petit Ours nouveau né, qui n'a point encore été léché de ſa mere, eſt plus formé en ſa figure ourſine, que ne le fut Ragotin en ſa fi-

gure humaine, après que les picquures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds juſqu'à la tête. La femme du Meûnier, pitoyable comme une femme, lui fit dreſſer un lit, & le fit coucher. Le Pere Giflot, le Cocher, & le Payſan, retournerent à l'Abbeſſe d'Eſtival, & à ſes Religieuſes, qui ſe rembarquerent dans leur carroſſe, & eſcortées du Reverend Pere Giflot, monté *ſur une* Jument, continuerent leur chemin. Il ſe trouva que le moulin étoit à l'Elû du Rignon, ou à ſon gendre Bagottiere, (je n'ai pas bien ſû lequel.) Ce du Rignon étoit parent de Ragotin, qui s'étant fait connoître au Meûnier, & à ſa femme, en fut ſervi avec beaucoup de ſoin, & panſé heureuſement, juſqu'à ſon entiere convaleſcence par le Chirurgien d'un Bourg voiſin. Auſſi tôt qu'il put marcher, il retourna au Mans, où la joye de ſavoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé ſon Mulet, & l'avoient ramené avec eux, lui fit oublier la chûte la charette, & les coups de fouets du Cocher, les morſures du chien, & les picquures des mouches.

CHAPITRE XVII.

Ce qui ſe paſſa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.

LE Deſtin & l'Etoile, Leandre & Angelique, deux couples de beaux & parfaits Amans, arriverent dans la Capitale du Maine, ſans faire de mauvaiſe rencontre. Le Deſtin remit Angelique dans les bonnes graces de ſa mere, à qui il ſut ſi bien faire valoir le mérite, la condition, & l'amour de Leandre, que la bonne Caverne commença d'approuver la paſſion que ce jeune garçon & ſa fille avoient l'un pour l'autre, autant qu'elle s'y étoit oppoſée. La pauvre Troupe n'avoit pas encore bien fait ſes affaires dans la Ville du Mans: mais un homme de condition qui aimoit fort la Comedie, ſuppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de ſon bien dans le Maine, avoit pris une maiſon dans le Mans, & y attiroit ſouvent des perſonnes de condition de ſes amis, tant Courtiſans que Provinciaux; & même quelques beaux-eſprits de Paris, entre leſquels il ſe trouvoit des Poëtes du pre-

premier ordre; & enfin, il étoit une maniere de Mécénas moderne. Il aimoit paſſionnément la Comedie, & tous ceux qui s'en mêloient; & c'eſt ce qui attiroit tous les ans dans la Capitale du Maine les meilleures Troupes de Comediens du Royaume. Ce Seigneur que je vous dis arriva au Mans, dans le tems que nos pauvres Comediens en vouloient ſortir, mal ſatisfaits de l'Auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui: & pour les y obliger, leur donna cent piſtoles, & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il étoit bien aiſe de donner le divertiſſement de la Comedie à pluſieurs perſonnes de qualité, de l'un & de l'autre ſexe, qui arriverent au Mans dans le même tems, & qui y devoient faire ſéjour à ſa priere. Ce Seigneur, que j'appellerai le Marquis d'Orſé, étoit grand chaſſeur, & avoit fait venir au Mans ſon équipage de chaſſe, qui étoit des plus beaux qui fût en France. Les Landes & les Forêts du Maine ſont un des plus agréables Païs de chaſſe qui ſe puiſſe trouver dans tout le reſte de la France, ſoit pour le Cerf, ſoit pour le Liévre: & en ce tems-là, la Ville du Mans ſe trouva pleine de Chaſſeurs, que le bruit

bruit de cette grande fête y attira, la plûpart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des Dames de la Cour, pour en pouvoir parler le reſte de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'eſt pas une petite ambition aux Provinciaux, que de pouvoir dire quelquefois, qu'ils ont vû en un tel lieu, & en tel tems, des gens de la Cour, dont ils prononcent toujours le nom tout ſec; comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure. Crequi a tant gagné. Coaquin court le cerf en Touraine: & ſi on leur laiſſe quelquefois entamer un diſcours de politique, ou de guerre, ils ne déparlent pas (ſi j'oſe ainſi dire) tant qu'ils ayent épuiſé la matiere autant qu'ils en ſont capables. Finiſſons la digreſſion. Le Mans donc ſe trouva plein de Nobleſſe, groſſe & menuë. Les Hôtelleries furent pleines d'hôtes; & la plupart des gros Bourgeois qui logerent des perſonnes de qualité, ou des nobles campagnards de leurs amis, ſalirent en peu de tems tous leurs draps fins, & leur linge damaſſé. Les Comediens ouvrirent leur Théâtre, en humeur de bien faire, comme des Comediens payez par avance. Le Bourgeois du Mans ſe réchauffa pour la Comedie. Les Dames de la Ville & de la Province étoient ravies d'y voir tous les jours des Dames de

la Cour, de qui elles apprirent à ſe bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faiſoient, au grand profit de leurs Tailleurs, à qui elles donnerent à reformer quantité de vieilles robes. Le Bal ſe donnoit tous les ſoirs, où de très-méchans danſeurs danſerent de très-mauvaiſes Courantes, & où pluſieurs jeunes gens de la Ville danſerent en bas de drap de Hollande ou d'*Uſſeau*, & en ſouliez cirez. Nos Comediens furent ſouvent appellez pour jouer en viſite. L'Etoile & Angelique donnerent de l'amour aux Cavaliers, & de l'envie aux Dames. Inezilla qui danſa la Sarabande à la priere des Comediens, ſe fit admirer; Roquebrune en penſa mourir de repletion d'amour, tant le ſien augmenta tout à coup; Ragotin avoua à la Rancune, que s'il differoit plus long-tems à le mettre bien dans l'eſprit de l'Etoile, la France alloit être ſans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes eſperances; & pour lui témoigner l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnoye. Ragotin pâlit à cette priere incivile, ſe repentit de ce qu'il lui venoit de dire, & renonça quaſi à ſon amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la ſomme en toutes ſortes d'eſpeces, qu'il tira de dif-

differens bourçons, & la donna fort triſtement à la Rancune, qui lui promit que dès le jour d'après, il entendroit parler de lui. Ce jour-là on joua le Dom-Japhet, ouvrage de Theatre auſſi enjoué, que celui qui l'a fait a ſujet de l'être peu. L'Auditoire fut nombreux, la piece fut bien repréſentée, & tout le monde fut ſatisfait, à la réſerve du deſaſtreux Ragotin. Il vint tard à la Comedie; & pour la punition de ſes péchez, il ſe plaça derriere un Gentilhomme Provincial, homme à large échine, & couvert d'une groſſe caſaque, qui groſſiſſoit beaucoup ſa figure. Il étoit d'une taille ſi haute au-deſſus des plus grandes, qu'encore qu'il fût aſſis, Ragotin qui n'étoit ſéparé de lui que d'un rang de ſieges, crût qu'il étoit debout, & lui cria inceſſamment qu'il s'aſſît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme aſſis ne dût pas avoir ſa tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce Gentilhomme qui ſe nommoit la Baguenodiere, ignora longtems que Ragotin parlât à lui. Enfin, Ragotin l'appella Monſieur à la plume verte: & comme véritablement il en avoit une bien touffue, bien ſale, & peu fine, il tourna la tête, & vit le petit impatient, qui lui dit aſſez rudement qu'il s'aſſît. La Baguenodiere

en fut ſi peu ému, qu'il ſe tourna vers le Théatre, comme ſi de rien n'eût été. Ragotin lui recria encore, qu'il s'aſſît. Il tourna encore la tête devers lui, le regarda, & ſe retourna vers le Théatre. Ragotin recria; Baguenodiere tourna la tête pour la troiſiéme fois, pour la troiſiéme fois regarda ſon homme, & pour la troiſiéme fois ſe tourna vers le Théatre. Tant que dura la Comedie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'aſſît; & la Baguenodiere le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre-humain. On eût pû comparer la Baguenodiere à un grand Dogue, & Ragotin à un Roquet qui abboye après lui, ſans que le Dogue en faſſe autre choſe, que d'aller piſſer contre une muraille. Enfin, tout le monde prit garde à ce qui ſe paſſoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie; & tout le monde commença d'en rire, dans le tems que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, ſans que la Baguenodiere fît autre choſe que de le regarder froidement. Ce Baguenodiere étoit le plus grand homme, & le plus grand brutal du monde: il demanda avec ſa froideur accoutumée à deux Gentilshommes qui étoient auprès de lui, dequoi ils rioient; ils lui dirent ingénuement, que c'étoit de lui & de Ra-

Ragotin, & penſoient bien par-là le congratuler plûtôt que de lui déplaire. Ils lui déplûrent pourtant, & un *Vous êtes de bons ſots*, que la Baguenodiere d'un viſage refrogné leur lâcha aſſez mal-à-propos, leur apprit qu'il prenoit mal la choſe, & les obligea à lui repartir chacun pour ſa part, d'un grand ſoufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pouſſer des coudes, à droit & à gauche, ſes mains étant embaraſſées dans ſa caſaque; & devant qu'il les eût libres, les Gentilhommes qui étoient freres, & fort actifs de leur naturel, lui pûrent donner demi-douzaine de ſoufflets, dont les intervales furent par hazard ſi bien compaſſez, que ceux qui les ouïrent, ſans les voir donner, crûrent que quelqu'un avoit frappé ſix fois des mains l'une contre l'autre à égaux intervales. Enfin, la Baguenodiere tira ſes mains de deſſous ſa lourde caſaque; mais preſſé comme il étoit des deux Freres qui le gourmoient comme des Lions, ſes longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il ſe voulut reculer, & il tomba à la renverſe ſur un homme qui étoit derriere lui, & le renverſa lui & ſon ſiege ſur le malheureux Ragotin, qui fut renverſé ſur un autre, qui fut auſſi renverſé ſur un autre; & ainſi de même juſqu'où finiſſoient les ſiéges, dont une file entiere

fut renverſée comme des quilles. *Le* bruit des tombans, des Dames foulées, de celles qui avoient peur, des enfans qui crioient, des gens qui parloient, de ceux qui rioient, de ceux qui ſe plaignoient, & de ceux qui battoient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un auſſi petit ſujet ne cauſa de plus grands accidens: & ce qu'il y eut de merveilleux, c'eſt qu'il n'y *eut pas u*ne épée tirée, quoique le principal démêlé fût entre des perſonnes qui en portoient, & qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'eſt que la Baguenodiere ſe gourma, & fut gourmé, ſans s'émouvoir non-plus que de l'affaire du monde la plus indifferente: & de plus, on remarqua que de toute l'aprèsdînée il n'avoit pas ouvert la bouche, que pour dire les quatre malheureux mots, qui lui attirerent cette grêle de ſouffletades; & ne l'ouvrit pas juſqu'au ſoir, tant ce grand homme avoit de flegme, & une taciturnité proportionnée à ſa taille. Ce hideux cahos de tant de perſonnes & de ſieges mêlez les uns dans les autres, fut long-tems à ſe débrouiller. Tandis que l'on y travailloit, & que les plus charitables ſe mettoient entre la Baguenodiere, & ſes deux ennemis, on entendit des hurlemens effroyables, qui ſortoient

toient comme de deſſous terre. Qui pouvoit-ce être que Ragotin ? En vérité, quand la Fortune a commencé de perſécuter un miſerable, elle le perſécute toujours. Le ſiege du pauvre petit étoit juſtement poſé ſur l'ais qui couvre l'égoût du tripot. Cet égoût eſt toujours au milieu, immédiatement ſous la corde. Il ſert à recevoir l'eau de la pluye, & l'ais qui le couvre ſe leve comme un deſſus de boëte. Comme les ans viennent à bout de toutes choſes, l'ais de ce tripot, où ſe faiſoit la Comedie, étoit fort pourri, & s'étoit rompu ſous Ragotin, quand un homme honnêtement peſant l'accabla de ſon corps & de ſon ſiege. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin étoit tout entier; cette jambe étoit bottée, & l'éperon en picquoit Ragotin à la gorge: ce qui lui faiſoit faire ces furieux hurlemens, qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme, & dans le tems que ſa jambe engagée dans le trou changea de place, Ragotin lui mordit le pied ſi ſerré que cet homme crut être mordu d'un ſerpent, & fit un cri qui fit treſſaillir celui qui le ſecouroit, qui de peur en lâcha priſe. Enfin, il ſe reconnut, redonna la main à ſon homme qui ne crioit plus, parce que Ragotin ne le mordoit plus; & tous deux enſemble

déterrerent le petit homme, qui ne vit pas plutôt la lumiere du jour, que menaçant tout le monde de la tête & des yeux, & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il ſe fourra dans la preſſe de ceux qui ſortoient, méditant quelque choſe de bien glorieux pour *lui*, & bien funeſte pour la Baguenodiere. Je n'ai pas ſû de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec *les deux* Freres; tant y a qu'il le fut, du moins n'ai-je pas ouï dire qu'ils ſe ſoient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere Repréſentation que firent nos Comediens, devant l'illuſtre Compagnie qui ſe trouvoit lors dans la Ville du Mans.

CHAPITRE XVIII.

Qui n'a pas beſoin de titre.

ON repréſenta le jour ſuivant, le Nicomede de l'inimitable Monſieur de Corneille. Cette Comedie eſt admirable à mon jugement, & celle de cet excellent Poëte de Théatre, en laquelle il a plus mis du ſien, & a plus fait pa-

paroître la fécondité & la grandeur de ſon génie, donnant à tous les Acteurs des caracteres fiers, tous differens les uns des autres. La repréſentation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à cauſe que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne ſe paſſoit guéres de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi ſa mauvaiſe gloire, & ſon eſprit violent & préſomptueux, contribuoient autant que ſa mauvaiſe fortune, qui juſqu'alors ne lui avoit point fait de quartier. Le petit homme avoit paſſé l'aprèſdînée dans la chambre du mari d'Inezilla, l'Operateur Ferdinando Ferdinandi Normand, ſe diſant Venitien, (comme je vous ai déja dit,) Medecin Spagirique de profeſſion; & pour dire franchement ce qu'il étoit, grand Charlatan, & encore plus grand fourbe. La Rancune, pour ſe donner quelque relâche des importunitez que lui faiſoit ſans ceſſe Ragotin, à qui il avoit promis de le faire aimer de Mademoiſelle de l'Etoile, lui avoit fait accroire que l'Operateur étoit un grand Magicien, qui pouvoit faire courir en chemiſe après un homme la femme du monde la plus ſage: mais qu'il ne faiſoit de ſemblables merveilles que pour ſes amis particuliers, dont il connoiſſoit la diſcretion, à cauſe qu'il s'étoit mal trouvé d'avoir fait agir ſon Art, pour des plus

grands Seigneurs de l'Europe. Il conſeilla à Ragotin de mettre tout en uſage, pour gagner ſes bonnes graces, ce qu'il lui aſſura ne lui devoir pas être difficile, l'Operateur étant homme d'eſprit, qui devenoit aiſément amoureux de ceux qui en avoient; & *qui*, quand une fois il aimoit quelqu'un, il n'avoit plus rien de reſervé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à reſpecter un homme glorieux, on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en eſt pas de même d'un homme patient, il n'eſt pas aiſé à gouverner; & l'experience apprend qu'une perſonne humble, & qui a le pouvoir ſur ſoi de remercier, quand on l'a refuſée, vient plûtôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offenſe d'un refus. La Rancune perſuada à Ragotin ce qu'il voulut, & Ragotin dès l'heure même, alla perſuader à l'Operateur, qu'il étoit un grand Magicien. Je ne vous redirai point, ce qu'il lui dit; il ſuffit que l'Operateur, qui avoit été averti par la Rancune, joua bien ſon perſonnage, & nia qu'il fût Magicien, d'une maniere à faire croire qu'il l'étoit. Ragotin paſſa l'aprèſdînée auprès de lui, qui avoit un matras ſur le feu, pour quelque opération Chimique; & pour ce jour-là n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau paſſa une nuit

fort

fort mauvaiſe. Le jour ſuivant, il entra dans la chambre de l'Operateur, qui étoit encore dans le lit: Inezi la le trouva fort mauvais; car elle n'étoit plus d'âge à ſortir de ſon lit fraîche comme une roſe, & elle avoit beſoin tous les matins d'être long-tems enfermée en particulier, devant que d'être en état de paroître en public. Elle ſe coula donc dans un petit cabinet, ſuivie de ſa ſervante Moriſque, qui lui porta toutes ſes munitions d'amour, & cependant Ragotin remit le Sieur Ferdinandi ſur la Magie; & le Sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait, mais ſans lui vouloir rien promettre. Ragotin lui voulut donner des marques de ſa largeſſe: il fit fort bien apprêter le dîner, & y convia les Comédiens & les Comédiennes. Je ne vous dirai point les particularitez du repas; vous ſaurez ſeulement qu'on s'y réjouït beaucoup, & qu'on y mangea de grande force. Après dîné, Inezilla fut priée par le Deſtin & les Comédiennes, de leur dire quelque Hiſtoriette Eſpagnole, de celles qu'elle compoſoit ou traduiſoit tous les jours à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avoit juré par Apollon, & les neuf Sœurs, qu'il lui apprendroit dans ſix mois toutes les graces & les fineſſes de notre Langue. Inezilla ne ſe fit point prier: & tandis que

Ragotin fit la cour au Magicien Ferdinandi, elle lut d'un ton de voix charmant la Nouvelle que vous allez lire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIX.

Les deux Freres Rivaux.

DOrothée & Feliciane de Montſalve, étoient les deux plus aimables filles de Seville, & quand elles ne l'euſſent pas été, leur bien & leur condition les euſſent fait rechercher de tous les Cavaliers qui avoient envie de ſe bien marier. Dom-Manuel leur pere ne s'étoit point encore déclaré en faveur de perſonne, & Dorothée ſa fille, qui comme aînée devoit être mariée devant ſa ſœur, avoit comme elle ſi bien ménagé ſes regards & ſes actions, que le plus préſomptueux de ſes prétendans avoit encore à douter, ſi ſes promeſſes amoureuſes en étoient bien ou mal reçuës. Cependant ces belles filles n'alloient point à la Meſſe, ſans un cortege d'Amans bien parez. Elles ne prenoient point d'eau-benite, que pluſieurs mains, belles ou laides, ne leur en offriſſent à la fois. Leurs beaux yeux

ne

ne ſe pouvoient lever de deſſus leurs Livres de prieres, qu'ils ne ſe trouvaſſent le centre de je ne ſai combien de regards immoderez; & elles ne faiſoient pas un pas dans l'Egliſe, qu'elles n'euſſent des reverences à rendre: mais ſi leur mérite leur cauſoit tant de fatigue dans les lieux publics & dans les Egliſes, il leur attiroit ſouvent devant les fenêtres de la maiſon de leur pere des divertiſſemens, qui leur rendoient ſupportable la ſevere clôture à quoi les obligeoient leur ſexe, & la coutume de la Nation. Il ne ſe paſſoit gueres de nuit, qu'elles ne fuſſent regalées de quelque Muſique; & l'on couroit fort ſouvent la bague devant leurs fenêtres, qui donnoient ſur une place publique. Un jour entr'autres, un étranger s'y fit admirer par ſon adreſſe ſur tous les Cavaliers de la Ville, & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles Sœurs. Pluſieurs Cavaliers de Seville qui l'avoient connu en Flandre, où il avoit commandé un Régiment de Cavalerie, le convierent de courir la bague avec eux: ce qu'il fit habillé à la ſoldate. A quelques jours de-là, on fit dans Seville la cérémonie de ſacrer un Evêque. L'Etranger, qui ſe faiſoit appeller Dom-Sanche de Sylva, ſe trouva dans l'Egliſe où ſe faiſoit la cérémonie, avec

les plus galands de Seville, & les belles Sœurs de Montſalve s'y trouverent auſſi, entre pluſieurs Dames déguiſées comme elles à la mode de Seville, avec une mante de groſſe étoffe, & un petit chapeau couvert de plume ſur la tête. Dom-Sanche ſe trouva par hazard entre les deux belles Sœurs, & une Dame qu'il accoſta; mais qui le pria civilement de ne parler *point* à elle, & de laiſſer libre la place qu'il occupoit à une perſonne qu'elle attendoit. Dom-Sanche lui obéit, & approchant de Dorothée de Montſalve, qui étoit plus près de lui que ſa Sœur, & qui avoit vû ce qui s'*étoit* paſſé entre cette Dame & lui: J'avois eſperé, lui dit-il, qu'étant Etranger, la Dame à qui j'ai voulu parler, ne me refuſeroit pas ſa converſation; mais elle m'a puni d'avoir crû trop témérairement que la mienne n'étoit pas à mépriſer. Je vous ſupplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un Etranger qu'elle vient de maltraiter, & pour la gloire des Dames de Seville, de lui donner ſujet de ſe louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter auſſi mal qu'a fait cette Dame, lui répondit Dorothée, puiſque vous n'avez recours à moi, qu'à ſon refus: mais afin que vous n'ayez pas à vous plain-

dre

dre des Dames de mon Païs, je veux bien ne parler qu'avec vous, tant que durera la cérémonie ; & par-là, vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à perſonne. C'eſt de quoi je ſuis étonné, faite comme vous êtes, lui dit Dom-Sanche ; & il faut que vous ſoyez bien à craindre, ou que les Galands de cette Ville ſoient bien timides, ou plûtôt que celui dont j'occupe le poſte ſoit abſent. Et penſez-vous, lui dit Dorothée, que je ſache ſi peu, comment il faut aimer, qu'en l'abſence d'un Galand, je ne m'empêchaſſe pas bien d'aller en une aſſemblée, où je le trouverois à redire ? Ne faites pas une autre fois un ſi mauvais jugement d'une perſonne que vous ne connoiſſez pas. Vous connoîtriez bien, repliqua Dom-Sanche, que je juge de vous plus avantageuſement que vous ne penſez, ſi vous me permettiez de vous ſervir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvemens ne ſont pas toujours bons à ſuivre, lui dit Dorothée ; & de plus il ſe trouve une grande difficulté dans ce que vous me propoſez. Il n'y en a point que je ne ſurmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit Dom-Sanche. Ce n'eſt pas un deſſein de peu de jours, lui répondit Dorothée : vous ne ſongez peut-être pas que vous

ne faites que paſſer par Seville, & peut-être ne ſavez-vous pas auſſi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aimât qu'en paſſant. Accordez-moi ſeulement ce que je vous demande, lui dit-il, & je vous promets que je ſerai dans Seville toute ma vie. Ce que vous me dites là eſt bien galant, repartit Dorothée; & je m'étonne fort qu'un homme qui ſait dire de pareilles choſes, n'ait point encore ici choiſi de Dame, à qui il pût débiter ſa galanterie. N'eſt-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine? C'eſt plûtôt qu'il ſe défie de ſes forces, lui dit Dom-Sanche. Répondez-moi préciſément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, & m'apprenez confidemment celle de nos Dames qui auroit le pouvoir de vous arrêter dans Seville. Je vous ai déja dit que vous m'y arrêteriez, ſi vous vouliez, lui répondit Dom-Sanche. Vous ne m'avez jamais vûë, lui dit Dorothée; déclarez-vous donc ſur quelque autre. Je vous avouerai donc, puiſque vous me l'ordonnez, lui dit Dom-Sanche, que ſi Dorothée de Montſalve avoit autant d'eſprit que vous, je croirois un homme heureux dont elle eſtimeroit le mérite, & ſouffriroit les ſoins. Il ſe trouve dans Seville pluſieurs Dames qui l'égalent, & même qui la ſurpaſſent, lui

dit

dit Dorothée : Mais, ajoûta-t-elle, n'avez vous point ouï dire qu'entre ſes Galands, il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres ? Comme je me ſuis vû fort éloigné de la mériter, lui dit Dom-Sanche, je ne me ſuis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi ne la mériteriez-vous pas auſſitôt qu'un autre, lui demanda Dorothée? Le caprice des Dames eſt quelquefois étrange, & ſouvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès, que pluſieurs années de ſervices des Galands qui ſont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement, dit Dom-Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous; & je vois bien par-là, que vous ne conſidereriez guere les ſervices d'un nouveau Galand, au préjudice de celui avec qui il y a longtems que vous êtes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'eſprit, lui répondit Dorothée; & croyez plutôt que je ne ſuis pas aſſez facile à perſuader par une ſimple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naiſſante, & même ne m'ayant jamais vue. S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit Dom-Sanche, ne vous cachez pas davantage à un Etranger

tranger, qui eſt déja charmé de votre eſprit. Le vôtre ne le ſeroit pas de mon viſage, lui répondit Dorothée. Ah! vous ne pouvez être que fort belle, repliqua Dom Sanche, puiſque vous avouez ſi franchement que vous ne l'êtes pas; & je ne doute plus à cette heure, que vous ne vous vouliez défaire de moi, parce que je vous ennuye, ou que toutes les places de votre cœur ne ſoient déja priſes. Il n'eſt donc pas juſte, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez euë à me ſouffrir, ſe laſſe davantage, & je ne veux pas vous laiſſer croire que je n'aye eu deſſein que de paſſer mon tems, lorſque je vous offrois tout celui de ma vie. Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je ſerai bien-aiſe de ne m'en ſéparer point, que je ne ſache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéiſſant: ſachez donc, aimable Inconnuë, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui eſt celui de ma mere; que mon pere eſt Gouverneur de Quito dans le Perou; que je ſuis dans Seville par ſon ordre; & que j'ai paſſé toute ma vie en Flandres, où j'ai mérité des plus beaux Emplois de l'Armée, & une Commanderie de Saint Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je ſuis, continua-t il, & il

ne

ne tiendra deſormais qu'à vous, que je vous puiſſe faire ſavoir en lieu moins public, ce que je veux être toute ma vie. Ce ſera le plutôt que je pourrai, lui dit Dorothée; & cependant ſans vous mettre en peine de me connoître davantage, ſi vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoître jamais, contentez-vous de ſavoir que je ſuis de qualité, & que mon viſage ne fait pas peur. Dom-Sanche la quitta, lui faiſant une réverence, & alla joindre un grand nombre de Galands à louer, qui s'entretenoient enſemble. Quelques Dames triſtes, de celles qui ſont toujours en peine de la conduite des autres, & fort en repos de la leur, qui ſe font d'elles-mêmes arbitres du mal & du bien, quoi qu'on puiſſe faire des gageures ſur leur vertu, comme ſur tout ce qui n'eſt pas bien averé; & qui croyent qu'avec un peu de rudeſſe brutale, & de grimace dévote, elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouëment de leur jeuneſſe ait été plus ſcandaleux, que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple; ces Dames donc, le plus ſouvent de connoiſſance très-courte, diront ici que Mademoiſelle Dorothée eſt pour le moins une étourdie, non-ſeulement d'avoir ſi bruſquement fait de ſi grand Co-

des avances à un homme qu'elle ne connoiſſoit que de vûë ; mais auſſi d'avoir ſouffert qu'on lui parlât d'amour : & que ſi une fille, ſur qui elles auroient du pouvoir, en avoit fait autant, elle ne ſeroit pas un quart d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes ſachent, que chaque Pays à ſes coûtumes particulieres, & que ſi en France les femmes, & même *les filles*, qui vont par-tout ſur leur bonne foi, s'offenſent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour ; qu'en Eſpagne où elles ſont reſſerrées comme des Religieuſes, on ne les offenſe point de leur dire qu'on *les* aime, quand celui qui le leur diroit n'auroit pas de quoi ſe faire aimer. Elles ſont bien davantage ; ce ſont toujours preſque les Dames qui font les premieres avances, & qui ſont les premieres priſes, parce qu'elles ſont les dernieres à être vûës des Galands, qu'elles voyent tous les jours dans les Egliſes, dans le Cours, & de leurs balcons & jalouſies. Dorothée fit confidence à ſa ſœur Feliciane, de la converſation qu'elle avoit euë avec Dom-Sanche, & lui avoua que cet Etranger lui plaiſoit davantage que tous les Cavaliers de Seville, & ſa ſœur approuva fort le deſſein qu'elle avoit fait ſur ſa liberté. Les deux belles ſœurs moraliſerent long-tems ſur

les

les privileges avantageux qu'avoient les hommes par deſſus les femmes, qui n'étoient preſque jamais mariées qu'au choix de leurs parens, qui n'étoit pas toujours à leur gré; au lieu que les hommes ſe pouvoient choiſir des femmes aimables. Pour moi, diſoit Dorothée à ſa ſœur, je ſuis bien aſſurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir; mais je ſuis auſſi bien réſoluë de ne me marier jamais avec un homme qui ne poſſedera pas lui ſeul tout ce que j'aurois à chercher en pluſieurs autres; & j'aime bien mieux paſſer ma vie dans un Couvent, qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Feliciane dit à ſa ſœur, qu'elle avoit pris cette réſolution-là auſſi-bien qu'elle, & elles s'y fortifierent l'une l'autre par tous les raiſonnemens que leurs beaux eſprits leur fournirent ſur ce ſujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom-Sanche la parole qu'elle lui avoit donnée de ſe faire connoître à lui, & elle en témoignoit à ſa ſœur beaucoup d'inquiétude. Mais Feliciane qui étoit heureuſe à trouver des expediens, fit ſouvenir ſa ſœur qu'une Dame de leurs parentes, & de plus de leurs intimes amies, (car toutes les parentes n'en ſont pas) la ſerviroit de tout ſon cœur, dans une affaire où il y alloit de ſon repos. Vous ſa-

ſavez bien, lui diſoit cette bonne ſœur la plus commode du monde, que Marine qui nous a ſervies ſi long-tems, eſt mariée à un Chirurgien, qui louë de notre parente une petite maiſon jointe à la ſienne, & que les deux maiſons ont une entrée l'une dans l'autre. *Elles* ſont dans un quartier éloigné: & quand on remarqueroit que nous irions viſiter notre parente plus ſouvent que *nous* n'aurions jamais fait, on ne prendra pas garde que ce Dom-Sanche entre chez un Chirurgien; outre qu'il y peut entrer de nuit, & déguiſé. Cependant que Dorothée dreſſe à l'aide de ſa Sœur le plan de ſon intrigue amoureuſe, qu'elle diſpoſe ſa parente à la ſervir, & inſtruit Marine de ce qu'elle a à faire; Dom-Sanche ſonge en ſon Inconnuë, ne ſait ſi elle lui a promis de lui faire ſavoir de ſes nouvelles pour ſe mocquer de lui, & la voit tous les jours ſans la connoître, ou dans les Egliſes, ou à ſon Balcon, recevant les adorations de ſes Galands, qui ſont tous de la connoiſſance de Dom-Sanche, & les plus grands amis qu'il ait dans Seville. Il s'habilloit un matin ſongeant à ſon Inconnuë, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, & il en reçut le Billet que vous allez lire.

BIL-

BILLET.

JE vous aurois plutôt fait ſavoir de mes nouvelles, ſi je l'avois pû. Si l'envie que vous avez euë de me connoître vous dure encore, trouvez-vous au commencement de la nuit, où celle qui vous a donné mon billet vous dira, & d'où elle vous conduira où je vous attendrai.

Vous pouvez vous figurer la joye qu'il eut. Il embraſſa avec emportement la bien-heureuſe Ambaſſadrice, & lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit, après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit en un lieu écarté, qu'elle lui marqua, où il ſe devoit rendre ſans ſuite, & prit congé de lui, le laiſſant l'homme du monde le plus aiſe, & le plus impatient. Enfin, la nuit vint; il ſe trouva à l'aſſignation, embelli & parfumé, où l'attendoit l'Ambaſſadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maiſon de mauvaiſe mine, & enſuite en un fort bel appartement, où il trouva trois Dames, toutes le viſage couvert d'un voile. Il reconnut ſon Inconnuë à ſa taille, & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas ſon voile. Elle ne fit point

de

de façons, & ſa Sœur & elle ſe découvrirent au bienheureux Dom-Sanche pour les belles Dames de Montſalve. Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant ſon voile, que je diſois la verité, quand je vous aſſûrois qu'un Etranger obtenoit quelquefois en un moment, ce que les Galands qu'on voyoit tous les jours, ne méritoient pas en pluſieurs années: & vous ſeriez, ajoûta-t-*elle*, le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous n'eſtimiez pas la faveur que je vous fais, ou ſi vous en faiſiez des jugemens à mon deſavantage. J'eſtimerai toujours tout ce qui me viendra de vous, comme s'il me venoit du Ciel, *lui dit* le paſſionné Dom-Sanche; & vous verrez bien par le ſoin que j'aurai à me conſerver le bien que vous me ferez, que ſi jamais je le perds, ce ſera plutôt par mon malheur, que par ma faute.

Ils ſe dirent en peu de tems,
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il eſt maître de nos ſens.

La Maîtreſſe du logis & Feliciane, qui ſavoient bien vivre, s'étoient éloignées d'une honnête diſtance de nos deux Amans; & ainſi ils eurent toute la commodité qu'il leur falloit pour s'entredonner de l'amour encore plus qu'ils

qu'ils n'en avoient, quoiqu'ils en euſſent déja beaucoup; & prirent jour pour s'en donner, s'il ſe pouvoit, encore davantage. Dorothée promit à Dom-Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour ſe voir ſouvent avec lui. Il l'en remercia le plus ſpirituellement qu'il put. Les deux autres Dames ſe mêlerent en même tems dans leur converſation, & Marine les fit ſouvenir de ſe ſéparer, quand il en fut tems. Dorothée en fut triſte; Dom-Sanche en changea de viſage; mais il fallut pourtant ſe dire adieu. Le brave Cavalier écrivit dès le jour ſuivant à ſa belle Dame, qui lui fit une réponſe telle qu'il la pouvoit ſouhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs Billets amoureux; car il n'en eſt point tombé entre mes mains. Ils ſe virent ſouvent dans le même lieu, & de la même façon qu'ils s'étoient vûs la premiere fois, & vinrent à s'aimer ſi fort, que ſans répandre leur ſang comme Pirame & Tisbé, ils ne leur en dûrent gueres en tendreſſe impetueuſe. On dit que l'amour, le feu & l'argent, ne ſe peuvent long-tems cacher. Dorothée qui avoit ſon Galand Etranger dans la tête, n'en pouvoit parler petitement, & elle le mettoit ſi haut au-deſſus de tous les Gentilhommes de Seville, que quelques Dames qui avoient leurs interêts cachez auſſi-bien qu'elle, & qui l'en-

l'entendoient inceſſamment parler de Dom-Sanche, & l'élever au mépris de ce qu'elles aimoient, y prirent garde, & s'en picquerent. Feliciane l'avoit ſouvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenuë ; & cent fois en compagnie, quand elle la voyoit ſe laiſſer emporter au plaiſir qu'elle prenoit de parler de ſon galand, lui avoit marché ſur les pieds, juſqu'à *lui* faire mal. Un Cavalier amoureux de Dorothée en fut averti par une Dame de ſes intimes amies, & n'eut point de peine à croire que Dorothée aimoit Dom-Sanche, parce qu'il ſe ſouvint, que depuis que cet Etranger étoit dans Seville, les Eſclaves de cette belle fille, deſquels il étoit le plus enchaîné, n'en avoient pas reçû le moindre petit regard favorable. Ce Rival de Dom-Sanche étoit riche, de bonne maiſon, & étoit agréable à Dom-Manuel, qui ne preſſoit pourtant pas ſa fille de l'épouſer, à cauſe que toutes les fois qu'il lui en parloit, elle le conjuroit de ne la marier pas ſi jeune. Ce Cavalier, (je me viens de ſouvenir qu'il s'appelloit Dom-Diegue,) voulut s'aſſurer davantage de ce qu'il ne faiſoit encore que ſoupçonner. Il avoit un Valet de chambre de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'auſſi beau linge que leurs Maîtres, ou qui portent le leur ; qui

qui ſont les modes entre les autres Valets, & qui en ſont autant enviez, qu'eſtimez des Servantes. Ce Valet ſe nommoit Guſman; & ayant eu du Ciel une demie teinture de Poëſie, faiſoit la plûpart des Romances de Seville, ce qui eſt à Paris des Chanſons du Pont-Neuf; il les chantoit ſur ſa guitarre, & ne les chantoit pas toutes unies, & ſans y faire de la broderie des lévres ou de la langue. Il danſoit la Sarabande, n'étoit jamais ſans Caſtagnettes, avoit eu envie d'être Comédien, & faiſoit entrer dans la compoſition de ſon mérite quelque bravoure; mais pour vous dire les choſes comme elles ſont, un peu filoutiere. Tous ces beaux talens joints à quelque éloquence de mémoire que lui avoit communiquée celle de ſon Maître, l'avoient rendu ſans contredit le blanc, (ſi je l'oſe ainſi dire,) de tous les deſirs amoureux des Servantes qui ſe croyent aimables. Dom-Diegue lui commanda de ſe radoucir pour Iſabelle, jeune fille qui ſervoit les Dames de Montſalve. Il obéit à ſon maître; Iſabelle s'en apperçut, & ſe crut heureuſe d'être aimée de Guſman, qu'elle aima en peu de tems, & qui de ſon côté vint auſſi à l'aimer, & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit commencé que pour obéir à ſon Maître. Si Guſman éveilloit la convoitiſe des

Servantes de la plus grande ambition, Iſabelle étoit un parti avantageux pour le Valet d'Eſpagne, qui eût eu les penſées les plus hautes. Elle étoit aimée de ſes Maîtreſſes, qui étoient fort liberales ; & avoit quelque bien à attendre de ſon pere, qui étoit un honnête Artiſan. Guſman ſongea donc ſerieuſement à être ſon mari ; elle l'agrea pour tel : ils ſe donnerent mutuellement la foi de mariage, & vêcurent depuis enſemble comme s'ils euſſent été mariez. Iſabelle avoit bien du déplaiſir, de ce que Marine la femme du Chirurgien, chez qui Dorothée & Dom Sanche ſe voyoient ſecrettement, & qui avoit ſervi ſa Maîtreſſe devant elle, étoit encore ſa confidente dans une affaire de cette nature, où la liberalité d'un Amant ſe faiſoit toujours paroître. Elle avoit eu connoiſſance de la chaîne d'or que Dom-Sanche avoit donnée à Marine, de pluſieurs autres preſens qu'il lui avoit faits, & s'imagina qu'elle en avoit reçû bien d'autres. Elle en haïſſoit Marine à mort ; & c'eſt ce qui m'a fait croire que la belle fille étoit un peu intereſſée. Il ne faut donc pas s'étonner ſi à la premiere priere que lui fit Guſman de lui avouer s'il étoit vrai que Dorothée aimoit quelqu'un, elle fit part du ſecret de ſa Maîtreſſe, à un homme à qui elle

elle s'étoit donnée toute entiere. Elle lui apprit tout ce qu'elle ſavoit de l'intrigue de nos jeunes Amans, & exagera long-tems la bonne fortune de Marine, que Dom-Sanche enrichiſſoit; & enſuite peſta contre elle, d'emporter ainſi des profits, qui étoient mieux dûs à une Servante de la maiſon. Guſman la pria de l'avertir du jour que Dorothée ſe trouveroit avec ſon Galand. Elle le fit; & il ne manqua pas d'en avertir ſon maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidele Iſabelle. Dom-Diegue habillé en pauvre, ſe poſta auprès de la porte du logis de Marine la nuit que lui marqua ſon Valet; y vit entrer ſon Rival, & à quelque tems de là arrêter un carroſſe devant la maiſon de la Parente de Dorothée, d'où cette belle fille & ſa ſœur deſcendirent, laiſſant Dom-Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit deſſein dès-lors de ſe délivrer d'un ſi redoutable Rival, en l'ôtant du monde: s'aſſura d'aſſaſſins de louage; attendit Dom-Sanche pluſieurs nuits de ſuite; & enfin le trouva, & l'attaqua, ſecondé de deux braves bien armez auſſi-bien que lui. Dom-Sanche de ſon côté étoit en état de ſe bien défendre, & outre le poignard & l'épée, avoit deux piſtolets à ſa ceinture. Il ſe défendit

d'abord comme un Lion, & connut bien que ſes ennemis en vouloient à ſa vie, & étoient couverts à l'épreuve des coups d'épées. Dom-Diegue le preſſoit plus que les autres, qui n'agiſſoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçû. Il lâche quelque tems le pied devant ſes ennemis, pour tirer le bruit du combat loin de la maiſon où étoit ſa Dorothée : mais enfin, craignant de ſe faire tuer à force d'être diſcret, & ſe voyant trop preſſé de Dom-Diegue, il lui tira un de ſes piſtolets, & l'étendit par terre demi-mort, & demandant un Prêtre à haute voix. Au bruit du coup de piſtolet, les braves diſparurent ; Dom-Sanche ſe ſauva chez lui, & les voiſins ſortirent dans la ruë, & trouverent Dom-Diegue qu'ils reconnurent, tirant à ſa fin, & qui accuſa Dom-Sanche de ſa mort. Notre Cavalier en fut averti par ſes amis, qui lui dirent que quand la Juſtice ne le chercheroit pas, les Parens de Dom-Diegue ne laiſſeroient pas la mort de leur Parent impunie, & tâcheroient aſſurément de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvaſſent. Il ſe retira donc dans un Couvent, d'où il fit ſavoir de ſes nouvelles à Dorothée, & donna ordre à ſes affaires, pour pouvoir ſortir de Seville, quand il le pourroit faire ſurement. La Juſtice cependant fit ſes diligences, cher-

chercha Dom-Sanche, & ne le trouva point. Après que la premiere ardeur des pourſuites fut paſſée, & que tout le monde fut perſuadé qu'il s'étoit ſauvé, Dorothée & ſa ſœur ſous un prétexte de devotion ſe firent mener par leur Parente dans le Couvent où s'étoit retiré Dom-Sanche, & là par l'entremiſe d'un bon Pere, les deux Amans ſe virent dans une Chapelle, ſe promirent une fidelité à toutes épreuves, & ſe ſéparerent avec tant de regret, & ſe dirent des choſes ſi pitoyables, que ſa ſœur, ſa parente, & le bon Religieux qui en furent témoins, en pleurerent, & en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont ſongé. Il ſortit déguiſé de Seville, & laiſſa devant que de partir des Lettres au Facteur de ſon Pere, pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces Lettres, il lui faiſoit ſavoir l'accident qui l'obligeoit à s'abſenter de Seville, & qu'il ſe retiroit à Naples. Il arriva heureuſement, & fut bien venu auprès du Viceroi, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoi qu'il en reçût toutes ſortes de faveurs, il s'ennuya dans la Ville de Naples, pendant une année entiere, puiſqu'il n'avoit point de nouvelles de Dorothée. Le Viceroi arma ſix galeres qu'il envoya en courſe contre le Turc. Le courage de Dom-Sanche ne lui laiſſa pas négliger

une ſi belle occaſion de l'exercer ; & celui qui commandoit ces galeres, le reçut dans la ſienne, & le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de ſa condition, & de ſon mérite. Les ſix galeres de Naples en trouverent huit Turques, preſque à la vûë de Meſſine, & ne héſiterent point à les attaquer. Après un long combat, les Chrétiens prirent *trois* galeres ennemies, & en coulerent deux à fond. La Patronne des galeres Chrétiennes, s'étoit attachée à celle des Turcs, qui pour être mieux armée que les autres, avoit fait auſſi plus de réſiſtance. La mer cependant *étoit* devenuë groſſe, & l'orage s'étoit augmenté ſi furieuſement, qu'enfin les Chrétiens & les Turcs ſongerent moins à s'entrenuire, qu'à ſe garentir de l'orage. On déprit donc de part & d'autre les crampons de fer, dont les galeres avoient été accrochées, & la Patronne Turque s'éloigna de la Chrétienne, dans le tems que le trop hardi Dom-Sanche s'étoit jetté dedans, & n'avoit été ſuivi de perſonne. Quand il ſe vit lui ſeul au pouvoir des ennemis, il préfera la mort à l'eſclavage, & au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, ſe lança dans la mer, eſperant en quelque façon, comme il étoit grand nageur, de gagner à nage *les* galeres

galeres Chrétiennes : mais le mauvais tems empêcha qu'il n'en fût apperçu, quoique le Général Chrétien qui avoit été témoin de l'action de Dom-Sanche, & qui ſe deſeſperoit de ſa perte, qu'il croyoit inévitable, fit revirer ſa galere du côté qu'il s'étoit jetté dans la mer. Dom-Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ſes bras, & après avoir nagé quelque tems vers la terre où le vent & la marée le portoient, il trouva heureuſement une planche des galeres Turques, que le canon avoit briſées, & ſe ſervit utilement de ce ſecours venu à propos, qu'il crut que le Ciel lui avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieue & demie du lieu où le combat s'étoit fait, juſqu'à la côte de Sicile, & Dom-Sanche y aborda plus vîte qu'il ne l'eſperoit, aidé, comme il étoit, du vent & de la marée. Il prit terre ſans ſe bleſſer contre le rivage ; & après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un peril ſi évident, il alla plus avant en terre, autant que ſa laſſitude le put permettre; & d'une éminence qu'il monta, apperçut un Hameau habité de pêcheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits pendant le combat, qui l'avoient fort échauffé, & ceux qu'il avoit faits dans la mer, &

le froid qu'il y avoit ſouffert, & enſuite dans ſes habits mouillez, lui cauſerent une violente fiévre, qui lui fit long-tems garder le lit: mais enfin, il guérit, ſans y faire autre choſe que de vivre de régime. Pendant ſa maladie, il fit deſſein de laiſſer tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de ſa mort, pour n'avoir plus tant à ſe garder de ſes ennemis les Parens de Dom-Diegue, & pour éprouver la fidelité de Dorothée. Il avoit fait grande amitié en Flandres avec un Marquis Sicilien, de la Maiſon de Montalte, qui s'appelloit Fabio. Il donna ordre à un Pêcheur de s'informer, s'il étoit à Meſſine, où il ſavoit qu'il demeuroit: & ayant ſû qu'il y étoit, il y alla en habit de Pêcheur, & entra la nuit chez ce Marquis, qui l'avoit pleuré avec tous ceux qui avoient été affligez de ſa perte. Le Marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avoit crû perdu. Dom-Sanche lui apprit de quelle façon il s'étoit ſauvé, & lui conta ſon avanture de Seville, ſans lui cacher la violente paſſion qu'il avoit pour Dorothée. Le Marquis Sicilien s'offrit d'aller en Eſpagne, & même d'enlever Dorothée, ſi elle y conſentoit, & de l'amener en Sicile. Dom-Sanche ne voulut pas recevoir de ſon ami de ſi périlleuſes marques d'amitié;

tié; mais il eut une extrême joye de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Eſpagne. Sanchez Valet de Dom-Sanche avoit été ſi affligé de la perte de ſon Maître, que quand les Galeres de Naples vinrent ſe rafraîchir à Meſſine, il entra dans un Couvent, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Le Marquis Fabio l'envoya demander au Superieur, qui l'avoit reçû à la recommandation de ce Seigneur Sicilien, & qui ne lui avoit pas encore donné l'habit de Religieux. Sanchez penſa mourir de joye, quand il revit ſon cher Maître, & ne ſongea plus à retourner dans ſon Couvent. Dom-Sanche l'envoya en Eſpagne préparer ſes voyes, & pour lui faire ſavoir des nouvelles de Dorothée, qui cependant avoit crû avec tout le monde, que Dom-Sanche étoit mort. Le bruit en alla juſqu'aux Indes: le Pere de Dom-Sanche en mourut de regret, & laiſſa à un autre fils qu'il avoit quatre cens mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à ſon frere, ſi la nouvelle de ſa mort ſe trouvoit fauſſe. Le frere de Dom-Sanche ſe nommoit Dom-Juan de Peralte, du nom de ſon Pere. Il s'embarqua pour l'Eſpagne avec tout ſon argent, & arriva à Seville un an après l'accident qui y étoit arrivé à Dom-Sanche. Ayant un nom different du

ſien, il lui fut aiſé de cacher qu'il fût ſon frere: ce qu'il lui étoit important de tenir ſecret, à cauſe du long ſéjour que ſes affaires l'obligerent de faire dans une ville où ſon frere avoit des ennemis. Il vit Dorothée, & en devint amoureux comme ſon frere, mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aimer, après ſon cher Dom-Sanche: tout ce que Dom-Juan de Peralte faiſoit pour lui plaire, l'importunoit, & elle refuſoit tous les jours les meilleurs partis de Seville, que ſon pere Dom-Manuel lui propoſoit. Dans ce temps-là, Sanchez arriva à Seville, & ſuivant les ordres que lui avoit donnez ſon Maître, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il ſut du bruit de la Ville qu'un Cavalier fort riche venu depuis peu des Indes en étoit amoureux, & faiſoit pour elle toutes les galanteries d'un Amant bien raffiné. Il l'écrivit à ſon Maître, & lui fit le mal plus grand qu'il n'étoit, & ſon Maître ſe l'imagina encore plus grand que ſon Valet ne le lui avoit fait. Le Marquis Fabio & Dom-Sanche s'embarquerent à Meſſine ſur les Galeres d'Eſpagne qui y retournoient, & arriverent heureuſement à Saint Lucar, où ils prirent la poſte juſqu'à Seville. Ils y entrerent de nuit, & deſcendirent dans le logis que Sanchez

chez leur avoit arrêté. Ils garderent la chambre le lendemain, & la nuit Dom-Sanche, & le Marquis Fabio, allerent faire la ronde dans le quartier de Dom-Manuel. Ils ouïrent accorder des inſtrumens ſous les fenêtres de Dorothée, & enſuite une excellente Muſique; après laquelle une voix ſeule, accompagnée d'un Théorbe, ſe plaignit long-tems des rigueurs d'une Tygreſſe déguiſée en Ange. Dom-Sanche fut tenté de charger Meſſieurs de la Serenade; mais le Marquis Fabio l'en empêcha, lui repréſentant que c'étoit tout ce qu'il pourroit faire, ſi Dorothée avoit paru à ſon balcon, pour obliger ſon Rival; ou ſi les paroles de l'Air qu'on avoit chanté, étoient des remerciemens de faveurs reçues, plutôt que des plaintes d'un Amant qui n'étoit pas content. La Serenade ſe retira peut-être aſſez mal ſatisfaite, & Dom-Sanche, & le Marquis Fabio, ſe retirerent auſſi. Cependant Dorothée commençoit à ſe trouver importunée de l'amour du Cavalier Indien. Son Pere Dom-Manuel avoit une extrême paſſion de la voir mariée; & elle ne doutoit point que ſi cet Indien Dom Juan de Peralte, riche, & de bonne Maiſon comme il étoit, s'offroit à lui pour ſon gendre, il ne fût préferé à tous les autres, & elle plus preſſée de ſon Pere qu'elle n'avoit en-

core été. Le jour qui ſuivit la Serenade, dont le Marquis Fabio & Dom Sanche avoient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec ſa Sœur, & lui dit qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir les galanteries de l'Indien; & qu'elle trouvoit étrange qu'il les fît ſi publiques, devant que d'avoir fait parler à ſon Pere. C'eſt un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Feliciane; & ſi j'étois en votre place, je le traiterois ſi mal la premiere fois que l'occaſion s'en préſenteroit, qu'il ſeroit bien-tôt deſabuſé de l'eſperance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plû, ajoûta-t-elle, il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la Cour; & la grande dépenſe qu'il fait dans Seville, n'a rien de poli, & rien qui ne ſente ſon Etranger. Elle s'efforça enſuite de faire une fort deſagreable peinture de Dom-Juan de Peralte, ne ſe ſouvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Seville, elle avoit avoué à ſa ſœur, qu'il ne lui déplaiſoit pas, que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler, elle l'avoit fait en le louant avec quelque ſorte d'emportement. Dorothée remarquant ſa ſœur ſi changée, ou qui feignoit de l'être dans les ſentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce Cavalier, la ſoupçonna d'avoir de l'inclination pour lui, autant

tant qu'elle lui vouloit faire croire de n'en avoir point, & pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'étoit point offenſée des galanteries de Dom-Juan, par l'averſion qu'elle eût pour ſa perſonne; & qu'au contraire, lui trouvant dans le viſage quelque air de celui de Dom-Sanche, il auroit été plus capable de lui plaire, qu'aucun autre Cavalier de Seville, outre qu'elle ſavoit bien qu'étant riche, & de bonne Maiſon, il obtiendroit aiſément le conſentement de ſon pere: mais, ajoûta-t-elle, je ne puis rien aimer après Dom-Sanche, & puiſque je n'ai pû être ſa femme, je ne la ſerai jamais d'un autre, & je paſſerai le reſte de mes jours dans un Couvent. Quand vous ne ſeriez pas encore bien réſolue à un ſi étrange deſſein, lui dit Feliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point, ma ſœur, lui répondit Dorothée, vous ſerez bien-tôt le plus riche parti de Seville: & c'eſt ce qui me faiſoit avoir envie de voir Dom-Juan, pour lui perſuader d'avoir pour vous les ſentimens d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir deſabuſé de l'eſperance qu'il a que je puiſſe jamais conſentir à l'épouſer: mais je ne le verrai, que pour le prier de ne m'importuner plus de ſes galanteries, puiſque je vois que vous avez

tant d'averſion pour lui. Et en vérité, continua-t-elle, j'en ai du déplaiſir; car je ne vois perſonne dans Seville, avec qui vous puiſſiez être auſſi bien mariée, que vous le ſeriez avec lui. Il m'eſt plus indifferent que haïſſable, lui dit Feliciane; & ſi je vous ai dit qu'il me déplaiſoit, ç'a été plûtôt par quelque complaiſance que j'ai voulu avoir pour vous, que par une véritable averſion que j'euſſe pour lui. Avouez plûtôt, ma chere ſœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénuement; & quand vous m'avez témoigné peu d'eſtime pour Dom-Juan, que vous ne vous êtes pas ſouvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué, ou que vous avez plûtôt craint qu'il ne me plût trop, que découvert qu'il ne vous plaiſoit guéres. Feliciane rougit à ces dernieres paroles de Dorothée, & ſe défit extrêmement. Elle lui dit, l'eſprit fort troublé, quantité de choſes mal arrangées, qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce que l'accuſoit ſa ſœur, & enfin, elle lui confeſſa qu'elle aimoit Dom-Juan. Dorothée ne deſapprouva pas ſon amour, & lui promit de la ſervir de tout ſon pouvoir. Dès le jour même, Iſabelle qui avoit rompu tout commerce avec ſon Guſman, depuis l'accident arrivé à Dom-Sanche, eut

ordre

ordre de Dorothée d'aller trouver Dom-Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de Dom-Manuel, & de lui dire que Dorothée & ſa ſœur l'y attendroient, & qu'il ſe rendît à l'aſſignation à minuit, quand leur pere ſeroit couché. Iſabelle qui avoit été gagnée de Dom-Juan, & qui avoit fait ce qu'elle avoit pû pour le mettre bien dans l'eſprit de ſa Maîtreſſe, ſans y avoir réuſſi, fut fort ſurpriſe de la voir ſi changée, & fort aiſe de porter une bonne nouvelle à une perſonne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaiſes, & de qui elle avoit déja reçu beaucoup de préſens. Elle vola chez ce Cavalier, qui eût eu peine à croire ſa bonne fortune, ſans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les ſiennes une petite bourſe de ſenteur pleine de cinquante piſtoles, dont elle eut pour le moins autant de joye, qu'elle venoit de lui en donner. Le hazard voulut que la même nuit que Dom-Juan devoit avoir entrée dans le jardin du pere de Dorothée, Dom-Sanche accompagné de ſon ami le Marquis, vint encore faire la ronde à l'entour du logis de cette belle fille, pour s'aſſurer davantage des deſſeins de ſon Rival. Le Marquis & lui étoient ſur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armez s'arrêterent auprès d'eux. L'Amant

mant jaloux crut que c'étoit ſon *Ri*-val. Il s'approcha de ces hommes, & leur dit que le poſte qu'ils occupoient, lui étoit commode pour un deſſein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le lui ceder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, ſi le même poſte que vous nous demandez, n'étoit abſolument néceſſaire à un deſſein que nous avons auſſi, & qui ſera exécuté aſſez tôt, pour ne retarder pas long-tems l'exécution du vôtre. La colere de Dom-Sanche étoit déja au plus haut point où elle pouvoit aller: mettre donc l'épée à la main, & charger ces hommes qu'il trouvoit incivils, fut preſque la même choſe. Cette attaque imprévûë de Dom-Sanche les ſurprit, & les mit en deſordre; & le Marquis les chargeant d'auſſi grande vigueur qu'avoit fait ſon ami, ils ſe défendirent mal, & furent pouſſez plus vîte que le pas juſqu'au bout de la rue. Là Dom-Sanche reçut une legere bleſſure dans un bras, & perça celui qui l'avoit bleſſé d'un ſi grand coup, qu'il fut long-tems à retirer ſon épée du corps de ſon ennemi, & crut l'avoir tué. Le Marquis cependant s'étoit opiniâtré à pourſuivre les autres, qui fuirent devant lui de toute leur force auſſi-tôt qu'ils virent tomber leur camarade.

Dom-

Dom-Sanche vit à l'un des deux bouts de la rue des gens avec de la lumiere, qui venoient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la Juſtice, & c'étoit elle. Il ſe retira en diligence dans la rue où le combat avoit commencé ; & de cette rue dans une autre: au milieu de laquelle il trouva tête pour tête un vieux Cavalier qui s'éclairoit d'une lanterne, & qui avoit mis l'épée à la main au bruit que faiſoit Dom-Sanche, qui venoit à lui en courant. Ce vieux Cavalier étoit Dom-Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ſes voiſins, comme il faiſoit tous les ſoirs, & alloit entrer chez lui par la porte de ſon jardin, qui étoit proche du lieu où le trouva Dom-Sanche. Il cria à notre amoureux Cavalier: Qui va là? Un homme, lui répondit Dom-Sanche, à qui il importe de paſſer vîte, ſi vous ne l'en empêchez. Peut-être, lui dit Dom-Manuel, vous eſt-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un aſyle ; ma maiſon qui n'eſt pas éloignée, vous en peut ſervir. Il eſt vrai, lui répondit Dom-Sanche, que je ſuis en peine de me cacher à la Juſtice, qui peut-être me cherche; & puiſque vous êtes aſſez généreux pour offrir votre maiſon à un Etranger, il vous ſie ſon ſalut en toute aſſu-

aſſurance, & vous promet de n'oublier jamais la grace que vous lui faites, & de ne s'en ſervir qu'autant de tems qu'il lui eſt néceſſaire, pour laiſſer paſſer outre ceux qui le cherchent. Dom-Manuel là-deſſus ouvrit la porte d'une clef qu'il avoit ſur lui, & ayant fait entrer Dom-Sanche dans ſon jardin, le mit dans un bois de Lauriers, en attendant qu'il *iroit donner* ordre à le cacher mieux dans ſa maiſon, ſans qu'il fût vû de perſonne. Il n'y avoit pas long-tems que Dom-Sanche étoit caché entre ces Lauriers, quand il vit venir à lui une femme, qui lui dit en l'approchant : *Venez*, mon Cavalier, ma Maîtreſſe Dorothée vous attend. A ce nom-là, Dom-Sanche penſa qu'il pouvoit bien être dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, & que le vieux Cavalier étoit ſon Pere. Il ſoupçonna Dorothée d'avoir donné aſſignation dans le même lieu à ſon Rival, & ſuivit Iſabelle, plus tourmenté de ſa jalouſie, que de la peur de la Juſtice. Cependant Dom-Juan vint à l'heure qu'on lui avoit donnée, ouvrit la porte du jardin de Dom-Manuel avec la clef qu'Iſabelle lui avoit donnée, & ſe cacha dans les mêmes Lauriers d'où Dom-Sanche venoit de ſortir. Un moment après, il vit venir un homme droit à lui; il ſe mit en état de ſe défendre,

s'il

s'il étoit attaqué, & fut bien ſurpris quand il reconnut cet homme pour Dom-Manuel, qui lui dit, qu'il le ſuivît, & qu'il l'alloit mettre en un lieu où il n'auroit pas à craindre d'être pris. Dom-Juan conjectura des paroles de Dom-Manuel, qu'il pouvoit avoir fait ſauver dans ſon jardin quelque homme pourſuivi de la Juſtice. Il ne put faire autre choſe que de le ſuivre, en le remerciant du plaiſir qu'il lui faiſoit, & l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il couroit, que fâché de l'obſtacle qui faiſoit manquer ſon amoureux deſſein. Dom-Manuel le conduiſit dans ſa chambre, & l'y laiſſa pour s'aller faire dreſſer un lit dans une autre. Laiſſons-le dans la peine où il doit être, & reprenons ſon frere Dom-Sanche de Silva. Iſabelle le conduiſit dans une chambre baſſe, qui donnoit ſur le jardin, où Dorothée & Feliciane attendoient Dom-Juan de Peralte, l'un comme un Amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer, & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à ſa ſœur. Dom-Sanche entra donc où étoient les deux belles ſœurs, qui furent bien ſurpriſes de le voir. Dorothée en demeura ſans ſentiment, comme une perſonne morte; & ſi ſa ſœur ne l'eût ſoutenue, & ne l'eût miſe dans une chaiſe,

chaiſe, elle ſeroit tombée de ſa hauteur. Dom Sanche demeura immobile; Iſabelle penſa mourir de peur, & crut que Dom-Sanche mort leur apparoiſſoit pour venger le tort que lui faiſoit ſa Maîtreſſe. Feliciane, quoique fort effrayée de voir Dom-Sanche reſſuſcité, étoit encore plus en peine de l'accident de ſa ſœur, qui reprit enfin ſes eſprits, & alors Dom-Sanche *lui dit* ces paroles: Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excuſoit en quelque façon votre inconſtance, le deſeſpoir qu'elle me cauſe ne me laiſſeroit pas aſſez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étois mort, pour être oublié de mes ennemis, & non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, & qui avez ſi tôt manqué à votre promeſſe. Je me pourrois venger, & faire tant de bruit par mes cris & par mes plaintes, que votre pere s'en éveilleroit, & trouveroit l'Amant que vous cachez dans ſa maiſon: mais, inſenſé que je ſuis! j'ai peur encore de vous déplaire, & je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouïſſez, belle Infidelle, jouïſſez de votre cher Amant; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours: je vous délivrerai bien-

tôt

tôt d'un homme qui vous pourroit reprocher toute votre vie, que vous l'avez trahi, lorſqu'il expoſoit ſa vie pour vous venir revoir. Dom-Sanche voulut s'en aller aprés ces paroles : mais Dorothée l'arrêta, & alloit tâcher de ſe juſtifier, quand Iſabelle lui dit fort effrayée, que Dom-Manuel la ſuivoit. Dom-Sanche n'eut que le tems de ſe mettre derriere la porte : le vieillard fit une reprimande à ſes Filles, de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées : & cependant qu'il eut le dos tourné vers la chambre, Dom.Sanche en ſortit, & gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de Lauriers, où il s'étoit déja mis, & où préparant ſon courage à tout ce qui lui pourroit arriver, il attendit une occaſion de ſortir, quand elle ſe préſenteroit. Dom-Manuel étoit entré dans la chambre de ſes filles pour y prendre de la lumiere, & pour aller de là ouvrir la porte de ſon jardin aux Officiers de la Juſtice, qui y frappoient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avoit dit que Dom-Manuel avoit retiré dans ſa maiſon un homme qui pouvoit être de ceux qui venoient de ſe battre dans la rue. Dom Manuel ne fit point de difficulté de les laiſſer chercher dans ſa maiſon, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir ſa chambre, & que le Cavalier qu'ils cherchoient : y étoit en-

enfermé. Dom-Sanche voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être trouvé par le grand nombre de Sergens qui s'étoient répandus par le jardin, ſortit du bois de Lauriers où il étoit; & s'approchant de Dom-Manuel, qui étoit fort ſurpris de le voir, lui dit à l'oreille, qu'un Cavalier d'honneur gardoit ſa parole, & n'abandonnoit jamais une perſonne qu'il avoit priſe en ſa protection. Dom-Manuel pria le Prévôt, qui étoit ſon ami, de lui laiſſer Dom-Sanche en ſa garde; ce qui lui fut accordé aiſément, & à cauſe de ſa qualité, & parce que le bleſſé ne l'étoit pas dangereuſement. La Juſtice ſe retira, & Dom-Manuel ayant reconnu par les mêmes diſcours qu'il avoit tenus à Dom-Sanche quand il le trouva, & que ce Cavalier lui redit, que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans ſon jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque Galand introduit dans ſa maiſon par ſes filles, ou par Iſabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer Dom-Sanche de Silva dans une chambre, & le pria d'y demeurer juſqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avoit laiſſé Dom-Juan de Peralte, à qui il feignit que ſon valet étoit entré en même tems que les Officiers de la Juſtice, & qu'il demandoit à parler à lui. Dom-Juan ſavoit bien que ſon

Valet

Valet de-Chambre étoit fort malade, & peu en état de le venir trouver, outre qu'il ne l'eût pas fait ſans ſon ordre, quand il eût ſû où il étoit: ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit Dom-Manuel, à qui à tout hazard il répondit, que ſon valet n'avoit qu'à l'aller attendre dans ſon logis. Dom-Manuel le reconnut alors pour ce jeune Gentilhomme Indien, qui faiſoit tant de bruit dans Seville, & étant bien informé de ſa qualité, & de ſon mérite, réſolut de ne le laiſſer point ſortir de ſa maiſon, qu'il n'eût épouſé celle de ſes filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque tems avec lui, pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avoit l'eſprit agité. Iſabelle du pas de la porte les vit parlant enſemble, & l'alla dire à ſa Maîtreſſe. Dom-Manuel entrevit Iſabelle, & crut qu'elle venoit de faire quelque meſſage à Dom-Juan, de la part de ſa fille. Il le quitta pour courir après elle, dans le tems que le flambeau qui éclairoit la chambre, acheva de brûler, & s'éteignit de lui-même. Cependant que le vieillard ne trouve pas Iſabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée & à Feliciane que Dom-Sanche étoit dans la chambre de leur pere, & qu'elle les avoit vûs parler enſemble.

Les

Les deux ſœurs y coururent ſur ſa parole. Dorothée ne craignoit point de trouver ſon cher Dom-Sanche avec ſon pere, réſolue qu'elle étoit de lui confeſſer qu'elle l'aimoit, & qu'elle en avoit été aimée, & de lui dire à quelle intention elle avoit donné aſſignation à Dom-Juan. Elle entra donc dans la chambre qui étoit ſans lumiere; & s'étant rencontrée avec *Dom-Juan* dans le tems qu'il en ſortoit, elle le prit pour Dom-Sanche, l'arrêta par le bras, & lui parla en cette ſorte: Pourquoi me fuis-tu, cruel Dom-Sanche! & pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pû *répondre* aux injuſtes reproches que tu m'as faits? J'avouë que tu ne m'en pourrois faire d'aſſez grands, ſi j'étois auſſi coupable que tu as en quelque façon ſujet de le croire: mais tu ſais bien qu'il y a des choſes fauſſes qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité, que la vérité même, & qu'elle ſe découvre toujours avec le tems: donne-moi donc celui de te la faire voir, en débrouillant la confuſion où ton malheur & le mien, & peut-être celui de pluſieurs autres, nous vient de mettre. Aide-moi à me juſtifier, & ne hazarde pas d'être injuſte pour être trop précipité à me condamner, devant que de m'avoir convaincuë.

Tu

Tu peux avoir ouï dire qu'un Cavalier m'aime : mais as-tu ouï dire que je l'aime auſſi ? Tu peux l'avoir trouvé ici : car il eſt vrai que je l'y ai fait venir : mais quand tu ſauras à quel deſſein je l'ai fait, je ſuis aſſurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offenſée, lorſque je te donne la plus grande marque de fidelité que je te puis donner. Que n'eſt-il en ta preſence ce Cavalier, dont l'amour m'importune ? tu connoîtrois par ce que je lui dirois, ſi jamais il a pû dire qu'il m'aimât, & ſi j'ai jamais voulu lire les Lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur qui me l'a toujours fait voir quand ſa vûë m'a pû nuire, m'empêche de le voir, quand il me pourroit ſervir à te deſabuſer. Dom-Juan eut la patience de laiſſer parler Dorotée, ſans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne lui en venoit de découvrir. Enfin, il alloit peut-être la quereller, quand Dom Sanche qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du Jardin qu'il avoit manqué, & qui ouït la voix de Dorotée qui parloit à Dom-Juan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put, & fut pourtant ouï de Dom-Juan, & des deux ſœurs. Dans ce même tems, Dom-Manuel entra dans la même chambre avec de la lumiere que portoient devant lui quelques-uns de ſes

domeſtiques. Les deux Rivaux ſe virent, & furent vûs, ſe regardant fierement l'un l'autre, la main ſur la garde de leurs épées. Dom-Manuel ſe mit au milieu d'eux, & commanda à ſa fille d'en choiſir un pour mari, afin qu'il ſe battît contre l'autre. Dom-Juan prit la parole, & dit que pour lui il cedoit toutes ſes prétentions, s'il en pouvoit avoir, au Cavalier qu'il voyoit devant lui. Dom Sanche dit la même choſe: & ajoûta, que puiſque Dom-Juan avoit été introduit chez Dom-Manuel par ſa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aimoit, & en étoit aimée: que pour lui il mourroit mille fois, plutôt que de ſe marier avec le moindre ſcrupule. Dorotée ſe jetta aux pieds de ſon pere, & le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & Dom-Sanche de Silva, devant qu'il eût tué Dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que Dom-Juan de Peralte étoit enſuite devenu amoureux d'elle; le deſſein qu'elle avoit eu de le deſabuſer, & de lui propoſer de demander ſa ſœur en mariage. Et elle conclut, que ſi elle ne pouvoit perſuader ſon innocence à Dom-Sanche, elle vouloit dès le jour ſuivant entrer dans un Couvent, pour n'en ſortir jamais. Par ſa rélation, les deux freres ſe reconnurent: Dom Sanche ſe raccommoda avec Dorotée, qu'il

qu'il demanda en mariage à Dom Manuel: Dom-Juan lui demanda auſſi Feliciane; & Dom Manuel les reçut pour ſes gendres, avec une ſatisfaction qui ne ſe peut exprimer. Auſſi-tôt que le jour parut, Dom-Sanche envoya querir le Marquis Fabio, qui vint prendre part à la joye de ſon ami. On tint l'affaire ſecrette juſqu'à tant que Dom-Manuel & le Marquis eurent diſpoſé un couſin héritier de Dom-Diegue, à oublier la mort de ſon Parent, & à s'accommoder avec Dom-Sanche. Pendant la négociation, le Marquis Fabio devint amoureux de la ſœur de ce Cavalier, & la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joye une propoſition ſi avantageuſe à ſa ſœur; & dès-lors ſe laiſſa aller à tout ce qu'on lui propoſa en faveur de Dom-Sanche. Les trois mariages ſe firent en un même jour; tout y alla bien de part & d'autre, & même long-tems; ce qui eſt à conſiderer.

CHAPITRE XX.

De quelle façon le ſommeil de Ragotin fut interrompu.

L'Agréable Inezilla acheva de lire ſa Nouvelle, & fit regretter à tous ſes Auditeurs de ce qu'elle n'étoit pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin qui au lieu de l'écouter, s'étoit mis à entretenir ſon mari, ſur le *ſujet de* la Magie, s'endormit dans une chaiſe baſſe où il étoit; ce que l'Operateur fit auſſi. Le ſommeil de Ragotin n'étoit pas tout-à-fait volontaire, & s'il eût pû réſiſter aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangé en grande quantité, il eût été attentif par bien-ſéance à la lecture de la Nouvelle d'Inezilla. Il ne dormoit donc pas de toute ſa force, laiſſant ſouvent aller ſa tête juſqu'à ſes genoux, & la relevant tantôt demi endormi, & tantôt ſe réveillant en ſurſaut, comme on fait plus ſouvent qu'ailleurs, au Sermon, quand on s'y ennuye. Il y avoit un Belier dans l'Hotellerie, à qui la canaille qui va & vient d'ordinaire en de ſemblables maiſons, avoit

avoit accoutumé de préſenter la tête, les mains devant, contre leſquelles le Belier prenoit ſa courſe, & choquoit rudement de la ſienne, je veux dire de ſa tête, comme tous les Beliers font de leur naturel. Cet animal alloit ſur ſa bonne foi par toute l'Hôtellerie, & entroit même dans les chambres, où l'on lui donnoit ſouvent à manger. Il étoit dans celle de l'Operateur, dans le tems qu'Inezilla liſoit ſa Nouvelle. Il apperçut Ragotin, à qui le chapeau étoit tombé de la tête, & qui (comme je vous ai déja dit) la hauſſoit & baiſſoit ſouvent. Il crut que c'étoit un champion qui ſe préſentoit à lui, pour exercer ſa valeur contre la ſienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriere, comme l'on fait pour mieux ſauter, & partant comme un cheval dans une carriere, alla heurter de ſa tête armée de cornes, celle de Ragotin qui étoit chauve par en haut. Il la lui auroit caſſée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le tems qu'il la hauſſoit, & ainſi ne fit que lui froiſſer ſuperficiellement le viſage. L'action du Belier ſurprit tellement ceux qui la virent, qu'ils en demeurerent comme en extaſe, ſans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le Belier qu'on faiſoit toujours choquer plus d'une fois, put ſans

empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en falloit, pour une ſeconde courſe, & vint inconſidérément donner dans les genoux de Ragotin, dans le tems que tout étourdi du choc du Belier, & le viſage écorché, & ſanglant en pluſieurs endroits, il avoit porté ſes mains à ſes yeux qui lui faiſoient grand mal, ayant été également foulez, l'un & l'autre, chacun de ſa corne en particulier, parce que *celles du* Belier étoient entre elles à la même diſtance, qu'étoient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette ſeconde attaque du Belier les lui fit ouvrir; & il n'eut pas plûtôt reconnu l'auteur de ſon dommage, qu'en la *colere où il* étoit, il frappa de la main fermée le Belier par la tête, & ſe fit grand mal contre ſes cornes. Il en enragea beaucoup, & encore plus d'ouïr rire toute l'aſſiſtance, qu'il querella en général, & ſortit de la chambre en furie. Il ſortoit auſſi de l'hôtellerie; mais l'hôte l'arrêta pour compter : ce qui lui fut peut-être auſſi fâcheux, que les coups de cornes du Belier.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
de la ſeconde Partie.

CHAPITRE I.

QUI *ne ſert que d'introduction aux autres.* pag. 271
CHAP. II. *Des Bottes.* 276
CHAP. III. *L'hiſtoire de la Caverne.* 283
CHAP. IV. *Le Deſtin trouve Leandre.* 302
CHAP. V. *L'hiſtoire de Leandre.* 306
CHAP. VI. *Combat à coups de poings. Mort de l'Hôte; & autres choſes mémorables.* 313
CHAP. VII. *Terreur panique de Ragotin, ſuivie de diſgrace. Avanture du corps mort. Orage de coups de poings; & autres accidens ſurprenans, dignes d'avoir place en cette véritable hiſtoire.* 320
CHAP. VIII. *Ce qui arriva au pied de Ragotin.* 334

CHAP.

TABLE.

CHAP. IX. *Autre diſgrace de Ragotin.* 343

CHAP. X. *Comment Madame Bouvillon ne put réſiſter à une tentation, & eut une boſſe au front.* 348

CHAP. XI. *Des moins divertiſſans du préſent volume.* 355

CHAP. XII. *Qui divertira peut être auſſi peu que le précédent.* 364

CHAP. XIII. *Méchante action du Sieur de la Rappiniere.* 372

CHAP. XIV. *Nouvelle. Le Juge de ſa propre Cauſe.* 379

CHAP. XV. *Effronterie du Sieur de la Rappiniere.* 433

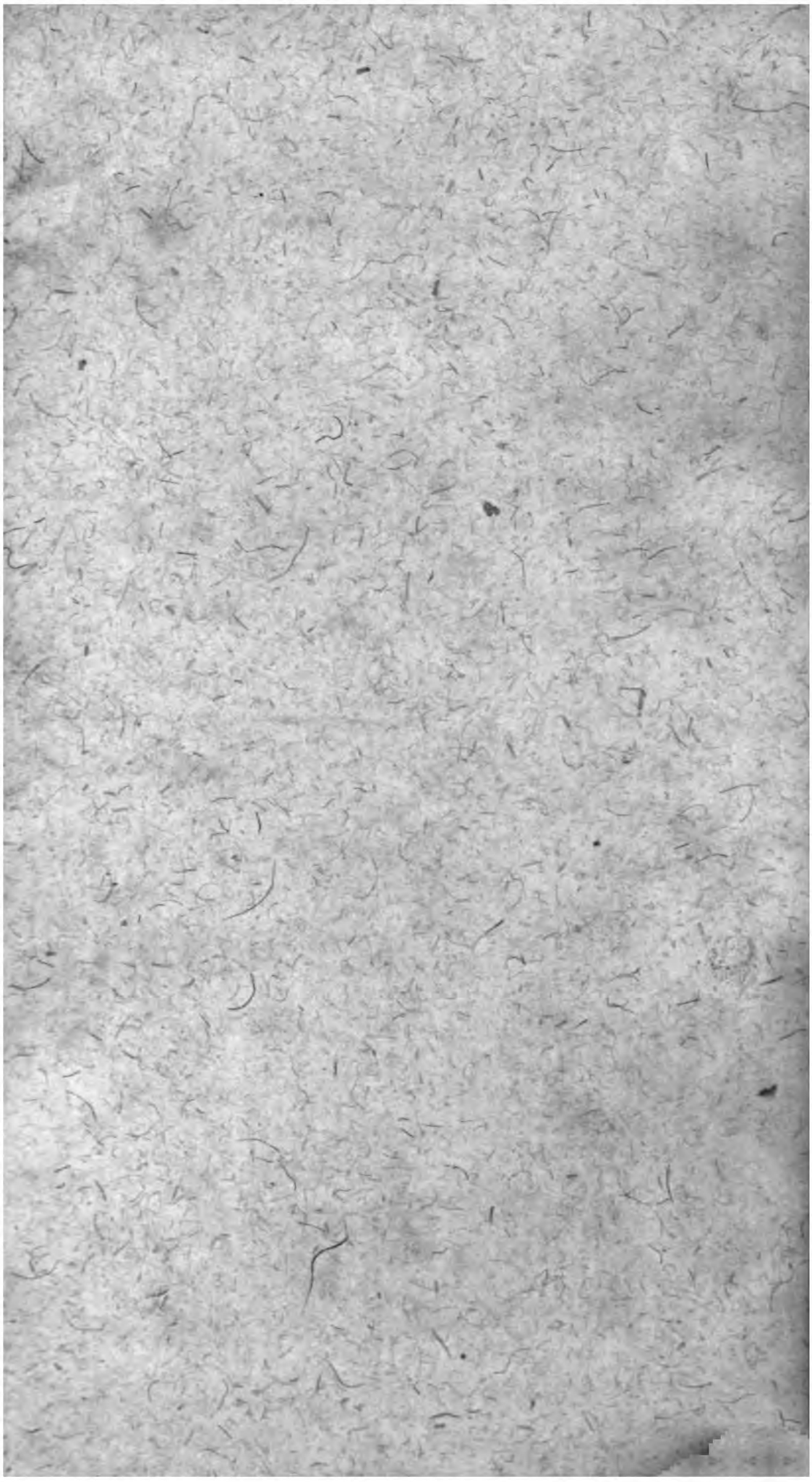
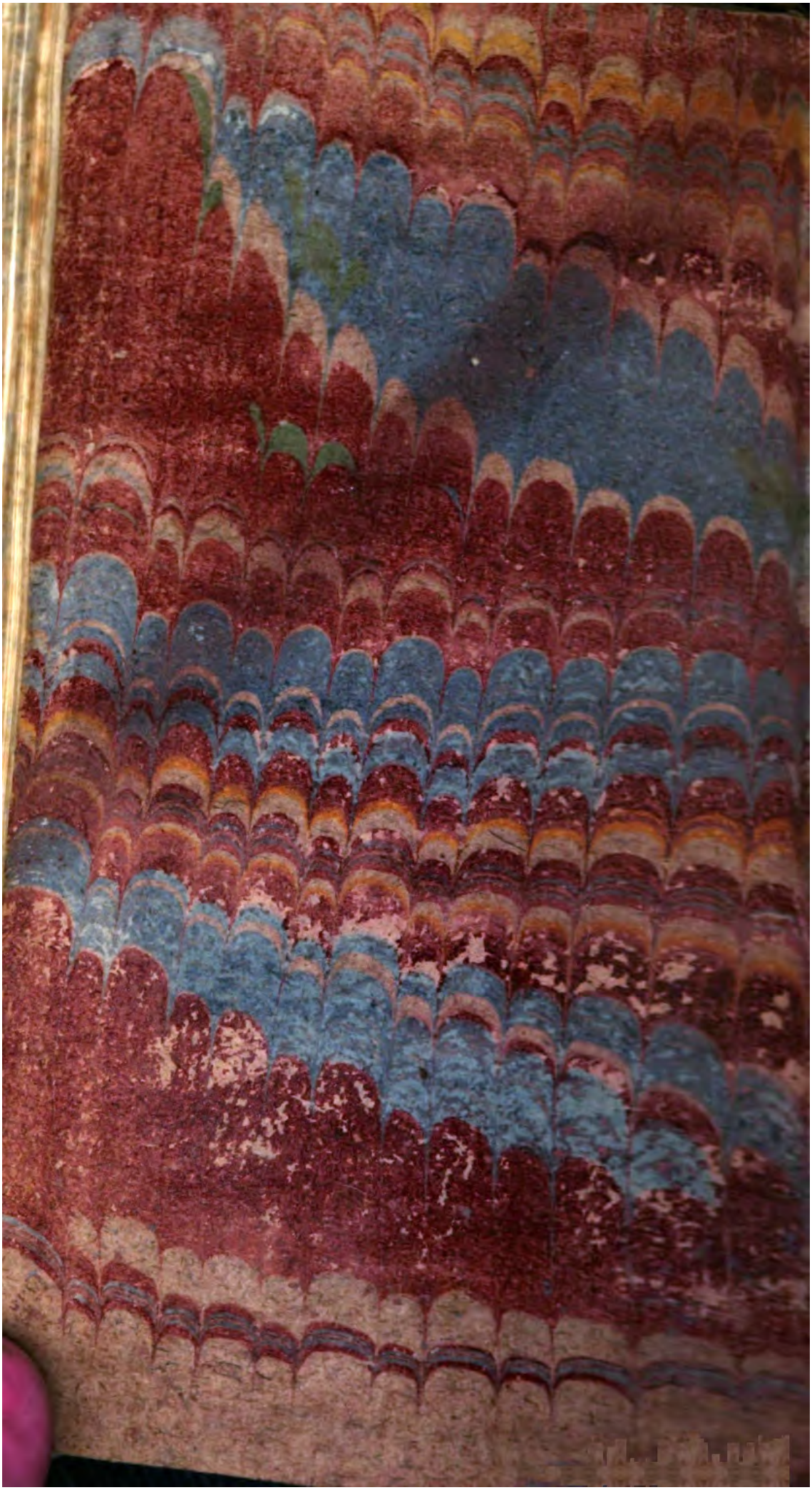
CHAP. XVI. *Diſgrace de Ragotin.* 438

CHAP. XVII. *Ce qui ſe paſſa entre le petit Ragotin, & le grand Bagueno-diere.* 453

CHAP. XVIII. *Qui n'a pas beſoin de titre.* 462

CHAP. XIX. *Nouvelle. Les deux Freres Rivaux.* 466

CHAP. XX. *De quelle façon le ſommeil de Ragotin fut interrompu.* 508

Fin de la Table des Chapitres de la Seconde Partie.

2838